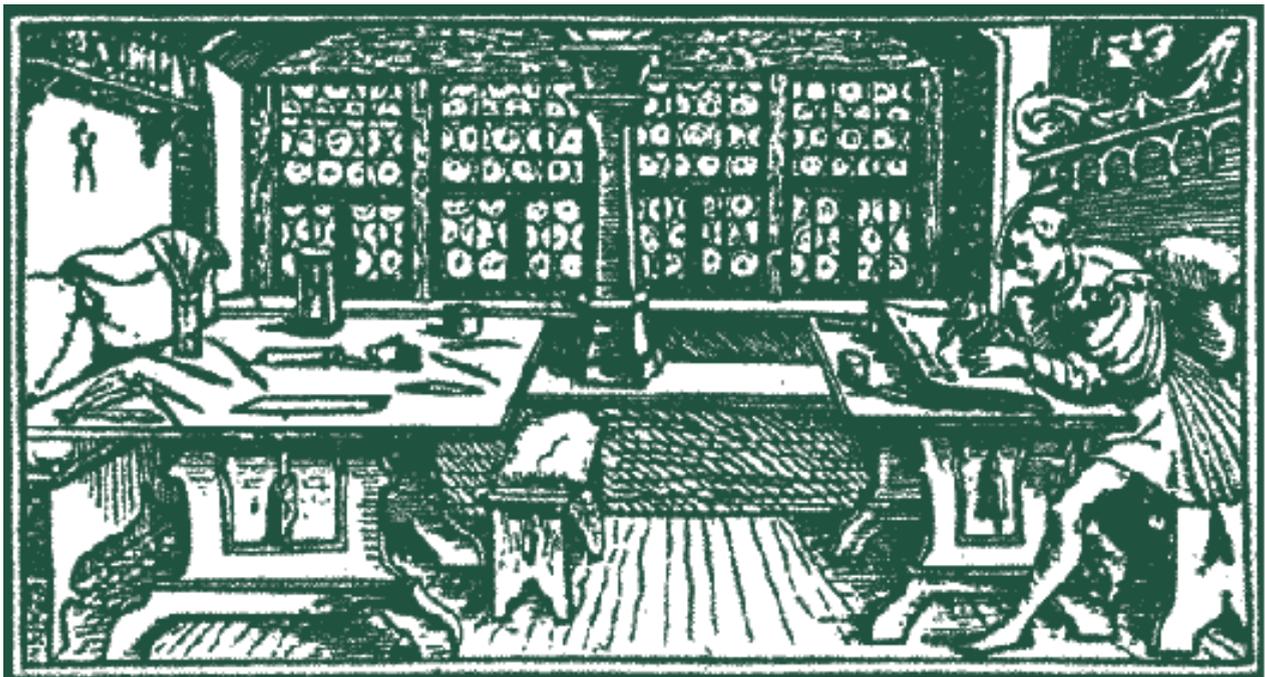




STUDIA UNIVERSITATIS
BABEȘ-BOLYAI



PHILOLOGIA

3/2015

STUDIA UNIVERSITATIS BABEŞ-BOLYAI

SERIES

PHILOLOGIA

EDITORIAL OFFICE: 31st Horea Street, Cluj-Napoca, Romania, Phone: +40 264 405300

REFEREES:

Prof. dr. Ramona BORDEI BOCA, Université de Bourgogne, France
Prof. dr. Sharon MILLAR, University of Southern Denmark, Odense
Prof. dr. Gilles BARDY, Aix-Marseille Université, France
Prof. dr. Rudolph WINDISCH, Universität Rostock, Deutschland
Prof. dr. Louis BEGIONI, Università degli Studi di Roma "Tor Vergata", Italia

EDITOR-IN-CHIEF:

Prof. dr. Corin BRAGA, Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania

SECRETARY OF THE EDITORIAL BOARD:

Conf. dr. Ştefan GENCĂRĂU, Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania

MEMBERS:

Prof. dr. Rodica LASCU POP, Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania
Prof. dr. G. G. NEAMŢU, Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania
Prof. dr. Jean Michel GOUVARD, Université de Bordeaux 3, France
Prof. dr. Sophie SAFFI, Aix-Marseille Université, France

TRANSLATORS:

Dana NAŞCA-TARTIÈRE, Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania
Annamaria STAN, Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania
Virginie SAUVA, Aix-Marseille Université, France

YEAR
MONTH
ISSUE

Volume 60 (LX) 2015
SEPTEMBER
3

S T U D I A
UNIVERSITATIS BABEȘ-BOLYAI
PHILOLOGIA
3

Issue Coordinators: Alvaro ROCCHETTI, Louis BEGIONI, Ștefan GENCĂRĂU
ED 268 Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3 — CAER EA 854 Aix-Marseille Université —
Université Babeș-Bolyai Cluj-Napoca

Desktop Editing Office: 51st B.P. Hasdeu, Cluj-Napoca, Romania, Phone + 40 264-40.53.52

SUMAR - SOMMAIRE - CONTENTS – INHALT

PSYCHOMECHANIQUE DU LANGAGE ET LINGUISTIQUE CONTRASTIVE

Approches contrastives des langues, systématique comparée et mécanismes du langage

ALVARO ROCCHETTI, LOUIS BEGIONI, ȘTEFAN GENCĂRĂU, Avant-propos	7
LOUIS BEGIONI, ALVARO ROCCHETTI, Quelles perspectives psychomécaniques pour une systématique diachronique comparée des langues romanes ? * <i>What Psycho-Mechanic Perspectives for a Diachronic Comparative Systemic of Romance Languages? * Ce perspective psihomecanice pentru o sistematică diacronică a limbilor romane?</i>	9
PATRICK J. DUFFLEY, La valeur de l'infinitif dans le système verbal de l'anglais et du français: Questions soulevées par une étude contrastive * <i>The Meaning of the Infinitive in English and French: Questions Raised by a Contrastive Study * Valoarea infinitivului în sistemele verbale ale englezei și ale francezei</i>	21
JACQUES COULARDEAU, Phylogeny of Language, Migrations Out of Africa and Language Classification * <i>Filogenia limbajului. Migrații în afara Africii. Clasificarea limbilor</i>	29

WALTER HIRTLE, Un cas du cas apport? * <i>A Case of Import Case?</i> * <i>Un caz de caz 'aport'</i>	43
JOSEPH PATTEE, LOUISE GUÉNETTE, <i>Toujours et immer</i> : Ressemblances et divergences * <i>Toujours and Immer: Similarities and Differences</i> * <i>Toujours et immer: asemănări și divergențe</i>	51
CLAUDE GUIMIER, Similitude en langue, dissimilitudes en discours : Le cas de l'inversion locative en français et en anglais * <i>Similarity in Tongue, Dissimilarity in Discourse: Locative Inversion in French and in English</i> * <i>Similitudine în limbă, diferențieri în discurs. Cazul inversiunii locative în franceză și în engleză</i>	61
RENÉE TREMBLAY, The Notion of Area and the Function of the Article La notion d'aire et le fonctionnement du système de l'article * <i>The notion of area and the function of the article</i> * <i>Noțiunea de arie și funcționarea sistemului articolului</i>	73
PHILIPPE SÉRO-GUILLAUME, Approche contrastive français/langue des signes française: Empirisme ou psychomécanique * <i>Contrastive Approach to French / French Sign Language: Empiricism or Psychomechanics</i> * <i>Abordare contrastivă franceză/ limbă franceză de semne (LSF): empirism sau psihomecanică</i>	81
KONÉ KIYOFON ANTOINE, Perspectives psychomécaniques sur les marqueurs de classe nominale en Tagbana: Un système de psychosystèmes * <i>Psychomechanics Perspectives on Noun Class Markers in Tagbana: Insights into the Systematic Operation of the Systems</i> * <i>Perspective psihomecanice asupra mărcilor de clasă nominală în Tagbana: un sistem de psihosisteme</i>	93
JOSÉ MANUEL CATARINO SOARES, Chronologie notionnelle et auxiliarité en portugais : L'exemple du verbe <i>ter</i> * <i>Notional Chronology and Auxiliarity in Portuguese: The Case of the Verb Ter</i> * <i>Cronologie noțională și auxiliaritate în portugheză : exemplul verbului ter</i>	105
DANIEL HENKEL, La syntaxe est-elle déterminée par le sens? Une corrélation statistique entre prédisposition prédicative et gradation comme indice possible * <i>Is Syntax Determined by Semantics? A Statistical Correlation Between Predicative Predisposition and Degree Modification as a Possible Indication</i> * <i>Este sintaxa determinată de sens? O corelație statistică între predispunere predicativă și gradare ca indice posibil</i>	119
CARLEEN GRUNTMAN, <i>For</i> : A Semantic Potential * <i>For: Un potențial semantic</i>	135
YOUSRA SABRA, Le rapport entre le génitif et la notion de définitude en anglais, français et arabe * <i>The Genitive Case in Relation to the Notion of Definiteness in English, French and Arabic</i> * <i>Raportul dintre genitiv și noțiunea de definitudine în engleză, franceză și arabă</i>	145

Varia

ALEXANDRA ILINA, Rivalité mimétique dans le <i>Roman de Tristan en Prose</i> : Considérations sur Kahedin * <i>Mimetic Rivalry in the Prose Tristan: Reflections on Kahedin</i> * <i>Rivalitatea mimetică în Romanul lui Tristan în proză: considerații asupra lui Kahedin</i>	159
MATHIEU MOKHTARI, Quelques considérations sur la perception des animaux par les voyageurs français dans les Pays Roumains au XIX ^e siècle * <i>Some Considerations on Animals Viewed by French Travellers in Romanian Principalities in the 19th Century</i> * <i>Câteva considerații asupra animalelor în viziunea francezilor călători prin Țările Române în secolul al XIX-lea</i>	173

GIANINA DRUȚĂ, The Mythological Body as an Expression of the Misfit in „Peer Gynt” * <i>Corpul mitologic ca expresie a inadecvării în „Peer Gynt”</i>	189
LEONTINA COPACIU, La révélation ontologique et «l’irréalité immédiate» * <i>The Ontological Revelation and “Immediate Unreality”</i> * <i>Revelația ontologică și „irealitatea imediată”</i>	199
ALEXANDRU OLTEAN-CÎMPEAN, Truth and Foma in Kurt Vonnegut’s <i>Cat’s Cradle</i> * <i>Adevăr și Foma în romanul Cat’s Cradle de Kurt Vonnegut</i>	205

Book Reviews

SIMONE E. PFENNINGER, OLGA TIMOFEEVA, ANNE-CHRISTINE GARDNER, ALPO HONKAPOHJA, MARIANNE HUNDT, DANIEL SCHREIER (eds), <i>Contact, Variation, and Change in the History of English</i> , Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2014, 326 p. (PREDA (BODOC) ALICE).....	217
SVANHILD NATERSTAD, <i>Romania</i> , Trondheim, Norway: Akademika Forlag, 2012, 456 pp. (ISBN: 9788232100064) (CRINA LEON)	222

AVANT-PROPOS

L'Association Internationale de Psychomécanique du Langage (AIPL) remercie les responsables de la revue *Studia Universitatis Babeş-Bolyai Philologia* d'accueillir dans ce numéro de leur revue les communications présentées lors du XIVe colloque de l'AIPL organisé en collaboration avec l'Université Laval (Québec) et qui s'est déroulé à Québec du 17 au 19 juin 2015.

Le colloque avait pour thème : « Psychomécanique du langage et linguistique contrastive », qui était explicité ainsi : « Approches contrastives des langues, systématique comparée et mécanismes du langage ». Il avait pour objectif de susciter une dynamique d'échanges entre les différentes approches en linguistique comparée des langues. Il a été l'occasion de débats entre linguistes venant d'horizons divers et menant des recherches contrastives basées sur des postulats théoriques et méthodologiques variés. Ces débats pourraient ouvrir de nouvelles perspectives sur les rapports entre les études contrastives et leurs fondements théoriques, entre autres ceux de la psychomécanique du langage.

Le colloque a été l'occasion, pour les intervenants venant de divers pays du monde (Allemagne, Argentine, Cameroun, Canada, Côte d'Ivoire, Espagne, France, Liban, Madagascar, Portugal, Roumanie, Tunisie) de présenter leurs recherches sur la linguistique contrastive selon des méthodologies variées, parmi lesquelles figurait en bonne place la psychomécanique du langage.

Les interventions ont porté aussi bien sur la synchronie que sur la diachronie, sur la comparaison des fonctionnements morphologiques et syntaxiques des langues, sur l'analyse des diversifications des familles de langues ou des diversifications à l'intérieur d'une même famille, sur les rapports entre langues des signes et langues orales, sur la traduction, sur la didactique des langues.

Le nombre significatif de jeunes chercheurs ayant participé au colloque – en particulier ceux qui ne sont qu'indirectement impliqués dans la psychomécanique du langage – est le signe d'un renouveau pour ce courant de la linguistique qui continue d'être attractif et qui apporte à l'ensemble de la linguistique contemporaine une méthodologie originale pour l'approche des problèmes du langage. Ce sont en particulier les recherches sur les mécanismes liés au concept de « temps opératif » et surtout les opérations mentales qui en découlent qui font l'originalité et l'actualité de la psychomécanique du langage. Alors que la plupart des courants de la linguistique contemporaine appliquent leurs analyses aux discours (écrits ou oraux), la psychomécanique a été placée d'emblée, par son fondateur Gustave Guillaume (1883-1960), dans la recherche

des mécanismes mentaux des langues. Or nous pouvons constater tous les jours que nos connaissances sur le cerveau progressent et que les neurosciences bouleversent les idées reçues. A partir de là, une vision nouvelle de la linguistique devient nécessaire : ses caractéristiques, comme celle des autres sciences, doivent être la rigueur, la cohérence méthodologique et la vérification des hypothèses par leur confrontation avec le fonctionnement réel du langage. La démarche de la psychomécanique répond à ces critères, c'est pourquoi les modèles mis à jour conformément à ses postulats en font une approche théorique qui la situe au cœur du débat scientifique actuel sur le langage.

Les communications proposées ici ne constituent qu'une partie de celles présentées au colloque de Québec. Deux autres publications sont envisagées dans d'autres revues spécialisées, en particulier une sur des thématiques relatives à la traduction. Un accent particulier a été mis, dans les communications retenues pour la présente revue, sur celles associant l'étude de cas particuliers de contrastes entre diverses langues à des réflexions théoriques ou méthodologiques.

Les débats très riches du colloque devraient déboucher sur de nouvelles thématiques de recherche en liaison avec d'autres chercheurs œuvrant dans des disciplines proches (neurosciences, robots auto-apprenants, etc.) ou dans la mouvance d'autres théories linguistiques. Le prochain colloque de l'AIPL aura lieu en 2018 à Cluj, dans la ville même dont l'Université accueille, pour la première fois, les Actes de l'AIPL. Ce XVe colloque sera centré sur « la psychomécanique du langage et la cognition », thème qui devrait permettre un large débat scientifique ouvert à tous les horizons théoriques.

Alvaro ROCCHETTI, Professeur émérite, Président de l'AIPL
Louis BEGIONI, Professeur, Vice-Président de l'AIPL
Ștefan GENCĂRĂU, MCF, membre de l'AIPL

QUELLES PERSPECTIVES PSYCHOMÉCANIQUES POUR UNE SYSTÉMIQUE DIACHRONIQUE COMPARÉE DES LANGUES ROMANES ?

LOUIS BEGIONI¹, ALVARO ROCCHETTI²

ABSTRACT. *What psycho-mechanic perspectives for a diachronic comparative systemic of Romance Languages?* In this paper, we propose to analyze the evolution of the Romance languages by relying on a systemic approach. This approach takes into account the dynamic relationships that systems have each other and at the same time changing over time. The comparative perspective reveals new facts and allows to highlight the systemic coherence of each language, even in their difference.

Keywords: *Romance linguistics, comparative linguistics, diachrony, systemics of language, psycho-mechanic of language*

REZUMAT. *Ce perspectivă psihomecanică pentru o sistematică diacronică a limbilor române?* În acest studiu, propunem spre analiză evoluția limbilor române într-un demers sistematic. Acest demers ține cont de relațiile dinamice pe care sistemele le angajează între ele, supuse fiind modificărilor de-a lungul timpului. Perspectiva comparativă pune în evidență elementele noi și permite centrarea atenției asupra coerenței sistemice a fiecărei limbi, precum și asupra diferențelor lor.

Cuvinte cheie : *lingvistică romanică, lingvistică comparată, diacronie, sistematica limbajului, psihomecanica limbajului*

Ferdinand de Saussure a affirmé que « la langue est un système ». Gustave Guillaume est allé plus loin en ajoutant que « la langue est un système de systèmes ». Cependant ces affirmations – qu'on ne peut que partager – sont

¹ Professeur de linguistique italienne, Université Charles de Gaulle - Lille 3, membre titulaire du laboratoire CAER EA 854, Aix-Marseille Université, Vice-Président de l'Association Internationale de Psychomécanique du langage. Email : louis.begioni@gmail.com

² Professeur émérite de linguistique romane, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, membre de l'ED 268 « Langages et langues », Président de l'Association Internationale de Psychomécanique du Langage, Directeur du CIRMMI (Paris 3). Email : rocchettialvaro@gmail.com

restées sans effet concret sur les recherches qui se sont inspirées de ces deux linguistes : il reste à montrer comment fonctionnent l'ensemble des relations systémiques.

1. Pour une approche systémique en linguistique des langues romanes

Les systèmes linguistiques sont toujours en mouvement et une vision statique en synchronie ne rend pas compte des évolutions continues dans le temps. Trop souvent la notion de système est associée à la représentation d'un ensemble figé, avec un ancrage temporel rarement pris en considération. Or le temps est une dimension essentielle qui doit faire partie intégrante du système : il ne peut être rajouté après coup. La systémique des langues ne peut donc être que diachronique, les évolutions successives correspondant au passage d'un système à un autre. La langue est en équilibre systémique à une époque T1 ; elle subit des changements linguistiques à tous les niveaux, mais surtout au niveau de la morphologie et de la syntaxe. Ce ne sont, dans un premier temps, que des microvariations, mais elles représentent déjà la matérialisation de processus plus généraux et plus fondamentaux qui sont, eux, d'ampleur diachronique bien plus large : ils peuvent en effet s'étendre sur plusieurs centaines, voire plusieurs milliers d'années. Les faisceaux de microvariations vont engendrer un déséquilibre du système qui doit resystématiser l'ensemble de ses règles de relation et de fonctionnement afin de retrouver un nouvel équilibre à une époque T2. Ces processus peuvent être différents d'une langue romane à l'autre, même dans le cas où l'objectif de départ est similaire. Leur comparaison aux différentes étapes de leur évolution – *ab initio*, *in itinere* et *in fine* – permet de comprendre les choix de chaque langue dans le processus de diversification et de mettre en évidence la cohérence des systèmes. De plus, l'analyse comparée des évolutions de ces langues-sœurs fait ressortir des éléments nouveaux qui n'auraient pas pu être observés dans le cadre de l'étude d'une seule langue. Gustave Guillaume a élégamment synthétisé ce type d'évolution en déclarant que « les lumières de la fin éclairent les ténèbres des commencements ». On pourrait transposer ainsi son affirmation : « les lumières des systèmes d'une langue éclairent les ténèbres de ceux des langues-sœurs ».

Lors de notre intervention au congrès de l'AIPL (Québec), nous avons appliqué cette démarche à plusieurs cas concrets de systèmes linguistiques relevant du domaine nominal et du domaine verbal. Étant donnée la place limitée dont nous disposons dans ce volume, nous approfondirons ici l'exemple du système du démonstratif et renvoyons à une prochaine publication les exemples portant sur les temps verbaux et sur l'expression de la possession.

2. L'évolution du système du démonstratif : du latin classique aux langues romanes

Nous montrerons les changements des relations systémiques dans l'évolution du démonstratif du latin aux langues romanes en mettant l'accent sur l'une des relations fondamentales de ce système : la relation à la sphère de la personne.

2.1. La situation en latin classique

L'implication de la sphère de la personne est déjà présente dans le latin classique. Le système démonstratif du latin ne distinguait pas adjectifs et pronoms démonstratifs. Ceux-ci avaient une valeur déictique extratextuelle et liaient la valeur démonstrative à chacune des trois personnes : *HIC* (première personne), *ISTE* (deuxième personne), *ILLE* (troisième personne). Ils avaient pour fonction de localiser l'objet dont il est parlé par rapport aux interlocuteurs de la phrase.

- *HIC*, *HAEC*, *HOC* précisent des réalités proches du sujet parlant et se traduiront en français par « celui-ci, celle-ci, ceci ».

La proximité par rapport au locuteur peut être spatiale mais aussi temporelle, comme dans l'exemple :

Hic paucis diebus (Cicéron, *Cato Major, De senectute*, 50) (ces derniers jours).

Plus largement, s'agissant d'une référence à la sphère d'appartenance, elle peut être d'ordre émotif ou affectif et même se référer à un terme de la phrase qui vient d'être cité.

« Très souvent, *HIC* équivaut à notre adjectif possessif de la première personne. Ce qui est proche de nous a chance de nous appartenir ou de nous toucher »³.

Exemples :

Haec civitas, haec aetas (Cicéron, *De re publica*, I,1) (**Cette/notre** cité, **cette/notre** génération).

- *ISTE* est le résultat d'une agglutination : *IS* + *TE* (*IS*, déictique en indoeuropéen + *TE*, deuxième personne). Il se réfère à la seconde personne et désigne donc des objets proches de la personne qui écoute (l'interlocuteur).

Exemple :

³ G. Serbat (1986), *Les structures du latin*, p. 96 et 97.

*Vos **istas** res intro auferte* (Térence)
(Vous, portez **ces** choses à l'intérieur).

L'adjectif démonstratif *ISTAS* indique ici que les objets sont portés par des personnes à qui l'on est en train de parler. Très souvent, comme *HIC*, il peut être traduit en français par l'adjectif possessif de la deuxième personne.

Exemple :

*Ostendit se admodum fatuum, sodalis **iste** tuus* (**Ton** ami s'est comporté de manière stupide).

- Comme *ISTE*, *ILLE* est également le résultat du même type d'agglutination *IS* (déictique) + *LE* (troisième personne). Non seulement il situe des objets au-delà de l'espace de l'interlocution (espace du MOI + TOI) qui peuvent être indiqués par le locuteur à son interlocuteur, mais il peut aussi se référer à des personnes et/ou à des objets connus de tous. Il peut alors prendre une valeur laudative et se placera souvent après le mot auquel il se réfère.

Exemples :

*Antipater **ille** Sidonius* (Cicéron, *De oratore* 3, 194) (**Le célèbre** Antipater de Sidon)

Ce système va évoluer, se simplifier et ne s'attacher qu'à deux personnes : la personne présente (allocutive) ou plutôt les personnes de l'espace de l'interlocution et la personne absente. La division dichotomique de l'espace interlocutif montre l'articulation sur deux pôles, celui du MOI (qui inclut la première et la seconde personne) et celui du HORS MOI (tout ce qui est au-delà). Cette évolution est très précoce.

A partir de la fin du premier siècle après Jésus-Christ, *HIC* cède devant *ISTE*. *Iste dies* (Juvénal) se traduit par 'aujourd'hui' et *ISTE* s'applique désormais aux objets proches du locuteur et cesse d'être lié à la deuxième personne. [...] De la même manière, *ILLE*, dès le premier siècle après Jésus-Christ tend à prendre une valeur purement anaphorique liée à la troisième personne.⁴

Cette évolution va se poursuivre. Peu à peu, *ECCE* (voici) vient renforcer non seulement *ISTE* et *ILLE* mais aussi les adverbes de lieu *HAC* et *HIC*⁵.

ECCE + *ISTUM* aboutira à *CIST*, *CEST* en ancien français et **ACCUM* + *ISTUM* à *QUESTO* en toscan. De la même manière, *ECCE* + *ILLUM* donnera *CIL*, *CEL* en ancien français et **ACCUM* + *ILLUM* deviendra *QUELLO* en toscan. Ce renforcement apparaît dans la langue parlée avant même l'époque du latin classique. Ainsi, chez Plaute (254 à 184 av. J.-C) on trouve les compositions :

ecceillum video (Plaute, *Mercator* 434) (le voilà, je le vois)
ecceistam video (Plaute, *Curculio* 455) (la voilà, je la vois)⁶.

⁴ G. Serbat (1986), *Ibid.*, p.100-102.

⁵ J. Picoche (1979), *Précis de morphologie historique du français*, p. 80.

⁶ G. Serbat (1986), *Ibid.*, p. 102.

Ce sont donc les deux formes *ISTE* et *ILLE* qui vont être à l'origine du système démonstratif des langues romanes.

2.2. De l'ancien français au français moderne

L'ancien français possède un système démonstratif qui se fonde sur les deux formes *CIST* et *CIL* issues du latin *ISTE* et *ILLE*. Comme nous l'avons dit plus haut, les paradigmes latins se sont réduits de trois à deux en relation avec le pôle du *MOI* et celui du *HORS MOI*. Il en va de même en ancien français où *CIST* se réfère à l'univers de l'interlocution (locuteur et interlocuteur) et *CIL* à ce que le locuteur place hors de l'univers de l'interlocution ce qui appartient à la personne non présente, la troisième personne. Sur le plan spatio-temporel, *CIST* fera donc allusion à ce qui est proche du locuteur et de l'interlocuteur et *CIL* à ce qui en est éloigné.

A partir du XII^e siècle apparaît une troisième forme *CE* qui est à l'origine des adjectifs démonstratifs *CE N-ci* et *CE N-là*.

Pour comprendre cette évolution, nous devons considérer qu'il y a eu trois stades progressifs en ancien français :

- Le premier est celui du très ancien français où l'opposition *CIST/CIL* est nettement marquée et est très proche de celle du latin (voir plus haut) ; dans ce système la référence à la sphère personnelle est prédominante (C. Marchello-Nizia 2003, 2004, 2005, 2006 a et b).
- Ensuite, *CIST* signale que le référent doit être apparié par l'intermédiaire du contexte d'énonciation, qui comporte le locuteur, mais aussi le moment et le lieu d'énonciation, et le texte/discours produit ; *CIL* signale que le référent doit être situé hors de ce contexte.
- Enfin, la forme *CIST* tombe progressivement en désuétude à partir du milieu du XIII^e siècle et *CIL* environ deux siècles plus tard, laissant place aux formes indifférenciées *CE* et *CES*, tandis que d'autres formes des paradigmes démonstratifs, comme *CET*, *CETTE*, *CELLE* et *CELUI* perdurent.

Or il ne s'agit pas d'étapes nettement séparées et il n'est pas toujours aisé de savoir par rapport à quelle « règle » il faut expliquer l'emploi de certaines formes.

Phase 1 : théorie de la sphère personnelle en liaison avec l'article défini.

Nous prenons ici en considération la théorie de la sphère personnelle de C. Marchello-Niziat (2003, 2004, 2005, 2006a et b). Cette phase qui concerne la période du « très ancien français » nous paraît tout à fait dans la ligne du système du latin classique et de sa phase successive. Dans un tel système, l'opposition des démonstratifs ne se fonde pas sur un système d'oppositions spatiales ou temporelles mais sur un espace construit par le locuteur dans son propre discours incluant tout ce qui le concerne de près ou de loin. Dans ce

système, on pourra distinguer l'espace du MOI (du locuteur) et celui du HORS MOI. La sphère du MOI comprend les objets qui lui appartiennent, les parties de son corps, les membres de sa famille, tout ce qui a trait à son monde. Pour évoquer les objets de l'espace du MOI, le locuteur utilisera la forme *CIST* ou celles de son paradigme alors qu'il utilisera *CIL* pour tout ce qui sera exclu de cet espace.

« *Se voz de **ceste** ne voz poez oster,
Je voz ferai **celle teste** coper* (*Ami et Amile*, V. 752-753)

'Si vous ne pouvez vous excuser à propos de celle-ci, je vous ferai couper la tête.'

Au contraire, l'utilisation de *CIL* précise que le locuteur « présente le référent comme étant un objet discursif disjoint du *hic et nunc* de l'énonciation et de son auteur. Dans la *Séquence de sainte Eulalie* (vers 881) par exemple, l'expression *celle kose* est également utilisée pour renvoyer au contenu du discours qui précède :

*La domnizelle **celle kose** non contredist* (*Séquence de sainte Eulalie*, v. 23)
(La jeune fille ne s'opposa pas à cette chose) ».⁷

Phase 2 : La perte progressive de la référence personnelle.

La phase suivante du système, et ce, à partir du XII^e siècle fait apparaître des situations hétérogènes où certains emplois des démonstratifs respecteraient le principe de la sphère personnelle alors que d'autres seraient le signe d'une évolution notoire. Ainsi, dans l'exemple suivant :

« *Nos avrum dreit, mais **cist glutun** unt tort* » (*Chanson de Roland*, v. 1213)

l'expression *cist glutun* ne peut se justifier par la volonté d'inclure le référent dans la sphère du locuteur puisqu'elle sert à désigner ses ennemis et s'oppose à *nos*.⁸

De nombreux textes, postérieurs à la *Chanson de Roland*, montrent une utilisation indifférenciée entre *CIST* et *CIL* comme déictiques discursifs sans référence précise aux interlocuteurs à l'origine du discours :

« *Et la gens de la terre d'Esquise furent relevé contre Peron de Braieciel, et de cil de marmora, qui suen estoient ; et li orent fait damage et morz de ses homes assez. Et quant **ceste novele** vint en Costantinoble, si furent mult esfrée.* (Villehardouin, *Conquête*, t.2, p. 292)

et passa al port de Marseille, et quant ele vint a Acre, si n'ot gaires esté que la nouvelle li vint de Costantinople, que li message son seignor li noncierent, que

⁷ C. Guillot (2010), « Les démonstratifs de l'ancien français : un système encore personnel ? », dans F. Neveu, V. Muni Toke, J. Durand, T. Klinger, L. Mondada, S. Prévost (éds), *Congrès Mondial de Linguistique Française – CMLF 2010*, p. 238.

⁸ C. Guillot (2010), *Ibid.*, p.239.

*Costantinople ere conquise et ses sires ere empereres : dont grant joie fu a la crestienté. Après **cele novele**, ot la dame en proposement de venir a lui : si li prist une maladie, si fina et mori. (Villehardouin, *Conqueste*, t.2, p.126) ».⁹*

l'opposition *CIST/CIL* voit progressivement se déplacer la focalisation du locuteur de la sphère personnelle à une référence contextuelle plus large qui se fonde sur l'opposition <subjectivité (référence à l'espace du MOI) ~ objectivité – parfois généralité – (référence à l'espace du HORS MOI)>.

Phase 3 : De l'ancien français au français moderne : Vers un nouveau système.

La dernière phase de l'évolution de ce système va voir le renforcement d'une nouvelle opposition symétrique *CE N-ci/CE N-là*.

Selon G. Moignet (1973, p.111 et 112) le démonstratif *CE* coexiste à côté de *CIST* et de *CIL* avec une valeur sémantique neutralisée qui, en fonction des situations, correspond à celle de *CIST* ou à celle de *CIL*. C'est le cas de l'exemple suivant cité par G. Moignet (1973, p. 111) :

*Renart, 404 Sire Bruns, prenez **ceste** estole,
Et vos, Sire Bruianz li tors,
Recommandez l'ame dou cors.
La jus an mi **cele** costure
Me faites une spouture
Entre **ce** plain et **ce** jardin.*

D'après C. Marchello-Niziat (1995 p.170 et 171), les formes *CE N-ci* et *CE N-là* ont remplacé au XV^e siècle les formes longues du démonstratif, préfixées en *i-* (par exemple *ICIST* ~ *ICIL*). Elle présente cette évolution comme phonétique et morphologique sans en définir la valeur sémantique.

En français moderne, les emplois de *CE N-ci* et *CE N-là* vont respecter les critères suivants : *-CI* permet d'identifier le référent grâce au contexte d'énonciation c'est-à-dire le locuteur, le lieu et le moment de l'énonciation et le discours ; en revanche l'emploi de *-LÀ* ne permet cette identification que grâce aux éléments référentiels qui ne figurent pas dans le contexte d'énonciation.

Dans le cas de l'ancien français, d'abord la neutralisation de l'opposition *CIST/CIL*, puis l'utilisation progressive et généralisée de *CE* « désémantisé » qui va être complété par *-CI* et *-LÀ* peut être expliquée par la déflexivité. La perte de la référence à la sphère personnelle, liée à l'opposition morphologique interne *-ST/-L*, est sans doute liée à des processus plus généraux de la déflexivité en français, comme c'est le cas pour l'article défini qui perd lui aussi la référence à la personne. La perte de cette référence à la sphère personnelle est la marque d'une déflexivité systémique plus générale qui touche également l'évolution de l'article défini de l'ancien français au français moderne. Les

⁹Cité in C. Guillot (2010), *Ibid.*, p.239.

nouveaux paramètres constitutifs de l'opposition des deux espaces résident dans la valeur des deux particules adverbiales. La position postposée à deux places souligne la valeur démonstrative ainsi que la référence à l'espace interlocutif.

2.3. Le système démonstratif en italien toscan

Dans cette variété d'italien qui s'est étendue dans toute la péninsule à partir de l'Unité (1861), on trouve trois formes d'adjectifs démonstratifs : *QUESTO*, *CODESTO* et *QUELLO*. Ces trois adjectifs se réfèrent à des personnes précises de l'espace interlocutif, *QUESTO* au locuteur (première personne), *CODESTO* à l'interlocuteur (deuxième personne) et *QUELLO* à tout ce qui peut se trouver au-delà de l'espace interlocutif (incluant le locuteur et l'interlocuteur) c'est-à-dire la troisième personne, la personne absente ou éloignée sur le plan énonciatif de celui qui parle et de celui qui écoute. Comme on peut le constater, ce système présente de fortes similitudes avec celui du latin classique. Toutefois, sur le plan morphologique, il y a une différence essentielle :

ECCU(M) + ISTE donne en toscan *QUESTO*. Paradoxalement, *QUESTO* qui aurait dû se référer à la seconde se réfère au locuteur. La neutralisation de l'opposition première/deuxième personne dès le latin n'a pu être conservée en toscan qui a pris pour la référence à la seconde personne la forme *CODESTO* variante de *COTESTO*. Celle-ci vient de la forme latine *ECCU-TI(BI)-ISTU* avec *TIBI* qui focalise morphologiquement sur l'espace du TOI.¹⁰

Exemples :

Prendi questo libro (prends ce livre, c'est-à-dire qui est à moi – et l'on pourrait traduire ici par « mon livre »)

È interessante codesto libro? (Ce livre est-il intéressant – sous-entendu : ce livre que tu es en train de lire, donc presque « ton livre »)

Comme en latin classique, les références à la sphère personnelle (qui reste fondamentale) et les autres références, par exemple spatio-temporelles et celles liées au contexte énonciatif, sont intimement mêlées et il est parfois difficile de les distinguer.

Quant à *QUELLO*, il se réfère à ce qui se situe hors de l'univers de l'interlocution et caractérise l'espace du HORS MOI. Il est utilisé pour référer à une personne ou à une chose éloignée soit de celui qui parle (le locuteur) soit de celui qui écoute (l'interlocuteur). Comme nous l'avons dit pour *QUESTO* et *CODESTO* tous les types de référence peuvent coexister.

Exemples :

¹⁰G. Rohlfs (1968), *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti, Morfologia (vol. 2)*, p. 202-212.

*Portami **quel** libro!* (Apporte-moi ce livre – celui qui se trouve hors de notre espace interlocutif, celui dont nous avons parlé – référence au contexte énonciatif)

***Quella** proposta mi sembra molto interessante* (Cette proposition me semble très intéressante)

Il s'agit ici d'une proposition qui n'est ni la mienne ni la tienne mais qui fait référence au contexte énonciatif et qui, dans certains cas, en fonction de l'importance de la référence à la sphère personnelle pourra être considérée et traduite par « sa proposition » lorsque le référent personnel est clairement identifié.

Comme pour le cas du latin classique, ce système tend à se simplifier surtout à l'oral. *CODESTO* disparaît au profit de *QUESTO* qui va représenter à lui tout seul l'espace du MOI et faire référence aux sphères de la personne.

Dans toutes les variétés régionales d'italien (toscan compris), les adjectifs démonstratifs *QUESTO* et *QUELLO* présentent des formes composées du type *QUESTO N QUI*, *QUESTO N QUA*, *QUELLO N LÌ*, *QUELLO N LÀ* pour lesquelles les particules postposées au substantif sont des adverbes de lieu. Les références sont surtout spatiales mais elles peuvent également concerner la temporalité et le contexte énonciatif.

On a donc affaire à deux sous-systèmes qui peuvent être décrits de la manière suivante :

- Dans l'espace du MOI :

QUESTO N QUI va indiquer un point précis proche du locuteur et/ou de l'interlocuteur. Nous dirons que la focalisation est de type fermée.

Exemple :

*Prendi **questo** libro **qui*** (« Prends ce livre-ci » qui est proche de nous ou sur lequel nous attirons notre attention plus particulièrement)

QUESTO N QUA indique le lieu où l'on est, toujours proche du locuteur et de l'interlocuteur mais sur une aire plus large. Cette signification est très semblable à celle de l'adverbe latin *ISTAC* que nous avons cité au début de cette étude.

Exemple :

*Prendi **questo** libro **qua*** (« Prends ce livre-ci ou -là » qui peut se situer dans la bibliothèque où nous nous trouvons).

La construction morphologique de ces deux formes est très redondante. La séquence *QU-* de *QUESTO* et de *QUI* ou de *QUA* donne une indication sémantique sur la proximité et donc l'espace du MOI, la morphologie interne *-ST-* souligne la référence à la sphère personnelle (ici la première et la deuxième personne) et l'opposition des voyelles *-I* et *-A* renforce la localisation par rapport

aux interlocuteurs. Ce sous-système complexe permet d'atteindre un grand degré de précision dans la localisation et les références dans l'espace du MOI.

- Dans l'espace du HORS MOI, on a un sous-système tout à fait symétrique.

QUELLO N LÌ va indiquer un point précis ou un élément contextuel connu situé dans l'espace du HORS MOI.

Exemples :

Quel libro lì parla di politica (Ce livre – par exemple dont on a parlé récemment – parle de politique)

Quel progetto lì mi sembra interessante (Ce projet – qui a été évoqué tout à l'heure – me semble intéressant)

QUELLO N LÀ, quant à lui, va se distinguer de *QUELLO N LÌ* en précisant un objet éloigné dans une aire plus large ou en faisant une référence moins précise toujours dans l'espace du HORS MOI.

Exemple :

Quella relazione là non ha convinto nessuno (Cette intervention-là – qui est éloignée dans le temps ou par la référence par exemple à d'autres interventions – n'a convaincu personne).

On peut observer qu'il y a malgré tout un certain « pléonasme » dans ce système puisque, dans *QUESTO N QUI/QUA*, les adverbes *QUI* et *QUA* reprennent le *QU-* déjà exprimé dans *QUESTO* et que, dans *QUELLO N LÌ* et *QUELLO N LÀ*, les adverbes *LÌ* et *LÀ* reprennent aussi la désinence en *-L-* déjà contenue dans *QUELLO*. Il y a donc une duplication de la deixis, telle la double marque du nombre et du genre dans *il libro* (le livre), *la casa* (la maison), *i libri* (les livres), *le case* (les maisons). Chaque adverbe de lieu est lié à sa sphère, si bien qu'il n'est pas possible d'appliquer *LÌ* ou *LÀ* à *QUESTO*, ni *QUI* ou *QUA* à *QUELLO*.

En résumé, on peut dire qu'en italien, à la différence de la situation espagnole ou roumaine, la déflexivité dans le système des démonstratifs est amorcée. Il faut reconnaître que l'opposition de ces deux sous-systèmes, avec deux degrés dans chaque espace, permet une grande précision dans la gradation spatio-temporelle et/ou référentielle. Mais l'évolution que l'on constate avec certaines formes contractées de la langue parlée qui admettent les 4 adverbes (*STO N QUI / QUA / LÌ / LÀ*), laisse entrevoir que la recherche d'une solution « à la française » n'est pas abandonnée.

Cette étude comparée de l'évolution du système du démonstratif du latin classique au français et à l'italien met en évidence les similitudes de ces évolutions mais également le décalage « convergent » des choix systémiques. L'italien d'aujourd'hui maintient toujours le lien avec la sphère personnelle et un système du démonstratif similaire à celui de l'ancien français alors que le français contemporain en coupant ce lien a fait émerger un nouveau système.

La langue italienne évoluera-t-elle dans le même sens ? L'apparition d'adverbes spatiaux postposés semblables à ceux du français semble nous donner des éléments de réponse. Toutefois, la conservation de la relation à la sphère personnelle pour le démonstratif et l'article défini, et le fait que la personne intraverbale sujet n'ait pas été, comme en français, « sortie du verbe » (le pronom personnel sujet n'est pas requis en italien), constituent autant de questions sur les grandes lignes d'une évolution possible.

BIBLIOGRAPHIE

- Begioni L. et Rocchetti A. (2010), « La déflexivité du latin aux langues romanes : quels mécanismes systématiques sous-tendent cette évolution ? », dans Begioni L. et Bottineau D. (éds), *La déflexivité*, Langages 178, Paris, Armand Colin, p. 53-66.
- Conte G. B. et Ferri R. (2005), *Corso di latino, lingua e civiltà : grammatica*, Roma, Le Monnier.
- Brunot F. et C. Bruneau (1937), *Précis de grammaire historique de la langue française*, Paris, Masson.
- Dardano M. et Trifone P. (1997), *La nuova grammatica della lingua italiana*, Bologna, Zanichelli.
- De Mulder W. (1997), « Les démonstratifs: des indices de changement de contexte », dans Flaux N., Van De Velde D. et De Mulder W. (éds), *Entre général et particulier: les déterminants*, Artois Presses Université, Artois, p.137-200.
- De Mulder W., Guillot C. et Mortelmans J. (2010), « *Ce N-ci et ce N-là* en moyen français », dans Lucia M. Tovenà (éd.), *Déterminants en diachronie et synchronie*, Paris, Projet ELICO Publications, p. 86-103, <http://elico.linguist.univ-paris-diderot.fr/livre-elico.html>.
- Guillaume G. (2004 [1954-1958]), *Prolégomènes à la linguistique structurale II. Discussion et continuation psychomécanique de la théorie saussurienne de la diachronie et de la synchronie*, R. Lowe (éd), Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- Guillot C. (2010), « Les démonstratifs de l'ancien français: un système encore personnel ? », dans Neveu F., Muni Toke V., Durand J., Klinger T., Mondada L., Prévost S. (éds), *Congrès Mondial de Linguistique Française – CMLF 2010*, Paris, Institut de Linguistique Française, <http://linguistiquefrancaise.org> ou <http://dx.doi.org/10.1051/cmlf/2010085>.
- Kleiber G. (1983), « Les démonstratifs (dé)montrent-ils ? Sur le sens référentiel des adjectifs et pronoms démonstratifs », dans *Le Français Moderne* 2, p. 99-117.
- Kleiber G. (1985), « Sur la spécialisation grammaticale des démonstratifs du français ancien, *De la plume d'oie à l'ordinateur* », dans *Etudes de linguistique offertes à Hélène Naïs, Verbum numéro spécial*, p. 99-113.
- Kleiber G. (1986), « Adjectif démonstratif et article défini en anaphore fidèle », dans David J. et Kleiber G. (éds), *Déterminants: Syntaxe et sémantique*, Metz, Recherches Linguistiques Université de Metz, p. 169-185.

- Kleiber G. (1987), « L'opposition cist / cil en ancien français ou comment analyser les démonstratifs ? », dans *Revue de linguistique romane* 51, p. 5-35.
- Lowe R. (2007), *Introduction à la psychomécanique du langage. I : Psychosystématique du nom*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.
- Marchello-Nizia C. (1992), « L'évolution du système des démonstratifs en moyen français » dans Van Deyck R. (éd.), *Le moyen français en langue et en discours, Travaux de linguistique* 25, p. 77-91.
- Marchello-Nizia C. (1995), *L'évolution du français. Ordre des mots, démonstratifs, accent tonique*, Armand Colin, Paris.
- Marchello-Nizia C. (2003), « 'Se voz de ceste ne voz poez oster, je voz ferai celle teste copier' (*Ami et Amile* 753) : La sphère du locuteur et la deixis en ancien français » dans De Wilde P., Kindt S., Vanneste A., et Vlemings J. (éds), *Mémoire en temps advenir. Hommage à Theo Venckeleer*, Louvain, Peeters, p. 413-427.
- Marchello-Nizia C. (2004), « La sémantique des démonstratifs en ancien français : une neutralisation en progrès ? », dans *Langue française* 141, p. 69-84.
- Marchello-Nizia C. (2005), « Deixis and subjectivity : the semantics of demonstratives in Old French (9th-12th century) », dans *Journal of Pragmatics* 37, p. 43-68.
- Marchello-Nizia C. (2006a), « Du subjectif au spatial : l'évolution des formes et du sens des démonstratifs en français », dans *Langue française* 152, p. 114 -126.
- Marchello-Nizia C. (2006b), « From personal deixis to spatial deixis : The semantic evolution of demonstratives from Latin to French », dans Hickmann M. et Robert S. (éds), *Space in Languages. Linguistic Systems and Cognitive Categories*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, p.103-120.
- Mathews C.E. (1907), *CIST and CIL : a syntactical Study*, Baltimore, J.H. Furst.
- Moignet G. (1973), *Grammaire de l'ancien français*, Paris, Klincksieck.
- Pasqualini L. et Traina A. (1978-1985), *Morfologia latina*, Bologna, Cappelli Editore.
- Picoche J. (1979), *Précis de morphologie historique du français*, Paris, Nathan.
- Renzi L., Salvi G., Cardinaletti A. (éds) (1988-1995), *Grande grammatica di consultazione* (3 vol.), Bologna, Zanichelli.
- Rohlf G. (1968), *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti, Morfologia* (vol. 2), Torino, Einaudi.

LA VALEUR DE L'INFINITIF DANS LE SYSTÈME VERBAL DE L'ANGLAIS ET DU FRANÇAIS : QUESTIONS SOULEVÉES PAR UNE ÉTUDE CONTRASTIVE

PATRICK J. DUFFLEY¹

ABSTRACT. *The Meaning of the Infinitive in English and French: Questions Raised by a Contrastive Study.* Psychomechanics offers essentially the same definition of the meaning of the verb form called “infinitive” in the verb system of both English and French, that of evoking a completely virtual event corresponding to a systematic position of the verb situated entirely on the non-realized side of the dividing-line separating non-realized events from realized ones. This contrastive study of English and French demonstrates that neither the French nor the English infinitive corresponds to a prior position in relation to the event that they denote. Moreover, it is shown that the term “infinitive” does not mean the same thing in French and English, which leads to the formulation of a cautionary warning regarding taking abstract grammatical terminology as indicative of the semantic content of the forms to which it is applied.

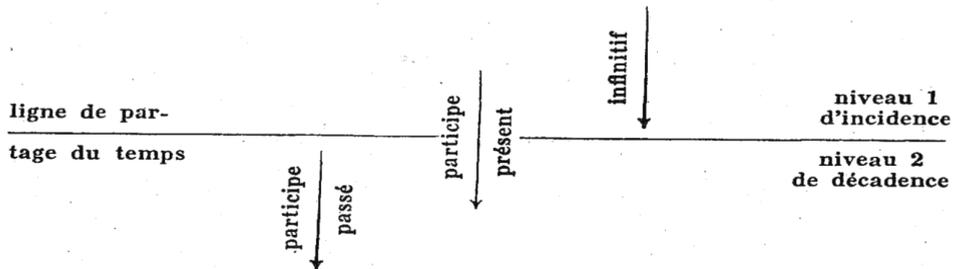
Keywords : *infinitive, aspect, verb, contrastive linguistics, terminology*

REZUMAT. *Valoarea infinitivului în sistemele verbale ale englezei și ale francezei.* Psihomecanica propune în mod esențial aceeași valoare pentru formele numite *infinitiv* în sistemul verbal al englezei și al francezei, cea de a evoca un eveniment complet virtual, corespunzând unei poziții sistematice a verbului plasat integral deasupra liniei *temporalității nontraversate*. Se demonstrează în acest studiu contrastiv al englezei și al francezei că nici infinitivul francez, nici infinitivul englez nu corespund acestei poziționări anterioare față de eveniment. În plus, se arată că termenul *infinitiv* nu trimite la aceeași valoare în franceză și în engleză, ceea ce conduce la formularea unui avertisment față de terminologia gramaticală.

Cuvinte cheie : *infinitiv, aspect, verb, lingvistică contrastivă, terminologie*

¹ Professeur titulaire, Département de langues, linguistique et traduction, Université Laval. Les recherches de l'auteur exploitent des concepts inspirés par la grammaire cognitive et la théorie psychomécanique de Gustave Guillaume afin de développer une approche sémantique de la grammaire et de la syntaxe. Il vient de publier chez John Benjamins une monographie intitulée *Reclaiming Control as a Semantic and Pragmatic Phenomenon* proposant une explication sémantico-pragmatique du phénomène du contrôle (sujet versus non sujet) avec les formes verbales non finies en anglais. E-mail : Patrick.Duffley@lli.ulaval.ca

La psychomécanique propose essentiellement la même valeur pour la forme verbale appelée « infinitif » dans le système verbal de l'anglais et du français. Pour ce qui est du français, Guillaume (1969, 266-267) définit le signifié de l'infinitif par opposition à ceux des participes présent et passé comme évoquant un événement « entièrement virtuel », ce qui correspond à une position systématique du verbe « tenu *in extenso* au-dessus de la ligne du temps non traversée », tel qu'illustré par le schéma suivant :



(Gustave Guillaume, *Langage et science du langage*, 2^e éd. Paris: Nizet et Québec : Presses de l'Université Laval, p. 266)

Guillaume précise de plus que la forme infinitive signifie « l'accomplissement à l'exclusion de l'accompli », « une représentation tenue en incidence, et exclusivement virtuelle, d'accomplissement ». Pour ce qui est de l'anglais, Hirtle (1967, 20-21; 1975, 20-21) décrit l'infinitif de manière analogue comme une forme « which refers an event to any point in time prior to its realization and so excludes any view of a realized portion » et qui représente donc un événement comme « as yet to happen ». La description proposée par Hirtle (2007, 61) introduit une certaine ambiguïté dans la caractérisation du signifié de cette forme : d'une part, on maintient la formulation antérieure selon laquelle « the infinitive (...) represents event time as not yet accomplished » ; de l'autre, on propose que l'infinitif « designates an event as reaching the moment of its accomplishment, (...) accessing its moment of accomplishment ». Or cela semble contradictoire : comment un même événement peut-il être en même temps non encore accompli et accédant à son accomplissement ?

Lorsqu'on confronte ces définitions avec l'usage des deux formes dans les deux langues, d'autres problèmes surgissent. Un premier point concerne des emplois de l'infinitif français tels que (1a) et (1b) :

- (1a) J'ai vu l'enfant du voisin **traverser** la rue.
- (1b) Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir ;

Et grenouilles de **se plaindre**.

Et Jupin de leur **dire** : « Eh quoi ? votre désir

À ses lois croit-il nous astreindre ? »

Ici les événements évoqués par les infinitifs *traverser*, *se plaindre* et *dire* ne sont ni entièrement virtuels, ni ne correspondent à une position du verbe tenu entièrement au-dessus de la ligne du temps non traversée. L'effet de sens que l'on observe ici en est un d'accomplissement intégral de l'événement du début à la fin.

Un autre genre de question est soulevé par des emplois comme (2a) et (2b) :

(2a) J'entends Denis monter l'escalier très lentement.

(2b) Je suis à préparer mon discours de présentation et je manque d'idées.

Dans ces deux contextes, l'événement désigné par l'infinitif n'est ni entièrement virtuel, ni un accomplissement qui exclut l'accompli, mais un accomplissement en cours de réalisation, ce dont on peut s'apercevoir plus clairement en traduisant vers l'anglais :

(2a') I can hear Denis coming up the stairs very slowly.

(2b') I am in the middle of preparing my presentation speech and I am running out of ideas.

Dans ces deux phrases, *monter* et *préparer* désignent des événements en train de se réaliser, avec une partie de l'événement étant déjà accomplie au moment de référence.

Devant ces emplois, l'on est tenté d'adopter la définition de l'infinitif que propose Turner (2000, 33) dans son étude contrastive de l'infinitif en français et en anglais comme renvoyant tout simplement à « la notion de procès ». Or la situation est en fait plus complexe que cela : tel que démontré par Dolbec et Leflem (1980), Leflem (1984) et Duffley (2002), le signifié grammatical de l'infinitif français incorpore, en plus de la représentation d'un procès, une personne intra-verbale en fonction de sujet. La présence de cette personne permet d'expliquer la possibilité d'avoir des attributs du sujet avec l'infinitif même si cette forme verbale n'accepte pas de sujet au cas nominatif :

(3) Être **enceinte** est physiquement exigeant.

La personne intra-verbale permet aussi à l'infinitif d'entrer en rapport avec une autre forme verbale par le truchement de cette personne, comme c'est le cas en (4) :

(4) Marie lui semblait admettre leur culpabilité,

où l'on n'établit pas une équation entre Marie et l'action d'admettre leur culpabilité comme il y a équation entre *répondre* et *admettre* en (5) :

(5) Répondre à la question lui semblait admettre leur culpabilité.

En (4), par contre, on établit plutôt une équation, en ce qui a trait aux apparences, entre Marie et une personne qui admet leur culpabilité. *Marie* est donc dans ce cas mis en rapport avec la personne-sujet intra-verbale de l'infinitif *admettre*.

La personne intra-verbale de l'infinitif est complètement indéterminée : la forme *glisser* n'indique aucunement par elle-même qui ou quoi glisse, étant applicable à tout support susceptible de réaliser cette action. En discours, elle peut donc être générique (6) ou spécifique (7) :

(6) Glisser est l'activité par excellence pour profiter de la neige avec les enfants.

(7) Joseph avait peur de glisser sur la plaque de glace devant la porte.

De manière analogue, je proposerais que, tout comme la personne intra-verbale, l'image du temps d'événement représentée dans l'infinitif français est également indéterminée. En discours, celle-ci peut être évoquée comme un accomplissement entier comme en (1a) et (1b), ou comme divisée entre une portion d'accompli et une portion à accomplir, comme en (2a) et (2b).

La confrontation entre la valeur en système de l'infinitif anglais et ces emplois en discours soulève aussi plusieurs points d'interrogation. Premièrement, si en anglais l'infinitif désignait un événement non encore accompli, on se demande comment il pourrait être employé pour évoquer une action réalisée du début à la fin, comme c'est le cas en (8) :

(8) I just saw your daughter cross the street.

Deuxièmement, si l'infinitif représentait en soi un événement virtuel, il devrait être compatible tel quel avec un verbe prospectif comme *want*. Or une séquence comme (9) n'est pas possible :

(9) *I want leave.

On a besoin de faire précéder l'infinitif de la préposition *to* pour pouvoir l'employer comme complément de ce verbe, ainsi que de tout verbe ayant un sens prospectif (*hope, wish, long, etc.*). Mais pourquoi aurait-on besoin d'introduire la notion de déplacement vers un événement vu comme un but visé si l'infinitif signifiait déjà lui-même un événement à venir ?

On pourrait bien entendu régler ces problèmes en ayant recours à la définition très vague que propose Turner dans l'étude contrastive mentionné ci-haut, dans laquelle il attribue exactement la même valeur à l'infinitif anglais qu'à son homologue français – le simple renvoi à la notion de procès. Comme pour le français cependant, la situation de l'infinitif anglais est plus complexe

que cette définition très générale le laisse entendre. Tout d'abord, il faut inclure dans la sémantique de cette forme une représentation de personne intra-verbale pour expliquer sa capacité de se construire avec un attribut du sujet (voir Duffley 1992, 121; 2006, 161–163) :

(10) To be **alone** was a welcome change.

De plus, il faut tenir compte du fait que, sauf pour le verbe *be*, où il a la forme du subjonctif présent, l'infinitif en anglais a la même sémiologie que la forme simple de l'indicatif du présent, avec en moins la désinence *-s* de la troisième personne du singulier. C'est pourquoi je propose l'hypothèse que l'infinitif anglais est une version abstraite de la forme simple, qui représente un événement qui n'est ni situé dans le temps par rapport au présent, ni ancré dans l'espace à une personne-sujet spécifique (cf. Duffley 2006, 28–30). En tant que version abstraite de la forme simple, l'infinitif situe tout simplement le contenu lexical du verbe dans le temps d'événement (cf. Hirtle 1995; 2007). Si ce contenu correspond à une action, il est nécessaire de représenter l'entier du temps d'événement du début à la fin pour le situer dans le temps :

(11) The baby was sick all over the kitchen floor.

Si le contenu lexical est un état, un seul instant suffit pour le contenir, car un état implique la simple répétition du même contenu d'un instant à l'autre :

(12) When I picked her up at daycare, the baby was already sick.

L'infinitif manifeste la même capacité d'exprimer une action comme un accomplissement entier ou un état existant pleinement à un moment précis :

(13) I saw the baby **be** sick all over the kitchen floor.

(14) The baby's usually hungry at this time of day. She must **be** sick.

La différence essentielle entre les infinitifs français et anglais se trouve donc dans le caractère plus indéterminé du signifié de la forme infinitive en français. Ceci permet à l'infinitif français d'évoquer des événements en cours d'accomplissement, comme en (2a) et (2b), ce qui est impossible avec l'infinitif anglais, la forme en *-ing* devant être employée dans ce genre de contexte, tel qu'illustré par (3a) et (3b). Le caractère plus indéterminé de l'infinitif français explique pourquoi il peut être l'équivalent soit de la forme en *-ing* (*Je déteste promener le chien/I hate walking the dog*), soit de l'infinitif sans *to* (*Je peux promener le chien/I can walk the dog*), soit de l'infinitif avec *to* (*Je veux promener le chien/I want to walk the dog*). Le caractère actualisant de l'infinitif anglais, qui inscrit l'entier de son contenu lexical dans le temps d'événement, explique la nécessité de recourir à la préposition *to* devant celui-ci chaque fois qu'on a besoin de prendre position avant l'actualisation de l'événement. Le fait qu'on

ne puisse accéder à l'actualisation d'un événement qu'à partir d'une position antérieure au début de celui-ci explique le fait que la seule préposition sémantiquement compatible avec l'infinitif en anglais soit *to*.

En guise de conclusion, cette étude contrastive très sommaire de l'infinitif en français et en anglais peut servir de mise en garde vis-à-vis l'emploi non critique de la terminologie grammaticale en analyse linguistique. Des catégories abstraites telles que « infinitif », « aspect », « temps » ou « mode » ne peuvent pas en principe être utilisées telles quelles dans l'analyse d'une langue particulière comme l'anglais ou le français, sauf si elles sont démontrées se trouver dans une relation stable avec un signe linguistique dans cette langue. Le recours à de telles notions sans vérifier si elles entretiennent une corrélation stable avec un signe linguistique conduit inévitablement à la création d'un décalage entre la forme linguistique et le sens. Ainsi, dans leur description de la grammaire de l'anglais, Huddleston et Pullum (2002, 117-118) emploient « des termes distincts pour la forme et le sens », estimant que « une seule forme ne donne pas toujours le même sens, » et que « le même type de sens peut être exprimé par des moyens formels très différents ». Leur traitement de l'aspect en anglais est fondé sur le très influent système universel de classification aspectuelle de Comrie (1976). Selon ce système, toutefois, la forme simple en anglais se voit attribuer un sens qui est contradictoire en soi, car cette forme du verbe peut être à la fois « perfective » (15) et « imperfective » (16) :

- (15) The bank **opened** late today, so I wasn't able to deposit the cheque.
 (16) The bank **opened** late, so I really liked working there.

Cette conclusion paradoxale s'impose parce que les « signifiés » censés correspondre à cette forme dans la classification de Comrie sont définis de façon complètement indépendante de toute forme linguistique ; en effet, tout l'intérêt du système est de se vouloir être applicable à quelque langue que ce soit. Une approche sémantique proprement linguistique, qui vise à expliquer comment le sens linguistiquement signifié collabore avec d'autres formes de contenu notionnel et de processus mentaux en vue de transmettre la visée communicative du locuteur, ne peut pas toutefois adopter ce point de vue. Au contraire, il doit chercher à identifier aussi précisément que possible les signifiés attachés en permanence aux signes linguistiques énoncés par le locuteur, afin de faire le partage entre ce que ceux-ci contribuent à l'expression du message communiqué et ce qui est contribué par d'autres facteurs. C'est ce que fait Hirtle (1995; 2007), que nous avons cité plus haut, en proposant que la forme simple en anglais situe simplement le contenu lexical entier du verbe dans le temps. Puisque les actions habituelles comme celle évoquée en (16) – une sous-catégorie de l'imperfectif selon Comrie – sont conçues en anglais comme des états, étant donné qu'on peut les voir comme des dispositions stables du sujet

(cf. Leech 2004, 10 ; Hirtle 2007, 93–94), elles sont exprimées par la même forme que celle qui est employée également pour exprimer des actions complètes. Le paradoxe de cette utilisation apparemment contradictoire de la forme simple en anglais ne peut être résolu que si l'on possède une reconstruction adéquate du signifié linguistique attaché à cette forme du verbe. Dans une analyse de sémantique linguistique, on ne peut pas divorcer sens et forme sémiologique. Comme le fait remarquer Israël (2011, 13), «the segregation of linguistic form and function (...) limits the explanatory power of any theory since it eliminates in principle the possibility of explaining linguistic forms in terms of their functions.»

Un terme comme « infinitif » ne constitue donc pas en soi une catégorie proprement linguistique, car à cette catégorie générale ne correspond aucun signe linguistique, ceux-ci n'existant que dans des langues particulières. L'étude contrastive très sommaire qui a été présentée ici permet de conclure que ce terme ne veut pas dire la même chose en français qu'en anglais.

Une deuxième leçon que l'on peut tirer de cette étude est le caractère relatif de la systématité des langues naturelles. La psychomécanique a fondé son analyse de l'infinitif sur le postulat que les trois formes non conjuguées du verbe constituent un système axé sur les trois positions cardinales possibles par rapport à tout événement : avant, pendant et après. Les données présentées ici indiquent cependant que ni l'infinitif français ni l'infinitif anglais ne correspondent à une prise de position antérieure par rapport à l'événement. Dans une étude de la forme en *-ing* (Duffley 2006), je suis arrivé à la conclusion que celle-ci ne correspond pas non plus à une position au milieu de l'événement, car ceci la rendrait incompatible avec un verbe comme *regret* :

(17) I regret quitting my job at Dell.

La reconstruction du signifié de puissance d'une forme doit être fondée sur l'observation des emplois de celle-ci en discours, car ceux-ci constituent les données empiriques qu'il faut expliquer. Le fait que les signifiés de puissance soient stockés ensemble en mémoire ouvre la possibilité qu'ils soient définis les uns par opposition aux autres, surtout dans le cas de signifiés grammaticaux abstraits comme celui de l'infinitif. Toutefois, les cas de l'infinitif et du gérondif indiquent que ceci ne constitue pas une nécessité et qu'il est possible que les signifiés de certaines formes grammaticales soient définis en eux-mêmes et non pas par opposition aux signifiés d'autres formes grammaticales. Le langage humain n'est pas simplement mécanique, mais **psychomécanique**, avec toute la liberté caractéristique du psyché humain.

RÉFÉRENCES

- Comrie, Bernard. 1976. *Aspect*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Dolbec, Jean, and Daniel Leflem. 1980. "Morphologie verbale et syntaxe de la fonction attribut." In *Langage et psychomécanique du langage*, edited by André Joly and Walter H. Hirtle, 310–325. Lille: Presses Universitaires de Lille and Québec: Presses de l'Université Laval.
- Duffley, Patrick J. 1992. *The English Infinitive*. London: Longman.
- Duffley, Patrick J. 2002. "L'infinitif peut-il rester un verbe tout en ayant l'incidence interne?" In *Le système des parties du discours. Sémantique et syntaxe*, edited by Ronald Lowe, 40–47. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Duffley, Patrick J. 2006. *The English Gerund-participle. A Comparison with the Infinitive*. Frankfurt: Peter Lang.
- Guillaume, Gustave. 1969. *Langage et science du langage*, 2nd edition. Paris: Nizet and Québec: Presses de l'Université Laval.
- Hirtle, Walter H. 1967. *The Simple and Progressive Forms. An Analytical Approach*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Hirtle, Walter H. 1975. *Time, Aspect and the Verb*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Hirtle, Walter H. 1995. "The Simple Form again. An Analysis of Direction-giving and Other Uses." *Journal of Pragmatics* 24: 265–281.
- Hirtle, Walter H. 2007. *Lessons on the English Verb*. Montreal: McGill-Queen's University Press.
- Huddleston, Rodney, and Geoffrey K. Pullum. 2002. *The Cambridge Grammar of the English Language*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Israel, Michael. 2011. *The Grammar of Polarity. Pragmatics, Sensitivity, and the Logic of Scales*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Leech, Geoffrey N. 2004. *Meaning and the English Verb*. 3rd edition. London: Pearson.
- Le Flem, Daniel. 1984. "Les indépendantes infinitives du français : une remise en cause de la morphologie de l'infinitif français par sa syntaxe." In *Systématique du langage I*, edited by René Lesage, 209–228. Lille: Presses Universitaires de Lille.
- Turner, Nigel. 2000. *Étude contrastive de l'infinitif en français et en anglais*. Gap: Ophrys.

PHYLOGENY OF LANGUAGE, MIGRATIONS OUT OF AFRICA AND LANGUAGE CLASSIFICATION

JACQUES COULARDEAU¹

ABSTRACT. *Phylogeny of Language, Migrations out of Africa, and Language Classification.* From Guillaume's 1958-1960 lectures on his three area theory I will move to Teyssier's language phylogeny and his three articulations, then to the migrations out of Africa, the three regions they occupied and the three families of languages they spoke: Semitic, isolating and agglutinative / synthetic-analytical languages, respectively built on the first, second and third phylogenetic articulations. Each migration must have left Africa when language there had reached the concerned articulation. We have to re-evaluate Guillaume's theory accordingly.

Keywords. *Out of Africa, Semitic, Isolating, Turkic, Synthetic/Analytical*

REZUMAT . Filogenia limbajului. Migrații în afara Africii. Clasificarea limbilor. De la *lecții* ale lui Guillaume (1958-1960) și de la teoria sa privitoare la cele trei arii, voi trece la filogenia limbajului datorată lui Teyssier, precum și la cele trei articulări ale sale, apoi la migrațiile în afara Africii, la cele trei regiuni ocupate și la cele trei familii de limbi : semitice, izolante și aglutinante/sintetice-analitice construite pe baza primei, a celei de a doua și a celei de a treia articulații filogenice. Această migrație a trebuit să părăsească Africa pe când limbajul ar fi atins acest nivel de articulare. Se cuvine să evaluăm teoria celor trei arii formulată de Guillaume.

Cuvinte cheie : *În afara Africii, Semitic, Izolant, turcic, sintetic/analitic*

Gustave Guillaume was an inspired genial discoverer and his theory of the three areas is essential to understand the invention of language by Homo Sapiens, hence the phylogeny of language. This theory is clearly explored in his last years of teaching (1958-1960) and the concerned lessons have been published in volume 13 of the said lessons.

¹ Contract-holding lecturer, Synopsis Paie, Nice; has taught at University of California Davis, six Paris Universities, University of Lille 3 and University of Perpignan; two PhDs in Germanic Linguistics and Foreign Language Didactics; Assistant Ivan EVE, Graduate student University Paris 1 Panthéon Sorbonne. E-mail: dondaine@orange.fr

The three areas are:

1. **The primary area** (p. 288): what he calls “Nostratic” languages. All agglutinative languages and all isolating languages, in fact all languages that are neither Hamito-Semitic nor Indo-European;
2. **The secondary area** (p. 288): what he calls the Hamito-Semitic languages;
3. **The ternary area** (p. 288): what he calls the Indo-European languages.

Since 1960 the fields of archaeology, anthropology and linguistic phylogeny have evolved at a tremendous speed and they have been accelerating exponentially over the last fifteen or twenty years with the new dating technologies based on carbon and other elements. It is obvious we cannot state any shortcoming in Guillaume’s approach in 1960 in the light of what he could not know in his time. But today we have to consider the real state of science in these fields to reexamine the question of the invention and development of articulated language by Homo Sapiens, the migrations of Homo Sapiens out of Africa and the production of the three vast families of existing languages by the phylogeny of language and these migrations. We are not speaking of Greenberg’s dubitatively debated hypothesis about the unique African origin of language because we today know that the whole humanity has come from one single nest in Africa even if it has to be seen as slightly vaster than just the territory covering Ethiopia; Sudan and Kenya, be it only because an early migration to southern Africa came first and because we can consider the sub-Saharan and sub-Sahel savanna area (known as *the* Sudan running from the Indian Ocean to the Atlantic Ocean) as the natural expansion area of Homo Sapiens. The evidence can be found in the fact that all humans today carry some genetic heritage from Neanderthals who originated in the Middle East (and Denisovans who originated in Central Asia) except those who never left Africa or never had genetic contact with non-African humans mostly in post-Ice-Age times. It is agreed that the peak of the last Ice Age was around 20,000 BCE and that it started receding around 15,000 BCE with a short relapse known as the Younger Dryas or Big Freeze from 10,800 to 9,500 BCE.

It is high time we, as linguists and psychomechanicians, examine what we know on the subject of the migrations of Homo Sapiens out of Africa, reexamine what we can know on the phylogeny of language and try to set the two side by side and see what hypotheses can be brought up to light.

But once again and before getting into the main topic, let me repeat that the ternary approach of Guillaume was creative and inspiring in its ternary nature itself. He dared challenge André Martinet’s binary approach (the double articulation theory) that was being turned into a dogma by Noam Chomsky as soon as *Syntactic Structures* (1957) was published.

I. Phylogeny of language and the three articulations

I borrow the concept of three articulations from Jacques Teyssier's teaching in 1972-1973 that he had devised for his global approach of Germanic languages and he had taught for example in his last Master's lectures published post-mortem by *Rule Syntactica*. I here expand it to language in general. I also borrow the double tree metaphor or roots and stems and expand it into a triple metaphor of roots, stems and fronds.

The first articulation is that of the ROOT. It articulates vowels and consonants. This is the first step Homo Sapiens took on the long road to the invention of articulated language. This is possible because Homo Sapiens is the first hominin species² that can produce many vowels and a lot of consonants because of the mutations that he went through in order to become the bipedal long distance fast runner he had to become when he came out of the forest and evolved in the savanna. This genetic developmental phase requires a deep larynx as the breathing pump, great laryngeal and articulatory coordination with extensive innervation and the development of the Broca zone of the brain as the coordinating center of complex activities. We must keep in mind bipedal long distance fast running requires the coordination of the diaphragm, the lungs, the breathing apparatus (larynx, glottis, tongue and mouth, plus the nasal cavity), the heart, and of course all the limbs as well as the whole body for inclination and orientation. Homo Sapiens thus became able to produce a great number of calls when he discovered and developed after more or less non-motivated experimentation in rotating the vowels and the consonants to produce many clusters. He was furthermore able to attach to each one of them some referential meaning thus producing Meaningful Vocal Units (MVU). This last step was possible because of his brain development (Neanderthals had an 11% deficit in brain EQ mass³) that enabled him to conceptualize in a six step procedure:

1. to sense
2. to perceive
3. to identify or recognize, hence to name (first articulation MVUs)
4. to experiment
5. to speculate
6. to conceptualize

² Hominid – the group consisting of all modern and extinct Great Apes (that is, modern humans, chimpanzees, gorillas and orangutans plus all their immediate ancestors). Hominin – the group consisting of modern humans, extinct human species and all our immediate ancestors (including members of the genera *Homo*, *Australopithecus*, *Paranthropus* and *Ardipithecus*). <http://australianmuseum.net.au/hominid-and-hominin-whats-the-difference#sthash.CmhxF13.dpuf>, acc. June 24, 2015

³ encephalization quotient: "brain mass against body mass." <http://oxfordindex.oup.com/view/10.1093/oi/authority.20110803095750677>, acc. June 24, 2015

The first two are borrowed from Bertrand Russell. The first three are borrowed from Jeff Hawkins and the last three are borrowed from L.S. Vygotsky. I will insist here on what Guillaume repeats several times in his last lessons: language and the mind develop simultaneously, dialectically, each one causing the development of the other by its own development caused by the development of the other. This idea was borrowed from the philosopher Henri Delacroix. At the level of the first articulation the only possibility is the concatenation of semantically meaningful units that are neither nominal nor verbal, hence a purely semantic concatenation finding some communicational meaning in the communicational situation and the use of communicational means like body language and supra-segmental expressive means.

Languages can develop on this basis only by using the vowels as the discursive means to build a full discourse from consonantal roots, thus endowing each root with all possible nominal or verbal elements needed in discourse to build a full communicational utterance. Consonants are the basis of the roots because they cannot be uttered without vowels and vowels are the discursive means because they provide consonants with some rather opportunistic, I mean non-semantically-motivated, articulatory power. This will bring the question of the communicational matrix later on. Such languages are Semitic languages in which the vowels are used to provide the roots in discourse with nominal and verbal categories and all types of specifications (gender, number, extension, etc; tense, mode, aspect, etc).

The second articulation is that of the STEM. A stem is a categorized MVU. When it is spatially categorized it becomes a noun and when it is temporally categorized it becomes a verb. These stems are invariable and they can be associated as complementary units giving rise to a syncretic categorial architecture. Then in discourse such languages can build full utterances on the basis of the communicational matrix we will deal with later. Such languages are isolating languages (which is a better name than character languages since many of these languages do not use characters as their writing system since characters are only a writing characteristic: we must keep in mind writing has only existed for some 5,000 years whereas language has been developing over more than 250,000 years). Note this syncretic categorial architecture is the first level of syntax because syntax requires these categories which are connected to space and time. We are dealing here with the first stage of syntax integrated in langue and not provided by discourse.

The third articulation is that of the FROND. The nominal and verbal stems are endowed with all syntactic marks. The nominal stems are thus endowed with gender, number, extension and functional case. The verbal stems are endowed with tense, mode, aspect and diathesis. The two can then build a rich syntactic architecture. There are two levels in this third articulation. First the whole syntax is carried by both the nouns and the verbs with agreement

rules between the two. This type is known as agglutinative languages (holophrastic languages, which are extremely rare, are one particular type of agglutinative languages). These languages are the vast family of agglutinative languages also known as Turkic languages. This family contains many subfamilies.

Then at a second level the various marks are externalized, what is called “déflexivité” [deflectionization⁴] in psychomechanics, meaning that some of the flections nouns and verbs carry can be extracted from the nouns and the verbs and expressed outside either by special tool-words or by order-rules. All determiners and prepositions are such deflectionizing elements for nouns, and auxiliaries are the same for verbs. Guillaume insists on the evolution of these languages towards a synaptic case for the noun, a case that is no longer marked on nouns and that is reduced to direct and oblique for pronouns though then in the utterance the place or the use of prepositions will indicate the particular case the noun carries as indicated by these deflectionizing elements that are langue elements because prepositions or determiners are the marks of langue systems. These languages are essentially two types generally covered by one name, Indo-European, though there are two subfamilies from one parent language, the Indo-European and the Indo-Aryan subfamilies of what we could call the Iranian family whose modern descendant is Farsi.

I generally call these two third-articulation families, FROND1 for the agglutinative family and FROND2 for the Indo-European, Indo-Aryan and Iranian family. They are synthetic-analytical languages covering a range from synthetic languages in which nouns and verbs still carry various flections without being agglutinative to analytical languages that have deflectionized some or maybe most if not all yet abstract operations and langue systems.

We can see this third articulation case endows fronds with a maximum of langue syntax, reducing discourse syntax to a minimum. I will come to the communicational matrix later on.

II. Archaeology and the migrations out of Africa

I will not consider here the two migrations inside Africa. First the migration to Southern Africa that will produce click languages: clicks are nothing but consonants of a certain type and all languages or communicational exchanges use clicks now and then even if they are not consonants. One common click in English or French is generally spelled “tss” or “tss-tss.”⁵ And

⁴ <http://www.thefreedictionary.com/Deflectionization>, accessed June 23, 2015, “The act of freeing from inflections.”

⁵ “Tss, please”: A form of disapproval, disbelief, or meaning you don't believe the statement, not to mix with “TSS,” Acronym: This Shit Sucks, Urban dictionary, <http://www.urbandictionary.com/define.php?term=Tss%2C+please> & <http://www.urbandictionary.com/define.php?term=TSS>, acc. June 23, 2015. ‘tss’: “Onomatopée retranscrivant de façon approximative un clic dental.” “Exprime la désapprobation, le désaccord.” <https://fr.wiktionary.org/wiki/tss-tss>, acc. June 23, 2015

second the migration known as the Bantu migration that will take place later after the Ice Age mostly. Note Fula language(s) as well as Dogon language(s) are of different origins.

I follow the most advanced archaeological reconstructions of Homo Sapiens' emergence like Sally McBrearty's and I take a time line that starts around 250,000 BCE if not 300,000 BCE. I do not recognize the appellation "Homo Sapiens Sapiens" that is based on a fake genetic mutation that would have produced the ability to write, since all ancient Mesoamerican civilizations (Maya, Aztec, etc) who had rich and complex writing systems did not possess the mutation that was supposed to produce the ability to write, and I will add that many peoples who had the mutation did not invent writing that remained a minority art because many civilizations did not practice it and remained till a very recent period totally oral, and writing was introduced in these civilizations by Europeans mostly. We are the direct descendents of the Homo Sapiens that emerged from Homo Faber (or Homo Ergaster) in Africa sometime between 300,000 and 250,000 BCE. The human species has not basically changed in its genetic affiliation since then and the development of the mind, the intellectual capacity, language, culture, religion, science and philosophy is the result of the mutations that brought to Homo Sapiens the bipedal long distance fast running competence as I have already said.

a- c. 150,000 BCE. This first migration went down the Nile river to Egypt and then west along the Mediterranean coast to Northern Africa and the Sahara, and with an eastern temporary option to the Levant up to 80,000 BCE when they come back to Egypt to only move again to the Levant around 35,000 BCE. This migration will reach Crete around 130,000 BCE.⁶ We can note that all these areas speak Semitic languages.



⁶ Heather Pringle, "Primitive Humans Conquered Sea, Surprising Finds Suggest" in *National Geographic Magazine*, February 17, 2010, <http://news.nationalgeographic.com/news/2010/02/100217-crete-primitive-humans-mariners-seafarers-mediterranean-sea/>, acc. June 23, 2015.

b- C. 100,000 BCE. This second migration crossed the red Sea from the Horn of Africa and followed the southern Arabian corridor, a coastal route along the Yemen-Oman littorals to cross the Persian Gulf.⁷ From there they moved north and met with the Denisovans which endowed them with the gene necessary for them to live in the Himalayas. They expanded in the whole of eastern Asia as far as Japan, Korea, South East Asia and of course Siberia, Tibet and the Himalayas, Myanmar and Thailand. The Indian subcontinent is debated. The older population (before the Indo-Aryans who will arrive after the Ice Age) is either from this migration and Dravidian languages would be of the same isolating family or from the next one and then Dravidian languages would be agglutinative.



All these areas speak isolating languages of different types. The use of characters to write these languages is a Chinese invention and does not concern most of these languages who have been using many different writing systems most of them syllabic or alphabetical. Note these languages are not necessarily monosyllabic in their words.

c- Starting c. 75,000 BCE. The first wave of the third migration crossed the same way as the previous one. Then from Pakistan they moved up into Central Asia as far as the Urals and Siberia, and from the Urals they reached Finland and Lapland (or Laponia).

⁷ Amanuel Beyin, "Upper Pleistocene Human Dispersals out of Africa: A Review of the Current State of the Debate," in *International Journal of Evolutionary Biology*, Volume 2011 (2011) <http://www.hindawi.com/journals/ijeb/2011/615094/>, acc. June 23, 2015



They also moved west under the Caspian sea, then to Anatolia and through the Caucasus, and from there to the whole of Europe they reached around 45,000 BCE. These languages are agglutinative and can be known under the generic term of Turkic. That's where the debate about Dravidian languages is possible if we consider Dravidian language not as isolating languages but as agglutinative languages, following in that Professor Doctor Alfred Toth.⁸ I personally finds his arguments on agglutinative languages very weak since many of the criteria he uses are not agglutinative at all.

The second wave of this migration came somewhat later c. 50,000 BCE along the same route though they went up the Persian Gulf and established themselves on the Iranian plateau where they stayed a long time to come down from it, but only after the Ice Age hence after 15,000BCE, east to Pakistan, Afghanistan and beyond India where they pushed the Dravidians south, on one hand, and west on the other hand into Mesopotamia and from there to Anatolia. Note though the Greek migration did not come from the Indo-European Hittites who were in Anatolia because of great differences between Greek and Hittite, though Greek is closely related to Indo-European Armenian that is to the east of the Hittite empire. Then from Greece they moved west to the whole Mediterranean in competition with the Semitic Phoenicians. From this migration came the Roman Empire. But from the Middle East this migration also crossed the Caucasus and spread into the whole of Europe. These languages are Indo-Aryan languages in the east and Indo-European languages in the west.

⁸ Prof. Dr Alfred Toth, "Are all agglutinative languages related to one another?", Mikes International, The Hague, Holland, 2007, http://www.federatio.org/mi_bibl/AlfredToth_Agglutinative.pdf, acc. June 23, 2015



III. Crossing linguistic phylogeny and archaeology.

We have practically done the whole work already, but we have to state an important principle here. Migrating groups are always linguistically conservative in the fact they keep the level of development they have reached when they migrate and they develop linguistically on the basis of this level of development. This is true of all migrating people and still today.

Then if the first migration produced Semitic languages it must correspond to the first articulation that is the only one capable of producing these Semitic languages. That implies Homo Sapiens had reached that first articulation somewhere around 170,000 BCE and had stabilized at least for a while at this level, so that the migrating people left then and developed their languages from this acquired articulation. They invented or Homo Sapiens in the nest had already developed the discursive use of vowels to specify the consonantal roots (remember consonants cannot be pronounced without vowels) in discursive categories and various syntactic functions to build the discourse. But then where does the syntax of this discourse come from since it can't come from the langue of the languages? We are going to see in a moment what I call the communicational matrix. Note these languages develop some syntactic tools that are embedded in langue as systems and they integrate in langue, in the form of systems, the syntactic elements they convey. Note the

use of the vowels can be architecturally regular and thus it can build langue systems both for nominal elements and for verbal elements. But the matrix is outside. These elements are not deflectionized but they are in a way flectionized into the langue of these languages. Discursive means are thus reconstructed into some kind of langue syntactic systems.

If the second migration corresponds to isolating languages that implies these people left the African nest when the phylogeny of language had reached the second articulation. They constructed then their languages on the basis of invariable categorized nominal and verbal elements. Here too they may have created syntactic tools in their discourse and then integrated these tools in langue by building various systems. Here again they do not deflectionize langue elements from words but they flectionize discursive elements into langue as abstract tool systems. Many of these languages are tonal languages which is not surprising since tones are an easy way to flectionize invariable elements in discourse.

If the third migration corresponds to agglutinative and synthetic analytical languages it must correspond to the third articulation. That means the people migrating then left the African nest when it had reached that third articulation and then they developed their languages on that basis. I state two waves because we cannot see in anyway agglutinative languages evolving into synthetic-analytical languages. In fact the languages of each big family seem to be durable which means their communicational power seems to be sustainable and thus make the languages durable.

That leads us to the communicational matrix. This is a complex question. First of all Homo Sapiens when he developed language and any child when he is confronted to language as soon as the 24th week of pregnancy and to communication as soon as he is projected into the real world find themselves in a communicational situation that becomes the matrix of this communication. This need to communicate will develop language and language in its development will enrich the communicational situation and translate this situational matrix into langue via communicational discourse. We must understand the stake both for Homo Sapiens and for a new-born baby is survival. Without that communication Homo Sapiens would not have been able to compensate his frailty and a new-born would not be able to adapt to the surrounding world. A feral child that is raised by animals outside human communication is not able to adapt to human society and he is not even able to learn how to communicate in any extensive way.

This communicational matrix developed in the mind of Homo Sapiens and builds in the mind of the child the simple three basic ternary (and quadruple) relations:

	Agent/Source (Agent/Goal)	Action	Goal (Theme)	Theme
COMMUNICATIONAL MATRIX CALL	Agent/Source Call-ER	CALL-s	TO & FOR Goal & Theme CALL-EE	FOR Theme (Car-ER & Care)
NEW-BORN MATRIX FIRST CRY or CRIES	Agent/Source Baby	CRY(ies)	TO & FOR Goal & Theme Car-ER	FOR Theme Care, Food, Love
NEW-BORN'S NEED	Baby's need	CRY(ies)	TO & FOR Goal & Theme Car-ER Feed-ER Loving adult	FOR Theme Care Food Love
SYNTACTIC MATRIX EAT	Agent/Goal John Eat-ER	EAT-s		Bread Eat-EN (Food/Fodder)
FEED	Agent/Source Paul Feed-ER	FEED-s	Goal (TO) John F-ED	Theme (WITH) Food/Fodder

First we have the relation of the cry/call seen as the commanding action from the caller both agent and source to the callee, the call's and the callee's goal. The call is its own theme though it implies another expected theme: what will satisfy the need expressed by the call that will bring the callee in the shape of a carer/feeder/loving adult. What is implied is in fact the second level, that of the expected response.

RECTUM 1 (Agent/Source) – RECTUM 2 (Goal) – REGIS

Second we have the responding action of the Carer/Feeder/Loving adult who is the Agent and Source of this response bringing the Care/Food (Fodder)/Love to the Goal of the response, and the ternary matrix of the call becomes the quadruple matrix of the response.

RECTUM 1 (Agent/Source) – RECTUM 2 (Theme) – RECTUM 3 (Goal) – REGIS

And this quadruple matrix of the response leads to a second ternary relation, that of the satisfaction of the need behind the initial call in which the Agent/Goal performs the action that satisfies his need with the theme that fulfills this satisfaction.

RECTUM 1 (Agent/Goal) – RECTUM 2 (Theme) – REGIS

This matrix contains the basic structures of all syntactic utterances constructed around an action. No need to any genetic black box for Homo Sapiens to develop it and for a baby to learn it and from it for both Homo

Sapiens and the baby to develop language. Complex utterances are nothing but the repeating process that integrate one basic structure into another as many times as necessary to get the level of complexity required by the targeted meaning.

This leads then to the spanning of the full communicational syntax over langue, discourse and the residual communicational situation. The last element is constant and covers body language and other supra-segmental expressive elements. But the proportion of langue syntax and discourse syntax varies with the articulation of the language concerned.

1st articulation	LANGUE	DISCOURSE	Communicational Situation Body language Intonation Topicalization Focalization
2nd articulation	LANGUE	DISCOURSE	
3rd articulation	LANGUE	DISCOURSE	

Conclusion

I do not pretend to see a cause-effect situation in this parallelism between the migrations out of Africa (plus the two post-Ice-Age migrations from the Iranian Plateau) and the linguistic families determined by the phylogenic approach of language I presented. But the parallelism between these two phenomena, one purely archaeological and historical, the other purely linguistic, brings up a question and we cannot evade it. Is there a relation between the two, is one the cause of the other, and which one is if any? What are the consequences of this parallelism on the linguistic theory itself? Doesn't it make deflectionization the real end of the process producing languages that are more and more analytical and yet more and more synaptic and thus synthetic?

The main hypothesis I come to though is the phylogenic order of languages. I insist here it is different from the one set by Guillaume in 1958-1960 but one thing is sure: there is no hierarchy of value and communicational power.

My appellation	My 3 families	Guillaume's 3 families	Guillaume's appellation
1 st articulation	Semitic languages	Nostratic languages: isolating and agglutinative languages	Aire Prime
2 nd articulation	Isolating languages	Semitic languages	Aire Seconde
3 rd articulation	Agglutinative languages & synthetic-analytical languages	Indo-European Languages	Aire Tierce

No language is inferior or superior, though they are anterior or posterior, but any language is able to fulfill the communicational demands any situation brings up and any language will evolve within its own articulatory architecture to satisfy these communication demands. As Paul Radin⁹ has often said and written, all languages even the most “primitive” have their philosophers.

For us, psychomechanicians, this is a tremendous challenge that requires all our attention because we cannot ignore what modern science is bringing up and consequently we have to devise the theory that will account for the linguistic phenomena that are brought up by this modern science. Guillaume and his theory are not at stake here, except as the method that might enable us to analyze and understand the enormous mass of new knowledge in our field. Only linguists, mainly psychomechanician linguists, definitely all cognitive linguists are the only people who can decipher the “Talking Stones” of the rock art of the Cosos in California just the same way as Egyptian hieroglyphs and Maya glyphs have been deciphered because they are a communicational ritualistic code supporting a discourse and a language.

BIBLIOGRAPHY

- Chomsky, Noam, *Syntactic Structures*, Mouton de Gruyter, Berlin, 1957
- Delacroix, Henri, *Le langage et la pensée*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1930
- Guillaume, Gustave ; Valin, Roch, & Hirtle, Walter, editors, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1958-1959 et 1959-1960*, Les Presses de l'Université Laval, Québec & Klincksieck, Paris, 1995
- Hawkins, Jeff, & Blakeslee, Sandra, *On Intelligence*, St. Martin's Griffin; Reprint edition (August 1, 2005), New York, NY.
- Radin, Paul, *Primitive Man as Philosopher*, Dover Publications; 2 Revised edition (November 13, 2002) 1927
- Radin, Paul, *The World of Primitive Man*, H. Schuman; First Edition edition (1953)
- Russell, Bertrand, *Lectures on the Analysis of Mind*, “lectures both in London and Peking, and one lecture, that on Desire, has been published in the Athenaeum,” 1921, available at <http://www.gutenberg.org/files/2529/2529-h/2529-h.htm>
- Teyssier, Jacques, (1926-1973), *Anglais moderne et anglais ancien : Initiation à l'étude linguistique de l'anglais*, Fernand Nathan, Paris, 1968

⁹ Paul Radin (1883-1959), American linguist, anthropologist, ethnographer: ethnology of religion and mythology; Native Americans of California and the Great Lakes.

- Teyssier, Jacques, *Notes de son dernier cours de maîtrise (1972-1973)*, in *Rule Syntactica*, issue 1 to 11, 1992-1996, Association Internationale de Psychomécanique, d'Anglais de Spécialité et de Didactique des Langues (AIPASDL), Jacques Coulardeau, Bruno Lefebvre & Valérie Bourgeois, eds., Roubaix & Olliergues, France, 1992-1996
- Vygotski, Lev, *Pensée et Langage*, Editions Sociales, Paris, 1985, Sève, Françoise, translation; with Jean Piaget's comment on Vygotsky's critical remarks.
- Vygotsky, Lev, *Thought and Language*, Kozulin, Alex, editor, The MIT Press, Cambridge, Massachusetts, 2012.

UN CAS DU CAS APPORT?

WALTER HIRTLE¹

ABSTRACT. *A Case of Import Case?* raises the problem of the case in French of the substantive in uses like *café crème*, *saveurs campus* and *choucroute maison*. How should the postposed nominal be analysed? Far more frequent in English (eg. *bus station*, *system analysis*), this attributive use is here analysed from the point of view proposed by Valin, based on Guillaume: case is represented as a potential, synthetic case, in the substantive as constructed in tongue but it is not actualised as either support case or import case until the word becomes a syntactic unit, a noun phrase attributive to the following substantive. *Bus* and *system* in these examples give the noun phrase its import case. Can these postposed substantives in French be analysed in the same manner?

Keywords: *synthetic case, support case, import case, attributive use, noun phrase*

REZUMAT. *Un caz de caz 'aport'* pune problema funcției substantivului în franceză în expresii precum *café crème*, *saveurs campus* et *choucroute maison*. Cum trebuie să se analizeze nominalul postpus? Mult mai frecventă în engleză, (ex. *bus station*, *system analysis*), această întrebuințare atributivă a fost analizată din perspectiva propusă de Valin, urmând modelul lui Guillaume: cazul funcției este reprezentat drept caz sintetic în situarea substantivului construit în limbă, dar el nu este actualizat fie drept caz suport, fie drept caz aport decât în discurs, când cuvântul devine unitate sintactică, o sintagmă nominală atributivă primului substantiv. *Bus* și *system* sunt substantive ce dau cazul lor aport sintagmei. În franceză se pot analiza aceste atributive postpuse, în același fel?

Cuvinte cheie: *caz sintetic, caz suport, caz aport, întrebuințare atributivă, sintagmă nominală*

¹ Professeur retraité, Fonds Gustave Guillaume, Université Laval, Québec, PQ, Canada. Auteur de nombreux articles (voir le site fonds-gustave-guillaume.ulaval.ca) et de 4 volumes publiés par McGill-Queen's University Press (Montreal and Kingston): *Language in the Mind*, *Lessons on the English Verb*, *Lessons on the Noun Phrase in English*, *Making Sense out of Meaning: An Essay on Lexical Semantics*. E-mail: walter.hirtle@sympatico.ca

Le problème du cas de fonction pour le substantif en anglais est généralement réglé en distinguant deux cas : le cas « possessif » et le « cas commun » pour tout autre emploi. Cependant, confronté avec des expressions comme *the president's daughter vs. the president of the university's daughter* on voit que cette analyse est inadéquate puisque le suffixe *-s* s'applique non pas au substantif (*university*) mais à ce dont parle le syntagme nominal. Par ailleurs, caractériser la déclinaison \emptyset comme cas commun sans expliquer ce qui permet au substantif de participer à des fonctions nominales de sujet et d'objet, sans parler des autres fonctions nominales, est étonnant. Ce manque de curiosité est particulièrement surprenant quand on pense que cette distinction est exprimée par la plupart des pronoms personnels:

I/me, we/ us, she/her, he/him, they/them

Faute d'expression morphologique ailleurs, on prend pour acquis que la catégorie grammaticale de cas n'existe plus en anglais, malgré le fait que le substantif, les pronoms personnels *you* et *it* et tous les autres pronoms (démonstratifs, etc.)² entretiennent, comme autrefois, divers rapports syntaxiques avec d'autres parties de la phrase.

Particulièrement difficile à ignorer est la fonction attributive de *bus* et *system* dans des syntagmes comme *the bus station* et *a system analysis*. Ceci est un emploi très répandu en anglais, au point où Jespersen l'a décrit « un des traits les plus caractéristique de l'anglais actuel »³. Plusieurs études ont proposé que le groupe nominal dans ces syntagmes est un mot-composé, une explication qui ne tient pas compte d'exemples impromptus comme *Take the apple-juice seat* (Downing, 839) ou des exemples plus complexes qu'on verra plus bas. J'avais déjà proposé (2009: 34f.) que *bus* et *system* dans les exemples sont des lexèmes formés grammaticalement comme adjectifs, une explication contredite par certains faits d'emploi, comme nous verrons. Bref, il reste à expliquer l'emploi de substantifs « qui fonctionnent comme modificateurs attributifs »⁴, selon une grammaire anglaise récente.

À ma connaissance, Guillaume est le seul linguiste à confronter ce problème : expliquer comment le substantif, avec une forme morphosyntaxique sans déclinaison, peut remplir la diversité de fonctions syntaxiques observée dans le discours. Il a proposé que le cas de fonction fait toujours partie comme catégorie grammaticale de la morphogénèse du substantif en français. Pour faire voir la différence avec la catégorie grammaticale du nombre, qui distingue dans le substantif lui-même entre ses deux possibilités singulier ou pluriel, il appelle le cas de fonction en langue « cas synthétique » (1971, 2), et

² Cf. Quirk et al. 367 et 370 pour la distinction incertaine de *who* et *whom*.

³ "one of the most characteristic traits of present-day English" (II, 327)

⁴ "functioning as attributive modifiers" Huddleston & Pullum 448.

plus tard « le cas synaptique » pour souligner que, dans le substantif lui-même, il n'y a aucune discrimination entre les fonctions : « c'est au moment où le mot *homme* transite de la langue au discours que le cas synaptique se dénoue en l'un de ses composants » (2015, 5). Les cas discriminés en discours, ce qu'il appelle « cas analytiques », sont exprimés généralement par la position du syntagme nominal. Valin (1994, 388) développe cette approche en proposant que le cas, en puissance en langue, s'actualise dans la phrase soit en « cas support » quand le syntagme doit fonctionner comme sujet, comme support du verbe, soit en « cas apport » quand le syntagme nominal doit apporter sa signification à un autre composant de la phrase. Le syntagme nominal en fonction d'objet est au cas apport incident au verbe. En fonction d'attribut, le syntagme nominal est au cas apport incident au copule pour trouver son support dans le sujet. Dans un exemple comme *Pierre marche la tête haute* Guillaume voit « un groupe nominal attributif » qui est incident à l'incidence du verbe au sujet, une incidence adverbale (cf. 1997, 197). Et quand le syntagme nominal est incident à une préposition qui effectue son incidence à un support dans un autre composant de la phrase, c'est, pour Valin, un autre emploi du cas apport.

La fonction qui m'intéresse ici, et que je veux discuter à la lumière de cette théorie du cas grammatical, se trouve en français dans l'exemple *choucroute maison* où, selon Guillaume (1991, 116) « *maison* s'adjective », mais « si elle n'est pas tout à fait un adjectif, elle est quelque chose de très approchant ». Des commentaires aussi hésitants et ambigus se trouvent aussi dans les grammaires de l'anglais où, comme indiqué plus haut, cette fonction attributive est beaucoup plus répandue. En cherchant une explication, ce qui a donné une piste à suivre sont les cas où le premier substantif est au pluriel comme dans *the accounts clerk*. En anglais, seul le substantif exprime le nombre grammatical. On trouve, par exemple, *Accounts Department* et *Account number* où la distinction entre pluriel et singulier est nette ('département qui gère les comptes' vs 'numéro d'un compte'). De tels exemples cités au début de l'étude de Johansson (p. 17) sont suivis par des centaines d'autres exemples de substantifs au pluriel avec la même fonction attributive. Ceci montrent que *account(s)* ici n'est pas un adjectif, mais bien un substantif qui exerce une fonction attributive par rapport au substantif qui suit, en fonction support. Mais son étude révèle encore plus.

Il y a une deuxième indication que le mot attributif est bien un substantif et non un adjectif. Il se trouve souvent en fonction de support pour un adjectif, comme dans *new accounts analyst*, où c'est le syntagme nominal *new accounts* (adjective + substantive) qui exerce la fonction attributive pour trouver son support dans *analyst* : 'celui qui analyse les nouveaux comptes'. Et dans *the city bus station* c'est le syntagme *city bus* (*city* attributif + *bus* support)

qui est attributif au support *station* : 'gare pour les autobus de la ville'. Ces deux exemples peuvent être interprétés différemment en formant comme syntagmes complexes *accounts analyst* et *bus station* avant l'incidence de *new* et *city*. Ceci donne 'le nouvel analyste des comptes' et 'gare de la ville pour les autobus'.

Cette possibilité donne lieu à de multiples développements dans le syntagme attributif. Pour le substantif *product* par exemple, après *product manager*, Johansson cite (36-7):

the structural clay products association
the measurements and industrial products division
the modern hospital, surgical and disposable health care products field.

Et plus compliqué encore :

The BBC Television Computer Projects Team List.

Un texte d'universitaire nous donne l'exemple suivant :

... developed by UBC Okanagan campus geography associate professor Jon Corbett ...

On n'essaiera pas de faire l'analyse syntaxique de ces exemples, ce qui peut devenir assez complexe (et même impossible sans contexte). Il s'agit de distinguer chaque syntagme nominal avec son substantif support, et discerner sa fonction dans la constitution du syntagme complexe globale (qui aura sa propre fonction, support ou apport, dans la phrase). Et ce genre de complexification du syntagme attributif est apparemment très fréquente.⁵

De telles observations nous ont amenés à proposer que ce n'est pas le substantif lui-même qui exerce la fonction syntaxique mais le groupe nominal (*noun phrase*) dont le substantif est le support (*head*). Autrement dit, c'est l'unité syntaxique, le syntagme nominal, constituée de plusieurs mots ou même d'un substantif seul, qui attribue son apport sémantique à un support dans le syntagme qui suit. Cette incidence au substantif-support de ce deuxième syntagme nominal constitue un troisième syntagme nominal plus complexe avec sa propre fonction syntaxique. Autrement dit, pour ce qui nous concerne ici, c'est le syntagme nominal qui actualise le cas synthétique du substantif en mettant en œuvre le cas apport dans une fonction attributive. Ceci rappelle le comportement du suffixe '-s' évoqué plus haut, ce signe hérité d'un ancien cas morphologique qui ne s'attache plus au substantif mais au syntagme nominal.

Conçu ainsi, le substantif reste un mot avec incidence interne prêt à entrer dans la phrase. Son entrée en phrase en fait une unité syntaxique, soit

⁵ Si on juge par la liste de syntagmes attributifs avec *manufacturers* tirée de l'annuaire de téléphone (Johansson 54).

comme seul constituant d'un syntagme nominal, soit comme *head*, support d'autres constituants d'un syntagme nominal. À remarquer ici est le fait que le substantif seul (*accounts, product*) n'exprime pas sa fonction mais comme unité syntaxique c'est sa position vis à vis d'autres unités syntaxique qui l'exprime. Même si elle n'est pas manifestée dans le mot, la transition d'un substantif, résultat de lexicogénèse, au syntagme nominal minimal, une unité syntaxique, est réelle. C'est le moment où, dans les termes de Guillaume, le cas de fonction synthétique est « dénoué » dans l'un ou l'autre de ses cas de fonction analytiques.

Tout ceci nous amène à poser la question : est-ce que le cas du substantif français est exploité dans des emplois d'apport pour constituer un syntagme nominal attributif comme en anglais ?⁶ On sait que le français exprime souvent sensiblement le même sens à l'aide d'une préposition (*gare d'autobus* pour *bus station*) ou d'un adjectif (*syntagme nominal* pour *noun phrase*). L'exemple que donne Guillaume, *choucroute maison*, pourrait être considéré un mot composé, comme l'ont fait certains linguistes anglophones pour les exemples comme *noun phrase*, explication qui tombe devant les exemples plus compliqués donnés plus haut. Jusqu'à quel point l'emploi exemplifié ici par *maison* est-il répandu en français ? Ne connaissant pas d'étude sur le sujet, pour satisfaire ma curiosité j'ai commencé il y a quelques mois à noter des exemples qui me semblaient illustrer l'emploi d'un substantif comme syntagme nominal en fonction attributive. La question a une certaine importance parce que ces constructions où un substantif qui « s'adjective ... n'est pas tout à fait un adjectif » sollicite une explication, et par le fait même constitue un test pour la théorie du cas de fonction proposée par Guillaume et Valin.

L'exemple qui a éveillé ma curiosité est un titre d'article d'Agence France-Presse dans *Le Devoir* :

Transport aérien : la croissance du trafic passagers ralentit

Le mot *passagers* au pluriel ne peut pas être un adjectif incident au substantif *trafic*, singulier. Comme vocable de langue, *passagers* est un substantif au pluriel avec incidence interne et cas synthétique; en discours, il est devenu une unité syntaxique au cas apport. Le cas apport donne au syntagme⁷ la capacité d'incidence externe, la capacité de chercher un support dans un autre composant de la phrase. C'est la même incidence qu'un adjectif mais, comme syntagme, *passagers* n'établit pas le même rapport qu'un adjectif avec la sémantème de *trafic*. Il n'y a plus d'accord grammatical quand c'est un syntagme qui établit l'incidence puisque le nombre et le genre sont propriétés

⁶ À ne pas confondre cette fonction attributif avec la fonction du substantif après la copule, dont parle Guillaume.

⁷ L'emploi du terme « syntagme », comme en anglais *noun phrase*, veut signifier qu'un mot joue le même rôle syntaxique qu'un groupe de mots, qu'un *phrase*.

du vocable, pas du syntagme. Ainsi, le substantif ne s'adjectif pas, il « se syntagmatise », si on peut le dire. C'est le syntagme qui « s'adjectif » en ce qui concerne sa fonction ici.

La même analyse peut expliquer l'exemple suivant d'un document légal :

*... votre assureur avec lequel vous auriez passé **une convention obsèques***

Ici le rapport sémantique peut s'exprimer par une préposition : une convention pour les obsèques. De même pour le suivant, un titre d'article :

*Un « **Plan églises** » pour le Québec*

L'exemple suivant⁸ est plus compliqué :

***La directrice artistique jeunes publics** du Théâtre de Moscou, Genrietta Yanovskaya, écrivait dernièrement...*

Le syntagme *jeunes publics* au cas apport est incident au syntagme *la directrice artistique* au cas support pour former un nouveau syntagme, qui est le support du syntagme prépositionnel. L'exemple suivant, une affiche bilingue au mur du Centre des sciences de Montréal, est peut-être influencé par l'anglais :

Salle groupes Group room

Les exemples suivants viennent de diverses annonces :

*Le gaz naturel, c'est **le choix affaires***

*Témoignage sur **le parcours adolescents** : « Bunker des ados » [titre]*

Saveurs campus

*C'est un **cadeau santé Cuisine santé Manger santé***

Idées recettes

PIZZA LARGE TRADITIONNELLE GARNIE OU PEPPERONI

Ces quelques exemples suffisent pour illustrer cet emploi mais il faudrait évidemment beaucoup d'autres pour l'analyser adéquatement. Ils posent notamment la question du rapport sémantique entre les deux unités, rapport souvent reflété par la préposition dans une paraphrase. En attendant d'avoir plus de données d'observation, il sera utile de situer cet emploi dans un cadre plus général, celui du système grammatical du substantif.

Étant donné que, en dehors du pronom personnel, le cas de fonction n'est plus visible en français ou en anglais, les grammaires le mentionnent peu ou pas dans l'analyse du substantif. Que Guillaume le propose comme catégorie grammaticale dès ses premiers textes (1938-1939) traitant du substantif en français peut surprendre. Conscient que, même sans déclinaison, le substantif

⁸ *Le Devoir* 1er août 2014, p. A 10.

peut remplir plusieurs fonctions syntaxiques dans la phrase, il postulait comme toujours que dans le système du substantif il doit y avoir un potentiel permettant ces emplois en discours. Il considère le cas de fonction, au même titre que le genre, le nombre et la personne, une « forme vectrice » acheminant la morphogénèse du substantif à son terme comme vocable, comme partie du discours prêt à jouer son rôle syntaxique dans la phrase. Mais dans le vocable les cas d'emploi sont « retenues en indiscrimination dans le cas synthétique unique du français moderne » (1992, 91). Comme unité syntaxique le substantif devient (support du) syntagme nominal, et c'est dans le syntagme que s'actualise l'un ou l'autre cas de discours, support ou apport exprimé par sa position dans la phrase.

Attribuer les deux cas de fonction au syntagme explique comment un substantif sans morphologie casuelle peut donner lieu à deux cas de discours. Cette nouvelle manière de voir le cas n'est pas seulement une façon de régler ce problème de morphologie. Elle projette une lumière sur le seule survivant de la déclinaison en anglais, l'-s, qui se lie au sens du syntagme et pas au sens du substantif vocable, comme on a vu. Par contraste, autrefois dans nos langues, les diverses formes de la déclinaison casuelle réglait dans le vocable lui-même le rapport syntaxique à actualiser dans le discours. D'après Hewson et Bubenik (p. 358), dans les plus anciens textes des langues Indo-Européennes « on ne peut pas parler de l'existence d'un syntagme nominal... dans le sens ordinaire d'un groupe configuré avec arrangement syntaxique : le syntaxe dépend presque exclusivement de la morphologie. » Ceci suggère que c'est au fur et à mesure que le syntagme nominal se développait comme entité syntaxique il pouvait assumer l'actualisation et l'expression des cas de discours, ce qui donne plus de flexibilité comme illustrée par les exemples du syntagme nominal attributif discuté ici.

Une dernière considération. Ceux qui sont familiers avec la théorie du mot proposée par Guillaume verront que le cas, présent en langue comme puissant est maintenant présent dans le discours comme rapport syntaxique actualisé. Pour Valin (393) cette vue du cas reflète quelque chose de fondamental dans la nature même du langage :

- le cas synaptique repose effectivement sur le contraste des deux paramètres les plus généraux que mette en cause l'existence du langage, à savoir les fonctions prédicatives inverses d'*apport* et de *support* sans la constante présence desquelles ... tout *discours* ... devient impossible – puisque ... parler c'est, par nécessité, dire quelque chose (apport) de quelqu'un ou de quelque chose (support)...

Il voit ces mêmes paramètres à la base du système des mots dans nos langues :

- Ce sont en effet les deux mêmes fonctions d'apport et de support qui commandent le jeu des incidences auxquelles les parties du discours doivent d'être le mécanisme efficace de construction de la phrase ...

Voir dans le cas de fonction du substantif une manifestation des « fonctions fondatrices du langage » (394) la situe dans une perspective qui invite à la réflexion.

Il reste des questions à explorer et je vais mentionner quelques exemples qui sont pour moi, anglophone, problématiques. Est-ce que *un café crème* est un autre exemple du cas apport, ou est-ce que c'est devenu un mot composé ? Comment l'écrit-on au pluriel ? Dans l'expression *un ado téflon* est-ce que *téflon* est un syntagme au cas apport ou un adjectif ? Comment doit-on analyser les expressions *les années soixante* et *les cas régime* ? Et pour finir, un exemple frappant : *La révolution rosé*⁹

REFERENCES

- Guillaume, Gustave. 1971. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1948-1949 B*, vol. 2. Québec: Presses de l'Université Laval and Paris: Klincksieck.
1991. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1944-1945 A-B*, vol. 11. Québec: Presses de l'Université Laval and Lille: Presses universitaires de Lille.
1992. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1938-1939*, vol. 12. Québec: Presses de l'Université Laval and Lille: Presses universitaires de Lille.
1997. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1951-1952 A*, vol. 15. Québec: Presses de l'Université Laval and Paris: Klincksieck.
2015. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1955-1956*, vol. 23. Québec: Presses de l'Université Laval
- Hewson, John et Vit Bubenik. 2006. *From Case to Adposition: The Development of Configurational Syntax in Indo-European Languages*. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamin's.
- Hirtle, Walter. 2009. *Lessons on the Noun Phrase: From Representation to Reference*. Montreal & Kingston: McGill-Queen's University Press.
- Huddleston, Rodney and Geoffrey K. Pullum. 2002. *The Cambridge Grammar of the English Language*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Jespersen, Otto. 1954. *A Modern English Grammar*. London: George Allen & Unwin.
- Johansson, Stig. 1980. *Plural Attributive Nouns in Present-day English*. Lund: CWK Gleerup.
- Valin, Roch. 1994. "Le problème de la déclinaison nominale en français", 383-394, dans *L'envers des mots. Analyse psychomécanique du langage*. Québec: Les Presses de l'Université Laval et Paris: Klincksieck.

⁹ *Le Monde* 14-15 juin 2015, cahier des vins.

TOUJOURS ET IMMER : RESSEMBLANCES ET DIVERGENCES

JOSEPH PATTEE¹, LOUISE GUÉNETTE²

ABSTRACT. *Toujours and immer: Similarities and Differences.* *The uses of the adverb toujours are usually divided into temporal uses: Il est toujours chez lui; Il l'aime toujours..., and into non-temporal uses: Il devenait toujours plus maigre. Most of these uses have their equivalent with the word immer in German: Er wurde immer magerer, but a few have no equivalent: Toujours est-il qu'il est beau mec. Moreover, in certain uses toujours must be expressed by immer noch and not by immer (Er liebt sie immer noch). Immer, however, have more uses than toujours : Immer kann man kommen (On peut venir à tout moment); Warum auch immer (pour quelque raison que ce soit) ou Wann immer seine Zeit erlaubte,... (Chaque fois que le temps le lui permettait ...). This comparison which will enables us to determine the potential meaning of toujours and immer in tongue.*

Keywords: *toujours, immer, persistance, totality*

RÉSUMÉ. *Toujours et immer: asemănări și divergențe.* Întrebuițările adverbelor *toujours* sunt în mod obișnuit analizate și clasate în dimensiunea realizării lor temporale: *Il est toujours chez lui; Il l'aime toujours...*; și în cea nontemporală: *Il devenait toujours plus maigre*. Anumite întrebuițări au echivalent în germană prin cuvântul *immer*: *Er wurde immer magerer*, altora lipsindu-le echivalentul în germană. În anumite întrebuițări *toujours* trebuie redat prin *immer* (*Er liebt sie immer noch*). *Immer*, totuși, cunoaște un uzaj mai larg decât *toujours*: *Immer kann man kommen (On peut venir à tout moment); Warum auch immer (pour quelque raison que ce soit) ou Wann immer seine Zeit erlaubte,... (Chaque fois que le temps le lui permettait ...)*. O comparație între întrebuițările lui *toujours* și cele ale lui *immer* ne va permite să le determinăm semnificatul.

Cuvinte cheie: *toujours, immer, persistență, totalitate*

Le but de cette communication est de proposer une analyse comparative de l'emploi de l'adverbe *toujours* et de son équivalent en allemand, *immer*. Fidèles en cela à la ligne théorique de la psychomécanique du langage, ce que

¹ Joseph Pattee, Université Laval. E-mail : joseph.pattee@videotron.ca

² Louise Guénette, Université Laval. E-mail : louise.guenette@lli.ulaval.ca

nous avons tenté de dégager, c'est le signifié en langue de ces éléments. Mais en fait, nous avons surtout dégagé des éléments caractéristiques de ces signifiés. Les adverbes *toujours* et *immer* ont été maintes fois traités et, selon les auteurs, la typologie et la terminologie de leurs emplois peuvent être très variées. Nous avons, dans la mesure du possible, repris la nomenclature existante, mais en l'aménageant et en redistribuant les emplois.

I. EMPLOIS COMMUNS À *TOUJOURS* ET *IMMER*

A. EMPLOI TEMPOREL

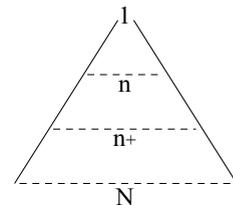
1. Emploi temporel proprement dit

Toujours indique que l'événement désigné par le verbe se répète indéfiniment dans le temps. L'étendue de temps couverte par l'adverbe *toujours* peut varier considérablement selon le moment considéré (l'entier de l'existence du sujet, une portion du passé ou une portion du futur), mais *toujours* désigne invariablement la totalité des occurrences d'un événement dans le temps d'univers. *Toujours* peut alors comme équivalents fréquents *tout le temps*, *constamment*, *régulièrement*.

1. *Au Groenland, il y a toujours de la neige.* (Cet énoncé vaut pour la totalité de l'existence du Groenland et inclut le moment présent.)
2. *Je te serai toujours fidèle.* (Cet énoncé vaut pour la totalité du temps à partir de maintenant.)

Si on compare *il est malade* à *il est parfois malade*, *il est souvent malade* et *il est toujours malade*, on s'aperçoit que l'on passe d'un événement unique à une série de plus en plus grande du même événement, jusqu'à atteindre, avec *toujours*, le nombre maximal d'instances possibles dans le temps d'univers. C'est ce qu'illustre le schéma suivant :

Il est malade = une instance (1)
 Il est parfois malade = plus d'une instance (n)
 Il est souvent malade = encore plus (n+)
 Il est toujours malade = la totalité des instances (N)



Toujours renvoie ainsi à la totalité des instances à l'intérieur d'un cadre qui peut être plus ou moins restreint. Cette totalité est le résultat d'une série d'expériences restées implicites dont *toujours* représente la sommation. *Toujours* évoque inmanquablement une multiplicité.

Maj-Britt Mosegaard-Hansen considère que l'emploi qu'elle appelle « habituel » pourrait aussi bien s'analyser comme un emploi temporel où la série d'événements est située dans le cadre délimité par la subordonnée :

3. *Quand je vais à Londres, je vais **toujours** au Covent Garden.*

De même, l'emploi suivant, relevé par Mosegaard-Hansen :

4. *Les Hollandais sont **toujours** très grands.*

rejoint aussi l'emploi discuté ici, l'emploi temporel. Avec cette différence que le sujet, cette fois, est pluriel et que le prédicat désigne un état permanent. Le sens de la phrase n'est ni que tous les Hollandais sont grands, ni que chaque Hollandais est tout le temps grand, ce qui n'aurait pas de sens, mais que dans l'expérience du locuteur, chaque fois qu'il est en présence de Hollandais, il constate qu'ils sont très grands. Il y a ainsi un cadre temporel implicite dans lequel s'insère la totalité de ce dont on parle.

2. Emplois temporels propres à l'allemand

a) *Immer* en contexte hypothétique

Dans l'emploi temporel, il est un premier cas où l'allemand diffère du français : *toujours* ne peut s'employer que dans des contextes théétiques, où l'on pose un événement; dans un contexte hypothétique, où l'on ne fait que supposer (par exemple, avec des verbes modaux), *toujours* s'avère incompetent et doit être remplacé par une autre formule, comme *à tout moment*, alors que *immer* est parfaitement possible.

1. *Palästinenser zu sein ist furchtbar. Sie sind immer ein Flüchtling. Nirgends sind Sie sicher; immer kann jemand kommen und sagen : du gehörst nicht hierher, du musst gehen. // Être Palestinien est une situation épouvantable. Vous êtes toujours un réfugié. Nulle part, vous n'êtes chez vous. À tout moment, quelqu'un peut se présenter et vous dire : tu n'as rien à faire ici, tu dois partir.*

Notons que *Quelqu'un peut toujours se présenter* serait possible, mais aurait un autre sens : « quelqu'un peut, à la rigueur, se présenter, s'il y tient ».

b) La distributivité de *immer*

Il semble que *immer*, tout en partageant l'aspect sommatoire que l'on reconnaît à *toujours*, ait aussi un aspect distributif, si l'on se fie à son étymologie (*je-mehr*, ce qui l'apparente à *jeder / chaque*). La distributivité implique la vision d'une série d'unités qui se succèdent. Une caractéristique de l'allemand est que ces unités peuvent être déterminées, auquel cas la série peut être dite

systématique. C'est le cas quand *immer* précède la conjonction *wenn* ou l'adverbe *dann*. *Immer* se traduit alors par *chaque fois (que)*.

2. *Vaterland nennt sich der Staat immer dann, wenn er sich anschickt, auf Menschenmord auszugehen.* // Chaque fois qu'il s'apprête à organiser une boucherie, l'État se donne le nom de patrie.

Ces unités peuvent, au contraire, être indéterminées et cette série peut être dite alors aléatoire. On rencontre alors *immer* dans des constructions comprenant un pronom interrogatif ou indéfini : *was, wer, welcher, wie, wo(hin), wann* (quoi, qui, lequel, comment, où, quand). Il est souvent accompagné de l'adverbe *auch* et le verbe est à l'indicatif (avec ou sans le verbe modal *mögen*) ou au subjonctif I.

3. *Wer immer auch kommen mag, er ist uns willkommen.* / Peu importe qui se présentera, il sera le bienvenu.

Ou encore avec *wie* suivi d'un adjectif, comme dans :

4. *Wie groß immer seine Liebe zu ... sein mag* // Aussi grand que soit son amour pour ... / quelle que soit la grandeur de son amour pour ...

Immer, qui, comme le déterminant *jeder* et contrairement au *chaque* du français, n'exige pas le caractère déterminé de chaque instance à laquelle il renvoie, est ainsi particulièrement habile à évoquer une séquence aléatoire : ce peut être indifféremment ceci ou cela, ça peut se passer à tel moment ou à tel autre, ça n'a pas d'importance.

c) Le cas particulier de *immer wieder*

La distributivité implique une série d'unités qui se succèdent. Cette série peut être vue de façon statique, comme une série systématique ou aléatoire, – ce que nous venons de voir – et elle peut aussi être vue comme une série dynamique. L'expression d'une série dynamique n'est pas le fait, cependant, de *immer* seul, mais de *immer* accompagné de *wieder*.

L'allemand pourra opposer l'expression de la répétition d'un événement sur une série d'occasions avec *immer* (l'emploi temporel banal), faisant de cette série l'équivalent d'une habitude, à l'expression du déroulement d'une série d'événements dans le cadre d'une seule occasion ou de plusieurs occasions avec *immer wieder*. Comparons :

5. *Ich schaute mich immer nach ihr um.* / Je me retournais toujours sur elle.
6. *Ich schaute mich immer wieder nach ihr um.* / Je me retournai à plusieurs reprises sur elle.

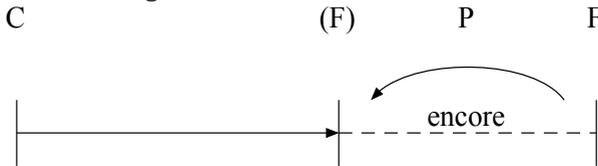
Comme on le voit, le caractère habituel, statique ou, au contraire dynamique, événementiel sera marqué aussi dans le temps du verbe qui sera traduit en conséquence. Bref, dans l'emploi temporel, *toujours* représente une sommation résultative d'instances, tandis que *immer* peut représenter, en plus, une série systématique ou aléatoire et même, accuser un caractère dynamique, mais sous la forme *immer wieder*.

B. EMPLOI CONTINUATIF

Dans ces emplois, il ne s'agit pas d'un événement multiplié, c'est-à-dire de N événements, mais de N instants à l'intérieur d'un seul événement, qui se prolonge. Au *toujours* français correspond non pas *immer* seul, mais *immer noch*.

7. Il est **toujours** là // Er ist **immer noch** da.
8. Il est **toujours** malade // Er ist **immer noch** krank.
9. Il l'aime **toujours** // Er liebt sie **immer noch**.

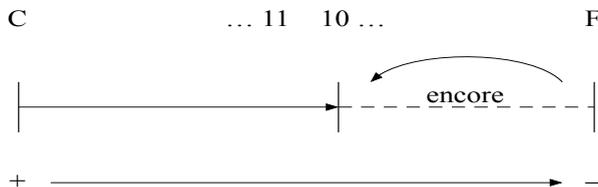
Pour bien comprendre ces emplois, il convient de comparer *toujours* et *encore*. L'adverbe *encore* indique le prolongement de la durée d'un événement dont on prévoit la fin. En figure :



C représente le commencement de l'évènement, (F) indique la fin antérieurement prévue, P, le prolongement de la durée et F, la fin réelle de l'évènement. Avec *toujours*, il n'y a pas de fin prévisible. Pour s'en convaincre et pour mieux différencier *encore* et *toujours*, il faut le comparer maintenant à *ne... que / erst* et à *déjà / schon*. Si je dis :

10. J'ai **encore** 10 \$. / Ich habe **noch** 10 \$.

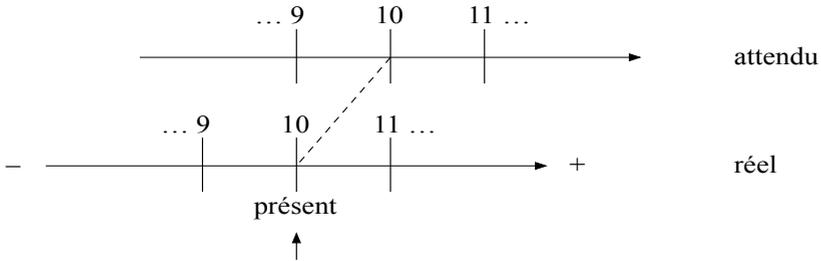
j'évoque un prolongement appelé à se terminer et la somme est appelée à diminuer; c'est l'équivalent de : il me reste pour l'instant 10 \$. Dans ce cas, l'axe est une ligne qui va du plus + au moins -.



Si je dis :

11. *J'ai déjà 10 \$.* / *Ich habe schon 10 \$.*

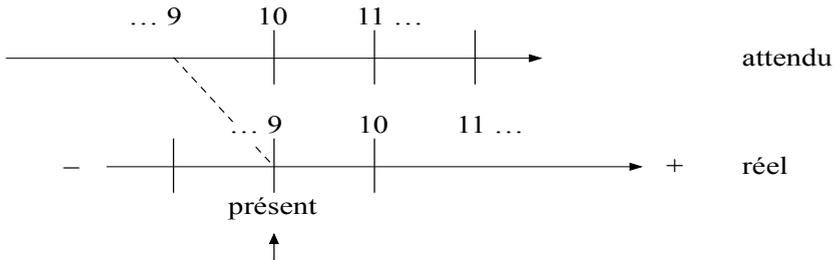
cela signifie que j'ai amassé plus d'argent que prévu, et l'axe est une ligne allant du moins – au plus +.



Si je dis :

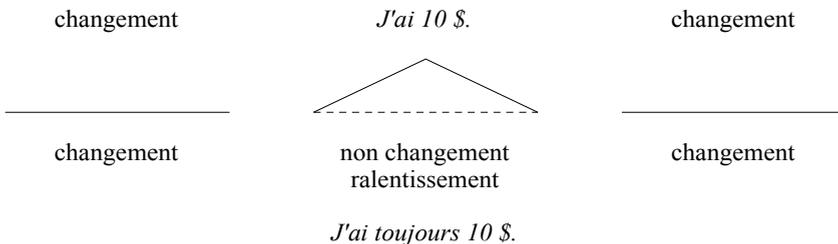
12. *Je n'ai que 10 \$.* / *Ich habe erst 10 \$.*

cela signifie que j'en ai amassé moins que prévu. Et, dans ce cas aussi, l'axe est une ligne allant du moins – au plus +.



13. *J'ai toujours 10 \$.* / *Ich habe immer noch 10 \$.*

par contre, indique simplement que la possession du 10 \$ persiste dans le temps, sans perspective du côté du plus ou du moins. C'est comme une parenthèse dans un procès d'acquisition ou de perte d'argent, et cela évoque uniquement le maintien de l'acquis. *Toujours* (comme *immer noch*) évoque un état stationnaire.



Bref, ce qui caractérise les emplois continuatifs, c'est la persistance d'un état de fait sans perspective de changement.

C. EMPLOI AVEC LE COMPARATIF

Toujours / immer peuvent accompagner régulièrement un adjectif ou un adverbe au comparatif. Dans cet emploi, ils sont concurrencés par *encore / noch*. Exemples :

14. *M. wurde immer magerer, immer gelber, kränklicher. / M. devint toujours plus maigre, plus jaune, plus souffreteux.*
15. *Das Auto fährt immer schneller / La voiture roule toujours plus vite.*

Si l'on dit : *M. ist noch magerer / M. est encore plus maigre*, l'on constate que, par rapport à un état antérieur, la personne est plus maigre, mais on n'évoque pas le procès qui a mené à cet état ultérieur. *Encore* et *noch* seront ainsi habiles à exprimer le résultat d'un procès et ce résultat pourra faire l'objet d'une comparaison : *M. est encore plus maigre qu'hier*. Tandis que *toujours* et *immer*, évoquant toutes les étapes ayant mené au résultat, sont compatibles uniquement avec des verbes désignant des procès (en particulier *werden* – « devenir », préféré, dans beaucoup de cas, à *sein* – « être ») et n'autorisent pas la comparaison avec *que*, car on compare des résultats.

16. **M. est toujours plus maigre qu'hier.*

Cette dernière phrase avec *toujours* signifierait que la personne continue à être plus maigre que la veille et non qu'elle est de plus en plus maigre. C'est la multiplicité inhérente à *toujours* qui le rend habile à épouser la multiplicité des étapes dans la progression du devenir d'un être que suggère le comparatif.

D. EMPLOIS ARGUMENTATIFS

On peut illustrer un premier emploi argumentatif par l'exemple suivant :

17. *Il te devait 1000 \$, il t'en a rendu 100, c'est toujours ça. / Er war dir 1000 \$ schuldig, er hat dir 100 zurückgegeben. Es ist immerhin etwas.*

Ce type d'énoncé constitue régulièrement une conclusion, une sommation. Le locuteur estime avec *toujours* que son énoncé, bien qu'étant un argument jugé faible, insuffisant, reste un argument valable dont il faut tenir compte. Il faut le maintenir et non l'écarter.

L'allemand, ici, n'emploie pas *immer*, mais *immerhin*. L'emploi de *immerhin* est très large en allemand et dépasse de beaucoup le cadre étroit d'une conclusion sommatoire comme en français. En effet, on s'aperçoit que

immerhin s'emploie non seulement au terme d'une argumentation, comme en (21), mais également au cours de celle-ci, où le locuteur envisage deux éléments dont le second, introduit par *immerhin*, constituera toujours un élément jugé de moindre valeur que le premier, mais digne cependant de considération. Les cas de figure sont nombreux, mais peuvent tous se ramener à ce type de discussion. L'exemple précédent pourrait avoir cette allure en allemand, *immerhin*, cette fois, introduit en cours d'argumentation et non en conclusion :

18. *Er war dir 1000 \$ schuldig , er hat dir **immerhin** 100 zurückgegeben. / Il te devait 1000 \$; il t'a **quand même** redonné 100 \$.*

Toujours ne peut s'employer dans le cours de l'argumentation et cède la place à *au moins*, *quand même*, *tout de même*. Voici d'autres cas de figure :

19. *Gewiss ... wird ... ein bisschen übertrieben – aber **immerhin**, es wird methodisch übertrieben. / Certes, on exagère, mais on exagère avec méthode **tout de même**.*
20. *Er ist kein erstklassiger Wein, aber **immerhin** lässt er sich trinken. / Ce vin n'est pas un grand cru, mais **au moins** il se laisse boire.*

Malgré les différences entre les termes comparés, ils partagent un trait commun : le premier renvoie à quelque chose de négatif, le second renvoie à quelque chose de valeur moindre, mais jugé néanmoins valable, qui sauve la mise. Ce que l'on peut retenir de ces exemples, c'est qu'on peut renoncer à introduire *immerhin* ou *tout de même* (ou l'équivalent) dans le cours de l'argumentation et poursuivre jusqu'à la conclusion et dire :

21. *Er ist kein erstklassiger Wein, aber er lässt sich trinken. Es ist **immerhin** etwas. / Ce vin n'est pas un grand cru, mais il se laisse boire, c'est **toujours** ça.*

Un deuxième emploi argumentatif peut être illustré par cet exemple tiré de la Métamorphose de Kafka :

22. *Die Absicht Gretes war für Gregor klar, sie wollte die Mutter in Sicherheit bringen und dann ihn von der Wand hinunterjagen. Nun, **sie konnte es ja immerhin versuchen!** Er saß auf seinem Bild und gab es nicht her. (Kafka) / Pour Gregor, les intentions de sa sœur étaient claires: elle voulait mettre leur mère en sécurité, puis le chasser de son mur. Eh bien, **elle pouvait toujours essayer**. Il était installé sur son sous-verre et ne le lâcherait pas.*

Ce cas se rapproche de celui de *cause toujours* = « cause tant que tu veux / tu peux causer, ça ne me dérange pas » qui est une formule lexicalisée comme *cours toujours*, *mon lapin*. *Toujours*, ici, « soulignerait ... qu'il est possible de commettre l'action à l'infini sans changer quoi que ce soit aux circonstances » (Mosegaard Hansen, 47). Ici, la soeur pourra faire tous les essais qu'elle voudra, cela ne donnera rien.

II. EMPLOIS PROPRES AU FRANÇAIS

A. EMPLOI ARGUMENTATIF I

23. *T'es pas malade, toujours?* (j'espère / quand même / n'est-ce pas)

Ici, le locuteur manifeste sa volonté de maintenir la proposition dans la négation; c'est un déni : tu n'es pas malade, et je ne veux pas considérer l'alternative, que tu sois malade. On souhaite la persistance de l'état de fait, on refuse le changement.

B. EMPLOI ARGUMENTATIF II

24. *Tu ne veux pas lui parler, tu peux toujours lui écrire (à la rigueur, si tu veux) / du kannst ihr ja mal schreiben.*

L'allemand utilise ici *mal*. *Toujours* ouvre un champ de possibilités lié au fait d'écrire, moins contraignant que parler, dont on ne peut prévoir les conséquences.

C. EMPLOI ARGUMENTATIF AVEC LA LOCUTION TOUJOURS EST-IL QUE

On trouve dans le dictionnaire Larousse l'explication suivante : « *Toujours est-il que* sert à introduire un fait ou un jugement que l'on pose comme certain en opposition avec d'autres qui viennent d'être présentés sous le signe de l'hésitation ou de la probabilité. »

25. *Est-ce dans son caractère? Est-ce cette trop longue habitude de tout décider et de se faire admirer dans la salle du conseil de son entreprise? Toujours est-il que M. Péladeau est, comment dire? particulièrement sensible aux reproches... En fait, on aura rarement vu dans le paysage politique quelqu'un réagir avec autant d'impatience publique, j'allais dire autant de hargne, face à la critique.* (Yves Boisvert, *La Presse*, 5 avril 2015)

Il est intéressant de noter qu'une paraphrase de l'expression *toujours est-il que* est *le fait demeure que* qui est, d'ailleurs, une des façons de la rendre en allemand : *die Tatsache besteht, dass ...* (également *jedenfalls / en tout cas*). *Toujours* indique que l'on maintient un jugement même s'il n'est pas suffisamment étayé par des preuves convaincantes.

III. EMPLOIS PROPRES À L'ALLEMAND

Soulignons enfin un emploi propre à l'allemand que l'on observe dans des phrases exprimant des ordres ou des consignes, souvent sans verbe.

26. *Immer langsam!* / *Tout doux!*

27. *Immer los!* / *Allons-y!*

En conclusion, on peut retenir que *toujours* et *immer* impliquent tous deux, dans tous leurs emplois, une multiplicité d'instances. Dans la plupart de leurs emplois, ils correspondent à une sommation. *Immer*, en allemand, cependant, possède un caractère distributif qui le rend habile à évoquer une série systématique ou une série aléatoire, à servir en cours d'argumentation et non seulement en conclusion. La comparaison entre *toujours* et *immer* a ainsi permis de dégager une valeur plus virtuelle de la forme allemande, virtualité qui l'autorise à des emplois inconnus en français, mais aussi qui fait qu'il doit s'adjoindre, dans plusieurs emplois, un élément (*immer noch, immer wieder, immerhin*) pour être l'équivalent de *toujours*.

Notre étude n'est pas terminée. Le signifié de puissance de ces deux adverbes reste à identifier plus clairement, et cela ne peut se faire sans avoir dégagé le rapport systématique que ces adverbes peuvent entretenir avec des mots de sens connexe comme *encore (noch), déjà (schon)* et, en allemand, *erst*. Il semble bien que ces mots forme un petit système.

BIBLIOGRAPHIE

- Cadiot, Anne, Oswald Ducrot, Than-Binh Nguyen et Anne Vicher, "Sous un mot une controverse : les emplois pragmatiques de «toujours»", *Modèles linguistiques*, Tome VII, Fascicule 2 (1985) : 105-124.
- Fuchs, Catherine, "«Encore, déjà, toujours» : de l'aspect à la modalité" (Actes du Colloque CNRS *Temps et Aspects*, Paris, 24-25 octobre 1985) Paris : Peeters / Selaf (1988) : 135-148.
- Helbig, Gerhard. *Lexicon deutscher Partikeln*. Leipzig : VEB Verlag Enzyklopädie, 1988.
- Metrich, René, Eugène Faucher et Gilbert Courdier. *Les invariables difficiles : Dictionnaire allemand-français des particules, connecteurs, interjections et autres 'mots de la communication'*, Nancy : Bibliothèque des Nouveaux Cahiers d'Allemand, Collection 'Outils', Vol. II/4, 2002.
- Mosegaard Hansen, Maj-Britt. *Particles at the semantics/pragmatics interface : Synchronic and Diachronic Issues (A Study with Special Reference to the French Phasal Adverbs)*, London : Current Research in the Semantics/Pragmatics Interface, Volume 19, Elsevier, 2008.
- Mosegaard Hansen, Maj-Britt, "La polysémie de l'adverbe «toujours»", *Travaux de linguistique* 49/2 (2004) : 39-55.

SIMILITUDE EN LANGUE, DISSIMILITUDES EN DISCOURS : LE CAS DE L'INVERSION LOCATIVE EN FRANÇAIS ET EN ANGLAIS

CLAUDE GUIMIER¹

ABSTRACT. *Similarity in Tongue, dissimilarity in Discourse: locative inversion in French and in English.* This paper deals with the English translation of locative inversions in Robbe-Grillet's novel *La Jalousie*. Both languages have at their disposal in Tongue the same construction called locative inversion. It is no surprise then if the majority of the French locative inversions are translated by locative inversions in English (33 cases out of 47). However, the translator resorted to different sentence patterns in 14 cases and, conversely, he introduced 10 extra cases of locative inversions where the French text had none. These variations are tentatively justified in this paper and the relevance of contrastive analysis is emphasized.

Keywords : *syntax locative inversion translation contrastive analysis*

REZUMAT. *Similitudine în limbă, diferențieri în discurs. Cazul inversiunii locative în franceză și în engleză.* Articolul vizează comparația construcțiilor numite locative (IL) în franceză și în engleză pornind de la romanul lui Robbe-Grillet, *La Jalousie*, și de la traducerea sa în engleză. Nu va mira faptul că, întrucât cele două limbi dispun de aceeași schemă instituită în limbă, majoritatea IL din textul de origine se va traduce prin IL englez (33 de situații din 47). Totuși, în 14 cazuri traducătorul a făcut apel la o altă schemă frastică și, inversând, el a introdus în engleză 10 cazuri de IL acolo unde textul original nu prezenta astfel de sintagme. Acest articol caută să justifice variațiile probând importanța analizei contrastive în abordarea anumitor fapte propriu-zis lingvistice.

Cuvinte cheie : *sintaxă, inversiune locativă, traducere, analiză contrastivă*

¹ Professeur des universités honoraire, UNICAEN, Laboratoire CRISCO (EA 4255).
E-mail : claude.guimier@orange.fr

1. Remarques introductives

1.1. *L'inversion locative*

En conclusion de son ouvrage *Linguistique et traduction* (1985, 444), Garnier écrit : « une systématique comparée ne constitue pas le tout, même si elle en est un élément fondamental, d'une théorie de la traduction. Elle devrait s'associer à une sémantique comparée et à une syntaxe comparée ». L'objectif de la présente communication est de montrer les interférences entre syntaxe comparée et systématique comparée, en prenant comme exemple le cas d'un schéma syntaxique commun à deux langues, le français et l'anglais, et de sa traduction d'une langue, le français, vers l'autre, l'anglais. Le schéma retenu est celui de l'inversion locative (désormais IL) correspondant à une linéarisation du type :

Loc GV GNSjt²

Il n'y a pas de consensus absolu sur la définition même de ce schéma, les opinions divergeant notamment sur la nature de Loc. Certains ne retiennent que les cas où Loc a une référence spatiale (1a) ; d'autres y incluent les cas de référence temporelle (1b) ; d'autres encore incluent les cas de localisation abstraite (1c) :

1. a. Dans la cour régnait l'animation habituelle
- b. En septembre apparaissent les grosses araignées
- c. Au chômage s'ajoute la solitude

Je m'en tiendrai ici à une définition étroite et ne prendrai en compte que les cas où Loc fait explicitement référence à l'espace. J'ajouterai que IL est habituellement considérée comme une structure « marquée » en français et en anglais, chargée d'expressivité, qui se démarque des structures canoniques dans lesquelles le sujet est antéposé au verbe ; mais il s'agit d'une structure instituée, appartenant en propre au système linguistique des deux langues.

1.2. *Différents types de syntaxe chez Guillaume*

Avant d'aborder le sujet proprement dit, il importe de rappeler la conception de la syntaxe chez Guillaume. Dans la conception opérative du langage qui est la sienne, Guillaume oppose deux types de syntaxe : la syntaxe génétique et la syntaxe de résultat. La première fait référence aux opérations par lesquelles l'énonciateur construit mentalement son énoncé, la seconde fait référence au résultat qui en découle, la production effective d'une chaîne parlée linéarisée.

² Loc = localisateur ; GV = groupe verbal ; GNSjt = groupe nominal sujet

Pour Guillaume (1973, 218), "la syntaxe de résultat étale, expose en phrase, ce qui s'est produit antérieurement dans la pensée. La syntaxe génétique produit ce que la syntaxe de résultat exposera." La construction appelée IL illustre une forme de syntaxe de résultat puisqu'elle correspond à une linéarisation effective en discours. Dans la mesure où elle a son existence dans les deux langues retenues, on peut postuler qu'elle est le résultat des mêmes opérations de syntaxe génétique dans ces deux langues, opérations qui seront passées sous silence ici.

1.3. Le corpus retenu

Pour illustrer mon propos, je partirai d'un travail collectif mené au sein du laboratoire LATTICE sous la direction de C. Fuchs dans le cadre de l'opération TLTT (*Transfert de langues, transposition de textes*)³. Le corpus retenu est constitué par l'ensemble des inversions locatives présentes dans le roman *La Jalousie* de Robbe-Grillet⁴. Ce choix n'est pas le fruit du hasard. Ce roman relativement court comporte en effet 47 occurrences d'IL. On sait que l'espace y occupe une place centrale : toutes les scènes se situent dans une maison coloniale, lieu où un mari jaloux (le narrateur, invisible et anonyme) épie sa femme et son supposé amant. Le schéma IL apparaît comme l'un des procédés majeurs utilisé par le romancier pour localiser les personnages et les objets dans l'espace.

2. Similitudes en langue

IL est un schéma syntaxique institué en français et en anglais. On peut ainsi penser *a priori* qu'il est aisément transposable d'une langue à l'autre. Encore faut-il qu'à cette forme commune correspondent des propriétés sémantico-pragmatiques également communes. Les nombreux travaux qui portent sur IL en français et en anglais tendent à montrer que ces propriétés sont en effet les mêmes, ou, à tout le moins, qu'elles sont très proches dans les deux langues⁵. On peut dire que IL constitue une unité linguistique de langue, une construction – au sens justement des grammaires de construction⁶ – c'est-à-dire une unité qui associe une forme et un sens. Ce sens comporte plusieurs ingrédients, comme l'ont mis en évidence les linguistes qui ont travaillé sur cette construction.

³ Les résultats de ce travail sont publiés dans Fuchs (sous presse). Sont notamment étudiées les traductions du roman en anglais, en italien, en allemand et en hongrois. Le travail sur la version anglaise a été effectué en étroite collaboration avec S. Carter-Thomas.

⁴ Robbe-Grillet, Alain. 1957. *La Jalousie*. Paris : Editions de Minuit. Les exemples du roman sont indiqués ROB suivi du numéro de page dans la suite de cet article. La traduction anglaise est celle de Richard Howard publiée sous le titre *Jealousy* dans *Two novels by Robbe-Grillet*. 1965. New York : Grove Press. Les exemples sont marqués HOW suivi du numéro de page.

⁵ Certains de ces travaux sont cités dans la bibliographie, mais la liste est loin d'être exhaustive.

⁶ Voir par exemple Goldberg 2006.

2.1. *Types de procès.*

Dans la mesure où IL permet de localiser une entité par rapport à un lieu, elle dénote un procès fondamentalement statique ; la construction présente les procès comme des états, que le verbe soit, par nature, un verbe d'état, ou que ce soit un verbe dénotant par nature un processus, mais un processus que la construction a pour effet de « figer ». En conséquence, en anglais on ne rencontre pas, ou on rencontre très rarement, de verbe à la forme dite progressive ; on ne rencontre pas non de « phrasal verb », la particule ayant souvent pour effet de dynamiser le procès (cf. *lie* vs. *lie down*). Le verbe est souvent désémantisé. Certaines paires minimales sont régulièrement citées pour illustrer ce phénomène :

2. Dans l'armoire étaient rangées les chaussures (simple localisation)

Dans l'armoire les chaussures étaient rangées (« en ordre ») (cit. Borillo 1990)

3. Sous le Pont Mirabeau coule la Seine (simple localisation)

Sous le Pont Mirabeau la Seine coule (« elle ne stagne pas »)

Certains verbes, peu sémantisés, sont acceptables en IL, mais requièrent un apport en construction non inversée :

4. Au fond de la vallée se dressait une église gothique

Au fond de la vallée, une église gothique se dressait (majestueusement)

5. On the pavement by the street corner lay an overturned dustbin

On the pavement by the street corner, an overturned dustbin lay (abandoned)

Le passé simple est exceptionnel en français; les formes de parfait relativement rares dans les deux langues, ou elles mettent l'accent sur l'après du procès, donc à nouveau sur une situation statique :

6. Juste à côté de chaque disque blanc, mais dans des directions variables, a poussé le rejet de remplacement. (ROB 80)

Beside each white disc, but in various directions, has grown the replacing sprout. (HOW 87)

2.2. *Structuration discursive*

L'élément localisant est une entité préconstruite, par le discours antérieur ou la situation. IL permet d'introduire une entité localisée par rapport à ce repère préconstruit. Certains auteurs (Fuchs et Fournier 2003) parlent de position thématique pour le localisateur et de position rhématique pour le sujet, le verbe jouant le rôle de simple relateur. De fait, le sujet a un poids informationnel important, d'où la possibilité d'expansions sous forme d'adjectifs, d'appositions, de relatives, etc.

7. Sur le coin de celui-ci se dresse un petit cadre incrusté de nacre, contenant une photographie prise au bord de la mer, en Europe. (ROB 80)

8. A côté d'elle, près du plateau chargé des deux bouteilles et du seau à glace, repose le roman, prêté par Franck, qu'elle lit depuis la veille, roman dont l'action se déroule en Afrique (ROB 201)

2.3. Rôle énonciatif

Ce rôle a été principalement mis en avant par Gournay (2006, 2007). Partant des propriétés formelles de la construction, telles que l'impossibilité d'avoir une négation, des éléments de modalisation, la forme progressive en anglais, toute forme de référence générique, etc., Gournay conclut que IL est la trace d'une relation prédicative objectivée, se caractérisant par une absence de prise en charge explicite par un sujet énonciateur. Elle permet la simple prédication d'existence d'une entité repérée par rapport à la situation de référence, donc à partir de critères externes à l'énonciateur lui-même. On ne s'étonnera pas dans ces conditions que IL soit une construction récurrente dans *La Jalousie* où, nous l'avons vu, un narrateur anonyme se cache afin d'épier ce qui se passe dans la maison. Le roman se présente ainsi comme une série de comptes-rendus de perception objective, ou du moins présentés comme tels, car de nombreux indices trahissent par ailleurs la subjectivité du narrateur.

Il apparaît ainsi que, en langue, français et anglais disposent d'une même construction dotée de propriétés identiques à la fois sur le plan formel et sur celui du signifié. Il s'ensuit que les IL du français sont aisément transposées au moyen d'IL en anglais. De fait, sur 47 IL dans le texte-source, 33 sont rendues par des IL dans le texte-cible, soit 70% :

9. Sur le buffet, à gauche de la seconde lampe (...), sont empilées les assiettes propres qui serviront au cours du repas. (ROB 21)

On the sideboard, to the left of the second lamp (...), are piled the clean plates which will be used during the meal. (HOW 44)

10. Sur ses lèvres closes flotte un demi-sourire de sérénité, de rêve ou d'absence. (ROB 200)

Upon her closed lips floats a half-smile of serenity, reverie, or abstraction. (HOW 129)

Toutefois, la version anglaise présente 14 cas de recours à un autre schéma phrastique là où le texte français a recours à IL ; inversement, elle présente 10 occurrences d'IL ne correspondant pas à ce schéma en français. Ce qui tend à prouver que, consciemment ou non, le traducteur a reconnu le rôle de IL dans l'économie générale du roman et a lui-même eu recours à ce schéma phrastique là où le texte source faisait appel à une autre forme de phrase. Ce sont ces écarts que nous allons maintenant examiner.

3. Dissimilitudes en discours

3.1. *Liberté du traducteur*

On évacuera d'emblée les cas où le traducteur n'a pas eu recours à IL alors qu'il aurait pu le faire.

11. De l'autre côté de cette barre, deux bons mètres au-dessous du niveau de la terrasse, commence le jardin. (ROB 11)

On the other side of this rail, a good six feet below the level of the veranda, the garden begins. (HOW 39)

On the other side of this rail, a good six feet below the level of the veranda, begins the garden. (traduction possible)

Ces cas sont extrêmement rares et montrent que le traducteur conserve toujours une certaine marge de liberté.

3.2. *Contraintes syntaxiques*

Les autres cas de non-parallélisme sont dus à des contraintes propres à la langue-cible, ou plutôt à des dissimilitudes d'ordre syntaxique ou psychosystématique entre les deux langues.

Sur le plan syntaxique, les deux langues connaissent une contrainte forte, à savoir l'impossibilité d'avoir un verbe transitif comme noyau d'une IL. Mais cette contrainte connaît une exception en français : si le COD est un pronom clitique, IL est possible. Les pronoms au cas objet n'ayant pas le statut de clitique en anglais, IL est impossible dans ce cas :

12. Sur ses trois autres côtés, au contraire, l'encadre la terrasse. (ROB 12)

On the three other sides, however, it is enclosed by the veranda. (HOW 40)

Le recours au passif a permis de conserver la position rhématique de *the veranda*. Dans la plupart des cas, le clitique *se* des constructions pronominales ne bloque pas le recours à IL :

13. Sur le coin du bureau se dresse un petit cadre incrusté de nacre. (ROB 77)

On the corner of the dressing-table stands a little mother-of-pearl inlaid frame. (HOW72)

3.3. *Être vs. Be*

Si les mêmes contraintes concernant les types de procès apparaissent dans les deux langues, notamment le fait que le verbe doit être léger sémantiquement et dénoter un état, le français accepte difficilement l'inversion locative avec le verbe *être*, verbe d'état prototypique, alors que les exemples

d'emploi de *be* dans la même structure sont foisonnants en anglais. Dans un corpus comportant 1778 occurrences d'IL, Birner (1995) a dénombré 654 exemples avec le verbe *be* (soit 37%). En français, les exemples avec *être* sont extrêmement rares et ceux que l'on rencontre sont généralement à l'imparfait :

14. Non loin de là est le jardin réservé où croissent comme des fleurs inconnues les sommeils si différents les uns des autres (...). Au fond du jardin est le couvent aux fenêtres ouvertes où l'on entend répéter les leçons apprises avant de s'endormir et qu'on ne saura qu'au réveil. (Proust, *Le côté de Guermantes*, Quarto, 812)

15. A côté du maître de poste était un homme qui fouillait tranquillement dans le coffre ouvert. (Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, chap. 23)

16. D'un côté de son lit était une grande commode jaune en bois de citronnier et une table qui tenait à la fois de l'officine et du maître-hôtel (...)
(Proust, *Du côté de chez Swann*, Quarto, 50)

17. Au fond de la salle était un harmonium. (Echenoz, *Cherokee*, Minuit, 128)

18. Dans le papier, dans les petits cartons, était ce qui allait me soigner. (A. Jenni, *L'art français de la guerre*, Gallimard, 170).

Le traducteur de *La Jalousie* a exploité cette possibilité propre à l'anglais et a introduit cinq IL basées sur le verbe *be* là où le français avait recours à une autre construction ; par exemple, à une construction existentielle en *il y a* :

19. Il y a sous la bâche une caisse en bois blanc, neuve, marquée de grosses lettres noires, à l'envers, peintes au pochoir. (ROB 57)

Under the tarpaulin is a raw wood case, marked with large black letters painted in reverse through a stencil. (HOW 62)

20. La porte de l'office est fermée. Entre elle et l'ouverture béante du couloir, il y a le mille-pattes. (ROB 163)

The pantry door is closed. Between it and the doorway to the hall is the centipede. (HOW 112)

L'anglais aurait pu utiliser une construction existentielle en *there is* dans le premier cas, plus difficilement dans le second, à cause de la détermination définie du sujet.

Les trois autres exemples correspondent à des constructions variées en français. J'en citerai un seul :

21. Posée sur la table à proximité d'un second verre, près du bord droit de l'image, une main d'homme se raccorde seulement au poignet d'une manche de veste, qu'interrompt aussitôt la marge blanche verticale. (ROB 125)

On the table near a second glass, at the right edge of the picture, are a man's hand and the cuff of a jacket sleeve, cut off by the white vertical margin. (HOW 95)

Le texte français comporte un certain nombre de marques de subjectivité : les adverbes *seulement* et *aussitôt*, le verbe chargé sémantiquement *se raccorder*. La traduction anglaise évacue ces marques : elle pose simplement l'existence de la main et du poignet de manche, sans caractérisation du lien qui les unit, et les localise par rapport à d'autres éléments de la photo (la table et le verre) et par rapport à la photo elle-même (le bord droit). Le verbe *be* conjointement avec l'inversion contribue à cette objectivisation de la description.

On peut, dans chaque cas, analyser la différence de stratégie énonciative dénoncée par le choix de la forme syntaxique. Cet aspect ne sera pas abordé ici, faute d'espace. On fera simplement remarquer que, sur un plan proprement linguistique, la comparaison des textes et de leur traduction permet parfois de mettre le doigt sur des phénomènes qui peuvent passer inaperçus. Les verbes *être* et *be* par exemple sont classiquement, d'un point de vue guillaumien, analysés de la même façon⁷ : ce sont, dans les deux langues, des verbes subductifs, portés par un axe de dématérialisation sur lequel trois interceptions successives livrent successivement les emplois de verbe plein (en emploi absolu : *God is / Dieu est*), de copule introduisant un attribut ou un complément de localisation (*Peter is rich / in the garden ; Pierre est riche / dans le jardin*) et d'auxiliaire. Il est remarquable que *be* n'apparaît jamais sous sa forme réduite phonétiquement en IL. Contrairement aux verbes lexicaux qui apparaissent en IL et qui sont plus ou moins désémantisés, *be*, sous sa forme pleine, semble resémantisé, en tout cas par rapport à ses emplois de copule canoniques. Ce n'est plus la simple copule introduisant un attribut ou un complément locatif, mais un verbe qui tend à retrouver son statut de verbe plein signifiant l'existence, proche de son emploi en construction absolue. Si l'on se reporte à l'axe de subduction évoqué ci-dessus, *be* en IL correspondrait à une dématérialisation tout juste engagée, correspondant à une interception au plus près du verbe plein, interception non compatible (ou très peu compatible) avec la psychosystématique du verbe *être* français. La construction IL nous invite ainsi à reconsidérer le parallélisme de langue entre les verbes *be* et *être*.

3.4. Modalités

Des écarts au niveau des formes modalisantes expliquent également certains cas de non parallélisme. Si IL est la trace d'une prédication objectivée, neutralisant toute évaluation subjective de la part du sujet énonciateur, on explique aisément qu'elle soit peu compatible avec la présence d'auxiliaires de modalité au niveau du groupe verbal :

22. ?* At the end of the corridor may/must be a large window

⁷ Cf. Joly 1977, 25; Joly & O'Kelly 1990, 178

?*Derrière la porte pouvait /devait se cacher la petite fille (cit. Gournay 2007)

Des occurrences d'auxiliaires marquant une modalité épistémique sont toutefois possibles, bien que rares, dans les deux langues :

23. In the garden may bloom the Christmas plant Joel Roberts Poinsett brought back from Mexico during his difficult ambassadorship there in the 1840s.

Caché derrière le châtelet, devait se trouver un bâtiment servant à abriter les communs. (cit. Gournay 2007)

L'anglais connaît toutefois une exception : IL est fréquente avec le modal *can*, signe d'une modalité radicale, suivi d'un verbe de perception passivé (*can / could be seen / heard / found*). La traduction de *La Jalousie* comporte trois exemples correspondant à des cas où le texte de départ n'a pas eu recours à IL :

24. On entend, venant par sa porte entrebâillée, la voix de A..., puis celle du cuisinier noir, volubile et chantante, puis de nouveau la voix nette, mesurée, qui donne des ordres pour le repas du soir. (ROB 16)

Through its half-open door can be heard A...'s voice, then that of the black cook, volubile and singsong, then again the clear, moderate voice, giving orders for the evening meal. (HOW 42)

25. Le bruit d'un camion qui monte la route, sur ce versant-ci de la vallée, se fait entendre de l'autre côté de la maison. (ROB 41I)

From the other side of the house can be heard the noise of a truck coming up the road on the near slope of the valley. (HOW 54)

26. Elle (la fenêtre) montre le côté de la table-coiffeuse, la tranche du miroir (...). (ROB 66)

Through it (the window) can be seen the side of the dressing-table, the edge of the mirror, (...). (HOW 67)

A chaque fois, c'est une stratégie différente qui est mise en oeuvre dans le texte-source et dans le texte-cible afin de rendre compte d'une perception. Mais on s'intéressera ici, d'un point de vue strictement linguistique, à la différence, au niveau du système de langue, entre les modaux *pouvoir* et *can*. *Pouvoir* suivi d'un verbe de perception au passif a une valeur non assertive ; il marque une simple possibilité de perception :

27. Le Mont Ventoux peut être observé de presque partout en Provence.

Can, en anglais, suivi d'un verbe de perception à l'actif ou au passif, peut avoir une valeur assertive, ce qui lui permet d'exprimer une expérience de perception effective (cf. *I can see the moon from here*). C'est cette valeur assertive qu'il conserve en IL, ce qui lui permet d'asserter l'existence de l'entité perçue et repérée par rapport au localisateur.

Mais la modalité n'est pas seulement le fait des auxiliaires de modalité. Il existe différents types de modalité et nombre de marqueurs impliquent une

forme de jugement de la part de l'énonciateur et emportent avec eux une nuance modale. A nouveau, l'étude des IL et de leur traduction permet d'épingler des différences de valeurs. On s'aperçoit par exemple qu'en français la présence de l'adverbe *déjà* ne bloque pas IL ; en anglais au contraire, IL semble difficile avec *already* :

28. Au milieu de celle-ci figure déjà un autre plat intact, où, sur un fond de sauce brune, sont rangés l'un près de l'autre trois oiseaux rôtis de petit format. (ROB 71)

In the middle of the table there is already another untouched platter on which, against a background of brown sauce, are arranged three small roasted birds, one next to the other. (HOW 69)

*? In the middle of the table is already another untouched platter

29. Sur la table basse, près de l'unique fauteuil amené là par le boy, sont déjà disposées la cafetière et la tasse. (ROB 79)

On the low table, near the single chair brought here by the boy, the coffee pot and the cup are already arranged. (HOW 73)

*? On the low table, near the single chair brought by the boy, are already arranged the coffee pot and the cup.

On a affaire ici à un emploi temporel de *déjà* (cf. Guénette & Pattee 2014) ; mais *déjà* comporte toujours une nuance modale dans la mesure où il est le signe d'un jugement de l'énonciateur qui souligne le fait que la situation décrite se manifeste précocement, plus tôt que prévu, ou plus tôt qu'habituellement, etc. *Already* a la même valeur dans ce type d'emploi. Mais la compatibilité de l'un et l'incompatibilité de l'autre avec IL conduit à faire l'hypothèse que leur valeur profonde n'est pas strictement équivalente. Si l'on admet que IL est la marque d'une prédication objectivée, on pourra faire l'hypothèse que *already* a une valeur plus fortement modale que son homologue *déjà*, ce qui reste bien sûr à démontrer à partir d'autres faits de linguistique contrastive.

3.5. Types de procès

Le dernier cas envisagé tend à montrer que les contraintes visant les types de procès sont moins fortes en français qu'en anglais. Dans quatre cas, l'absence d'inversion dans le texte anglais semble être liée aux questions concernant le caractère statique ou dynamique du verbe. Nous avons vu que IL dénote fondamentalement une localisation et que le verbe noyau de la construction dénote un procès statique, ou un procès dynamique dénotant un mouvement fictif. Or dans certains exemples, IL apparaît en français bien que le procès soit manifestement dynamique ; dans de tels cas, le traducteur a eu recours à une autre construction en anglais :

30. En sens inverse, derrière les carreaux, repasse le chapeau de feutre. (ROB 55)

Going in the opposite direction behind the panes, the felt hat passes by again. (HOW 61)

*Going in the opposite direction behind the panes, passes by again the felt hat.

31. Au fond du verre qu'il a déposé sur la table en partant, achève de fondre un petit morceau de glace, (...). (ROB 109)

At the bottom of the glass he has set down on the table as he left, a tiny piece of ice is melting, (...). (HOW 87)

*At the bottom of the glass he has set down (...) is melting a tiny piece of ice (...)

32. Autour de la lampe à essence continuent de tourner les ellipses (...). (ROB 153)

Around the kerosene lamps the ellipses continue to turn(...). (HOW 108)

*Around the kerosene lamps continue to turn the ellipses.

33. Dans la poche latérale sont glissées onze feuilles de papier à lettres, d'un bleu très pâle, du format commercial ordinaire. (ROB 168)

Eleven sheets of pale blue writing paper of ordinary commercial size have been slipped into the side pocket of the portfolio. (HOW 114)

?* Into the side pocket of the portfolio have been slipped eleven sheets of pale blue writing paper of ordinary commercial size.

Dans l'exemple (30), la nature non seulement dynamique mais aussi itérative du procès *pass by* est soulignée par l'adverbe *again*. L'impossibilité de IL tient également à la présence du « phrasal verb » *pass by*. La forme progressive de *melt* en (31) dénote un processus littéralement en cours de réalisation, incompatible avec IL. En (32), le complexe verbal *continue to turn* indique aussi un processus itératif que l'on ne rencontre pas habituellement dans les énoncés avec IL. En (33) enfin, IL se combine avec un passif. Toutefois, le verbe *slip* utilisé en anglais, suivi d'un groupe prépositionnel introduit par *into*, implique un déplacement, ce qui semble bloquer le recours à IL. Avec un procès plus statique, l'inversion locative aurait été plus naturelle (cf. *In the side pocket (...) have been placed ... eleven sheets ...*).

Remarques conclusives

La comparaison d'un texte original et de sa traduction est instructive à plus d'un titre. Sur le plan purement linguistique, elle permet d'épingler des propriétés qui pourraient passer inaperçues dans le cas d'une observation non contrastive. Le cas de l'inversion locative a permis de montrer par exemple que *être* et *be*, tout comme *déjà* et *already* ou *pouvoir* et *can* suivis d'un verbe de perception ne sont pas des équivalents exacts l'un de l'autre en français et en anglais. Il en résulte que si l'inversion locative a les mêmes propriétés dans les deux langues, l'environnement co-textuel peut, dans certains cas, bloquer le recours à cette construction dans l'une ou l'autre de ces langues.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Birner, Betty. 1994. «Information status and word order: an analysis of English inversion». *Language* 70 (2) : 233-259.
- Birner, Betty. 1995. «Pragmatic constraints on the verb in English inversion». *Lingua* 97 : 233-56.
- Borillo, Andrée. 1990. « A propos de la localisation spatiale ». *Langue Française* 86 : 75-84.
- Cornish, Francis. 2001. « L'inversion "locative" en français, italien et anglais : propriétés syntaxiques, sémantiques et discursives ». *Cahiers de Grammaire* 26 : 101-123.
- Fuchs, Catherine, dir. Sous presse. *L'espace de La Jalousie : traduire, transférer, transposer*. Caen : PU Caen.
- Fuchs, Catherine et Nathalie Fournier. 2003. « Du rôle cadratif des compléments localisants initiaux selon la position du sujet ». *Travaux de Linguistique* 47 : 79-109.
- Garnier, Georges. 1985. *Linguistique et traduction*. Caen : Paradigme.
- Goldberg, Adele. 2006. *Constructions at Work. The Nature of generalizations in Language*. Oxford : OUP.
- Gournay, Lucie. 2006. «Where do the verbal constraints in locative inversion come from? A French-English contrastive approach». *Points de vue sur l'inversion*. Copy, Christine, et Lucie Gournay, dirs. Paris : Ophrys : 57-68.
- Gournay, Lucie. 2007. *Approche énonciative des catégories de marqueurs*. Document de synthèse HDR, Université de Paris VII-Denis Diderot.
<http://linguistique.wifeo.com/documents/HDR-Gournay.pdf>
- Gournay, Lucie, et Christine Copy. 2009. «Locative Inversion in Discourse : a Strategy of Non-commitment», *Discours* 5. doi : 10.4000/discours.7355
- Guénette, Louise, et Joseph Pattee. 2014. «Déjà et schon: similarities and differences». *Studii de Știință și Cultură X* (2) : 119-129.
- Guillaume, Gustave. 1973. *Leçons de linguistique 1948-1949*. Paris : Klincksieck et Québec : PU Laval.
- Guimier, Claude et Shirley Carter-Thomas. Sous presse. « Convergences et divergences dans la traduction anglaise des inversions locatives de *La Jalousie* ». Dans C. Fuchs, dir. Sous presse.
- Joly, André. 1977. « Avoir et être. Approche psychosystématique ». *Le Français dans le monde* 129 : 22-28.
- Joly, André et Dairine O'Kelly. 1990. *Grammaire systématique de l'anglais*. Paris : Nathan.
- Lahousse, Karen. 2011. *Quand passent les cigognes. Le sujet nominal postverbal en français moderne*. Saint-Denis : PU Vincennes.
- Le Bidois, Robert. 1952. *L'inversion du sujet dans la prose contemporaine (1900-1950)*. Paris : D'Artrey.

THE NOTION OF AREA AND THE FUNCTION OF THE ARTICLE LA NOTION D'AIRES ET LE FONCTIONNEMENT DU SYSTÈME DE L'ARTICLE

RENÉE TREMBLAY¹

ABSTRACT. *The notion of area and the function of the article.* Gustave Guillaume proposed a linguistic theory that classified languages into three groups according to the space or area attributed to the word in its transition from language to discourse. We will attempt to better understand the importance given by Guillaume to the idea of area by comparing the French article and the Bantu classifier. The article intervenes during the noun's transition from language to discourse. The use of the article infers two movements. The first is horizontal ($U_{1 \rightarrow 1}S_{2 \rightarrow}U_2$), and the second vertical (interception of the first motion). The problem that interests us is the construction of the area within which the article functions.

Keywords : *area, French article, Bantu classifier, word, language / discourse*

REZUMAT. *Noțiunea de arie și funcționarea sistemului articolului.* Gustave Guillaume a propus o teorie a limbajului care permite clasarea limbilor în trei grupe în funcție de spațiul sau *aria* atribuită cuvântului în tranziția sa dinspre limbă spre discurs. Încercăm să înțelegem mai bine importanța pe care Guillaume a acordat-o noțiunii de *arie* comparând articolul din franceză cu clasificatorii din bantu. Sistemul articolului este întrebuințat în tranziția numelui-substantiv din limbă în discurs. În întrebuințarea articolului intervin două mișcări. Prima este orizontală ($U_{1 \rightarrow 1}S_{2 \rightarrow}U_2$), a doua este verticală (intercepție a primei mișcări). Ne va interesa construcția *ariei* în care funcționează sistemul articolului.

Cuvinte cheie : *arie, articol francez, clasificator bantu, cuvânt, limbă / discurs*

Dans sa leçon du 1^{er} février 1946, Gustave Guillaume rappelle que le problème de la transition du vocable de la langue au discours doit recevoir une solution dans toutes les langues pour que les unités de puissance de la langue, résidant en permanence dans la pensée, puissent être utilisées par le locuteur

1. Retraitée. Fonds Gustave Guillaume. Université Laval. E-mail : renee.tremblay@outlook.com

pour produire une phrase. L'article est, dans la langue française, la solution apportée au problème de la transition du nom en puissance au nom en effet :

L'article apparaît ainsi être, dans la langue même où il habite, la projection d'une opération de pensée tout à fait primordiale engagée dès le premier pas accompli en vue de la création de la langue et continuée depuis sans cesse. (1945-1946 C, vol. 6, p. 81)

Le but de ma communication est d'approfondir la notion d'*aire* en voyant comment Guillaume conçoit l'*aire* occupée par l'idéation notionnelle d'une part, et l'*aire* occupée d'autre part par l'idéation de structure du français. Mais auparavant, je voudrais voir comment la transition de la langue au discours se réalise dans une langue qui est logée dans une seule *aire*. C'est pourquoi je commencerai par présenter une comparaison du classificateur nominal bantou et de l'article français faite par Jean Tabi-Manga dans un livre qu'il a publié en 1992 intitulé : *De la grammaire de l'ewondo à une théorie du mot*.

Tabi-Manga explique que la genèse du mot n'est pas instantanée en ewondo. Le mot n'est pas une unité de langue comme le mot français. L'unité du mot est obtenue en discours :

Cela est dû au caractère tardif de la saisie lexicale. Le groupement au sein du mot des éléments formateurs ne se réalise pas en un instant. Cette genèse, par agglutination, du mot bantou suppose une série plus ou moins longue d'instant. (1992, p. 122)

Ce sont les éléments formateurs du mot qui sont les unités puissancielles. L'assemblage de ces éléments indispensables au mot nominal est réalisé selon le schème de construction du mot bantou qui peut se résumer en : préfixe de classe + thème radical.

L'opérateur de structure du mot bantou est composé de deux mouvements dont le premier est une universalisation et le second une singularisation. Il y a, en première tension, obtention d'une idée générale qui est contenue dans un univers idéal. Dans cet univers qui constitue l'ensemble du pensable, l'idée générale s'oppose à d'autres idées possibles. La seconde tension extrait cette idée générale de l'ensemble des idées possibles en la singularisant. C'est par cette singularisation qu'une notion individuée en pensée s'oppose aux autres notions appartenant au pensable. Voici comment J. Tabi-Manga décrit le classificateur nominal :

Le classificateur nominal est en langue un être grammatical. En tant que tel, il a pour fonction dans une cinèse singularisante, de particulariser dans un universel chaotique, c'est-à-dire celui de la totalité du pensable ou des possibles idéels, une notion. [...] Le classificateur nominal, qui est l'aboutissement de la cinèse singularisante, permet d'individuer, par discernement, cette matière sémantique. L'individuation de cet être lexical se fait par extraction. En effet, de la totalité du

Le mouvement comprenant la position M_1 suit un tracé binaire, mais n'est plus binaire comme mouvement. Il est le mouvement *un*, entre son commencement et sa fin, d'une entrée en langue par E, position initiale de liberté, et de sortie par S, position finale d'obligation.

Dans ce mouvement unifié, la position M_1 marque l'instant où l'idéation totale qu'est la langue – car elle est cela : un tout d'idéation – passe en continuation, sans récurrence et sans hiatus, d'un premier comportement d'elle-même que nous nommerons *l'idéation notionnelle*, référé à la production libre des idées, au second comportement d'elle-même que nous nommerons *l'idéation de structure*, référé à la saisie non libre, réglementée, des idées produites. (1973, p. 233)

Dans la description que fait J. Tabi-Manga du rôle du classificateur nominal, il nous apprend qu'en plus de singulariser l'idée générale signifiée par le radical, le classificateur nominal à une autre fonction. Sous la singularisation se développe une généralisation qui permettra au mot de prendre place dans le discours. C'est ce que G. Guillaume avait pressenti comme le rapporte Tabi-Manga :

Ce qu'on appelle classificateur dans les langues négro-africaines n'est rien d'autre que la présence, dans le mot même, de son généralisateur grammatical nécessaire à son entrée en phrase, le mot ne pouvant entrer en phrase, je le rappelle, que par son côté général. (1939-1940, 14 mars 1940, p.167)

La généralisation qui est impliquée par le classificateur nominal bantu n'est cependant pas équivalente à l'universalisation d'entendement menant à la partie du discours par laquelle s'achève la genèse du mot en français. En effet, la généralisation accomplie par le classificateur bantu reste liée à la vision du particulier. Voici ce qu'écrivait G. Guillaume :

Tous ces classificateurs sont, en face de l'être lexical du mot appartenant au plan du particulier, un être grammatical opposable appartenant au plan du général et par lequel, en l'absence d'autre moyen, le mot acquiert la capacité d'entrer en phrase. Un trait du classificateur est d'engager la généralisation grammaticale dans des conditions qui vont, par un certain côté, à l'encontre du but poursuivi. (1939-1940, 14 mars 1940, p. 168)

J. Tabi-Manga fait un parallèle entre le rôle joué par le classificateur nominal bantu et l'article français en tant que régulateur de l'extensité du nom :

Le classificateur a un rôle formel à jouer dans la détermination de l'incidence du substantif bantu. C'est à la fois un élément particularisant et un vecteur d'informations formelles ou grammaticales, universalisantes qui permettent au substantif d'entrer en phrase. Par l'apport des indications formelles, le classificateur achève l'incidence du substantif en conférant au support une extensité en meilleure convenance avec la visée momentanée du discours. Or donc, pour régler cette extensité du support, laquelle se détermine non en langue, mais en discours, un régulateur d'extensité est nécessaire. Ce régulateur d'extensité est le classificateur nominal. L'extensité ici concerne la quantification du support sous l'aspect du nombre. (1992, p. 147)

Il y a onze classes nominales en ewondo qui se regroupent en neuf genres. Un genre est composé de l'appariement de deux classes : une classe singulier et la classe pluriel qui lui corespond. Il faut faire ici la distinction entre la représentation du nombre qui est donnée par le classificateur et celle du nombre en français, car le nombre bantu n'est pas entièrement délié de la qualité, puisqu'il est associé aux classes. Il existe en bantu une arithmétique pour compter des personnes humaines et d'autres pour compter des objets, des animaux, etc. Le nombre n'y est donc pas purement quantitatif et demeure lié à la matière notionnelle. J. Tabi-Manga explique que dans certaines langues bantu on distingue plus de quinze arithmétiques linguistiques particulières :

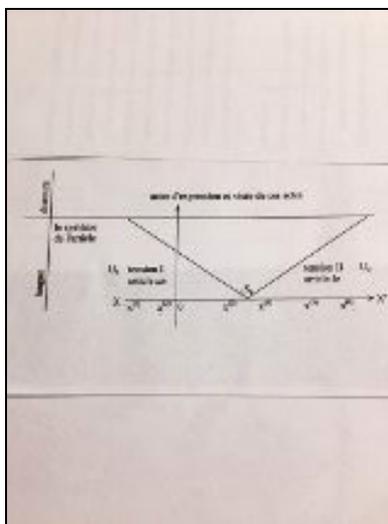
Ces arithmétiques linguistiques multiples impliquent en termes guillaumiens une transportabilité non-intégrale du nombre. La transportabilité du nombre est intégrale lorsque le nombre s'appréhende conceptuellement « ex materia » c'est-à-dire détaché de la matière et valable pour toute sorte de matière. Dans les langues relevant de l'opérateur de structure de l'aire prime, la transportabilité du nombre est incomplète. Le nombre est réalisé « a materia », c'est-à-dire qu'il n'est pas suffisamment détaché de la matière au point d'être transportable à toute matière. (1992, p. 150)

Le classificateur qui subit des modifications morphologiques correspondant au singulier ou au pluriel est le moyen par lequel le mot nominal bantu détermine l'extensité de son support en discours. C'est par cette fonction grammaticale que le classificateur nominal bantu se rapproche de l'article français. Le classificateur nominal joue un rôle dans l'incidence du mot nominal à son support, c'est-à-dire qu'il contribue à déterminer l'étendue du référent présent à la pensée du locuteur. J. Tabi-Manga souligne, en conclusion de son étude, que bien que jouant un rôle similaire à celui de l'article français, le classificateur bantu réalise la détermination de l'extensité du support nominal par des moyens très différents de ceux de l'article :

En ce qui concerne le classificateur bantu, la régulation de l'extensité nominale est liée à la quantification du support sous l'aspect du nombre. Ainsi le nominal bantu, au moment de son entrée en discours, sera saisi soit au singulier, soit au pluriel. Aussi, la forme du classificateur devra-t-elle subir des modifications morphologiques corespondant au singulier ou au pluriel. En français, par contre, le substantif est incident à la forme que constitue l'article. Or, la forme que constitue l'article est un mouvement. L'incidence du substantif à cette forme est une incidence à un mouvement. Elle peut être plus ou moins précoce ou tardive selon que la saisie, éclairante à l'égard des faits de discours, est également plus ou moins précoce ou tardive. (1992, p. 159-160)

Examinons à présent le fonctionnement de l'article français. La question se pose de définir où, quand et comment le substantif est incident à l'article dans la transition de la langue au discours. Dans ses conférences de l'année

1955-1956 (leçon du 5 janvier, vol. 23, p. 36), Guillaume en montre le mécanisme dans une figure :



Guillaume, Gustave. 2015. *Leçons de linguistique 1955-1956*

Il pose d'abord la nécessité d'un seuil séparant la langue et le discours. Ce seuil est représenté par une ligne horizontale. Le discours est situé au-dessus de cette ligne. C'est le lieu des actes d'expression. La langue est située sous cette ligne. Le système de l'article est situé dans l'espace réservé à la langue, mais à proximité immédiate de la ligne de partage séparant la langue et le discours. Guillaume ajoute que le fait de loger le système de l'article directement sous la ligne de partage de la langue et du discours a une conséquence importante : la ligne séparant la langue du discours doit s'élargir en un intervalle qui est réservé au fonctionnement du système de l'article comme le montre le schéma de Guillaume. On n'a plus alors une simple ligne de partage de la langue et du discours, mais un intervalle dans lequel logé le système de l'article et son fonctionnement.

Dans ce schéma, la transition du nom en puissance au nom en effet est représentée par une flèche verticale qui traverse le système de l'article pour atteindre le discours. La transition du nom en puissance au nom en effet est mobile sur l'axe des X. La traversée verticale du système de l'article peut donc avoir lieu en plusieurs positions, ce qui entraîne des effets de sens variés. Bien que les effets de sens résultant des interceptions du système de l'article soient un fait de discours, le fonctionnement mécanique du système de l'article n'est pas un fait de discours. La transition est entièrement effectuée en-deçà du seuil langue /

discours. La transition elle-même est donc effectuée en langue. Le fait de langue est le système avec les mouvements dont il est constitué, mouvement horizontal sur l'axe $X - X'$ et mouvement vertical de traversée. Le fait de discours est la visée d'intention du sujet parlant comme le dit Guillaume :

La mobilité de la transition est le fait de langue. La visée de la transition est le fait de discours. (1955-1956, vol. 23, p. 36)

Guillaume pose la question de savoir ce qu'est constitutivement l'intervalle traversé. Il décrit à l'aide de deux dimension cet intervalle : il a pour épaisseur la distance verticale séparant la langue et le discours et il a pour horizon les limites indépassables de l'esprit humain, l'universel et le singulier. Dans son analyse, Guillaume précise que :

Considérer les choses ainsi, c'est pourvoir la ligne de partage langue/discours d'une largeur, et, du même coup établir que sa traversée suppose pour s'accomplir, un temps opératif occupant un intervalle $i_1 - i_2$ non nul sur l'axe des y . (1955-1956, vol. 23, p.39)

Nous voyons ici que Guillaume a porté très loin la réflexion sur les liens entre le temps opératif et l'espace dont dispose l'opération de pensée primordiale qu'est la transition de la langue au discours. Le mot français est une unité de langue qui dispose pour son idéation totale de deux aires, l'une réservée à l'idéation notionnelle et l'autre à l'idéation de structure. Le substantif français dispose en plus du lieu occupé par le système de l'article pour achever sa transition de la langue au discours.

BIBLIOGRAPHIE

- Guillaume, Gustave. 1973. *Langage et science du langage*, Paris et Québec : A. G. Nizet et Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, Gustave. 2009. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1939-1940*, vol. 19, Québec : Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, Gustave. 1985. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1945-1946 C*, vol. 6, Québec et Lille : Presses de l'Université Laval et Presses universitaires de Lille.
- Guillaume, Gustave. 2015. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1955-1956*, vol. 23, Québec : Presses de l'Université Laval.
- Tabi-Manga, Jean. 1992. *De la grammaire de l'ewondo à une théorie du mot*, Paris : Didier.

APPROCHE CONTRASTIVE FRANÇAIS/LANGUE DES SIGNES FRANÇAISE: EMPIRISME OU PSYCHOMÉCANIQUE

PHILIPPE SÉRO-GUILLAUME¹

ABSTRACT. *Contrastive approach to French / French Sign Language: empiricism or psychomechanics.* The peculiarity of manual sign language signifiers is such that interested authors often assess the linguistic facts based on the impact they have on their own person. This methodological empiricism is coupled with judgmental subjectivity. I will briefly review the work of these 'impressionistic' scholars; I will then try to show that Guillaume's psychomechanics, in allowing to go back from the effect to the cause and explain the linguistic process involved beyond appearances is very useful for research. If need be, this extension of psychomechanics to non-vocal languages demonstrates the scope of Guillaume's views.

Keywords: *sign language, empiricism, iconicity, language psychomechanics*

REZUMAT. *Abordare contrastivă franceză/ limbă franceză de semne (LSF): empirism sau psihomecanică.* Singularitatea semnificanților manuali ai limbilor de semne face ca autorii interesați de acest aspect să aprecieze adesea faptul lingvistic în funcție de efectul produs asupra persoanei. Acest empirism al metodei e dublat de un subiectivism rațional. După examinarea succintă a lucrărilor acestor savanți impresioniști, voi căuta să probez că, în perspectiva psihomecanicii lui Guillaume, ni se permite să ne îndreptăm dinspre efect spre cauză și să explicăm dincolo de aparențe că procesul lingvistic în cauză este de o mare utilitate în materie de cercetare. Această extensiune a psihomecanicii spre o limbă nonvocală probează încă o dată, dacă era necesar, larga deschidere a psihomecanicii limbajului.

Cuvinte cheie : *limbă de semne, empirism, iconicitate psihomecanică*

¹ Directeur du Master professionnel d'interprétation et de traduction français/LSF-LSF/français et membre du conseil scientifique de l'ESIT (École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs,) de l'Université de la Sorbonne Nouvelle Paris 3) jusqu'au mois d'août 2014, membre du Scolar.
E-mail : ph.sero-guillaume@wanadoo.fr

1. La nécessité d'une étude contrastive français/langue des signes française

En France l'enseignement des sourds offre désormais très officiellement deux filières, une filière strictement oraliste et une filière dite bilingue qui associe français et langue des signes. Dans cette option la langue des signes peut être utilisée non seulement pour enseigner les matières scolaires mais aussi le français. Par ailleurs il faut savoir que les jeunes sourds peuvent être scolarisés dans des institutions spécialisées ou en inclusion, c'est à dire intégrés dans des classes ordinaires bien souvent par le truchement d'interprètes. Il est important de noter que la langue des signes ne possède pas d'écriture et que dans la filière bilingue la langue française, sous sa forme écrite, reste la langue d'étude. Ceci expliquant cela, on comprendra aisément l'intérêt porté désormais à toute forme de travaux consacrés à l'étude contrastive français /langue des signes. On s'accorde généralement sur le fait qu'il s'agit de bien différencier les langues en présence dans le respect des spécificités de chacune : la L.S.F. ayant une grammaire propre au même titre que la langue française. Dans le cadre, qui est celui d'une présentation contrastive français/langue des signes, l'impact des explications proposées à l'élève se voit renforcé, précisément à cause de cet effet de contraste. En outre ces explications sont déterminantes parce que c'est, dans une large mesure, par ce biais que l'enfant sourd va se construire une va se construire une représentation de la langue française.

2. Empirisme et subjectivisme: l'iconicité

2.1. l'iconicité, une logique de la perception visuelle opposable à la logique de la perception sonore

Les auteurs qui s'intéressent à la langue des signes font état d'une opposition fondamentale entre sa logique visuelle de type global ou synthétique et la logique auditive de type linéaire de la langue française et ce, dans le cadre de ce qu'ils appellent la théorie de l'iconicité dite aussi *logique structurelle de l'iconicité*.

Les langues « *utilisant le canal audio-vocal (...) suivent la logique profondément linéaire de ce canal. Par contraste, les langues gestuelles utilisant le canal visuel-corporel, suivront les logiques de la perception visuelle.* »²

« *On définira l'iconicité comme le continuum d'un rapport entre l'appréhension pratique et perceptive d'expériences réelles et leur transposition dans un système symbolique. (...)*

L'iconicité d'une langue dépend (...) des conditions de production : l'utilisation du canal visuel-gestuel qui permet la conservation des quatre dimensions de

² Agnès Millet 2004, p. 2.

l'espace-temps, liée à l'exigence d'iconicité (...) rendent compte de la forte adéquation iconique entre les langues des signes et l'expérience.»³

«L'étude contrastive du français et de la LSF souligne que la langue des signes présente en général les entités et éléments par ordre d'apparition dans le champ visuel⁴. Ainsi la séquence {SOURIS} {CHAT} {ATTRAPE}, signée avec un mouvement adéquat pour {ATTRAPE}, signifie "le chat attrape la souris.»⁵

On dit de la langue des signes « *c'est une langue qui utilise l'espace de manière pertinente, qui est basée sur une très forte sémantisation multilinéaire du corps, c'est à dire qu'il n'y a pas que les gestes effectués avec les mains qui font sens, mais aussi la direction du regard, les expressions du visage, les mouvements du corps (...)* »⁶

Cette iconicité censée singulariser la langue des signes se subdivise en petite et grande l'iconicité⁷.

2.2. la petite et la grande iconicité

La petite iconicité veut rendre compte de la motivation de ce j'ai décidé d'appeler les *orthosignes* c'est à dire les signes manuels standard institués et répertoriés. Elle est qualifiée de *petite* parce que ces orthosignes malgré leur motivation sont utilisés *sans aucune visé illustrative*⁸. La grande iconicité caractérise l'activité discursive. Elle est qualifiée de grande parce qu'elle rend compte au travers des discours, *de traces structurales d'une visée illustrative de l'expérience sensible*⁹. Elle est censée rendre compte de ce que la langue des signes devrait ses caractéristiques au fait que pour ses locuteurs sourds le rapport au monde passerait essentiellement par la perception visuelle. Les auteurs, d'une méthode d'enseignement du français aux jeunes sourds indiquent :

«L'étude contrastive du français et de la LSF souligne que la langue des signes présente en général les entités et éléments par ordre d'apparition dans le champ visuel¹⁰. Ainsi la séquence {SOURIS} {CHAT} {ATTRAPE}, signée avec un mouvement adéquat pour {ATTRAPE}, signifie "le chat attrape la souris.»¹¹

³ Christian Cuxac, 1987, p. 18.

⁴ souligné par moi

⁵ Teutsch, Philippe, Cruaud, Nathalie et Tchounikine,| 2002, p. 138.

⁶ Christian Cuxac, 2004, p.2.

⁷ Le lecteur intéressé pourra consulter la Référence électronique suivante : Marie-Anne Sallandre, « Va et vient de l'iconicité en langue des signes française », Acquisition et interaction en langue étrangère [En ligne], 15 | 2001, mis en ligne le 09 novembre 2010. URL : <http://aile.revues.org/1405>

⁸ *ibid.*,

⁹ *ibid.*

¹⁰ souligné par moi

¹¹ Teutsch, Philippe, Cruaud, Nathalie et Tchounikine,| 2002, p. 138.

2.3. l'utilisation de l'espace et l'importance de la gestualité coverbale en langue des signes

Par ailleurs l'utilisation de l'espace et l'importance de la gestualité coverbale sont soulignées. On dit de la langue des signes « *c'est une langue qui utilise l'espace de manière pertinente, qui est basée sur une très forte sémantisation multilinéaire du corps, c'est à dire qu'il n'y a pas que les gestes effectués avec les mains qui font sens, mais aussi la direction du regard, les expressions du visage, les mouvements du corps (...)* »¹²

2.4. Une différenciation cognitive à l'origine des catégories grammaticales du verbe et du nom

Et enfin l'iconicité situe l'origine des catégories grammaticales dans le réel

« L'observation des créations de signes chez les sourds isolés fait même postuler une différenciation cognitive dans laquelle s'origineraient des noms –du référentiellement stable , repérés par leur saillances perceptives – et des verbes –des types de discontinuités prégnantes récurrentes dans l'expérience dont certaines ont été capitales dans le processus d'homínisation. Je renvoie aux travaux de René Thom (1972, 1980) (...) »¹³.

3. Critique de l'iconicité

3.1. la motivation du signe de la langue des signes est constitutive

La petite iconicité, motivation des orthosignes, est effectivement constitutive puisque ces derniers sont des signifiants de caractère imitatif. L'orthosigne qui ne comporte aucune des désinences qui caractérisent le mot de l'aire tierce procède toujours de l'imitation soit directe, imitation proprement dite ou indirecte, jeu symbolique.

Dans le premier cas, c'est un trait caractéristique du référent ou de l'interaction avec ce référent, la manière d'utiliser un objet par exemple qui est retenu et stylisé. Le lecteur n'aura aucun mal à imaginer quelles sont les motivations des signifiants tels que [AUTOMOBILE], [BALAI], [BOL], ou [SCIE]. S'agissant d'animaux même très vaguement anthropomorphes, le corps constitue en quelque sorte un mannequin sur lequel on accroche un attribut caractéristique. Pour l'orthosigne [VACHE] les mains en forme de corne se portent sur le front, pour [CANARD] c'est la main en forme de bec de canard (comme le geste qui "dit" "tais-toi") qui est placée au niveau de la bouche.

¹² Christian Cuxac, 2004, p.2.

¹³Christian Cuxac, 1997, p 158.

Dans le second cas l'orthosigne procède de la métaphore. Il est toujours imitatif mais sa relation avec le signifié est médiata. Par exemple, comprendre ¹⁴c'est comme prendre quelque chose et se le mettre dans la tête, décider c'est comme trancher. C'est à partir de l'imitation de l'action prendre quelque chose et se le mettre dans la tête ou trancher, que le signifiant est élaboré. Cette symbolisation gestuelle transpose spontanément les métaphores instituées en représentations culturelles.

3.2. La non arbitrarité n'est pas réservée au seul signe des langues des signes

Dans des conditions ordinaires de communication le signeur pas plus que son homologue locuteur du français n'a conscience de la motivation des unités de discours qu'il utilise. L'utilisation par exemple, du signe COMPRENDRE (trois doigts pouce, index et majeur qui saisissent quelque chose et le portent au front) n'implique pas la prise de conscience de la métaphore qu'il illustre. La motivation du signe de la langue des signes n'est pas une spécificité imputable à la prééminence visuelle mais constitue un fait humain. Comme l'indique Bernard Pottier :

«Ce qui serait invraisemblable ce serait que le signe fût arbitraire . Ce serait donner le hasard comme explication de tout ce qu'on ne saurait rendre compte. Maurice Toussaint a raison de chercher les traces de non-arbitrarité du signe (...). L'hypothèse la plus cohérente serait que, à l'origine, les signes savaient leur propre motivation (même si nous sommes bien mal armés pour en rendre compte), et que peu à peu, (...) cette motivation s'est perdue.»¹⁵

3.3. Une séquentialité à motivation sémantique dont la langue des signes n'est pas la source mais le vecteur fidèle

S'agissant de la grande iconicité, lorsque l'on oppose, pour bien dissocier les deux langues, le modèle français le chat attrape la souris au modèle signé [souris] [chat] [attrape] on donne à penser qu'à partir d'un même événement, la capture de la souris par le chat, on ne peut en français que parler du chat dont on dit qu'il a attrapé une souris et en langue des signes on ne peut que parler de la souris dont on dit que le chat l'a attrapée ! On impose un choix univoque et différent selon la langue considérée ! On ne fait pas de grammaire ! On imagine mal que l'on ne puisse pas en langue des signes parler de son chat pour en dire qu'il attrape des souris.

¹⁴ j'utilise ici un verbe à l'infinitif pour la commodité de l'exposé; Nous verrons un peu plus loin que le signe manuel n'équivaut surtout pas à un verbe à l'infinitif.

¹⁵ Pottier, Bernard, 1987, p.42

La prédication, en dernière instance et ce, bien évidemment quelle que soit la langue considérée, repose sur une opération fondatrice, commune à tous les êtres humains, qui consiste essentiellement en la détermination par le locuteur de supports (ce sur quoi il centre son intérêt, ce dont il parle) et d'apports (ce qu'il en dit). à partir de cet événement qui comporte deux entités, le chat et la souris, et un comportement, la capture, plusieurs visées de discours sont possibles. Le locuteur peut choisir comme, base de vision, vision mentale bien évidemment, n'importe lequel de ces trois éléments. Pour s'en convaincre il suffit de songer aux possibilités qu'offre l'économie du discours oral : le chat a attrapé la souris ou la souris a été... mais aussi le chat, la souris, il ... ou la souris, le chat, il Par le biais d'un procédé très usuel, la double topicalisation, *le chat, la souris, il ...* ou *la souris, le chat, il l'a ...* on retrouve la séquentialité *entité1 entité2 comportement* qui est censée caractériser la seule langue des signes. La séquentialité entité1, entité 2, puis comportement est une séquentialité à motivation sémantique en ce sens qu'elle satisfait à une exigence conceptuelle à savoir que si une entité peut avoir une existence autonome un comportement suppose au moins une entité. L'ordre de cheminement chrono-logique de la langue des signes satisfait à cette exigence conceptuelle mais elle n'en est pas la source puisque cette séquentialité est avérée en français.

Manifestement une étude contrastive devrait comparer ce qui est comparable à savoir français authentiquement parlé et langue des signes. Cet exemple montre que trop souvent, c'est la séquentialité, l'ordre d'apparition des mots et des signes, qui tient lieu de grammaire contrastive. Or, nous l'avons montré, ce sont là des considérations oiseuses.

3.4. La gestualité co-verbale est inhérente à toute communication humaine authentique

En outre les linguistes qui, jusqu'à présent se sont intéressés à la langue des signes ont mené des études contrastives en ne considérant que la langue écrite, occultent le fait qu'une communication authentique chez les entendants, ne parlons même pas ici des prestations des artistes comiques, voire des mimes, comporte une dimension corporelle indéniable qui ne peut absolument pas être tenue pour quantité négligeable. Même le grand public s'intéresse à cet aspect de la communication. En témoigne le nombre important d'ouvrages consacrés au langage du corps et à tout ce qu'il révèle. La gestualité co-verbale n'est pas réservée aux seuls signeurs. Par ailleurs, une communication authentique en langue des signes comporte non seulement des signes manuels mais, aussi, des labièmes, items dérivés du français, articulés de façon hypertonique et destinés à être lus sur les lèvres. Or cette composante de la langue des signes est oubliée des spécialistes. Eu égard à la place qui nous est impartie cet aspect ne sera pas développé.

3.5. Les catégories grammaticales du nom et du verbe ne sont pas universelles

Postuler à partir de l'observation de la création des signes manuels une différenciation cognitive à l'origine des formes grammaticales, nom et verbe qui caractérisent les langues de l'aire tierce procède d'une intention louable : valoriser l'objet de recherche tout en favorisant la reconnaissance de la langue des signes par les institutions officielles notamment le ministère de l'Éducation Nationale. Et voilà la langue des signes et le français qui sont deux systèmes radicalement différentes, invitées à se retrouver sur l'universalité des catégories grammaticales... du français langue nationale. Qu'en serait-il si cette dernière était le chinois ? Quid, alors, de l'opposition verbo-nominale ?

Au fond, les faits importent moins que l'affirmation du statut de langue officielle de la langue des signes au prix d'un placage artificiel des catégories grammaticales. La visée théorique est délaissée au profit d'une affirmation d'ordre idéologique ou sociale, qui signifie au fond : *prenez en considération la langue des signes car elle est une vraie langue puisqu'elle possède les mêmes catégories grammaticales que le français*. Le côté savant de la formulation ne doit pas cacher la trivialité du propos. Il y a trivialité quand on dit que les sourds sont des visuels et qu'à partir de là on satisfait à la doxa grammaticale scolaire à savoir que les noms disent les choses ou autrement formulé, « *les noms permettent de localiser les êtres ou les choses dans l'étendue, de les distinguer les uns des autres, bref, de les identifier* »¹⁶ et que « *le verbe dit l'action* »¹⁷. Si on adopte le point de vue de l'iconicité, quelles sont les « saillances » perceptives, les « récurrences » qui pourraient rendre compte de la possibilité d'évoquer un même objet de pensée en employant un nom ou un verbe, par exemple *course* et *courir* ou de la dématérialisation des verbes *être* et *avoir* dans la conjugaison française.

Les tenants de l'iconicité s'inscrivent dans la tradition empiriste, qui comme l'indique Piaget, « *considère la connaissance comme une sorte de copie du réel, l'intelligence étant alors censée tirer ses origines de la perception seule.* »¹⁸.

Ils se focalisent sur le déficit sensoriel du sourd pour en faire une 'paire d'yeux' opposable à la 'paire d'oreilles' constitutive de l'entendant. Ils oublient que l'un comme l'autre ont des mains et un cerveau. S'agissant de la langue comme de la perception, il n'y a pas plus de logique visuelle que de logique auditive, parce que la perception n'est pas un simple enregistrement des données du monde extérieur. Elle met en œuvre des constructions représentatives élaborées par le sujet à partir de son interaction avec le monde. Parler de langue visuelle n'est qu'une facilité de langage triviale pour

¹⁶ Bergougnieux, Pierre, 2002, p.7.

¹⁷ Agnès Rosenstiehl et Pierre Gay, 2010, p. 67.

¹⁸ Jean Piaget et Bärbel Inhelder, 1966, p.26.

traduire le fait que la langue des signes se perçoit visuellement mais inexacte au plan scientifique. Pour conclure, ces auteurs s'en tiennent à la surface des choses. Ils ignorent totalement la psychomécanique, nécessairement déliée de la perception, qui sous-tend l'activité langagière. La langue des signes ne déroge pas à cette réalité du langage, elle n'est pas que sémiologie manuelle / visuelle, elle est une construction en pensée

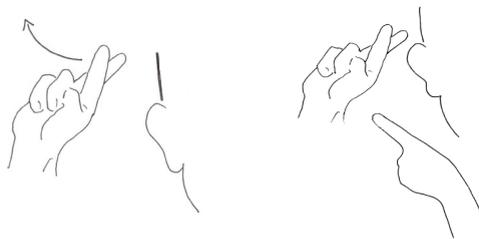
4. La langue des signes est une langue de l'aire prime

4.1. Un rêve peut se réaliser

Un procédé discursif extrait d'un énoncé signé pris sur le vif nous éclairer. La catégorie du nom n'existe pas à proprement parler en langue des signes mais on peut y observer un procédé discursif qui illustre le mécanisme qui préside à la construction du nom, un mécanisme universel de spatialisation, d'où la portée de cette observation.

J'ai choisi délibérément un extrait qui n'explicite ni souris ni chat ni aucune entité. Un sourd, se voyant reprocher son manque de réalisme, déclare qu'*un rêve peut se réaliser*. Voici comment il procède.

En premier lieu il exécute de la main droite¹⁹ le signe qui signifie au sens propre *je rêve*. La main dont la configuration est celle de la lettre *r* (le *r* de *rêver*) portée au front du côté droit s'en éloigne lentement, '*rêveusement*' serait-on tenté de dire. Puis il réitère le signe, toujours de la main droite, et cette fois ci, avec l'index de sa main gauche, il désigne sa main droite. Puis il effectue deux signes le premier pour signifier *possibilité*, et le second, pour signifier *réussite*. Soit en rappel²⁰ :



[JE-RÊVE] , [JE-RÊVE] [<-----●]
 puis [PEUT] et [RÉUSSIR]

¹⁹ Les locuteurs de la langue des signes ont une main qui est dite rectrice (la main gauche pour les gauchers, la main droite pour les droitiers), qui est plus active, qui produit les signes dont l'exécution ne nécessite qu'une seule main. On comprendra, donc, que le signe aurait pu être positionné à sa gauche par un gaucher.

²⁰ Les signes sont transcrits en caractères majuscules entre crochets, les tirets indiquent qu'il s'agit bien d'un signe unique même si plusieurs mots sont nécessaires pour le transcrire

4.2. La phrase/signe de la langue des signes

Les signes de la langue des signes issus des images mentales impliquent toutes les dimensions inhérentes à ces dernières. C'est pourquoi leur caractère statique induit par leur présentation dans le cadre de dictionnaires, n'est qu'apparent. Ils constituent un embryon d'événement qui ne demande qu'à se déployer en discours. Les dictionnaires de langue des signes ne proposent aucun signe correspondant au nom-substantif rêve. Ils présentent à tort ce signe comme correspondant à l'infinitif rêver alors qu'il représente un événement dans son entier non seulement un comportement mais aussi l'auteur de ce comportement. La phrase/signe [JE-RÊVE] est la seule représentation linguistique offerte par la langue des signes. Il n'existe pas de pronom personnel autonome correspondant au *Je* français. Qu'il soit question de la première, de la seconde ou de la troisième personne du singulier ou du pluriel, le signe est toujours le même. Sans indication particulière il vaut pour *je rêve*. Que l'action soit située dans le passé, le présent ou le futur ne modifie en rien le signe qui n'incorpore aucune marque de temps. Il s'agit d'une phrase/signe qui présente un schéma actanciel comportant une entité et un comportement. Notons au passage que c'est parce que le signe de la LSF peut le cas échéant occuper toute la place qui revient à la phrase des langues de l'aire tierce que la part de la syntaxe est autrement moins importante en LSF qu'en français. On peut ici opposer la pluralité interne de la phrase/signe à la pluralité externe de la phrase de mots.

4.3. Le pointage modifie le régime d'incidence du signe

On voit bien ici avec l'occurrence conjointe de [JE-RÊVE] et du déictique, l'index de la main gauche, que le signeur met en exergue un élément de la phrase/signe, le comportement. Alors que le comportement *rêver* et l'entité étaient indissociés dans le signe [JE-RÊVE], le déictique (l'index de la main gauche) qui pointe la main droite vient instaurer le comportement en support de signification, vient modifier le régime d'incidence du signe. Ce dernier désormais incident à lui-même, donne au sens propre du terme, matière et lieu, *un rêve*, à l'apport de signification : ... *peut se réaliser*²¹.

4.4. Le déictique matérialise le prélèvement dans l'espace

Ajoutons que donner matière et lieu dans le cas de figure qui nous intéresse c'est à proprement parler poser dans l'espace: en termes

²¹ Les deux signes suivants ont été commodément transcrits par [PEUT] [RÉUSSIR]. Ce ne sont ni des verbes ni des noms. Ils n'intègrent aucune marque de temps, d'aspect, de nombre ou de genre.

guillaumiens : le nom se conclut à l'espace. Cette localisation spatiale nous fait comprendre la nature profonde du nom qui est de constituer un objet, *-au sens propre du terme ce qui est placé devant-* de pensée. Avec ce procédé discursif spatial, un prélèvement dans l'espace dirait Gustave Guillaume, le discours signé présente, analytiquement, la matière puis le support de signification de ce qui est constitutif de la catégorie du substantif²². Soulignons que ce pointage, procédé discursif, n'est pas un fait de langue. Il n'est utilisé qu'en cas de besoin. La suffisance expressive faisant loi je peux signer *Papa vient demain* sans pointer le signe [PAPA]. La langue des signes n'est donc pas plus spatiale que les langues vocales que le français en l'occurrence, mais le signeur fabriquant le nom en discours, rend visible, exhibe, *ex-plique* ce qui reste *impliqué* dans le nom-substantif du français. Il *ex-plique* ce que tout locuteur français sait intuitivement. La matière saisie par la forme du nom devient objet de pensée et support de signification potentiel. C'est cela qu'il faudrait faire « toucher du doigt » au jeune sourd.

4.5. Langue des signes est une langue de l'aire prime

La richesse de la langue des signes ne réside certainement pas dans les catégories grammaticales que certains, présupposent en elle, qu'il s'agisse d'auteurs français, européens ou nord-américains²³. Elle ne réside pas plus dans l'iconicité. On le voit avec cet exemple bien plus que son caractère "visuel" c'est le fait que la langue des signes est une langue de l'aire prime qui explique la séquentialité constatée et les procédés discursifs mis en oeuvre ; en premier lieu une phrase / signe, puis un prélèvement de matière / constitution de support de signification et enfin un apport de signification. Il n'est pas inutile de revenir sur le fait qu'en langue des signes c'est un procédé discursif tardif qui est à l'oeuvre alors que les catégories grammaticales anticipent, en les inscrivant dans les formes linguistiques, les mouvements de pensée du locuteur. S'il s'agit de signifier que telle ou telle chose est considérée en soi c'est le substantif qui apparaît et il peut apparaître en premier lieu : *Un rêve* Le fait qu'il faille d'abord poser la matière pour pouvoir, dans un deuxième temps, pointer le support de signification explique qu'il est impossible, en langue des signes, de commencer idiomatiquement un énoncé comme en français par *Le rêve*. Pas plus que l'interprétation entre langues orales, l'interprétation de français en langue des signes ou de langues des signes en français ne peut procéder par transcodage.

²² Précisons que le pointage analysé substantive [-REV] mais n'en fait pas un nom au sens propre du terme puisque le signe n'intègre aucune marque de nombre ou de genre.

²³ Par exemple dans Daigle, Daniel & Parisot Anne, 2006.

4.6. La psychomécanique vaut pour la langue des signes qui lui offre en retour un champ d'observation privilégié

La langue des signes est comme toute langue, un univers propre de représentation. C'est pourquoi il faut la décrire dans sa réalité singulière. Seule la théorie guillaumienne permet d'identifier le même mécanisme de pensée sous les apparences aussi éloignées que le nom substantif du français et le quasi-substantif du discours signé, le signe manuel assorti d'un déictique. La psychomécanique reconnaît « *ce qu'il y a sous les apparences linguistiques et de quel mécanisme –celui de l'entendement humain- elles sont le miroir (...)* ».²⁴ Elle rend pleinement justice au discours signé en mettant en évidence qu'il est à même de résoudre un problème fondamental à savoir, signifier l'incidence du signe, et ce, avec l'originalité inhérente à ses signifiants manuels. En retour, le discours signé offre incontestablement un champ d'observation privilégié du développement du langage humain.

BIBLIOGRAPHIE

- Bergounioux, Pierre, *Aimer la grammaire*, Paris, Nathan, 2002.
- Cuxac, Christian, "Transitivité en langues des signes, structures de l'iconicité" *La transitivité et ses corrélats*, Cycle de conférences organisées par Denise François-Geiger, Paris, Centre de linguistique, travaux no 1, Université René Descartes U.E.R. de Linguistique Générale et Appliquée, 1987.
- Cuxac, Christian, "Expression des relations spatiales et spatialisation des relations sémantiques en langue des signes française" in *Diversité des langues et représentations cognitives*, Catherine Fuchs et Stéphane Robert (eds.), Orphys, 1997.
- Cuxac, Christian et Millet, Agnès, *Entretien croisé avec et Agnès Millet*, Paris, Langues et Cité, Bulletin de l'observatoire des pratiques linguistiques, n°4, novembre 2004.
- Daigle, Daniel & Parisot Anne-Marie (sous la direction de), *Surdité et société*, Presses de l'université du Québec, 2006, Pottier, Bernard, *Théorie et analyse en linguistique*, Paris, Hachette, 1987.
- Geneste, Philippe, *Gustave Guillaume et Jean Piaget*, Paris,  ditions Klincksieck, 1987; l'oeuvre de Gustave Guillaume et tout particulièrement Guillaume, Gustave, *Leçons de linguistique 1956-195*, tome v, Québec PU Laval; Lille P.U., 1982.
- Guillaume, Gustave, *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, recueil de textes inédits préparé en collaboration sous la direction de Roch Valin, Québec-Paris, Presses de l'université Laval – Klincksieck, 1973, 256 p. 28.
- Piaget, Jean et Inhelder, B rbel, *La psychologie de l'enfant*, Paris, PUF, 1966.

²⁴ Guillaume, Gustave, 1973, p. 28.

- Rosenstiehl, Agnès et Gay, Pierre *Le Livre de la langue française*, Paris, Gallimard jeunesse, 2010.
- Séro-Guillaume, Philippe, *L'interprétation en langue des signes*, Thèse de doctorat en traductologie, sous la direction de Danica Selescovitch, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris 3, 1994.
- Séro-Guillaume, Philippe, *Français et langue des signes* in *Confrontations orthophoniques* n° 2 / 1998, *Influence du système théorique de Gustave Guillaume sur la rééducation du langage, Autour des travaux de Denise Sadek-Khalil*, sous la direction de Shirley Vinter et Pierre Chalumeau, Presses universitaires franc-comtoises, 1998, p. 135 à 153.
- Séro-Guillaume, Philippe, *Langue des signes, surdité et accès au langage*, édition corrigée et augmentée, France,  ditions du Papyrus, 2012.
- Teutsch, Philippe, Cruaud, Nathalie et Tchounikine Pierre, « MANO, un environnement d'apprentissage du français écrit pour les enfants sourds », *Alsic* [En ligne], Vol. 5, n 2 | 2002, document alsic_n09-rec2, mis en ligne le 15 décembre 2002, Consulté le 26 mai 2015. URL : <http://alsic.revues.org/2062> ; DOI : 0.4000/alsic.2062 .
- Toussaint, Maurice, *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier, 1983.

PERSPECTIVES PSYCHOMÉCANIQUES SUR LES MARQUEURS DE CLASSE NOMINALE EN TAGBANA: UN SYSTÈME DE PSYCHOSYSTÈMES

KONÉ KIYOFON ANTOINE¹

ABSTRACT. *Psychomechanics perspectives on noun class markers in Tagbana: insights into the systematic operation of the systems.* The goal of this paper is to demonstrate that the noun-class markers **k, l, m, p, t, and w** in Tagbana represent a set of three coherent microsystems: a) the microsystem **w / k** representing the animate versus inanimate views; b) the microsystem **m / l** representing the continue versus discontinue views; c) the microsystem **t / p** representing the internal versus external plural views. The fundamental objective underlying the whole enterprise consists in highlighting Guillaume's idea according to which language represents a coherent system (cf. Guillaume 1991: 4).

Keywords: *noun-class markers, gender, referent, Niger-congo, Gur, Tagbana.*

REZUMAT. *Perspective psihomecanice asupra mărcilor de clasă nominală în Tagbana: un sistem de psihosisteme.* Încercăm să demonstrăm că mărcile clasei nominale **k, l, m, p, t, și w** formează trei micro sisteme coerente având un fundament semantic, adică: a) micro sistemul **w / k**, vizând genul animat versus genul inanimat; b) micro sistemul **m / l**, trimitând la opoziția continuu versus discontinuu; c) micro sistemul **t / p** vizând pluralul continuu versus pluralul discontinuu. În plus, se va demonstra că această sistematică manifestă fenomene semnalate de către Guillaume (1987: 123)² conform cărora : *operațiunile fondatoare ale limbii sunt în mod esențial operațiuni simple, extrem de simple, puțin numeroase, repetate în mod constant în locul propriilor lor rezultate.*

Mots clés: *marcă de clasă nominală, gen, referent, Niger-Congo, Gur, Tagbana.*

¹ Université Laval, Département de langues, linguistique et traduction, Canada (Québec).
E-mail: Kiyof15@hotmail.ca

² Guillaume 1987 = vol. 8, *Leçons de linguistique.*

1. Introduction

Le mécanisme de la référence est, généralement, associée en Tagbana à six (06) marqueurs de classe nominale (MCN) représentées par les consonnes **k**, **w**, **l**, **m**, **t**, et **p**, traditionnellement appelées classificateurs (cf. Clamens 1952). Le rapport associatif qui lie le mécanisme de la référence aux MCNs se caractérise dans la structure du syntagme nominale (SN) à deux niveaux. Au niveau de la structure de la forme nominale, l'observation du SN en Tagbana indique, dans la majorité des cas, que toute base lexicale (BL) employée dans le discours s'accompagne au moins d'un MCN. Le rapport BL/MCN qui caractérise la formation du nom en Tagbana, est attesté dans l'exemple (1) par le fait que, les bases lexicales *kpé* 'chaise', *gā* 'dent', *nyū* 'eau', *apré* 'marchandise', et *défō* 'propriétaire' sont associées respectivement aux MCNs **k**, cf. (1a), **l** cf. (1b), **m** cf. (1c), **p** cf. (1d), **t** cf.(1e), et **w** cf. (1f) en vue de constituer des formes nominales capables de désigner ce dont il est parlé dans le discours.

- (1) a. *kpé-g³-é* **k-a** *kpé* *nā* *kā*
 chaise-MCN MCN-DET
 'Pourrais-je avoir une chaise?'
- b. *gā-l-ā* **l-i** *nā* *w-i* *ya*
 dent-MCN MCN-DET
 'Il souffre de la dent infectée.'
- c. *nyū-m-ū* **m-ā** *kā* *nā* *mā*
 eau-MCN MCN -DET
 'Puis-je avoir de l'eau?'
- d. *apré-b⁴-é* **p-i** *nā* *tāni*
 marchandise-MCN MCN-DET
 'Les différentes sortes de marchandise se vendent bien.'
- e. *kpé-r⁵-é* **t-a** *kpé* *nā* *kā*
 chaise- MCN MCN-DET
 'Pourrais-je avoir des chaises?'
- f. *défō-w-ɔ* **w-i** *mā* *nyĩnĩ* *nē* *ala*
 propriétaire- MCN MCN-DET
 'Le propriétaire est passé ce matin.'

Au niveau de la détermination, il peut être mentionné que les morphèmes de l'indéfini, du défini, et de l'emphase représentés respectivement par les voyelles *-a*, *-i*, et *-é*, pour être employés dans le SN comme déterminants, doivent nécessairement être associés à un MCN. Le rapport associatif qui lie l'emploi des déterminants aux MCNs en Tagbana, est attesté dans l'exemple (1), par le

³ La réalisation intervocalique du MCN **k**.

⁴ La réalisation intervocalique du MCN**p**.

⁵ The intervocalic realization of the NCM **t**.

fait que les morphèmes de l'indéfini *-a*, et du défini, *-i*, ne peuvent être employés seuls dans les SNs, **kpé-g-é-a*, cf. (1a), et **défc-w-c-i*, cf. (1f), sans le support préalable des MCNs *k-* et *w-*.

Le conditionnement de la structure du SN en Tagbana par les MCNs, caractérisé par les rapports associatifs BL/MCN au niveau de la composante nominale, et MCN/DET au niveau la détermination, soulève la question du fondement de ces rapports associatifs. Autrement dit, au regard du mécanisme de la référence en Tagbana, il importe de clarifier la nature de ces rapports associatifs BL/MCN, et MCN/DET qui constituent les deux composantes fondamentales du SN en Tagbana.

Avant d'aborder cette question proprement dite, il semble utile dans un premier temps, de faire une incursion dans les différentes études qui ont été consacrées à la question, dans le cadre des langues dites à classes.

2. Les MCN dans la littérature

L'examen de la littérature concernant l'emploi des MCNs dans les deux composantes fondamentales du SN dans les langues à classes, suggère une certaine unanimité autour du cadre descriptif en lien avec le phénomène, même si la diversité terminologique pourrait impliquer une différence de traitement. En générale, l'emploi des MCNs dans la structure du SN dans les langues à classe est envisagé sous l'angle de la catégorie du GENRE, concept qui acquiert différentes acceptions selon les approches. Dans cette perspective, on peut distinguer quatre types de genre dans la littérature: *le genre notionnel ou lexical*, *le genre morphologique*, *le genre nombrant*, et *le genre sémantique ou conceptuel*. L'étude des rapports associatifs BL/MCN, et NCM/DET qui caractérisent la structure du SN en Tagbana, dans le présent article, s'inscrit dans la perspective du *genre sémantique*, voire *conceptuel*. Le traitement sémantique ou conceptuel accordé à l'emploi des MCNs dans la structure du SN, dans le cadre du présent article, trouve sa justification dans les insuffisances relatives aux approches fondées sur les trois autres types de genre, que nous nous proposons d'en rendre compte dans la section suivante.

2.1. Les MCNs dans le cadre du genre notionnel

Dans le cadre du genre notionnel, l'emploi des MCNs dans la structure du SN des langues à classes, est envisagé sous l'angle d'un rapport préétabli entre le lexème de base et le MCN dans la nomenclature lexicale, auquel l'usage interdit toute modification. Le passage suivant fait écho de ce rapport préétabli entre les notions lexicales et les MCNs dans les langues à classes:

Une langue est reconnue «à classes nominales» quand elle remplit au moins l'une des conditions suivantes: 1) son substantif comporte d'emblée, *déjà au stade notionnel*⁶, deux constituants de base, un radical et un suffixe⁷, 2) les affixes sont variés et les substantifs sont regroupés par affixe et, enfin 3) l'affixe impose une marque d'accord aux déterminants et/ou des anaphoriques pronominaux du substantif auquel il est associé.

(Tchagbalé 2007: 2)

Cette perspective fait abstraction de l'une des fonctions essentielles liées à l'emploi des MCNs dans le SN, c'est-à-dire la fonction référentielle⁸. En effet, en considérant la notion désignée la BL comme étant la seule condition qui détermine l'emploi des MCNs dans le discours, l'approche fondée sur le genre notionnel exclut de son champ d'analyse la contribution sémantique des MCNs dans la façon dont le locuteur conceptualise l'élément d'expérience désigné par la base lexicale. Toutefois, la relation fixe et univoque par laquelle est caractérisé le rapport associatif BL/MCN dans le cadre du genre notionnel se trouve être remise en cause, dès lors qu'une seule et même BL se trouve associé à deux MCNs différents, conformément aux modalités d'actualisation prévues par le sujet énonciateur. C'est bien le cas dans les exemples (2) & (3) où la base lexicale *prɔ* désignant la notion de «mariage» est associée au MCN *l*, qui dénote les entités bien délimitées et circonscrites qui se distinguent dans l'environnement auquel elles sont vues appartenir, pour signifier un acte, ou au MCN *m*, qui dénote les entités homogènes, pour signifier un état.

(2) *prɔ-l-ɔ l-i di bo nã hié nã*
'La signature de l'acte de mariage a eu lieu à ma présence.'

(3) *prɔ-m-ɔ mi nã pé glã wa hémé ni*
'L'état d'être marié est apprécié dans la famille.'

En faisant de la notion lexicale la seule condition susceptible de rendre compte de l'emploi des MCNs dans le discours, l'approche fondée sur le genre notionnel exclut de son champ d'analyse la raison fondamentale de la présence des MCNs dans la structure du SN des langues à classes: signifier la façon dont le locuteur conceptualise l'expérience désignée par la BL. Les exemples (2) & (3) illustrent bien cette insuffisance relative à cette approche.

Le même constat peut être fait concernant l'analyse de l'emploi des MCNs dans le cadre descriptif fondé sur le genre morphologique, objet de la prochaine section.

⁶ C'est nous qui soulignons.

⁷ Le terme «suffixe» fait référence aux MCNs.

⁸ Dans le cadre du présent article, nous adoptons la position de Joly au regard de la notion de *référence*: «opération de renvoi à un designatum ou référent, appréhendée comme tout objet de pensée» (Joly 1987: 131), ainsi que celle de Hewson: «It is reference to the world of experience, whether in the here and now, or in memory, including the memory of the race, as in recorded history.» (Hewson 1990: 43).

2.2. Les MCNs dans le cadre du genre morphologique

Le propre du genre morphologique est «qu'il attribue tous les noms de la langue à une catégorie (genre) et que cette catégorisation est morphologiquement marquée (cf. Grinevald 1999: 102). Dès lors, l'existence des MCNs dans les langues à classes est envisagée sous l'angle d'un simple étiquetage morphologique des noms, et non dans la perspective d'une catégorisation résultant d'une conceptualisation de l'expérience par le locuteur. Le passage suivant illustre bien cette position:

The essential features of Niger-Congo classification systems which characterize them as strongly grammaticalized systems are these three: (i) nouns divide into subsets (noun classes) according to their behavior in agreement mechanisms; (ii) the forms involved in these agreement mechanisms (nouns, noun modifiers, pronouns, and verbs) include affixes (class markers) that determine their agreement behavior; (iii) *all nouns enter the classification, which is basically a classification of nouns, not of the referents*⁹.

(Grinevald and Seifart 2004:246)

La fonction d'étiquetage morphologique attribuée aux MCNs, dans le cadre du genre morphologique, implique que l'équation que pose la structure du nom dans les langues à classe se traduit de la façon suivante: 'pour une BL donnée, il n'existe qu'un seul MCN avec lequel il peut y avoir des associations syntagmatiques dans le discours'. Or, l'observation des emplois des MCNs en Tagbana, indique qu'une seule et même BL peut être associée à deux classificateurs, en vue de signifier la double conceptualisation dont fait l'objet l'expérience que dénote la BL. L'emploi des MCNs **k** et **l** dans l'exemple (4) respectivement en positions *préfixielle* et *suffixielle*, en association avec la BL *afɔ̃*, désignant la notion de l'entité 'événement' constitue la matérialisation de ce cas de figure:

(4) *déhé bi waha ba mēlē wo n'dzé ki k-afɔ̃-l-ɔ̃*
l-a nyā pkē

'Qu'une sécheresse, puisse être aussi nuisible pour la récolte représentée, pour nous, quelque chose d'inédit.'

L'analyse de la structure de la forme nominale **k-afɔ̃-l-ɔ̃** indique que:

Le MCN **k** en position préfixielle signifie une opération de *réification* (cf. Langacker 1991: 22-23), par laquelle le locuteur caractérise l'événement «sécheresse» comme une chose. Cette opération est rendu possible par le contenu sémantique dont est porteur le classificateur **k**, puisqu'il dénote les entités inanimés; Alors que le MCN **l**, en position *suffixielle*, a pour fonction cognitive d'indiquer le caractère extraordinaire, inédit de l'événement en

⁹C'est nous qui soulignons.

question. Le contenu sémantique dont est porteur le MCN *l*, permet au locuteur d’appréhender l’événement dont il est question sous cet angle, vu qu’il dénote *les entités bien délimitées et circonscrites qui se distinguent dans l’environnement auquel elles sont vues appartenir*.

L’emploi des MCN *k*, et *l* dans l’exemple (4) démontre de façon explicite que le rapport associatif BL/MCN a un fondement conceptuel. Autrement dit, la fonction cognitive du MCN, dans le rapport qui le lie à la BL dans la structure de la forme nominal, consiste à signifier la façon dont le locuteur conceptualise l’expérience que dénote la BL. La raison fondamentale de l’emploi des MCNs dans le discours se situe, donc, au niveau de la conceptualisation du référent. Or, le genre morphologique, en partant du principe que la raison d’être des MCNs dans le discours est liée à un étiquetage morphologique des noms, et non à la façon dont le locuteur conceptualise le référent, exclut de son champ d’analyse la cause qui fonde leur emploi dans le discours. Par ailleurs cette position rend cette approche inopérante lorsqu’il s’agit de rendre compte de la présence de deux classificateurs dans la structure des formes nominales complexes, comme l’indique l’exemple (4) ci-dessus mentionné.

Le troisième type de genre, objet de la prochaine section, lie l’emploi des MCNs dans le discours à l’expression du nombre, c’est-à-dire l’opposition singulier/pluriel.

2.3. Les MCNs dans le cadre du genre nombrant

Le genre nombrant est fondé sur l’opposition binaire singulier/pluriel, envisagée comme représentant des paires de classes (cf. Grinevald 1999; Miehe 2007; Tchagbalé 2007; Grinevald and Seifart 2004; Essoh 2011). L’observation de l’emploi des MCNs dans le discours indique, cependant, que l’opposition binaire singulier/pluriel est inapplicable à l’emploi de certains MCNs dans le discours. C’est le cas de la catégorie des noms que représente le MCN *m*, caractérisé comme un genre irrégulier en Tagbana (cf. Miehe 2007: 456). En effet, les noms de la catégorie nominale représentée par le MCN *m*, résistent à l’opposition binaire singulier/pluriel sur laquelle repose le genre nombrant. Cette résistance se traduit par le fait que toute opération de dénombrement est toujours extérieure à cette catégorie nominale. À titre d’illustration, il convient de noter que la reduplication vocalique représente, en Tagbana, un signe de pluralisation qui s’applique, par exemple, pour le cas de la catégorie nominale représenté par le MCN *l*, comme le montre l’exemple (5):

- | | | | |
|-----|----|-------------------|--------------|
| (5) | a. | kébé- <i>l</i> -é | <i>nugbé</i> |
| | | doigt-MCN | un |
| | | ‘un doigt.’ | |
| | b. | kébéé | <i>shiě</i> |
| | | doigts | deux |
| | | ‘deux doigts.’ | |

Or dans le cas de la catégorie nominale représentée par le MCN *m*, le procédé de la reduplication vocalique qui indique une pluralisation, est inexistant comme le montre l'exemple suivant:

- (6) a. *hé-m-é* *nugbé*
 famille-MCN *une*
 'Une famille.'
- b. *hé-m-é* *shiẽ*
 famille-MCN *deux*
 'Deux familles.'

La résistance à la pluralisation de la forme nominale *hé-m-é* 'famille' dans (6b), malgré son rapport syntagmatique avec le numéral *deux*, et la présence du MCN *m* dans le deux cas de figure (singulier et pluriel), contribue à mettre en évidence le fait que le MCN *m*, dans le rapport associatif qui le lie à la base lexicale *hé* désignant la notion de 'famille', exprime ce qui est de l'ordre du conceptuel, et non du quantitatif. Autrement dit, sa fonction consiste à exprimer la façon dont le locuteur conceptualise l'entité 'famille', et non lié à un quelconque dénombrement des individus qui composent cette entité. En l'occurrence, le MCN *m*, est employé en rapport avec la vision continue du locuteur au regard de l'entité 'famille'.

On peut constater à l'issue de cette revue de la littérature concernant la description des MCN dans le discours, que les genres notionnel, morphologique, et nombrant ont en commun le fait de lier l'emploi des MCNs dans la structure du SN à la base lexical co-constitutive de la forme nominale. Autrement dit, les genre notionnel, morphologique, et nombrant considèrent la BL – soit dans sa forme, soit dans la notion qu'elle signifie – comme *le* facteur déterminant des rapports associatif BL/MCN, et MCN/DET qui fondent les deux constituants de la structure du SN dans les langues à classes. Les questions de la conceptualisation du référent, et de la contribution sémantique des MCNs à cette fin sont quasiment ignorées dans ces cadres d'analyses. Par ailleurs on peut noter le manque de traitement unifié concernant le phénomène dans la perspective d'un lien existant entre les catégories du genre et du nombre dans la conceptualisation du référent en discours.

3. Les MCN dans le cadre du genre conceptuel

L'analyse de l'emploi des MCNs dans le cadre du genre conceptuel, repose sur la thèse selon laquelle la présence quasi-obligatoire des MCNs dans la structure du SN des langues à classes répond à besoin cognitif: celui de signifier la façon le locuteur conceptualise le référent en discours. Cette position présuppose l'existence de concepts fondamentaux en lien avec l'emploi des MCNs dans le discours (cf. Aikhenvald 2003).

3.1. Les MCNs: le système conceptuel en Tagbana

Les MCNs, en Tagbana, représentent le système conceptuel par le truchement duquel les locuteurs appréhendent le référent en discours. Ce système tient sa structure d'«un univers-idée regardant» (Guillaume1973: 238), qui se caractérise par des visions encodées dans la langue, et sous le coup desquelles tombe toute donnée de l'expérience brute. Ces visions constituent ensemble un entier systématique. Et, l'observation de l'emploi des MCNs **k**, **w**, **l**, **m**, **t**, et **p** dans le discours, indique que ces marqueurs forment trois microsystèmes cohérents.

3.2. Le microsystème *w* / *k*

L'observation des différents emplois des MCNs **w** et **k** indique qu'ils représentent un microsystème du genre, fondé sur l'opposition entre les visions de l'animé signifié par le MCN **w**, et celle de l'inanimé signifié par MCN **k**. Le MCN **w** signifiant la vision de l'animé est la forme conventionnellement employée, en Tagbana, dans le cadre de la référence humaine, ainsi que certains grands mammifères tels que les singes, comme l'indique l'exemple suivant:

- (7) *yiémãfɔ-w-ɔ* *w-i* *nã* *pã* *dʒɛfã* *ga* *nã*
 Patron-MCN MCN-DET
 'Le patron arrive ce matin'.

Le MCN **k** signifiant la vision de l'inanimé est la forme conventionnellement employée, en Tagbana, dans le cadre de la référence aux objets:

- (8) *kpé-g-é* *k-a* *kpé* *nã* *kã*
 Chaise-MCN MCN-DET
 'Pouvez-vous me donner une chaise s'il vous plaît?'

Dans la même perspective, l'observation des différents emplois des MCNs **m**, et **l** dans le discours, indique que ces deux formes représentent un microsystème en rapport avec l'expression du genre.

3.3. Le microsystème *m* / *l*

Il ressort de l'observation des emplois des MCNs **m**, et **l** en Tagbana, que les visions caractéristiques de ces deux formes sont celle du *continu homogène*, représenté par le MCN **m**, et celle du *discontinu*, représenté par le MCN **l**.

Le MCN **m**, est la forme employée dans cadre de la référence aux substances liquides telles que l'eau, comme l'indique l'exemple suivant:

- (9) *nyũ-m-ũ* *m-ã* *kã* *nã* *mã*
 eau-MCN MCN-DET
 'Puis-je avoir une gorgée d'eau s'il vous plaît?'

La vision du discontinu qui caractérise le MCN *l*, est mise en évidence dans l'exemple (1b), déjà mentionné, dans lequel l'entité 'dent' dont il est question est appréhendée comme une entité bien délimitée et circonscrite regard du corps dans son entier:

- (1b) *gā-l-ā* *l-i* *nā* *w-i* *ya*
 dent-MCN MCN-DET
 'Il souffre de la dent infectée.'

3.4. Le microsysteme *t/ p*:deux visions relatives à l'expression du pluriel

Il convient de faire observer, en premier, que le microsysteme *t/ p* manifeste le phénomène signalé par Guillaume (1987: 123)¹⁰ selon lequel: «les opérations fondatrices de la langue sont essentiellement des opérations simples – extrêmement simples – et peu nombreuses, constamment répétées à l'endroit de leurs propres résultats». En effet, le microsysteme *t/ p* représente une ré-application dans le domaine de la pluralité de l'opposition continu / discontinu qui caractérise le microsysteme *m/ l*.

L'observation des emplois du MCN *t* dans le discours, indique qu'il représente le *pluriel continu* (cf. Hirtle 1982: 69), c'est-à-dire un ensemble indifférencié. Fondé à partir de la vision du continu, il se caractérise par la neutralisation des profils individuels qui composent l'ensemble. L'emploi du MCN *t* dans l'exemple (10) où il est question de massifs rocheux, illustre bien ce cas de figure:

- (10) *n'dē-r-ē* *t-i* *nyē* *dé ki bè*
 roche-MCN MCN-DET
 'Il y avait des massifs rocheux tout autour...'

Quant au MCN *p*, il représente le *pluriel discontinu* (cf. Hirtle 1982: 76), c'est-à-dire un ensemble différencié. Fondé à partir de la vision du discontinu, le pluriel que représente le MCN *p*, se caractérise par le maintien des profils individuels dans l'ensemble. L'emploi du MCN *p* dans l'exemple (11), indique qu'il est question d'un ensemble de patrons constitué d'individus différents:

- (11) *yiémāf-éé* *p-é* *nā* *pā* *dʒefā* *ga* *nā*
 MCN-DET

'Les patrons arrivent ce matin'.

Par ailleurs, la vision du discontinu qui sous-tend cette forme de pluralité se caractérise par sa compatibilité syntagmatique avec le procédé de la reduplication vocalique, cf. (.11).

¹⁰Guillaume 1987 = vol. 8, Leçons de linguistique.

4. Les rapports systématiques entre les MCNs dans le SN

Pour Guillaume: «Ce qui caractérise la langue en tant que système, c'est l'institution de rapports systématiques entre les mécanismes de pensées auxquels elle doit sa structure» (cf. Guillaume 1987: 121). Dans cette perspective, l'observation des emplois des MCNs en Tagbana, indique des rapports associatifs systématiques entre les MCNs **k / t**, d'une part, et d'autre part entre les MCNs **w / p**.

4.1. Le rapport systématique entre les MCNs **k / t**

Le MCN **t**, représentant le pluriel continu en Tagbana, est la forme employée dans le cadre de l'expression du pluriel de la catégorie nominale représenté par le MCN **k**, porteur de la vision de l'inanimé.

- (12) a. *kpé-g-é* **k-a** *kpé* *nã* *kã* (sg)
 chaise-MCN MNC-DET
 'Pouvez-vous me donner une chaise s'il vous plaît?'
- b. *kpé-r-é* **t-a** *kpé* *nã* *kã* (pl)
 chaise-MCN MCN-DET
 'Pouvez-vous me donner plus d'une chaise s'il vous plaît?'

Le rapport systématique qui s'établit en discours entre le MCN **k**, et le MCN **t** s'explique en vertu de la compatibilité qui existe entre les deux visions qu'ils représentent. En effet, comme le fait remarquer Comrie (1989: 197), la vision de l'inanimé se caractérise par un faible principe d'individuation, de sorte qu'un groupe constitué d'entités inanimés peut être envisagé comme un ensemble indifférencié, voire *continu*.

4.2. Le rapport entre les MCNs **w/p**

Le MCN **p**, représentant le pluriel discontinu en Tagbana, est la forme employée dans le cadre de l'expression du pluriel de la catégorie nominale représenté par le MCN **w**, porteur de la vision de l'animé.

- (13) a. *yiémãf-w-ɔ* **w-i** *nã* *pã* *dʒefã* *ga* *nã*
 (sg)
 patron-MCN MCN-DET
 'Le patron arrive ce matin'.
- b. *yiémãf-éé* **p-é** *nã* *pã* *dʒefã* *ga* *nã*
 (pl)
 patrons MCN-DET
 'Les patrons arrivent ce matin'.

On peut affirmer, dans la même perspective, que le rapport systématique qui s'établit dans la structure du SN entre le MCN *w*, et le MCN *p*, s'explique en vertu de la compatibilité qui existe entre les deux visions qu'ils représentent. En effet, comme l'affirme Comrie (1989: 199), la vision de l'animé se caractérise par un degré élevé d'individuation, de sorte qu'un groupe constitué d'entités animées se distingue par le maintien des profils individuels des entités qui compose le groupe.

5. Conclusion

La présente communication démontre sur la base de l'observation de l'emploi des MCN dans la structure du SN en Tagbana, que le rapport associatif qui les lie aux deux composantes qui fondent le SN, s'inscrit dans une perspective sémantique. Les MCN ont pour fonction de signifier dans la structure du SN la façon dont le locuteur conceptualise l'expérience que dénote la composante lexicale. Par ailleurs, il a été démontré que les rapports syntagmatiques qui s'établissent dans le discours entre les différents MCN ont aussi un fondement sémantique, c'est-à-dire qu'ils sont conditionnés par les différents contenus conceptuels qu'ils représentent en *langue*, c'est-à-dire dans le système. Par ailleurs les faits de discours analysés dans le cadre de cet article, confirme la vision de Guillaume selon laquelle les faits de langue constituent, non seulement, «un entier systématique, dont toutes les parties sont en cohérence» (cf. Guillaume 1991: 4), mais aussi, le fait que: «les opérations fondatrices de la langue sont essentiellement des opérations simples – extrêmement simples – et peu nombreuses, constamment répétées à l'endroit de leurs propres résultats» (cf. Guillaume 1987: 123).

BIBLIOGRAPHIE

- Aikhenvald, Alexandra. 2000. *Classifiers: a Typology of Noun Classification Devices*. Oxford: Oxford University Press.
- Clamens, Révérend P. 1952. Essai de grammaire senufo tagwana. In *Bulletin de l'I.F.A.N.* 14 (4): 1403-1465.
- Caron, Bernard. 2000. Assertion et préconstruit: topicalisation et focalisation dans les langues africaines. In Bernard Caron (éd.), *Topicalisation et Focalisation dans les Langues Africaines*. Paris: Louvain. 7-42.
- Contini-Morava, Ellen. 2002. (What) do Noun Class Markers Mean? In Reid, Wallis et al. (eds). *Signal, Meaning, and Message: Perspectives on Sign-based Linguistics* 48. Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins, 3-64.
- Croft, William. 1994. Semantic Universals in Classifier Systems. *Word* 45(3): 145-171.

- Delplanque, Alain. 1995. Que signifient les classes nominales? L'exemple du mooré, langue Gur. *Linguistique africaine* 15: 5-55.
- Garber, Anne. 1991. The Phonological Structure of the Senufo Word. *Journal of West African Languages* 21(2): 1-20.
- Grinevald, Colette and FrankSeifart. 2004. Noun Classes in African and Amazonian Languages: Towards a Comparison. *Linguistic Typology* 8(2): 243-285.
- Guillaume, Gustave. 1987. *Leçons de linguistique 1945-1946, Série A, Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (IV)*. Québec: Les Presses de l'Université.
- Guillaume, Gustave. 1991. *Leçons de linguistique 1943-1944 Série A, Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (II)*. Québec: Les Presses de l'Université Laval.
- Hirtle, Walter H. 2009. *Lesson on the Noun Phrase in English: From Representation to Reference*. Montreal and Kingston: McGill-Queen's University Press.
- Katia, Kamara C. 1988. *Lexikon der Tagbana-Sprache*. Bielefeld: Universität Bielefeld.
- Kilarski, Marcin. 2013. *Nominal Classification: A History of its Study from the Classical Period to the Present*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Langacker, Ronald W. 2002. *Concept, Image, and Symbol: the Cognitive Basis of Grammar*. New York: Mouton.
- Lucy, John A. 2000. Systems of Nominal Classification: a Concluding Discussion. In Senft, Gunter (ed.). *Systems of Nominal Classification*. Cambridge: Cambridge University Press, 326-341.
- Lumwamu, François. 1968. Remarques sur la détermination des classes grammaticales dans une langue à classes. In *Cahiers d'Études Africaines* 32 (8): 535-546.
- Miehe, Gudrun and Kerstin Winkelmann. 2007. *Noun Class Systems in Gur Languages: Southwestern Gur Languages (without Gurunsi) I*. Cologne: Rüdiger Köppe Verlag.
- Miehe, Gudrun. 2007. Tagbana. In Miehe, Gudrun and Kerstin Winkelmann (eds). *Noun Class Systems in Gur Languages: Southwestern Gur Languages (without Gurunsi)*, vol. I. Cologne: Rüdiger Köppe Verlag.
- Seifart, Frank. 2005. *The Structure and Use of Shape-based Noun Classes in Mirana* (Doctoral dissertation). Netherlands: Radboud University Nijmegen.
- Taylor, John R. 1996. *Possessives in English: an Exploration in Cognitive Grammar*. Oxford: Clarendon Press.
- Tchagbalé, Zakari. 2007. Le sort des classes nominales des langues Gur. In Kropp Dakubu, M. E., Akanlig-Pare, E. K. Osam and K. Saah (eds). *Studies in the Languages of the Volta: Nominal Constructions*, 1-27.
- Zavala, Roberto. 2000. Multiple Classifier Systems in Akatek. In Senft, Gunter (ed.). *Systems of Nominal Classification*. Cambridge: Cambridge University Press, 114-146.

CHRONOLOGIE NOTIONNELLE ET AUXILIARITÉ EN PORTUGAIS : L'EXEMPLE DU VERBE *TER*

JOSÉ MANUEL CATARINO SOARES¹

ABSTRACT. *Notional Chronology and Auxiliarity in Portuguese: the case of the verb ter*. In both romance and germanic languages at least, there is a strong connection between the notional chronology of lexemes and those verbs committed to an auxiliary role. The psychomecanism of internal subduction (= episodic lexical dematerialization) is the revelatory fact of such a connection. In this article I aim at analysing this connection with regard to the portuguese verb *ter* (« have »), one of the primary auxiliary verbs of this language.

Keywords: *notional chronology, lexical dematerialization, primary auxiliaries, portuguese*

REZUMAT. *Cronologie noțională și auxiliaritate în portugheză: exemplul verbului ter*. În limbile romanice și în cele germanice, se constată o puternică legătură între cronologia noțională a lexemelor și verbele susceptibile de a avea rol de auxiliare. Psihomecanismul subducției interne (= dematerializarea lexicală episodică) este faptul revelator al acestei conexiuni. În prezentul articol îmi propun să analizez această legătură raportându-mă la unul dintre verbele auxiliare principale din portugheză, anume verbul *ter* (*a avea*).

Cuvinte cheie: *cronologie noțională, subducție internă, auxiliaritate, portugheză*

1. Introduction

Les verbes, dans les langues qui font la distinction morphologique entre nom et verbe, comme les langues indo-européennes, représentent des événements. On peut diviser les événements, en deux types: des événements monophasiques et des événements métaphasiques.²

¹. Professor coordenador. Instituto Politécnico de Setúbal. Portugal. Email: jocatsoares@gmail.com.

². Cette distinction a été établie par Walter Hirtle (1967: p. 26 et 2007 : p. 87-88). Il en va de même des formules utilisées par la suite.

Un événement monophasique correspond à une occurrence temporelle dont les successifs instants d'effection (I_1, I_2, \dots, I_n) sont verbalement représentés comme n'impliquant aucun changement qualitatif ou développement. Ils sont impénétrables à l'analyse. Ce qui peut être résumée par la formule suivante (où 1 représente l'entier de l'événement) :

$$I_1 = I_2 = \dots = I_n = 1$$

Un événement métaphasique correspond à une occurrence temporelle dont les successifs instants d'effection (I_1, I_2, \dots, I_n) sont verbalement représentés comme impliquant plusieurs phases de développement. Ce qui peut être résumé dans la formule qui suit :

$$I_1 + I_2 + \dots + I_n = 1$$

Dormir, par exemple, est un événement monophasique. Je peux dormir beaucoup d'heures, ou une minute, ou une seconde, voire des fractions de seconde (c'est la cause de maint accident de route !). C'est tout à fait indifférent, car aucun développement n'a eu lieu pendant le déroulement de l'événement, à tout le moins en pensée commune, celle qui a engendré partout les langues³. Le même résultat est produit dans tous les cas au moment du retour à l'état de veille.

Manger, par contraste, est un événement métaphasique. Il faut, pour manger, ouvrir la bouche, faire entrer de la nourriture, la mâcher et l'avaler. Ce sont, clairement, des phases différentes qui s'accumulent temporellement pour produire le résultat escompté. On ne peut pas bouleverser les étapes. On peut, parfois, ne pas mâcher avant d'avaler, mais on ne peut pas avaler de la nourriture sans ouvrir préalablement la bouche et y faire entrer de la nourriture.

2. Chronologie notionnelle

Il existe, parmi les verbes d'une langue donnée, une hiérarchie sémantique, nommée *chronologie notionnelle*.⁴ Cela veut dire que certains verbes, du fait de leur teneur idéogénique, de leur « matière » lexicale, se

³. Par *pensée commune* (le terme est de G. Guillaume), il faut entendre la pensée de Monsieur / Madame-Tout-le-Monde – autrement dit, les facultés cognitives dont tous les êtres humains sont pourvus (hormis en cas de sévère pathologie congénitale ou acquise) en tant que membres de la même espèce biologique (*Homo sapiens*), indépendamment de leurs talents spéciaux, de leur statut social et de leur héritage culturel.

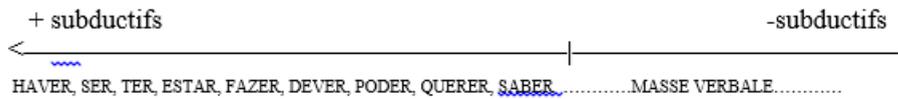
⁴. Ce terme est emprunté à G. Guillaume. Leçon du 20 février 1947. *Leçons de Linguistique*. Vol.14. 1997.

situent dans l'antériorité notionnelle de tous les autres verbes qui représentent un événement (monophasique ou métaphasique).

Être, par exemple, préexiste dans la filiation notionnelle des mots, à *pouvoir*, qui préexiste à *faire* et généralement à tous les verbes spécifiant un procès agi, pu, subi⁵.

Je vous donne tout de suite la chronologie notionnelle des verbes portugais, selon l'analyse que j'en ai faite.

CHRONOLOGIE NOTIONNELLE
(subduction externe)



<p>Verbes en petit nombre et d'un caractère spécial, représentant les conditions d'existence de tout événement</p>	<p>Masse verbale : verbes en grand nombre représentant toute sorte d'événement (monophasique ou métaphasique). P.ex., <i>dormir</i> (« dormir »), <i>chover</i> (« pleuvoir »), <i>comer</i> (« manger »), <u><i>seguir</i></u> (« suivre »), etc.</p>
--	--

Diagramme 1

Gustave Guillaume a nommé *subduction externe* ou *subduction exotérique* la propriété commune des verbes que l'on trouve à gauche de cet axe. Ces termes signifient que l'antériorité notionnelle des verbes placés à gauche sur cet axe est sensible par simple comparaison du sémantème (le signifié lexical) de ces verbes à celui de la grande masse des autres verbes, ceux qui se situent sur la droite de cet axe. Ce sont les *verbes de puissance* – terme guillaumien qui ne doit pas être confondu avec celui de verbes « modalisateurs » (ou « de modalité ») qui appartiennent à ce groupe mais qui ne l'épuisent pas. Il reste à expliquer le choix de ces verbes et l'ordre dans lequel ils sont placés sur l'axe de chronologie notionnelle dont fait état le diagramme 2, car, bien sûr, on ne saurait parler de chronologie notionnelle si cet ordre était arbitraire.

⁵. G. Guillaume. Leçon du 2 décembre 1938. *Leçons de Linguistique*. Vol. 12. 1992.

(représentée par le verbe *ter*) ; 2) l'*existence autonome et tautochrone* (représentée en portugais par le verbe *ser*) ; 1) l'*attribution d'existence* à un moment et/ou à endroit quelconque (représentée par le verbe *haver*).⁸

Le verbe *existir* (exister) semble occuper la première position après le seuil séparateur des verbes de puissance et des verbes ordinaires. Il représente la persistance de la personne cardinale en tant que support spatial obligé de tout événement, mais sans la discuter, sans opérer aucune discrimination concernant soit la nature de l'événement en cause soit le rôle d'opérateur éventuellement attribuable à la personne cardinale. Si je dis que X (*moi, toi, la pluie, le Soleil, l'Europe, la langue portugaise, le boson de Higgs, l'euro, le Minotaure, etc.*) *existe*, je dis seulement que cet X est un site ou être où se trouvent rassemblées sinon toutes à tout le moins une (ou quelques-unes) des conditions d'existence effective de tout événement : *haver, ser, ter, estar, fazer*.

On peut donc exister sans rien *fazer* (faire), mais on ne peut pas exister sans *estar* (être quelque part). Pour *estar* il faut à son tour *ter* (avoir) de quoi exister en continu ne serait-ce que pendant un laps de temps très court. La physique, la plus générale des sciences cosmologiques, appelle « énergie » la grandeur physique qui caractérise l'état d'un système matériel (corps ou particule)⁹ de l'univers et qui est, de manière globale, conservée au cours des transformations. La cosmologie physique contemporaine ne s'arrête pas là. La plupart des cosmologistes attribue l'existence de l'univers ou *cosmos* à une « singularité » gravitationnelle, lieu d'origine d'un "événement" fort obscur (nommé de manière facétieuse *Big Bang*), indescriptible par la physique actuelle, qui aurait eu lieu il y a 13,82 milliards d'années¹⁰, sans que cela préjuge, ajoute-t-on, de l'existence d'un « commencement absolu » à son histoire, car il y a « le mur » ou l'« ère » de Planck. Dans la théorie du *Big Bang*, l'univers (le cosmos), tel que nous le connaissons, a donc un âge fini, calculé à partir de son taux d'expansion et de sa variation depuis le mur de Planck, la période de l'histoire de l'univers au cours de laquelle les quatre interactions (/« forces ») fondamentales étaient unifiées, ce qui empêche de la décrire à l'aide de la relativité générale ou de la physique quantique, puisque ces théories sont incomplètes et ne sont valables que quand la gravitation et les effets quantiques peuvent être étudiés séparément.

Supposons que cela soit vrai. On peut alors dire, en portugais, que *há* (« présent de l'indicatif » du verbe *haver*) cosmos depuis cette date. Quant au verbe *ser* il représente tout corps ou particule, tout phénomène de l'univers dont on peut concevoir l'*existence autonome et tautochrone*. De ce fait, il est la quintessence ou l'épitomé de la notion de réalité.

⁸. L'espace manque pour élucider l'ordonnement des verbes du groupe B.

⁹. *Particule* : « A body so small that, for the purposes of our investigation, the distances between its different parts may be neglected, is called a material particle ». J. Clerk Maxwell.1925 : p.3.

¹⁰. D'après l'interprétation que cette théorie fait des observations du fond diffus cosmologique (le rayonnement fossile micro-ondes du *Big Bang*) obtenues au moyen des satellites WMAP (cf. <http://map.gsfc.nasa.gov/universe/>) et Planck (cf. <http://www.esa.int/ESA>).

3. Auxiliarité

Gustave Guillaume, comme vous le savez, a découvert que les verbes les plus subductifs sont ceux qui ont vocation d'auxiliaires. Et il a découvert aussi qu'il ne suffit pas qu'ils soient très subductifs pour qu'ils deviennent auxiliaires. Cela est une condition nécessaire mais non suffisante. Pour qu'un verbe subductif devienne auxiliaire (ou copule) il faut qu'il subisse temporairement une perte de sa matière notionnelle, une réduction de sa teneur idéogénique. En d'autres termes, pour accéder au statut d'auxiliaire, il faut qu'il fasse l'objet d'une *subduction interne, ésotérique*, parce que, cette fois-ci, elle est intérieure au mot, cachée en lui, et par conséquent difficilement pénétrable :

[La subduction ésotérique, N.E] conduit le verbe non plus seulement au-dessous des autres verbes, mais au-dessous des sens moins subductifs qu'il a, dans le procès même de sa subduction, occupés antérieurement. Autrement dit, elle le fait subductif intérieurement : par rapport à lui-même¹¹. [N.E = note éditoriale]

Autrement dit, la *subductivité* (et, partant, l'auxiliarité) au sens plein du terme, implique *deux axes de subduction*¹² corrélatifs, ce qui peut être figuré comme suit (les mots rayés désignent les verbes qui ne font pas l'objet de l'opération de subduction interne à un stade donné de celle-ci) :

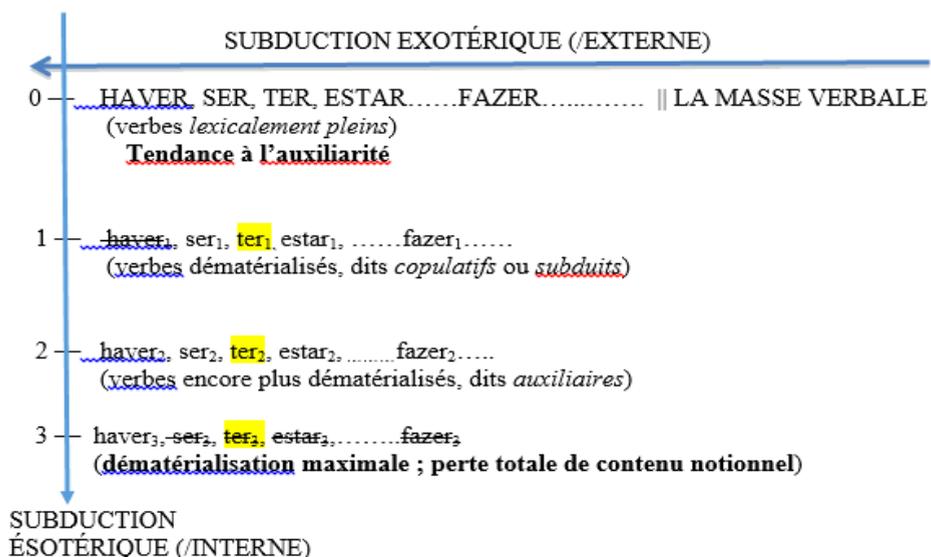


Diagramme 3

¹¹ . G. Guillaume. 1964 : p. 75.

¹² . J'ai emprunté ce terme à A. Joly et D. O'Kelly. 1990 : p. 177.

Un verbe capable de jouer le rôle d'auxiliaire (ou copule) n'est pas seulement un verbe *subductif* – idéogénétiquement placé dans l'antériorité notionnelle – par rapport à la masse des autres verbes (ce dont l'axe horizontal du diagramme 3 est une représentation figurée). Il est aussi un verbe *subduit*, subductif par rapport à lui-même dans un état de subduction moindre (ce dont l'axe vertical du diagramme est une représentation figurée), par subduction interne (c.-à-d. *dématérialisation épisodique et partielle*) de sa matière lexicale pendant son actualisation discursive (ce dont l'axe vertical est une représentation figurée).

En outre, la subduction interne est sujette à variation. En d'autres termes, ces verbes peuvent descendre plus ou moins au-dessous de leur sens lexical, plein. Minimale (notée 1 dans le diagramme), cette descente leur laisse la quasi-totalité ou une grande partie de leur signifié puissanciel. Forte (notée 2 dans le diagramme), elle les vide de la quasi-totalité de leur teneur idéogénétique, de leur matière notionnelle. Maximale (notée 3 dans le diagramme) elle les vide totalement de leur matière notionnelle et du même coup leur interdit de subsister dans la langue comme des mots indépendants. Ils passent alors, le cas échéant, au stade de morphèmes inflexifs (ce qui est le cas du verbe *haver*).

J'avais proposé de traiter la subduction interne de *ser*, *ter* et *estar*, qui sont les trois auxiliaires principaux portugais. Les verbes *ser* et *estar* sont les auxiliaires de la diathèse (ou, si l'on préfère, de la voix) ; le verbe *ter* est un auxiliaire de l'aspect (avec *haver*). Mais je me suis aperçu qu'il s'agit d'une tâche trop ambitieuse pour une communication de 20 minutes. Je vais donc me cantonner dans la description du verbe *ter*. Je vous prie de m'en excuser.

4. *Ter*, verbe lexical

Le signifié de *ter*, comme verbe lexical (/verbe plein), est celui dont font état des énoncés comme, par exemple :

1. **Tenho** um carro.

(J'ai une voiture)

2. **Tenho** dois filhos. Um **tem** dois anos, o outro **tem** quatro anos.

(J'ai deux enfants. L'un a deux ans, l'autre a quatre ans)

3. O filho dele **tem** um doença rara.

(Son fils a une maladie rare)

4. Os accionistas do BPN [Banco Português de Negócios] **tiveram** um bónus com a nacionalização do seu banco.

(Les actionnaires de la BPN [Banque Portugaise d'Affaires] ont eu un bonus avec la nationalisation de leur banque)

5. **Tenho férias em Agosto.**

(J'ai mes vacances en août/J'ai des vacances en août)

6. **Tenho a sexta-feira livre.**

(Je suis libre le vendredi/J'ai mon vendredi pour moi)

7. **Tenho sorte.**

(J'ai de la chance)

8. **A Ana tem uma bela cabeleira.**

(Anne a une belle chevelure)

On se rappellera l'hypothèse faite à la section 2: le signifié de puissance de *ter*, verbe lexical, est celui de *contenance gnomique*. On peut paraphraser ce signifié très abstrait comme suit: « Soit X et Y. Le verbe *ter* caractérise le rapport de interdépendance asymétrique (réelle ou virtuelle) entre X, le contenant, et Y, le contenu ».

On dit souvent que le verbe *ter*, employé dans son sens plein, signifie *possuir* (« posséder »). Mais cela n'est pas exact. On peut remplacer *ter* par *possuir* dans les exemples 1 et 8, voire dans l'exemple 7, et, ce faisant, obtenir des effets de sens approchés. Mais cela ne va pas dans d'autres exemples: 2, 3, 4, 5. Par exemple :

3'. * *O filho dele possui uma doença rara.*

(Son fils possède une maladie rare)

Peut-on dire que les maladies sont *possédées* par des êtres vivants, en particulier les êtres humains? S'il en était ainsi, il n'y aurait pas besoin de médecins, car les malades pourraient se défaire aisément de telles possessions, aussi aisément qu'on peut se défaire d'une voiture en l'abandonnant quelque part, ou d'une chevelure en la rasant. Pour trouver un parasynonyme (un équivalent approché) de *ter* dans *Ela tem uma doença rara*, il faut dire :

3''. *O filho dele sofre de uma doença rara.*

(Son fils souffre d'une maladie rare)

On remarquera en outre qu'il est souvent impossible de lui trouver des substituts dans la masse des verbes ordinaires. La seule voie possible est alors celle, si l'on veut maintenir la même visée de discours, qui consisterait à construire des énoncés entièrement différents, parmi lesquels certains seraient vraisemblablement considérés comme bizarres. Par exemple :

2'. *Procriei dois filhos e reconheço legalmente esse facto. Um vive há dois anos, o outro vive há quatro.*

(J'ai procréé deux enfants et je reconnais légalement ce fait. L'un vit depuis deux ans, l'autre vit depuis quatre ans)

5. La subduction interne de *ter*

L'hypothèse psychomécanique de départ que j'ai adoptée nous conduit, à partir du sémantème du verbe lexical *ter* d'où, par subduction ésotérique, doit pouvoir être dérivé le signifié de *ter* auxiliaire. Ainsi, le processus de subduction interne de *ter* se laisse analyser comme suit :

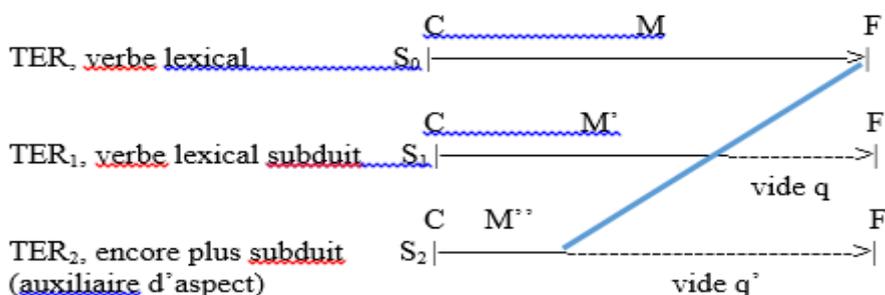


Diagramme 4

où C(ommencement) —>F(in) représente l'idéogénèse (l'idéation notionnelle) de *ter* à l'état S₀ (celui de verbe plein) : M = matière lexicale = 1 ; à l'état S₁ (celui de verbe subduit) : M' + q = 1 ; et à l'état S₂ (celui de verbe encore plus subduit) : M'' + q' = 1.

Ainsi, les formes subduites de *ter* sont caractérisées par une matière lexicale réduite d'un certain *quantum* (q ou q') et par une forme grammaticale (F), morphogénétique, complète. Comparer TER₀ = M + F avec TER₁ = M (-q) + F et TER₂ = M (-q') + F.

5.1. *Ter*, verbe lexical partiellement dématérialisé

Le 1^{er} degré de la dématérialisation épisodique de *ter*, noté S₁ dans le diagramme 4 et exemplifiée dans les énoncés ci-dessous, exprime un sens de *ter* qui n'est manifestement pas celui de *ter* verbe lexical, plein.

9. (a). **Tenho pena**, mas nada posso fazer por si.
(Je regrette, mais je ne peux rien faire pour vous)
- (b). **Tenho receio** que me aconteça o mesmo.

- (J'ai peur qu'il m'arrive la même chose)
(c). **Tenho planos para o fim de semana.**
(J'ai des plans pour cette fin de semaine)
(d). *Não sei o que fazer* : **tenho dúvidas.**
(Je ne sais que faire : j'ai des doutes)
(e). **Tenho dores de cabeça**
(J'ai mal à la tête)

10. (a). **Tenho falta de cálcio.**
(*litt.* J'ai manque de calcium, c.-à-d. Je manque de calcium)
(b). **Tenho falta de paciência**
(*litt.* J'ai manque de patience, c.-à-d. Je manque de patience)

Encore une fois, il n'est pas possible de soutenir que le signifié de *ter* dans ces exemples est celui de *possuir*. Le « manque de calcium » et le « manque de patience », par exemple, ne sont pas des choses qu'on *possui* (« possède »). Mais on ne peut pas non plus soutenir, semble-t-il, qu'on est ici en présence du verbe *ter* tout court. La raison en est qu'on peut remplacer ces constructions *ter + nom-substantif* (ou *syntagme nominal*) par des verbes lexicaux, pleins: 9.a. *lamentar* (regretter); 9.b. *temer, recear* (craindre); 9.c. *planear, projectar* (planifier, projeter); 9.d. *duvidar* (se douter); 9.e. *sofrer* (souffrir); 10.a. et 10.b. *faltar* (manquer).

Cela étant, il semble que le verbe lexical *ter* s'est rétréci ou – ce qui revient au même – qu'il a perdu une partie de son extension (très large, on l'a vu), alors que sa compréhension a augmentée en proportion. Son signifié dans des constructions de ce type peut être paraphrasé comme suit : « X (référable à la personne humaine) entretient Y (référable à une entité mentale : un *quale*, un percept, une image, une idée, une émotion, un sentiment, un jugement, une conception, etc.) dans son for intérieur ». Je qualifierai de *subduit* ce signifié de *ter*. En d'autres termes, à l'issue du premier degré de subduction interne de *ter*, son signifié devient moins général et moins indifférencié, ou ce qui revient au même, plus particulier, vu que le vide crée par le quantum *q* de matière notionnelle qu'il a perdu est aussitôt rempli par une matière notionnelle qui réduit son extension de départ.

5.2. *Ter, verbe auxiliaire*

Le 2^e degré de la dématérialisation épisodique de *ter*, noté S₂ dans le diagramme 4, vide encore davantage le verbe lexical *ter* de sa matière notionnelle, mais cette fois-ci le résultat n'est pas celui de réduire l'extension du verbe lexical *ter* et de « densifier » sa compréhension dans un domaine circonscrit au for intérieur de la conscience. Au terme de 2^e degré de

dématérialisation épisodique, le verbe *ter* subit une réduction énorme de son extension et sa compréhension augmente également dans la même proportion. Avant d'examiner de plus près ces effets, il convient d'en donner quelques exemples :

11. (a). **Tenho estacionado** o meu carro na rua.

(J'ai stationné ma voiture dans la rue jusqu'à maintenant)

(b). Eu **tinha planeado** as minhas férias para Agosto.

(J'avais programmé mes vacances pour le mois d'août)

(c). No ano que vem, o meu primo **terá acabado** a sua licenciatura em bioquímica.

(L'année prochaine, mon cousin aura fini sa licence en biochimie)

(d). *A variabilidade climática **tem tido** efeitos maiores ou menores e duráveis.*

(La variabilité climatique a eu des effets plus ou moins grands et durables)

À la forme verbale composée, auxiliaire *ter* + *participle détensif d'un verbe lexical*, incombe la charge d'indiquer :

1) que l'événement exprimé par le verbe lexical (*v.l*) est conçu, rétrospectivement, comme révolu (d'où le nom de participle « passé » que la tradition grammaticale a donné à la forme du participle détensif) ;

2) que le temps d'univers – quel que soit sa représentation modale : le temps diffluent et indivis (au mode quasi-nominal) ; le temps descendant indivis ou le temps ascendant indivis (au mode subjonctif) ; le temps descendant et le temps ascendant divisés en époques (il y en a trois au mode indicatif portugais) – est celui qui est exprimé par le verbe auxiliaire (*aux.*) ;

3) que la personne-support (notée \wedge) de l'événement (exprimée, elle aussi, par l'auxiliaire) est située dans l'extériorité ultérieure à l'événement, dans sa séquelle, autrement dit dans sa transcendance. Tout cela peut être résumé schématiquement dans un diagramme :

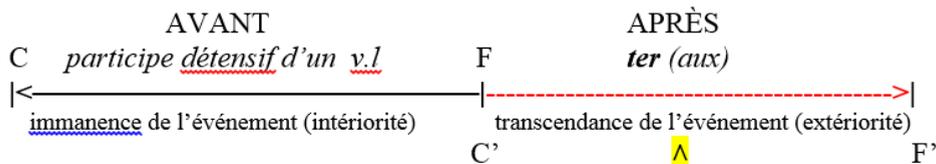


Diagramme 5

Cette forme, celle de l'*aspect transcendant* d'un verbe lexical quelconque (y compris le verbe lexical *ter*), ne pouvant pas être expliquée en détail faute d'espace, je me limiterai ici à souligner l'état de dématérialisation épisodique de l'auxiliaire *ter* qui en fait partie.

L'auxiliaire *ter* emporte avec soi, par subduction ésotérique de 2^e degré, la notion d'un *après*, d'une transcendance de l'événement en cause et d'une prise en charge par le sujet du résultat qui lui est attaché. Ce qui revient à dire que la forme composée de l'auxiliaire *ter* + participe détensif d'un verbe lexical signifie : la *séquelle d'un événement (concevable, possible ou actuel) et la prise en charge de la sommation (itérative ou globalisée) des effets qui lui sont inhérents par sa personne-support*. Tel est son signifié puissanciel.

5.3. Retour sur les degrés de la subduction interne de *ter*

Ce signifié n'est pas identique à celui du verbe lexical, plein, *ter*, bien qu'il lui soit toujours lié. Il s'en est éloigné à la suite de deux degrés de dématérialisation épisodique du signifié du verbe lexical *ter*.¹³ Le premier degré de dématérialisation du verbe lexical *ter* crée un verbe moins extensif et plus compréhensif. Le deuxième degré de dématérialisation, celui qui engendre l'auxiliaire, crée un verbe encore moins extensif et plus compréhensif. Du rapport asymétrique de contenance gnomique entre deux entités quelconques, X et Y, que le verbe *ter* représente à son degré plein, l'auxiliaire *ter* ne retient plus que l'image des positions respectives de X et Y dans le temps d'univers : celle d'Y, la durée d'un événement entièrement accompli (dans un avant) et celle d'X, un moment de la phase qui en résulte (dans un après), où siège la personne-support intra-verbale de l'événement en cause, dont le sujet pronominal ou nominal de la phrase aura charge d'explicitier, le cas échéant, la teneur sémantique.

Ainsi, par subduction interne, on est passé successivement de

(i) la notion de *contenance* entendue à son degré maximal d'extension (c.-à-d. la *contenance gnomique*), celle où X, le contenant, et Y, le contenu, sont représentés en langue comme référables à des êtres les plus divers (S₀ : ex.1-8), à celle

(ii) de contenance bien moins extensive, où X est représenté en langue comme se rapportant à la personne humaine et plus particulièrement au for de la conscience, alors qu'Y est représenté en langue comme se rapportant à toute sorte d'entité mentale (S₁ : ex. 9-10) ; puis à celle

¹³. Il ne faut pas confondre la subduction interne, en tant que dématérialisation épisodique et partielle d'un mot prédicatif, avec la dématérialisation totale et permanente, en tant que résultat d'un processus historique – p.ex., celui qui a engendré l'article, nom-substantif dématérialisé. Celle-ci est un phénomène diachronique, celle-là un phénomène synchronique, bien qu'il ait aussi une dimension diachronique. La dématérialisation épisodique et partielle de *ter* s'est développée historiquement à partir de son sens plein. Il en va de même pour les autres verbes de puissance du groupe A et pour d'autres verbes subductifs dont je n'ai pas parlé – e.g. *andar* (« marcher »), *ir* (« aller »), *vir* (« venir »).

(iii) de contenance encore moins extensive, où Y est représenté en langue comme se rapportant à un événement révolu, et X est représenté comme se rapportant à la position occupée dans le temps d'univers par la séquelle dudit événement et, dans celle-ci, par sa personne-support (S₃: ex. 11).

6. Résumé du verbe *ter*

En résumé : le signifié de *ter* au degré plein représente un rapport temporel asymétrique qui s'établit entre une entité prise au titre de contenant (X) et une entité prise au titre de contenu (Y). Par subduction interne (/dématérialisation épisodique et partielle) ce rapport peut se rétrécir à des degrés divers, qui sont représentés – au-delà du degré plein – par les signifiés suivants (au lieu de ≈, lire « équivalent approché de »):

1. *Verbe subduit*. X (représentant le for intérieur de la personne humaine) « ter » (≈ entretient) Y (entité ou occurrence mentale).

2. *Verbe encore plus subduit (auxiliaire d'aspect transcendant)*. X (entité référible à la personne-support d'un événement) « ter » (≈ occupe) une position dans le temps d'univers qui résulte – et, partant, qui est au-delà – de celle de Y (le temps impliqué d'un événement révolu).

La conclusion qu'on peut en tirer, c'est que l'actualisation du verbe *ter* (dont l'état puissanciel, en langue, est représenté par une ligne pointillée dans le diagramme 6), livre trois résultats différents selon le moment où son idéogénèse est interceptée :

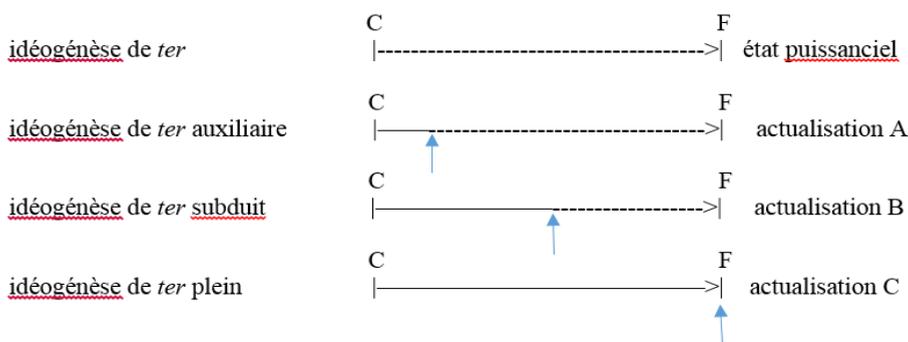


Diagramme 6

BIBLIOGRAPHIE

- Aristote (1856). *Réthorique*. Traduit par Norbert Bonafous. Paris. A. Durand, Librairie. Guillaume, Gustave (1964). *Langage et Science du Langage*. Paris, Nizet, et Québec, Presses de l'Université Laval.
- (1992). *Leçons de Linguistique*. Vol.12. Québec, Presses de l'Université Laval, et Lille, Presses Universitaires de Lille.
- (1997). *Leçons de Linguistique*. Vol.14. Québec, Presses de l'Université Laval, et Paris, Librairie C. Klincksieck.
- Hirtle, Walter (1967). *The Simple and Progressive Forms*. Québec, Presses de l'Université Laval.
- (2007). *Lessons on the English Verb. No Expression without Representation*. Montreal & Kingston. McGill-Queen's University Press.
- Joly, André et O'Kelly, Dairine (1990). *Grammaire systématique de l'anglais*. Paris. Nathan.
- Maxwell, J. Clerk (1925). *Matter and Motion*. London. The Sheldon Press.

LA SYNTAXE EST-ELLE DÉTERMINÉE PAR LE SENS ? UNE CORRÉLATION STATISTIQUE ENTRE PRÉDISPOSITION PRÉDICATIVE ET GRADATION COMME INDICE POSSIBLE

DANIEL HENKEL¹

ABSTRACT. *Is syntax determined by semantics? A statistical correlation between predicative predisposition and degree modification as a possible indication.* In two corpora in English and in French of $\pm 10,000$ words, it was observed that the number of occurrences of adnominal (attributive) adjectives was roughly 4 times greater than the number of predicative adjectives, and that the frequency of intensifiers was much higher among the latter (25-30% vs 10%). In two tagged corpora of around 5m words each, Python regex formulae were used to inventory the occurrences of 250 common adjectives. Spearman's correlation test indicated a relatively strong correlation between predicative predisposition and the frequency of degree modifiers. A graphical representation of certain semantic families shows that they tend to share common syntactic predispositions.

Keywords: *adjective, English, French, corpus, contrastive study*

REZUMAT. *Este sintaxa determinată de sens? O corelație statistică între predispunere predicativă și gradare ca indice posibil.* În două corpusuri în engleză și în franceză de $\pm 10\ 000$ de cuvinte s-a observat că ocurențele adjectivelor nominale (epitete) erau de patru ori mai numeroase decât ocurențele predicative și că procentul de gradare era mai ridicat printre cele din urmă (25-30 % vs 10 %). În două corpusuri etichetate de aproximativ 5 milioane de cuvinte, expresiile raționale (regex) au servit la inventarierea ocurențelor a 250 de adjective frecvente. Testul Spearman a indicat o corelație semnificativă între predisunerea predicatelor și frecvența mărcilor de gradare. Reprezentarea grafică a unor familii semantice arată că acestea cunosc aceeași predispunere sintactică.

Cuvinte cheie: *adjectiv, engleză, franceză, corpus, studiu contrastiv*

¹ Docteur en linguistique, Professeur agrégé de linguistique anglaise, Université Paris IV-Sorbonne, CeLiSo EA 7332 E-mail: henkel.daniel@gmail.com

Introduction

La syntaxe des adjectifs en anglais et en français a déjà été étudiée dans une perspective guillaumienne, notamment par Garnier et Guimier (1987), qui postulent quatre interprétations possibles selon le moment où un adjectif épithète devient conceptuellement incident au substantif, avec des répercussions différentes dans la syntaxe des deux langues étudiées. Les résultats que nous présentons ici ne permettent ni de confirmer ni d'infirmier les conclusions auxquelles ces auteurs sont parvenus, notre analyse corrobore, cependant, l'idée guillaumienne d'une logique conceptuelle antérieure à la syntaxe, ou, dit autrement, celle d'une syntaxe « génétique » chronologiquement antérieure à la syntaxe « de résultat », dans la mesure où elle démontre l'existence d'une corrélation entre le sémantisme des adjectifs et leur fonctionnement syntaxique. En particulier, le fait que certaines familles sémantiques, comme les adjectifs de couleur ou décrivant des états psychiques, partagent un même profil syntaxique suggère fortement que la syntaxe de ces adjectifs est, pour ainsi dire, programmée génétiquement par leur sémantisme. En outre, le fait que certains adjectifs soient prédisposés à la fonction adnominale (ou épithète)², et d'autres à la fonction prédicative (ou attributive), laisse supposer qu'il existe pour chacune de ces fonctions syntaxiques un fondement sémantique différent.

Étant donné qu'elles proviennent de corpus littéraires des XIX^e-XX^e siècles, les observations dont nous faisons état ici sont valables pour la langue écrite, littéraire de cette période. Des recherches sur d'autres corpus seront nécessaires pour savoir dans quelle mesure elles sont généralisables à d'autres registres, à d'autres périodes, et, partant, à la langue elle-même en tant que système.

Observations initiales

Les interrogations auxquelles nous chercherons ici à apporter quelques éléments de réponse sont nées³ de la confrontation de deux corpus bilingues⁴,

² Il existe un risque de confusion dans la mesure où le terme « *attributive adjective* » en anglais correspond en français à l'adjectif « *épithète* » et non à la fonction d'attribut du sujet. Nous suivons ici l'usage français en ce qui concerne les termes « *épithète* » et « *attribut* », et ferons appel, pour lever toute ambiguïté potentielle, aux termes « *adnominal* » pour les adjectifs présents au sein d'un syntagme nominal (« *épithètes* »), et « *prédicatif* » pour ceux introduits par un verbe copule (« *attributs du sujet* »).

³ Cet article reprend dans ses grandes lignes, tout en l'augmentant de quelques résultats nouveaux, l'une des analyses présentées dans notre thèse de doctorat *L'adjectif en anglais et en français* (Henkel (2014), p. 345 sqq.).

⁴ Constitués d'une vingtaine de textes traduits de l'anglais en français (Ballard et al., 1988), et d'un même nombre de textes traduits du français en anglais (Joly & O'Kelly, 1993). Le choix des corpus traduits s'explique par l'un de nos objectifs qui était, en recensant tous les paramètres contextuels dans les textes de départ, de chercher d'éventuelles corrélations entre ceux-ci et les traductions auxquels les adjectifs avaient donné lieu lors du passage d'une langue à l'autre.

d'environ 10 000 mots chacun. Nous avons recensé, en anglais, 346 occurrences d'adjectifs en fonction adnominale, dont 30 comportant des marques de gradation (8,7%), et 112 occurrences d'adjectifs en fonction prédicative, assorties à 35 marques de gradation (31,3%). En français, nous avons trouvé 408 occurrences adnominales, dont 36 avec des marques de gradation (8,8%) et 82 occurrences prédicatives comportant 21 marques de gradation (25,6%).

À la lumière de ce premier recensement, il semblerait que dans chaque langue la fonction adnominale domine globalement, mais est-ce le cas pour tous les adjectifs à titre individuel ? Par ailleurs, est-ce un hasard si la fréquence des marques de gradation est plus élevée parmi les occurrences prédicatives ?

Afin d'obtenir des résultats plus fiables que nos petits échantillons de départ ne le permettaient, et comparables d'une langue à l'autre, nous avons réuni dans chaque langue, selon un protocole⁵ commun, 50 œuvres des XIX^e-XX^e siècles, de 50 auteurs différents, d'environ 100 000 mots chacun, soit 5 millions de mots environ. Chaque corpus a été étiqueté par catégories grammaticales par le logiciel *TreeTagger*, et importé dans le concordancier *TextSTAT*.

Récolte de données

Les occurrences des 250 adjectifs les plus fréquents dans chaque corpus⁶ ont ensuite été inventoriées de manière exhaustive afin de calculer ensuite la prédisposition de chaque adjectif à fonctionner de manière adnominale ou prédicative⁷, et sa réceptivité aux marques de gradation. Pour ce faire, nous avons rédigé les formules suivantes ("*regular expressions*" ou "*regex*" en anglais) visant chacun de ces paramètres⁸.

Pour l'anglais :

Fonction adnominale :

⁵ Cf. Henkel, 2014 : 23, sqq.

⁶ Étant donné que les adjectifs présents dans nos échantillons manuels de départ, pour lesquels nous avons calculé les profils dans un premier temps (Henkel, 2014), ne sont pas nécessairement les plus représentatifs, pour la présente étude, nous avons préféré prendre comme base de travail les 250 adjectifs les plus fréquents.

⁷ Quoique ces deux fonctions ne constituent pas la totalité de la syntaxe adjectivale, d'après nos estimations elles représentent plus de 85 % des occurrences, ce qui suffit, à notre sens, à donner un aperçu global et représentatif.

⁸ Lors du premier recensement de ce type que nous avons effectué pour les adjectifs présents dans nos échantillons de départ (cf. note 6, supra), nous avons vérifié la fiabilité des résultats obtenus par recensement automatique en les comparant à des relevés manuels sur plusieurs adjectifs témoins (cf. Henkel, 2014 : 352, sqq.). Ces vérifications nous ont permis de constater que les recherches par *regex* ont tendance à sous-estimer légèrement le nombre total d'occurrences, sans compromettre significativement le résultat global. En règle générale, plus le résultat est élevé, plus il est fiable, si bien que les résultats les moins fiables sont les plus petits, et, de ce fait, ceux qui pèsent le moins dans le calcul de nos indices.

- ADJ((e?r)|(e?st))?\S+(((,/)|(\S+/CC))?\S+/RB\S?){0,3}(\S+/((VV(N|G))|(JJ\S?))){0,2}\S+/NNS?

à savoir : l'adjectif (ADJ), portant *facultativement* une flexion comparative ou superlative (((e?r)|(e?st))?), suivie *facultativement* de 0 à 2 adjectif(s) ou participe(s) (\S+/((VV(N|G))|(JJ\S?))), une virgule ou une conjonction de coordination ((,/)|(\S+/CC))?, 0 à 3 adverbes (\S+/RB\S?){0,3}, et suivie *obligatoirement* d'un nom au singulier ou au pluriel (\S+/NNS?). Voici un échantillon d'exemples récoltés au moyen de cette formule en y insérant l'adjectif « fine » :

- *Toward*/_{IN} *the*/_{DT} *middle*/_{NN} *of*/_{IN} *a*/_{DT} *fine*/_{JJ} *afternoon*/_{NN} *in*/_{IN} *early*/_{JJ} *September*/_{NP} *Dr.*/_{NP} *Hargrave*/_{NP} *and*/_{CC} *his*/_{PP\$} *daughter-in-law*/_{NN} *drove*/_{VVD} *to*/_{TO} *the*/_{DT} *railway*/_{NN} *station*/_{NN} (*D.G. Philips, The Second Generation*)
- (...) *and*/_{CC} *on*/_{IN} *the*/_{DT} *downward*/_{JJ} *slope*/_{NN} *of*/_{IN} *her*/_{PP\$} *fine*/_{JJ} *aquiline*/_{JJ} *nose*/_{NN} *she*/_{PP} *wore*/_{VVD} *spectacles*/_{NNS} (...) (*G.F.H. Atherton, The Sisters-in-Law*)
- (...) *and*/_{CC} *she*/_{PP} *was*/_{VBD} *dressed*/_{VVN} *in*/_{IN} *the*/_{DT} *finest*/_{JJS} *and*/_{CC} *most*/_{RBS} *richly*/_{RB} *embroidered*/_{VVN} *deerskin*/_{NN} (*J.A. Altsheuler, The Scouts of the Valley*)

Fonction prédicative :

- /VB\S?(\S+/RB\S?){0,3}(\S+/PP)?((\S+/RB\S?){0,3}(\S+/JJ\S?) (\S+/CC)?){0,2}(\S+/RB\S?){0,3} ADJ((e?r)|(e?st))?\S+ \S+/[^ (N|)]

à savoir : le verbe « BE » (/VB\S?), suivi *facultativement* de 0 à 3 adverbes ((\S+/RB\S?){0,3}, suivis *facultativement* d'un pronom personnel, suivi *facultativement* de 0 à 3 adverbes ((\S+/RB\S?){0,3}, d'un adjectif (\S+/JJ\S?) et d'une conjonction de coordination (\S+/CC), suivie *facultativement* de 0 à 3 adverbes ((\S+/RB\S?){0,3}, et enfin suivie *obligatoirement* de la forme recherchée ADJ((e?r)|(e?st))?\S+, et à condition qu'aucun adjectif ou nom ne se trouve immédiatement après (\S+/[^ (N|)]). Voici quelques exemples récoltés avec cette formule en y insérant l'adjectif « strong » :

- (...) *since*/_{IN} *the*/_{DT} *case*/_{NN} *for*/_{IN} *the*/_{DT} *prosecution*/_{NN} *was*/_{VBD} *so*/_{RB} *overwhelmingly*/_{RB} *strong*/_{JJ} *that*/_{IN/that} *it*/_{PP} *was*/_{VBD} *not*/_{RB} *necessary*/_{JJ} *to*/_{TO} *bring*/_{VV} *forward*/_{RB} *all*/_{PDT} *the*/_{DT} *facts*/_{NNS} (*A.C. Doyle, The Return of Sherlock Holmes*)
- (...) *physically*/_{RB} *I*/_{PP} *am*/_{VBP} *much*/_{RB} *bigger*/_{JJR} *and*/_{CC} *stronger*/_{JJR} *than*/_{IN} *I*/_{PP} *was*/_{VBD} (*Z. Grey, The Desert of Wheat*)
- " /_{PP} *do*/_{VVP} *hope*/_{VV} *it*/_{PP} *is*/_{VBZ} *nothing*/_{NN} *serious*/_{JJ} /, " /_{PP} *she*/_{PP} *said*/_{VVD} /_{SENT} " /_{PP} *is*/_{VBZ} *he*/_{PP} *usually*/_{RB} *strong*/_{JJ} ? /_{SENT} " /_{PP} " /_{PP} *Quite*/_{RB} *strong*/_{JJ} /, " /_{PP} *said*/_{VVD} *Philip*/_{NP} (*G. Stratton-Porter, A Girl of the Limberlost*)

Réceptivité à la gradation⁹ :

- (((((very)|(so)|(too)|(mo((re)|(st))|(le((ss)|(ast)))))/rb\S?
ADJ)|(ADJ((e?r)|(e?st))))/

à savoir : l'adjectif (ADJ) ou bien précédé d'une des formes « *very* », « *so* », « *too* », « *more* », « *most* », « *less* » ou « *least* », ou bien portant une flexion comparative ou superlative ((e?r)|(e?st)). Voici quelques exemples de l'adjectif « *common* » recensés en utilisant cette formule :

- *That*/_{DT} *is*/_{VBZ} *a*/_{DT} *very*/_{RB} *common*/_{JJ} *attitude*/_{NN} *with*/_{IN} *a*/_{DT} *great*/_{JJ} *majority*/_{NN} *of*/_{IN} *the*/_{DT} *people*/_{NNS} *of*/_{IN} *England*/_{NP} *to*/_{NN} *day*/_{NN} (R. Connor, *The Major*)
- (...) *and*/_{CC} *only*/_{RB} *the*/_{DT} *commoner*/_{JJR} *dark*/_{JJ} *green*/_{JJ} *variety*/_{NN} *,*/_, *which*/_{WDT} *is*/_{VBZ} *frequently*/_{RB} *spurious*/_{JJ} *,*/_, *is*/_{VBZ} *seen*/_{VVN} *here*/_{RB} (A.J. Rees, *The Hand in the Dark*)
- *It*/_{PP} *is*/_{VBZ} *the*/_{DT} *commonest*/_{JJS} *mistake*/_{NN} *in*/_{IN} *the*/_{DT} *world*/_{NN} *.*/_{SENT} *We*/_{PP} *are*/_{VBP} *simple*/_{JJ} *creatures*/_{NNS} *,*/_, *Grizel*/_{NP} (J.M. Barrie, *Tommy and Grizel*)

Les formules analogues en français sont différentes pour deux raisons. D'abord parce que la syntaxe du français est différente, ainsi, par exemple, pour les occurrences adnominales il a fallu concevoir deux formules, l'une en antéposition, l'autre en postposition¹⁰. D'autres différences s'expliquent par le fait que le jeu d'étiquettes de *TreeTagger* est différent pour les deux langues : les adjectifs portent l'étiquette /JJ en anglais et /ADJ en français, les adverbes sont étiquetés /RB et /ADV respectivement, etc. Surtout, il n'existe pour le français aucune étiquette spécifique pour le verbe « *être* », comparable à /VB en anglais pour le verbe « *be* », ce qui nous a obligé à intégrer dans notre formule visant les occurrences prédicatives la totalité du paradigme flexionnel du verbe « *être* »¹¹. Voici les formules que nous avons employées en français suivies d'exemples représentatifs :

Fonction adnominale (antéposition) :

- ADJe?s?/\S+(((/PUN)|(\S+/KON))?(\S+/ADV){0,3} \S+/ADJ){0,2} \S+/NOM

⁹ Les marqueurs de gradation que nous avons choisi de rechercher en anglais et en français ne sont pas les seuls possibles, mais ont l'avantage de former des séries biunivoques entre les deux langues, contrairement à « *especially* », « *definitely* », « *really* », « *drôlement* », « *singulièrement* », « *vachement* », etc. Ainsi les taux de gradation que nous indiquons « *très/very* », « *si/so* », « *trop/too* », « *plus/more/most* » et « *moins/less/least* » se veulent indicatifs, non exhaustifs. D'après nos estimations (Henkel, 2014 : 350) il paraît légitime de supposer que les adjectifs dont le taux indicatif dépasse les 30 %, ont en réalité un taux de gradation plus proche des 50 %.

¹⁰ En outre, en raison de la variation morphologique, nous avons dû prévoir au minimum deux et parfois jusqu'à 5 formes différentes (« *nouveau* », « *nouveaux* », « *nouvel* », « *nouvelle* », « *nouvelles* »).

¹¹ Un étiquetage par lemme aurait permis de résoudre ce problème différemment, mais, de fait, le corpus dont nous nous sommes servi ne comportait que des étiquettes de catégorie grammaticale.

à savoir : l'adjectif (ADJ), portant *facultativement* les marques du féminin et/ou du pluriel (e?s?), suivi *facultativement* de 0 à 2 séquences contenant une virgule ou une conjonction de coordination ((,/PUN)|(\S+/KON))?, 0 à 3 adverbe(s) ((\S+/ADV){0,3}) et un deuxième adjectif (\S+/ADJ), et suivi *obligatoirement* d'un nom (\S+/NOM). Voici quelques exemples avec « long » :

- *des*/PRP:det *raies*/NOM *tuberculées*/ADJ ,/PUN *à*/PRP *museau*/NOM *pointu*/ADJ ,/PUN *à*/PRP *queue*/NOM *longue*/ADJ *et*/KON *déliée*/ADJ ,/PUN *armées*/VER:pper *d'*/PRP **un**/DET:ART **long**/ADJ **aiguillon**/NOM **dentelé**/VER:pper (J. Verne, 20 000 lieues sous les mers)
- *Hélas*/INT !/SENT *écrasés*/VER:pper *par*/PRP **une**/DET:ART **trop**/ADV **longue**/ADJ **et**/KON **trop**/ADV **cruelle**/ADJ **oppression**/NOM ,/PUN *ils*/PRO:PER *n'*/ADV *osèrent*/VER:simp *pas*/ADV *remuer*/VER:infi (Émile De Laveleye, La péninsule des Balkans)
- *Les*/DET:ART *idées*/NOM (...) *sont*/VER:pres *géniales*/ADJ *quand*/KON *elles*/PRO:PER *sortent*/VER:pres *du*/PRP:det *cerveau*/NOM ,/PUN *après*/KON **de**/PRP **longues**/ADJ **et**/KON **laborieuses**/ADJ **méditations**/NOM (A. Galopin, Mémoires d'un cambrioleur retiré des affaires)

Fonction adnominale (postposition) :

- /NOM((\S+/ADV){0,3} \S+/ADJ((,/PUN)|(\S+/KON)))?{0,2}
(\S+/ADV){0,3} ADJe?s?/

à savoir : l'adjectif (ADJ), portant *facultativement* les marques du féminin et/ou du pluriel (e?s?), précédé *facultativement* de 0 à 3 adverbes ((\S+/ADV){0,3}) et/ou d'une séquence contenant 0 à 3 adverbe(s) ((\S+/ADV){0,3}), un deuxième adjectif (\S+/ADJ), une virgule ou une conjonction de coordination ((,/PUN)|(\S+/KON))?, et précédé *obligatoirement* d'un nom (/NOM). Voici quelques exemples représentatifs contenant l'adjectif « sérieux » :

- **Un**/DET:ART **examen**/NOM **sérieux**/ADJ *du*/PRP:det *livre*/NOM *eût*/VER:subi *en*/PRP *effet*/NOM *montré*/VER:pper *six*/NUM *différents*/ADJ *genres*/NOM *d'*/PRP *esprit*/NOM (R. Roussel, Locus Solus)
- *Cette*/PRO:DEM *petite*/NOM *me*/PRO:PER *fit*/VER:simp *impression*/NOM *par*/PRP **sa**/DET:POS **figure**/NOM **calme**/ADJ **et**/KON **sérieuse**/ADJ ./SENT (E. LeRoy, Le moulin du Frau)
- *l'*/DET:ART *ignorance*/NOM *des*/PRP:det *commentateurs*/NOM (...) *a*/VER:pres *altéré*/VER:pper *pendant*/PRP *des*/PRP:det *siècles*/NOM *l'*/DET:ART *esprit*/NOM **de**/PRP **textes**/NOM **bien**/ADV **autrement**/ADV **sérieux**/ADJ *que*/KON *ceux*/PRO:DEM *des*/PRP:det *partitions*/NOM *musicales*/ADJ (G. Sand, Autour de la table)

Réceptivité à la gradation :

- ((très)|(si)|(trop)|(plus)|(moins))/ADV ADJe?s?/

à savoir : l'adjectif recherché, portant facultativement les marques du féminin et/ou du pluriel et précédée de « *très* », « *si* », « *trop* », « *plus* » ou « *moins* ». Voici quelques exemples représentatifs de « *doux* » :

- *Sa*/_{DET:POS} *voix*/_{NOM} *devint*/_{VER:simp} *très*/_{ADV} *douce*/_{ADI} ./_{SENT} (*V. Hugo, Quatre-vingt-treize*)
- *Omer*/_{NAM} *Héricourt*/_{NAM} *quitta*/_{VER:simp} *la*/_{DET:ART} *chambre*/_{NOM} *conjugale*/_{ADJ} ,/_{PUN} *pour*/_{PRP} *cacher*/_{VER:inf} *les*/_{DET:ART} *larmes*/_{NOM} *de*/_{PRP} *la*/_{DET:ART} *plus*/_{ADV} *douce*/_{ADI} *émotion*/_{NOM} (*P. Adam, Au soleil de juillet*)
- *Le*/_{DET:ART} *parfum*/_{NOM} *de*/_{PRP} *la*/_{DET:ART} *rose*/_{NOM} *en*/_{PRO:PER} *serait*/_{VER:cond} -/_{PUN} *il*/_{PRO:PER} *moins*/_{ADV} *doux*/_{ADI} ?/_{SENT} (*A. Dumas, Création et rédemption*)

Fonction prédicative :

- ((suis)|(est?))(so((mmes)|(nt)))(êt((re)|(es)))(étai(s|((en)?t)))(éti((ons)|(ez)))(fu(s|((ren)?t)))(fû(m|t)(es)?)(soi(s|((en)?t)))(soy((ons)|(ez)))(fusse(s|nt)?)(fussi((ons)|(ez)))(serai?(s|((en)?t)?)(seri?((on(s|t)|(ez)))(ét(é(ant))))/VER\S+(-/PUN \S+/PRO\S+)?((\S+/ADV){0,3} \S+/ADJ \S+/KON)?(\S+/ADV){0,3} ADJe?s?/\S+ \S+/[^N]

à savoir : le verbe « être », suivi *facultativement* d'un pronom sujet introduit par un trait d'union (-/PUN \S+/PRO\S+)?, de 0 à 3 adverbes (\S+/ADV){0,3}, ainsi que d'une séquence *facultative* comprenant 0 à 3 adverbes, un adjectif et une conjonction de coordination ((\S+/ADV){0,3} \S+/ADJ \S+/KON)?, et suivie *obligatoirement* de l'adjectif recherché, portant *facultativement* les marques du féminin et/ou du pluriel, et précédé *facultativement* de 0 à 3 adverbes. Voici quelques occurrences de « *sensible* » retrouvées grâce à cette formule :

- *on*/_{PRO:PER} *est*/_{VER:pres} *sensible*/_{ADI} ,/_{PUN} *soupçonneux*/_{ADJ} ,/_{PUN} *jaloux*/_{ADJ} *quand*/_{KON} *on*/_{PRO:PER} *aime*/_{VER:pres} *beaucoup*/_{ADV} (*P. Lemay, Picounoc le maudit*)
- *Pourquoi*/_{NOM} *serais*/_{VER:cond} -/_{PUN} *je*/_{PRO:PER} *si*/_{ADV} *sensible*/_{ADI} ?/_{SENT} *poursuivit*/_{VER:simp} -/_{PUN} *il*/_{PRO:PER} (*G. Ohnet, La grande marnière*)
- *Les*/_{DET:ART} *plaisirs*/_{NOM} *simples*/_{ADJ} *sont*/_{VER:pres} *moins*/_{ADV} *vifs*/_{ADJ} *et*/_{KON} *moins*/_{ADV} *sensibles*/_{ADI} ,/_{PUN} *il*/_{PRO:PER} *est*/_{VER:pres} *vrai*/_{ADJ} (*M. Bathild Bouniol, Les rues de Paris*)

Calcul des profils syntaxiques

Les résultats de notre enquête exprimés en nombre total d'occurrences, sont impossibles à interpréter tels quels. Comment savoir, en effet, si 726 occurrences prédicatives de « *heureux* », ou si 243 occurrences graduées de « *jeune* », constituent un taux élevé, bas ou simplement normal ? Pour y voir plus clair, nous avons calculé un indice unique de prédisposition adnominal ou prédicative en prenant la différence entre le nombre d'occurrences prédicatives et adnominales, divisée par la somme des deux :

$$\frac{(\text{Occurrences pr\u00e9dicatives} - \text{Occurrences adnominales})}{(\text{Occurrences pr\u00e9dicatives} + \text{Occurrences adnominales})}$$

De cette mani\u00e8re, nous obtenons pour chaque adjectif un indice compris entre - 1 et + 1 qui montre \u00e0 quel point l'adjectif en question est pr\u00e9dispos\u00e9 \u00e0 une fonction ou \u00e0 l'autre. Les valeurs n\u00e9gatives correspondent \u00e0 la fonction adnominale, tandis qu'un r\u00e9sultat positif est r\u00e9v\u00e9lateur d'une pr\u00e9disposition pr\u00e9dicative. Ainsi, un adjectif comme « *doux* » recens\u00e9 832 fois comme \u00e9pith\u00e8te ant\u00e9pos\u00e9e ou postpos\u00e9e, contre 154 fois en fonction pr\u00e9dicative, obtient un indice de - 0.7. En revanche, « *\u00e9gal* », qui appara\u00eet aussi souvent en fonction pr\u00e9dicative qu'adnominale obtient un indice de 0 (aucune pr\u00e9disposition).

La fr\u00e9quence des marques de gradation a \u00e9t\u00e9 calcul\u00e9e en pourcentage du nombre total d'occurrences¹².

Faute de place pour publier la totalit\u00e9 de nos r\u00e9sultats, nous reproduisons ci-apr\u00e8s, \u00e0 des fins d'illustration, ceux des 25 adjectifs les plus fr\u00e9quents dans chacun de nos corpus :

Tableau 1 25 adjectifs les plus fr\u00e9quents dans notre corpus en fran\u00e7ais : nombre total d'occurrences (Tot.), occurrences ant\u00e9pos\u00e9es (Adj+N), postpos\u00e9es (N+Adj), pr\u00e9dicatives (\u00c9TRE+Adj), indice de pr\u00e9disposition adnominale-pr\u00e9dicative (Adn-Pr\u00e9d), occurrences gradu\u00e9es (Deg+Adj), pourcentage d'occurrences gradu\u00e9es (%Deg)

ADI	Tot. (n=)	Adj+N (n=)	N+Adj (n=)	\u00c9TRE+Adj (n=)	Adn-Pr\u00e9d	Deg+Adj (n=)	%Deg
ancien	1296	907	231	9	-1.0	101	8
beau	4589	2852	217	488	-0.7	754	16
blanc	1981	82	1409	68	-0.9	48	2
bon/meilleur	6475	4501	278	776	-0.7	1137	18
certain	2206	1778	145	283	-0.7	23	1
dernier	2682	2090	232	1	-1.0	0	0
doux	1218	352	480	154	-0.7	258	21
fort	1859	399	646	664	-0.2	717	39
grand	9565	7655	342	357	-0.9	1293	14
gros	1564	1264	114	43	-0.9	121	8
heureux	1630	184	274	726	0.2	285	17
jeune	5532	4715	227	193	-0.9	243	4
joli	1242	758	83	204	-0.6	176	14
long	2311	1494	312	220	-0.8	285	12
mauvais	1464	1050	102	141	-0.8	272	19
noir	1798	72	1466	78	-0.9	63	4

¹² Pour pallier aux incertitudes qui entourent des formes ayant des homonymes nominaux et/ou verbaux comme « *vide* » ou « *light* », nous avons pris trois indicateurs : le nombre total de tokens, le nombre d'occurrences \u00e9tiquet\u00e9es comme adjectifs par *TreeTagger*, et la somme des occurrences adnominales et pr\u00e9dicatives recens\u00e9es par *regex*. Parmi ces trois estimateurs, c'est la valeur m\u00e9diane que nous avons retenue \u00e0 chaque fois, laquelle correspondait, \u00e0 de rares exceptions pr\u00e8s, au nombre d'occurrences reconnues comme adjectifs par *TreeTagger*.

LA SYNTAXE EST-ELLE DÉTERMINÉE PAR LE SENS ?

nouveau	3618	1338	995	35	-1.0	19	1
pauvre	1804	1419	151	74	-0.9	62	3
petit	8032	6566	331	121	-1.0	264	3
plein	1899	630	603	206	-0.7	39	2
seul	4241	1619	461	418	-0.7	29	1
simple	1323	556	340	182	-0.7	294	22
sûr	1415	31	226	730	0.5	129	9
vieux	3166	2375	127	101	-0.9	129	4
vrai	2441	716	171	1085	0.1	81	3

Tableau 2 25 adjectifs les plus fréquents en anglais : nombre total d'occurrences (Tot.), occurrences adnominales (Adj+N), prédicatives (BE+Adj), indice de prédisposition adnominale-prédicative (Adn-Pred), occurrences graduées (Deg+Adj), pourcentage d'occurrences graduées (%Deg)

	ADJ	Tot. (n=)	Adj+N (n=)	BE+Adj (n=)	Adn-Pred	Deg+Adj (n=)	%Deg
bad		1906	799	504	-0.2	849	45
big		1902	1486	120	-0.9	275	14
certain		1598	1074	308	-0.6	33	2
dead		1586	543	629	0.1	14	1
few		3069	2650	60	-1.0	123	4
first		4505	3016	81	-0.9	55	1
full		1898	697	475	-0.2	148	8
good		10390	5637	1751	-0.5	3727	36
great		6340	5518	289	-0.9	980	15
high		1732	1041	124	-0.8	626	36
large		1460	1080	113	-0.8	329	23
little		9153	7172	138	-1.0	370	4
low		1457	1013	73	-0.9	613	42
new		2320	2014	89	-0.9	48	2
old		6548	5036	248	-0.9	553	8
other		7135	4255	32	-1.0	2	0
poor		2089	1484	101	-0.9	53	3
same		2931	2125	0	-1.0	14	0
small		2134	1733	111	-0.9	335	16
strong		1508	675	354	-0.3	405	27
sure		2050	141	1622	0.8	198	10
true		1569	398	816	0.3	94	6
white		2064	1590	123	-0.9	73	4
whole		1713	1654	5	-1.0	0	0
young		4850	3860	295	-0.9	547	11

Calcul du coefficient de corrélation et portrait de groupe

Ces données nous permettent désormais de vérifier si dans chaque langue, la disponibilité à la fonction prédicative est réellement corrélée à la réceptivité aux marques de gradation. Nous avons croisé les deux séries sous forme de représentation en nuage de points, où l'axe horizontal indique l'indice de prédisposition adnominale-prédicative, et l'axe vertical le taux de gradation :

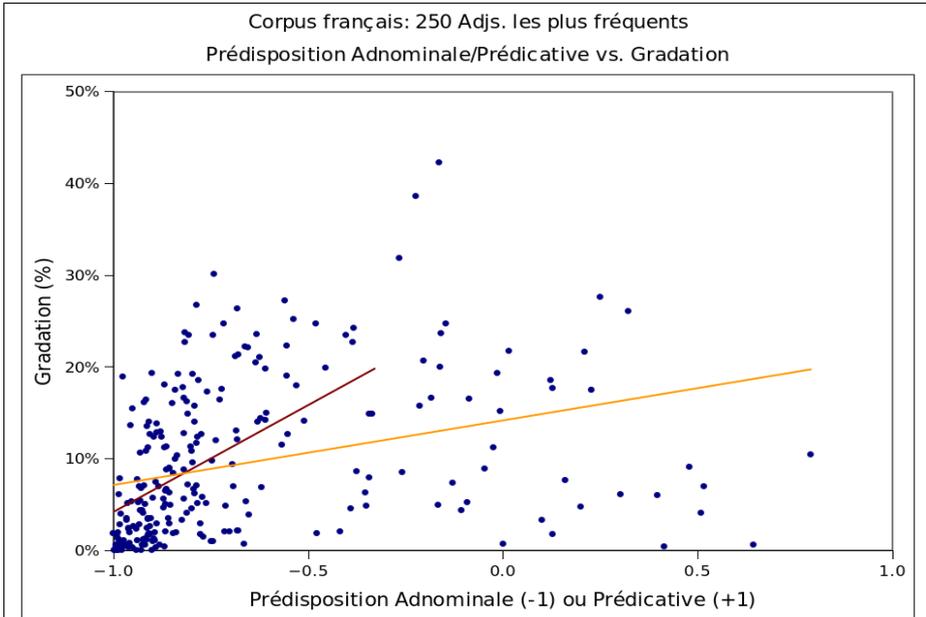


Fig. 1a Réceptivité à la gradation en % vs prédisposition à la fonction adnominale (- 1) ou prédicative (+ 1) en français

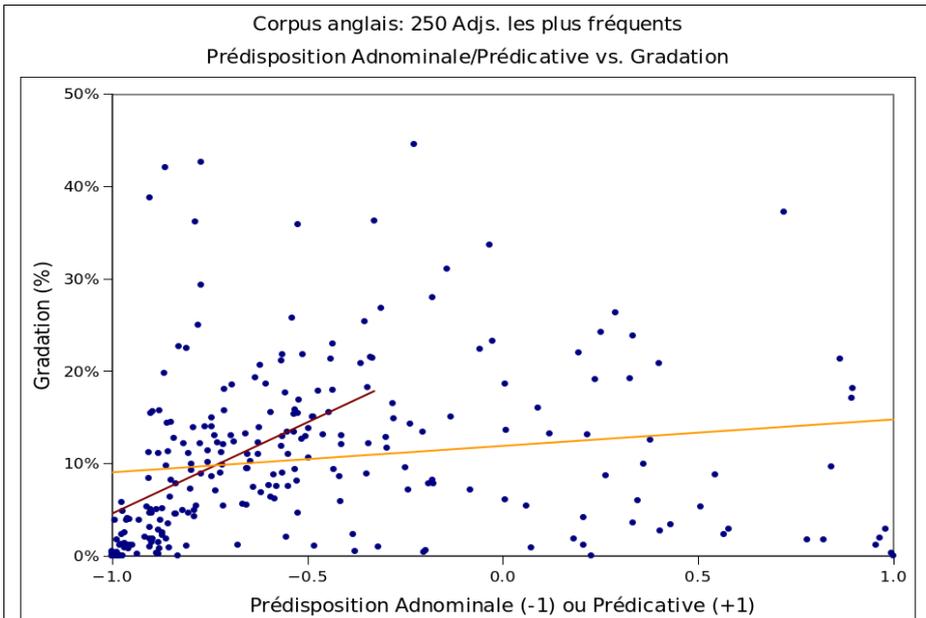


Fig. 1b Réceptivité à la gradation en % vs prédisposition à la fonction adnominale (- 1) ou attributive (+ 1) en anglais.

Le test de corrélation par rangs de valeurs de Spearman donne pour le français un coefficient de $\rho=0.53$, et de $\rho=0.38$ pour l'anglais, avec une probabilité $H_0 p<0.001$ ¹³ les deux fois. Autrement dit, les adjectifs les plus disposés à servir d'attribut sont globalement plus réceptifs à la gradation, et plus les adjectifs sont prédisposés à la fonction adnominale, plus ils sont résistants en moyenne à la gradation¹⁴. Cette corrélation est plus marquée en français qu'en anglais. En outre, elle paraît bien plus forte dans chaque langue parmi les adjectifs dont l'indice de prédisposition adnominale est de $\leq -0,33$ ¹⁵ (c'est-à-dire deux fois plus d'occurrences adnominales que prédicatives).

Du profil individuel au portrait de famille

Quoiqu'il convienne bien à la comparaison des catégories adjectivales dans les deux langues de manière globale, ce type de portrait collectif ne montre pas comment les adjectifs se situent les uns par rapport aux autres. Pour mieux comprendre la nature de cette corrélation, il nous faudrait savoir, d'une part, parmi les adjectifs qui suivent la tendance générale de quel côté ils se situent : prédisposés à la fonction adnominale et peu gradables, ou disponibles à la prédication et réceptifs aux marques de gradation, et d'autre part, quels adjectifs s'écartent de cette tendance.

Pour rendre intuitivement plus intelligibles les profils que nous avons exprimés jusqu'ici en chiffres, nous avons procédé à des regroupements, en divisant les adjectifs de notre inventaire deux fois en trois tiers. Le rang « A » a été attribué au tiers des adjectifs les plus fortement prédisposés à la fonction adnominale, le rang « B » au tiers du milieu, et le rang « C » aux adjectifs les plus souvent employés de manière prédicative. Ensuite, le rang « 1 » a été donné au tiers des adjectifs les moins réceptifs aux marques de gradation, le rang « 2 » au tiers du milieu, et le rang « 3 » aux adjectifs les plus facilement gradables. Nous obtenons ainsi 9 sous-classes, de « A1 » (forte prédisposition adnominale, peu gradables) à « C3 » (facilement prédicables et gradables). Voici comment se répartissent les 250 adjectifs les plus fréquents dans nos deux corpus :

¹³ L'Hypothèse nulle (H_0), c'est-à-dire le risque que le résultat soit dû au hasard.

¹⁴ Lors du premier recensement que nous avons effectué (Henkel, 2014 : 391, sqq.), nous nous sommes demandé si les occurrences simultanément prédicatives et graduées pouvaient être à l'origine de ce phénomène. Après avoir calculé la proportion que celles-ci représentaient, nous sommes parvenu à la conclusion suivante : il semblerait que certains adjectifs qui reçoivent fréquemment des marques de gradation acquièrent celles-ci de manière privilégiée dans des emplois prédicatifs. Pour les adjectifs déjà prédisposés à la fonction prédicative, cependant, l'introduction de marques de gradation ne semble pas être un facteur motivant le recours à cette construction.

¹⁵ Nous avons inclus à titre purement indicatif une deuxième ligne de régression dans cette zone.

	A	B	C
	+ Adnom.	↔	+ Pred.
3 + Grad	ardent, épais, étroit, gracieux, grand, humble, illustre, intime, vulgaire (n=9, % ₀₀ =4%)	atroce, beau, bon, chaud, cher, court, délicat, douloureux, effroyable, énergique, important, léger, mauvais, modeste, noble, précieux, précis, profond, puissant, pur, rapide, redoutable, sévère, tendre, vif, violent (n=26, % ₀₀ =10%)	agréable, aimable, clair, complet, considérable, convenable, cruel, curieux, dangereux, désagréable, difficile, digne, doux, dur, exact, facile, faible, favorable, fier, fort, gai, génèreux, gentil, grave, habile, heureux, intelligent, joli, lent, lourd, net, nombreux, pâle, pénible, proche, prudent, raisonnable, rare, remarquable, riche, sage, sensible, sérieux, simple, sincère, solide, triste, utile (n=48, % ₀₀ =19%)
↓ 2	ancien, brusque, divers, féroce, formidable, gros, jeune, large, lumineux, moderne, mystérieux, nerveux, particulier, poétique, prochain, sinistre, sonore, vague, vaste, vieux (n=20, % ₀₀ =8%)	absolu, admirable, bizarre, brave, célèbre, commun, différent, élégant, épouvantable, étrange, extraordinaire, farouche, frais, furieux, gras, honnête, irrésistible, joyeux, long, magnifique, maigre, mélancolique, merveilleux, mince, naturel, obscur, paisible, populaire, propre, réel, rude, sale, sec, singulier, sombre, souple, sublime, terrible, tragique (n=39, % ₀₀ =16%)	affreux, amoureux, capable, content, coupable, délicieux, désert, évident, horrible, incapable, indifférent, indispensable, infâme, inquiet, jaloux, libre, nécessaire, possible, probable, ridicule, stupide, sûr, timide, tranquille, visible (n=25, % ₀₀ =10%)
1 - Grad	actuel, antique, blanc, bleu, céleste, classique, dernier, divin, électrique, énorme, entier, éternel, extrême, fameux, féminin, humain, immense, innombrable, intellectuel, invisible, ironique, jaune, littéraire, militaire, moindre, moral, national, noir, nouveau, pareil, pauvre, petit, physique, politique, précédent, principal, provençal, public, quelconque, religieux, révolutionnaire, rouge, royal, scientifique, secondaire, social, solitaire, spécial, subit, suprême, terrestre, unique, véritable, vert (n=54, % ₀₀ =22%)	blond, brun, catholique, certain, chrétien, double, excellent, fixe, français, gris, humide, inférieur, personnel, plein, semblable, sourd, superbe, supérieur, universel (n=19, % ₀₀ =8%)	égal, faux, honteux, impossible, inutile, prêt, seul, silencieux, vide, vrai (n=10, % ₀₀ =4%)

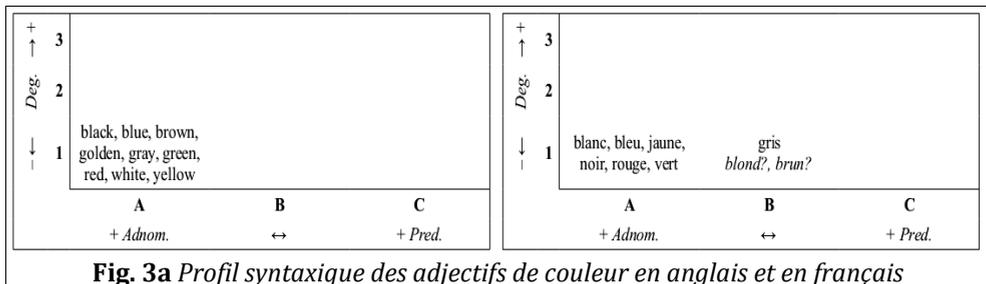
Fig. 2a Répartition des 250 adjectifs les plus fréquents en anglais selon la prédisposition adnominale-prédicative et la réceptivité aux marques de gradation (en gris clair les sous-classes contenant 10-20%, et en gris foncé >20% du total)

+ Grad	<p>3 big, faint, grand, great, large, low, noble, slight, small, upper(most) ($n=10$, $\%_0=4\%$)</p>	<p>beautiful, bold, brave, bright, cheap, cool, deep, early, extraordinary, fierce, fine, friendly, gay, good, handsome, high, hot, intense, keen, lonely, lovely, miserable, powerful, precious, pretty, pure, quick, rare, sad, simple, sweet, swift, thick, ugly, warm ($n=35$, $\%_0=14\%$)</p> <p>awful, bitter, brief, brilliant, cheerful, cold, common, complete, curious, dark, desperate, dirty, dreadful, dull, excellent, fair, famous, fat, gentle, heavy, horrible, magnificent, merry, natural, odd, perfect, queer, quiet, rough, sacred, short, slow, smooth, splendid, steady, strange, tall, terrible, thin, unusual, vague, wicked, wonderful ($n=43$, $\%_0=17\%$)</p>	<p>angry, anxious, bad, busy, careful, clever, comfortable, cruel, dangerous, different, difficult, easy, fond, foolish, funny, generous, glad, happy, hard, ill, important, likely, nice, painful, pale, pleasant, proud, remarkable, rich, serious, sorry, strong, stupid, unhappy, useful, weak, wise, worthy ($n=38$, $\%_0=15\%$)</p>
↕	<p>2 broad, delicate, dim, distant, holy, mysterious, narrow, old, practical, real, sharp, slender, soft, stout, tiny, wide, wild, young ($n=18$, $\%_0=7\%$)</p>	<p>American, ancient, black, blue, British, brown, considerable, English, entire, few, final, first, former, French, German, golden, gray, green, huge, human, immense, Indian, little, main, mental, mere, mighty, new, ordinary, other, particular, peculiar, personal, physical, poor, previous, private, public, red, regular, royal, same, second, single, social, special, sudden, third, tremendous, usual, various, vast, white, whole, yellow ($n=55$, $\%_0=22\%$)</p>	<p>absurd, blind, capable, clean, clear, eager, evident, familiar, free, full, helpless, honest, hungry, innocent, nervous, plain, safe, sick, silly, sure, true, uneasy, weary ($n=23$, $\%_0=9\%$)</p>
- Grad	<p>1</p>	<p>bare, certain, dry, false, fresh, proper ($n=6$, $\%_0=2\%$)</p>	<p>able, afraid, aware, conscious, content, dead, due, empty, equal, guilty, impossible, mad, necessary, possible, ready, silent, sufficient, unable, unconscious, visible, wet, wrong ($n=22$, $\%_0=9\%$)</p>
	<p>A + <i>Adnom.</i></p>	<p>B ↔</p>	<p>C + <i>Pred.</i></p>

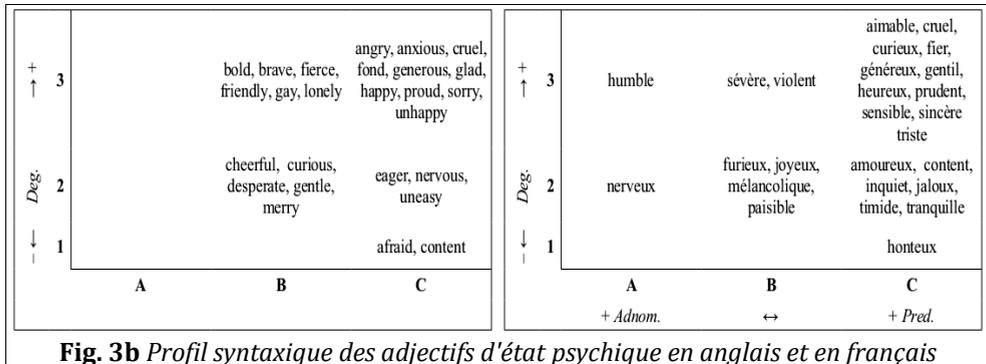
Fig. 2b Répartition des 250 adjectifs les plus fréquents en anglais selon la prédisposition adnominale-prédicative et la réceptivité aux marques de gradation (en gris clair les sous-classes contenant 10-20%, et en gris foncé >20% du total)

Nous voyons désormais apparaître des correspondances que le test statistique ne suffisait pas à mettre en évidence : les familles sémantiques, y compris celles qui font exception, ont tendance à se regrouper, ce qui revient à dire qu'ils ont un profil commun. Pour illustrer notre propos, nous présentons brièvement ci-dessous quatre familles d'adjectifs, d'abord deux qui contribuent mathématiquement à renforcer la corrélation, et ensuite deux autres qui dérogent à la règle et dont la présence dans notre inventaire fait baisser le coefficient de corrélation.

Les adjectifs de couleur sont à la fois fortement prédisposés à la fonction adnominale, et réfractaires à la gradation :



De nombreux adjectifs exprimant des sentiments ou des états psychiques sont à la fois disponibles ou prédisposés à la fonction prédicative et facilement gradables :



Les adjectifs de dimension physique, en revanche, s'écartent de la tendance générale dans la mesure où ils sont prédisposés à la fonction adnominale, mais acceptent facilement des marques de gradation :

Deg.	↑	3	big, grand, great, large, small	deep, high	
	2		broad, narrow, slender, stout, tiny, wide	fat, short, tall, thin	
	↓	1	huge, immense, little, vast		
			A	B	C
			+ Adnom.	↔	+ Pred.

Deg.	↑	3	épais, étroit, grand	court, profond	
	2		gros, large, vaste	long, maigre, mince	
	↓	1	énorme, immense, petit		
			A	B	C
			+ Adnom.	↔	+ Pred.

Fig. 3c Profil syntaxique des adjectifs de dimension en anglais et en français

Enfin, les adjectifs exprimant des notions modales sont aussi à contre-courant, puisqu'ils se montrent peu réceptifs à la gradation, alors même qu'ils sont prédisposés à fonctionner de manière prédicative :

Deg.	↑	3			
	2			capable, sure, true	
	↓	1	certain, false	able, impossible, necessary, possible, unable	
			A	B	C
			+ Adnom.	↔	+ Pred.

Deg.	↑	3			
	2			capable, incapable, nécessaire, possible, probable, sûr	
	↓	1		certain	faux, impossible, vrai
			A	B	C
			+ Adnom.	↔	+ Pred.

Fig. 3d Profil syntaxique des adjectifs de modalité en anglais et en français

Conclusion

Notre inventaire a permis de montrer qu'il est possible, en recensant un grand nombre d'occurrences, de calculer pour chaque adjectif un profil syntaxique, et que celui-ci varie beaucoup d'un adjectif à un autre. Majoritairement les adjectifs de l'anglais et du français sont prédisposés à la fonction adnominal (épithète), et assez peu réceptifs aux marques de gradation. Il existe, d'ailleurs, entre ces deux paramètres une corrélation statistique significative, qui paraît plus forte en français. Quelques adjectifs se distinguent, cependant, en s'employant plutôt de manière prédicative ou en accueillant plus fréquemment des marques de gradation. Il importe de noter que les familles d'adjectifs ont souvent des profils syntaxiques semblables, qu'elles suivent la tendance générale (adjectifs de couleur, états d'esprit) ou non (adjectifs de taille, modalité). Quoique les mécanismes sous-jacents restent encore à élucider, nos résultats laissent penser que la syntaxe des adjectifs est, sinon déterminée, du moins fortement influencée par leur sémantisme, et que les fonctions adnominal et prédicative ont aussi des fondements sémantiques différents.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Ballard, M. et al. (1988). *Manuel de version anglaise*, Paris : Nathan
- Guimier, C., & Garnier, G. (1987). « Syntaxe de l'adjectif en français et en anglais » in *Contrastes*, Paris : PUF
- Henkel, D. (2014). *L'adjectif en anglais et en français*. Université Paris IV-Sorbonne. <NNT : 2014PA040185>. <tel-01136702> <https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-01136702>
- Joly, A. & O'Kelly, D. (1993). *Thèmes anglais*, Paris : Nathan
- R Commander (Rcmdr Version 2.0-4) <http://www.r-project.org>,
<http://socserv.socsci.mcmaster.ca/jfox/Misc/Rcmdr/>
- R version 3.0.2 (2013-09-25) -- "Frisbee Sailing" © 2013 The R Foundation for Statistical Computing
- TextSTAT 2.9c © Matthias Hüning 2000/2014 Niederländische Philologie, Freie Universität Berlin (<http://neon.niederlandistik.fu-berlin.de/en/textstat/>)
- TreeTagger, Helmut Schmid, Institute for Computational Linguistics of the University of Stuttgart

FOR: A SEMANTIC POTENTIAL

CARLEEN GRUNTMAN¹

ABSTRACT. *For: A Semantic Potential.* The preposition *for* is attributed a total of nine different senses and 27 sub-senses by the Oxford English Dictionary. It is possible to determine one meaning that explains all observed usage allowing for a word's two different states: (1) as a semantic potential allowing for a range of possible senses and (2) in actual use, which is one sense expressed out of all of the possibilities. This paper will demonstrate how through the organization of authentic examples, an organization influenced by Cadiot's work on the French preposition *pour*, that the highly polysemous *for* can be reduced to one semantic potential. This semantic potential will be characterized by using both a diagram and a description of how this diagram is to be interpreted.

Keywords: *monosemy, polysemy, schematicity, image schemas, semantic potential*

REZUMAT. *For: un potențial semantic.* Prepoziția *for* înregistrează în total nouă sensuri diferite și 27 de subsensuri în *Oxford English Dictionary*. Este posibil să i se atribuie un sens care să explice toate întrebuițările observate dacă se disting două stări diferite ale cuvântului: (1) o stare potențial semantică permițând o gamă de sensuri posibile în limbă și (2) în utilizarea reală într-un discurs, unde nu este exprimat decât un sens dintre toate posibilitățile. Acest articol tinde să arate, prin studierea unor exemple autentice – un studiu influențat de demersul lui Cadiot asupra prepoziției franceze *pour* – că potențialul semantic al prepoziției polisemantice *for* poate fi redus. Acest potențial semantic va fi caracterizat prin utilizarea unei scheme și a unei descrieri în acord cu modul de interpretare a schemei propuse.

Cuvinte cheie: *monosemie, polisemie, schematic, imagine, scheme, potențial semantic*

1. Introduction

Fundamental to the proper treatment of polysemy is a view of a word's meaning existing in two different states. According to Hirtle (2007a: 22), "we

¹ Chargée de Cours, Université Laval, Faculté des lettres et des sciences humaines, 1030, av. des Sciences-Humaines Québec (Québec) G1V 0A6 CANADA. English language instructor in which word meaning is a focus of instruction. E-mail: carleen.gruntman@elul.ulaval.ca

must always keep in mind language's two modes of existence, the potential and the actual, ability and speech (or text)." In this respect, Evans (2009: 71-72) draws an analogy between semantics and phonology, pointing out that just as phonemes are never perceived directly, but rather only allophones, so "lexical concepts are never actually realized *in toto*; rather, it is only the contextually relevant aspects which surface in language use." Polysemy, thus, can be explained by taking the position that a word's meaning is both permanent, having a potential that is unobservable, and variable, as observed in actual use. As a result, it is possible to determine one meaning that explains all observed usage allowing for a word's two different states: (1) as a potential allowing for a range of possible senses and (2) in actual use, which is one sense expressed out of all of the possibilities. In this way, it is assumed that monosemy describes a word's state as it exists as a potential in tongue while polysemy can be applied to the actualizations observed in discourse.

It will be proposed that a schematic potential meaning explains the entire network of related senses of *for* because the schematic meaning potential is derived from all uses of *for*, not one particular, or prototypical use. It is not possible to derive all the uses of a word from one particular, or prototypical use, as this constitutes deriving effects from other effects and not from the causes on which they depend for their existence. Thus it is argued that each word has its own make-up, or mental representation, independent of and prior to its utterance in any particular sentence and is not dependent upon the context evoked by the sentence for its meaning, but instead contributes meaning to the sentence. Meaning, it should be pointed out, does not refer directly to reality, but instead to the speaker's experience of reality, since the external world has to first be mentally experienced by the speaker before it can be represented mentally and talked about. The potential meaning of *for* corresponds to a mental process whose locus of existence is in the mind, as with all words. Duffley (2006: 24) states with respect to the preposition *of* that "there is absolutely nothing (in the external world) that can be pointed to as corresponding to this preposition," so that *of* in the phrase *the city of London* evokes a "mental process whereby one aspect of London has been extracted from the full notion, in this case the aspect of being a city."

The position taken in this paper is that *for* contributes a meaning in all its uses, even in the complementizer function, or *for...to* constructions, where it implies future-oriented or forward-looking directionality in the form of the ear-marking of an event for a prospective subject. *For*'s semantic contribution was also discerned in usage with verbs expressing various forms of future orientation such as desire, request, effort or purpose. After careful observation and analysis, it was hypothesized that *for* represents a movement bringing into association two entities such that one entity comes to occupy the space

belonging to the other. When combined with contextual factors, this unspecified potential can give rise to four main types of expressive effect, those of exchange, attribution, obtaining and matching.

Comprehensive studies of usage, “cannot rely on intuition, anecdotal evidence, or small samples; they rather require empirical analysis of large databases of authentic texts, as in the corpus-based approach.” (Biber et al 1998: 9) This corpus analysis corresponds to a qualitative approach in that individual authentic examples, over 2000, were examined supporting a scientific approach using the method of induction, going from observing particular uses with specific individual examples to the general level, at which a hypothesis is formulated to explain all of the particular facts found in the data.

2. Determining *For*'s Potential Schematic Meaning

The Corpus of Contemporary American English (COCA) and the British National Corpus (BNC) provided most of the authentic texts analyzed for this study. As one of the most frequently occurring prepositions, there is no lack of available data, indeed the problem is organizing the examples in such a way as to observe differences that could be attributed to the meaning of individual words. It is for this reason that Cadiot's (1991) organization of examples in analyzing the French preposition *pour* with verbs signifying movement was adopted. Interpreting the results of examples of *for* with verbs signifying movement involves observing the types of noun phrases that occur with verbs of movement when construed with *for* and contrasting these observations with the data found with the same verbs when construed with the semantically related preposition *to*. While there is not always a one-to-one relationship between the use of *for* and the French equivalent *pour*, Cadiot (1991) brings to light certain points worthy of note that will be useful in examining usage with *for* after verbs signifying movement. The organization of the examples was therefore be based on Cadiot's three semantic categories: “(a) les verbes de direction ... (b) les verbes de mouvement intrinsèque (qui décrivent un mouvement en lui-même)... (c) les verbes de mouvement du corps.” (1991: 48) Consequently, verbs of movement occurring with *for* have been divided into:

(a) **verbs of direction:** *go, arrive, depart, head, return, come, set out, set off,*

set sail, bound, travel

(b) **verbs of manner-specified movement:** *run, walk, wander, stray, march, fly,*

dash, rush, climb, slip, skid, scurry

(c) **verbs of bodily movement:** *reach, stoop, bend down*

Furthermore, according to Cadiot (1991), these three classes can be distinguished with respect to semantic properties that are either coded explicitly or implied pragmatically. For example, Cadiot (1991: 48) notes:

Dans un mouvement, il y a en effet un point de départ <PD>, un point d'arrivée <PA>, une trajectoire <T> et une qualité ou modalité du mouvement <QM>. ... On peut caractériser les classes (a) à (c) en fonction de celles de ces caractéristiques qu'ils codent explicitement, les autres propriétés étant impliquées au terme de la notion même de mouvement.

Should the 'PA', or destination of the subject with respect to the verb of movement, be coded by the verb itself, then according to Cadiot (1991: 49) this class requires a complement introduced by *à* in French or *to* in English as in (a). However, this is not the case with *pour* because "... *pour* n'est pas agrégé pour exprimer le PA, codé par le sémantisme d'un verbe de direction." (1991: 47) The situation is similar in English: *for* is incapable of expressing the arrival-point implied by a verb of direction such as *arrive*; instead, the preposition *at* is used to express contact with the arrival-point. In example (2) below with *arrive*, *for* expresses the reason for the movement, while in (3) *at* expresses the point of contact or end-point of the movement of arriving.

Other organizations of the numerous examples were grouped according to semantically linked verbs. For example, verbs indicating future-oriented or forward-looking directionality (*crave, hanker, appeal, ask, struggle*) and verbs signifying speech or expression (*argue, plead, speak, preach, etc.*) Table 1 indicates some noun and verb *for* collocations.

The first attempt to describe the mental process signified by *for* was with respect to verbs of movement. Because the data revealed a close association to the preposition *to*, it was first postulated that *for*'s mental process is partly characterized by a forward movement similar to the potential meaning of the preposition *to*, which Duffley postulates to be a "very general notion of movement leading to a point" (2006: 26). The contrastive pair *He ran to the hills* vs. *He ran for the hills* revealed a significant difference between the two prepositions: where *to* implies reaching the hills, with hills being the primary goal, or the end-point of the movement, *for* expressed instead the desire, or intention to reach the hills, with the movement being construed as leading towards a desired result, possibly protection in this case. In general, the analysis of the examples of *for* with verbs of movement indicated that the noun phrase following *for* was not simply the destination of the subject as is the case with *to*; instead the notions of purpose, reason or intention were found to be associated with *for*. This is obvious in the contrast of *went for them* vs. *went to them*, or *come for them* vs. *come to them*, where with *for*, *them* is the

reason or purpose with respect to the movement of the subject, while with *to*, *them* merely indicates destination. Further corpus evidence that the notion of purpose is a significant aspect of *for*'s semantics is that no examples of noun phrases indicating destination were found after the involuntary movement verbs *slip* or *skid* or the aimless-motion verbs *wander* or *stray*. Table 1 is an example of *for* and *to* collocations with the verb *to run*:

TABLE 1: To Run

<i>ran for + noun phrase</i>		<i>ran to + noun phrase</i>	
<i>the door</i>	<i>help</i>	<i>his mother</i>	<i>your reviews</i>
<i>gasping</i>	<i>less than a year</i>	<i>the bureau</i>	<i>London</i>
<i>21 years</i>	<i>the back door</i>	<i>six years</i>	<i>his office</i>
<i>the woods</i>	<i>the interior of the</i>	<i>the corner to mail</i>	<i>the trees</i>
<i>the marsh</i>	<i>ship</i>	<i>his workshop</i>	<i>the stairs</i>
<i>her life</i>	<i>the back seat</i>	<i>the door</i>	<i>the rescue</i>
<i>cover</i>	<i>the door</i>	<i>his grandmother</i>	<i>12 pages</i>
<i>office</i>	<i>the cliff-top</i>	<i>and fro</i>	<i>this house</i>
<i>138 yards</i>	<i>the kitchen</i>		

The next step in determining *for*'s semantic contribution involved the analysis of verbs implying future-oriented or forward-looking directionality, such as verbs of request, effort, purpose or desire. For example, it was determined that *for* provides the link between the verb *appeal* and that which is being requested in the form of direction towards a desired result or achievement. The difference between *appeal for* and *appeal to* was observed, with *to* representing a completed movement such that the referent of the noun phrase following *to* is the recipient of the appeal, while it is not known with *appeal + for* whether that which was appealed for was achieved or obtained. Similarly with *ask + for*, it was determined that *for* expresses the sense of 'in order to obtain'. The verb *struggle + for* demonstrated that the desired result is not necessarily attainable, suggesting that it is not merely an end-point, as would be the case with the preposition *to*, but instead an object which the subject would like to obtain.

After analyzing and grouping the numerous examples found in the corpora, and personal observations, the following conclusions can be made about *for*. First, the largest number of uses relates to purposes, motives and intentions. Furthermore, despite the close semantic relationship to the preposition *to* after verbs of movement, intentionality is associated only with *for*, with the complement of *for* represented as 'intended recipient' or 'intended destination' in contrast to *to*, which expresses 'actual recipient' or 'actual destination'. Secondly, *for* is achievement-oriented rather than goal-oriented and the achievement is driven by purpose and/or reason (perhaps to obtain money, well-being, etc.).

This led to some conclusions about *for*'s potential meaning as bringing to the message an impression of a forward movement leading to a (desired) result, or a resultant situation, with the movement representing a means to achieve the desired end. This converges with Jespersen's (1965: 257) claim that "the original meaning of *for* is 'in order to obtain'." It will be argued here that underlying all of these diverse senses is an abstract meaning-schema (cf. Langacker 1987, 2008) whereby some entity *x* moves from an initial state in which it is not in contact or relation with another entity *y* into a new situation which is the result of the movement or change and in which *x* is closely associated or bonded with *y*. The following diagram attempts to depict this:

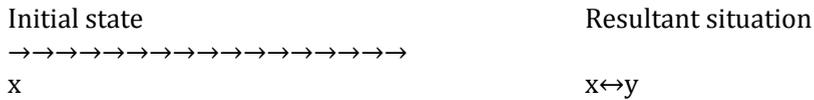


Figure 1

This schema is perhaps most obvious in the example *I got a present for you*, the gift referred to has been bought by the speaker with the intention of giving it to the hearer, and so is meant to move from being in the possession of the speaker to being in that of the person upon whom the speaker intends to confer it. In a diagram:



Figure 2

The underlying schematic meaning of *for* is also fairly easy to discern in *they are leaving for London tomorrow*. Here the leaving corresponds to the first stage in a movement which is meant to take the person setting out on the trip to their destination, London:

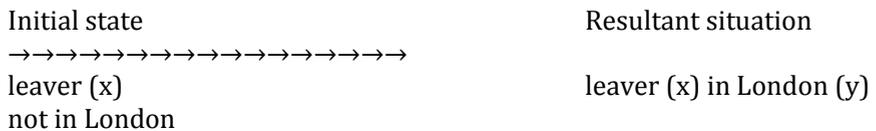


Figure 3

The senses of 'representation' and 'exchange/replacement' described in the *Oxford English Dictionary* also fit into the schema quite readily. In this case, entity *x* moves to take the role or place of entity *y*, either as a representative or

substitute of *y* or as something that *x* obtains in exchange for *y* (i.e. which replaces *y* in *x*'s possession, as when *x* relinquishes a certain sum of money in order to purchase *y*):



Figure 4

Slightly less obvious is the temporal use of *for*. Unlike the uses just discussed, here the movement in question is not intentional, but corresponds rather to the unfolding of an action or state through a stretch of time. The situation resulting from this movement is an accumulated duration at some point of reference. In a diagram:

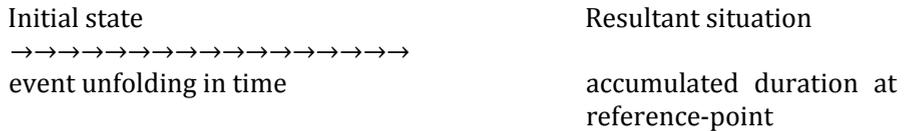


Figure 5

The spatial extension sense is simply the application of this schema to space rather than time, as can be illustrated by the parallel between *He walked for three hours* and *He walked for three miles*.

The use, which the *Oxford Dictionary of English* describes as “indicating an occasion in a series,” also fits in here as well. In this case it is the ordinal numeral that expresses the number of times accumulated in the series at the reference-point. It is significant in this respect that in English we use the present perfect in constructions such as (1):

(1) This is the third time the camcorder has failed.

This is due to the fact that the ordinal numeral *third* evokes the idea of ‘so far, how many times?’ and therefore calls for a verb phrase denoting the result-phase of the series of failures at the present moment, i.e. the number of occurrences accumulated at that point (cf. Hirtle (2007b: 222-225, 232-233) for a general description of the meaning of the present perfect and its application to the related accumulated-duration use).

It is also fairly easy to show that Oxford’s sense (1) ‘in support or favour of’ is of the same type as the sense ‘on behalf of or of benefit to’. Indeed, in the example given for *troops who had fought for Napoleon*, the paraphrase for the sense ‘on behalf of’ would apply quite unproblematically. In sense (1)

what accrues to *y* as a result of the action of fighting is support or favour. Thus in the second example given by Oxford (*they voted for independence in a referendum*) it is the vote of the group of people referred to by the pronoun *they* which is conferred upon independence:

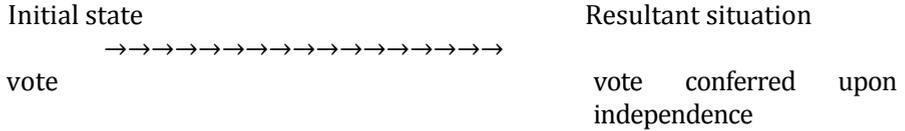


Figure 6

In the example, *she is responsible for the efficient running of their department*, the idea of responsibility implies an association of a task with a person, or more appropriately, the assignment of a person to a task, as illustrated in Figure 7:



Figure 7

As for the example, *she was tall for her age*, it involves the association of a certain degree of tallness with a certain age. The initial state corresponds here to normal expectations or default assumptions, in which the degree of tallness possessed by the girl is not normally associated with her age. *For* tells you to nevertheless associate that degree of tallness with the girl’s age in spite of it being abnormal to do so. This could be diagrammed as in Figure 8:

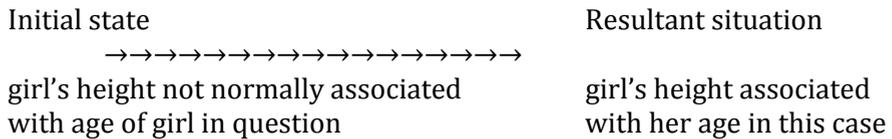


Figure 8

3. Conclusion

In conclusion, it has been demonstrated that the polysemy of the preposition *for* is merely apparent. Underlying all twelve of its main senses (cf OED), plus its use to introduce the subject of an infinitive, the same schematic meaning has been shown to be present. This underlying meaning is not immediately observable, however, as it is obscured by two things. The first of

these is the paraphrase method which must be used in order to describe meaning: the meaning of one word is described by means of other words which by definition do not mean the same thing as the word defined. The second thing is the fact that as a potential the schematic meaning of *for* is stored in the unconscious mind and so is not directly accessible to conscious observation. What can be observed by the conscious mind is only the message conveyed by an utterance containing *for*, and the various paraphrases proposed by dictionaries are in fact merely other means of conveying more or less the same message. The equivalence of the paraphrase to the item paraphrased lies therefore on the level of the end achieved, and not on that of the linguistic means used to achieve this end. It is important in this respect to remember that the fact that two different means lead to the same end does not justify equating the means used to achieve that end. Moreover, in many cases the paraphrases used to describe the meaning of *for* are contaminated by elements that belong to the context. An obvious example of this is the temporal sense, where the idea of a length of time comes from the fact that the object of *for* denotes a period of time, and it suffices to replace the temporal expression by a non-temporal one for this impression to disappear completely:

- (a) She worked for two hours.
- (b) She worked for Apple.

Taking into account the potential/actual and means/ends relationships thus appears highly relevant for the proper treatment of the question of polysemy. Only by looking at a wide range of uses of the same form can the underlying unity be readily discerned, as the analyst can then observe how his paraphrases shade off gradually into one another. Looking at a broad range of data also facilitates the perception of the role of pragmatic factors in order to account for the diversity of the paraphrases associated with one and the same form. Lastly, as Ruhl (1989: 235) says, the analyst must be aware that “a word’s general meaning may not be definable in conscious categories (other than by itself).” In this paper I have attempted to characterize *for*’s schematic meaning by using both a diagram and a description of how this diagram is to be interpreted. I am only too aware that this is not completely adequate as a depiction of the meaning of this preposition (a dynamic video would be one possible improvement on our description that comes to mind). However, I would nonetheless concur with Ruhl (1989: 235) that, in spite of the steepness of the challenge of reconstructing the schematic meaning of a highly versatile word such as *for*, “with abundant data, consciousness can infer the range and the limits of the meaning.”

BIBLIOGRAPHY

- Biber, D., S. Conrad, and R. Reppen. *Corpus linguistics. Investigating language structure and use*. Cambridge: Cambridge University Press. 1998
- Cadiot, P. *De la grammaire à la cognition : la préposition POUR*. Paris: Presses du CNRS. 1991
- Duffley, Patrick J. *The English Gerund-participle: a Comparison with the Infinitive*. New York: Peter Lang. 2006
- Evans, Vyvyan. *How Words Mean. Lexical Concepts, Cognitive Models and Meaning Construction*. Oxford: Oxford University Press. 2009
- Guillaume, G. *Foundations for a Science of Language*. Amsterdam and Philadelphia: John Benjamins. 1984
- Hirtle, Walter. *Language in the Mind*. Montreal: McGill-Queen's University Press. 2007
- Jespersen, O. *A Modern English Grammar on Historical Principles*, 7 vols. London: George Allen and Unwin. 1965
- Langacker, Ronald W. *Foundations of Cognitive Grammar, vol. 1, Theoretical Prerequisites*. Stanford: Stanford University Press. 1987
- Langacker, Ronald W. *Cognitive Grammar: A Basic Introduction*. New York: Oxford University Press. 2008
- Oxford English Dictionary. 2nd Ed. Oxford: Clarendon Press. 1989
- Ruhl, Charles. *On Monosemy. A Study in Linguistic Semantics*. Albany: State University of New York Press. 1989

LE RAPPORT ENTRE LE GÉNITIF ET LA NOTION DE DÉFINITUDE EN ANGLAIS, FRANÇAIS ET ARABE

YOUSRA SABRA¹

ABSTRACT. *The Genitive case in relation to the notion of definiteness in English, French and Arabic.* Following the contrastive approach and considering the "dynamism of the system" implicated by Guillaume, the genitive construction in the three languages (English, French and Arabic) intersects with the notion of definiteness. Indeed, the genitive case cannot be realized without the use of the system of the article on one hand and on the other, the process of incidence taking place between the possessed or "annexed" and the possessor "annexer" tends to define the nature of definiteness achieved. All these cases are the highlights of this paper.

Keywords: *genitive case, definite/indefinite, incidence, psycho-mechanical approach, Arabic annexation*

REZUMAT. *Raportul dintre genitiv și noțiunea de definitudine în engleză, franceză și arabă.* Conform demersului contrastiv și în același timp în acord cu *dinamismul sistemului* propus de Guillaume, structura genitivului intră în relație cu noțiunea de definit/indefinit în cele trei limbi, anume engleză, franceză și arabă. În fapt, genitivul nu poate fi realizat în aceste limbi fără a interveni noțiunea de definitudine. Pe de altă parte, procesul incidenței dintre *posedat* și *posesor* tinde să definească natura fiecăreia dintre aceste două entități puse în relație. Privim în acest articol toate permutările posibile ale acestei construcții.

Cuvinte cheie: *structură genitivală, definit/indefinit, incidență, psihomecanică, anexare în arabă*

¹ Yousra SABRA est professeur assistante en linguistique anglaise à l'Université Libanaise (Beyrouth) et conseillère pédagogique au Ministère Libanais de l'Éducation. Elle est qualifiée MCF à la 7^{ème} section du CNU en France. A obtenu son doctorat de Linguistique contrastive et de Linguistique appliquée à l'Université de Toulon et à l'Université Libanaise en co-tutelle. Membre de Babel depuis 2010, elle a été affiliée à l'équipe ERIS où elle a obtenu un contrat Post Doc pour l'année 2014-2015. Elle est aussi membre du comité de lecture de *Modèles Linguistiques*. Ses recherches portent notamment sur la linguistique anglaise comparative, domaine dans lequel elle compte plusieurs publications. E-mail : sabra.yousra@ul.edu.lb

J'adresse mes remerciements les plus chaleureux aux professeurs Dairine Ni Cheallaigh et André Joly, dont les conseils, l'orientation, les ressources éditoriales et bien davantage ont joué un rôle majeur dans la production de cet article. Je tiens à remercier également l'AUF (Agence Universitaire de la Francophonie) pour le financement de ma participation à la conférence AIPL.

Chaque langue a son système idiosyncrasique pour exprimer le génitif. En revanche, il existe un constituant de base commun dans cette construction : le Substantif, communément appelé *nom*. Toute étude portant sur le nom ou sur le groupe nominal implique également un examen du système des articles, de l'adjectif et du mécanisme d'incidence. Le présent article aborde la relation dynamique entre la notion de définitude et le « cas » dit génitif dans trois langues, anglais, arabe et français, selon les principes de la psychomécanique.

1. La notion de définitude

Le terme défini peut paraître, à première vue, facile à définir ; cependant, il est étonnamment difficile. De nombreux linguistes ont tenté de définir la notion de « défini » ou celle d'« indéfini » en relation avec les notions *d'unicité*, *d'identifiabilité*, *d'extensivité*, de *localisation*, et *d'inclusion*, cette dernière recouvrant ou recoupant d'autres notions telles que *spécificité* et *généricité*. L'étude de ces notions a toujours été conduite en relation avec le système des articles. Cependant, Hewson (1988) considère la notion de défini d'un point de vue différent. Il soutient qu'« il n'est pas nécessaire d'avoir un système d'articles pour distinguer le défini de l'indéfini », affirmant que « [...] le substantif indéfini est le résultat de l'acte de nommer » (79).

Al- Suyûtî² (1445-1505) commence la section « Indéfinis et définis » en affirmant que les noms sont indéterminés par nature, et que le Défini est une branche de l'Indéfini (1985 : 34). Il précise que les noms sont d'origine indéfinie et qu'ils sont rendus définis par l'ajout d'un signe. La Figure [1] résume l'équation.

définitivité	=	indéfinitivité	+	un signe
---------------------	---	-----------------------	---	-----------------

Figure [1]. L'équation de définitude

L'ajout d'un signe au substantif, quel que soit le signe, implique le mécanisme d'« incidence » et en particulier, d'« incidence externe ».

2. Le substantif et le mécanisme d'incidence

Le terme *incidence* vient du latin *incidare* qui signifie « tomber sur ». En termes très généraux, le mot incidence dénote le mouvement d'échéance d'un mot à un autre. « Cette notion [...] a trait au mouvement, absolument

². Al-Suyûtî est connu comme « le fils des livres » (Ibn al-Kutub) car il possédait plus de 500 œuvres, entre brochures et encyclopédies, principalement sur la théologie islamique. Il est né en 1445 et décédé le 17 octobre 1505, au Caire, en Egypte.

général dans le langage, selon lequel, partout et toujours, il y a apport de signification, et référence de l'apport à un support. La relation *apport/support* est couverte par le mécanisme d'incidence (Guillaume, 1971, p. 137).

Selon Gustave Guillaume, un substantif est caractérisé par l'incidence interne : « Le substantif, aussi longtemps qu'il est substantif, a son incidence dans le champ même de ce qu'il signifie : autrement dit le support qu'il se destine est, quant à sa nature, annoncé dès l'apport. C'est ainsi que le mot *homme* est un substantif du fait qu'il annonce pour lui-même un support qui ne sortira pas de la notion "homme" » (*i d.*).

Il poursuit en disant que tout substantif est un apport de signification par référence à la formule : « *every lexeme is an import of meaning which must find a support* » (Hirtle 2007 :129), ce qui veut dire que chaque lexème est un contenu de signification appelé à se trouver un support. « En termes plus techniques, pour un substantif, la substance de signification et le support de cette substance, sont à la fois un mot interne, représenté à l'intérieur du mot » (p. 124).

Ce mécanisme est différent de celui de l'adjectif qui est porteur d'un sens applicable à un nombre indéfinis de substantifs. Ainsi, sémantiquement, les adjectifs dépendent des substantifs pour limiter leur champ de référents possibles. Un adjectif « nécessite un support extérieur pour sa signification » (p. 125), pour autant qu'il ne comporte pas de support. Ce processus est appelé *incidence externe*.

Le mécanisme d'incidence peut être étendu pour décrire la relation entre les différentes parties du discours au sein d'une phrase. Guillaume explique les divers degrés d'incidence ; en plus de l'incidence interne, il distingue l'*incidence de premier degré* (adjectif et verbe) et l'*incidence de second degré* (l'adverbe). La Figure [2], extraite de Joly et O'Kelly (1991), illustre les 3 degrés d'incidence dans le syntagme nominal "a very old house". Le substantif *house* est le support (en incidence interne), l'adjectif *old* est en indice externe du premier degré et l'adverbe *very*, en incidence externe du deuxième degré.

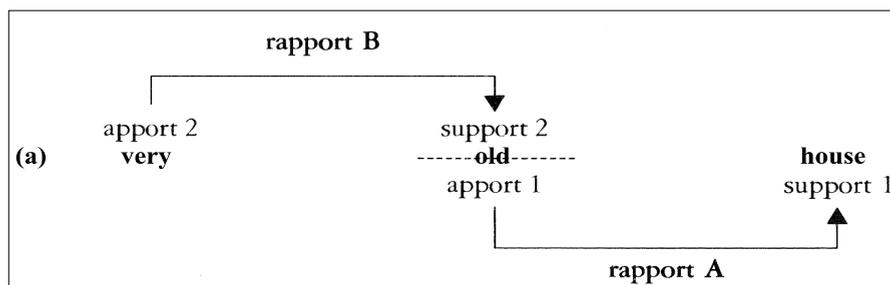


Figure [2] adaptée des figures 12 & 13 de la *Grammaire systématique de l'anglais*, p. 62.

On verra par la suite que la relation entre les différents constituants de certaines structures spécifiques comme le génitif et les noms composés en anglais, peut être analysée du point de vue de l'incidence.

3. Le substantif et le cas

Depuis l'antiquité, il est établi qu'un des traits qui permettent de distinguer le nom du verbe est que le premier, à la différence du second, varie ou « se décline », selon la fonction qu'il occupe dans l'énoncé. Ces variations morphologiques concernent toutes les parties du discours qui entrent dans la construction du syntagme nominal (nom, article, adjectif, pronom). Ainsi dans « *je le lui ai bien dit* », par leur forme morphologique, les pronoms personnels expriment non seulement le rang personnel et le nombre, mais *la fonction syntaxique* qu'ils occupent dans l'énoncé - *je* : première personne, singulier, *cas nominatif* ; *le* : troisième personne, singulier, masculin, *cas accusatif* ; *lui* : troisième personne, singulier, masculin, *cas datif*. Quant au verbe, dans la mesure où, par définition, sa seule fonction dans la phrase est d'être *prédicat du sujet*, il n'a pas de variation casuelle à exprimer. Abstraction faite du temps, les marques sémiologiques dont se dote le verbe dans la phrase (personne, nombre, voix et dans certaines langues, genre) sont en accord avec celles du sujet.

[...] Le verbe est un mot qui se présente toujours au cas sujet. Ce cas constant en lui est un cas d'accord, signifiant qu'il se destine, par anticipation, à se rapporter à un sujet; ce qui signifie qu'il se réserve à l'exclusion de toute autre la fonction de prédicat. Le verbe, en incorporant une personne de rang variable ne sortant pas du cas sujet, laquelle est une personne d'accord, déclare par là anticipativement sa fonction de prédicat et son inaptitude à toute autre fonction – du moins aussi longtemps qu'il contient la personne sujet, de fonction constante et de rang variable (Guillaume 1990 : 83-93)

4. Quelques arguments pour le maintien du terme « génitif »

En latin, le *genitivus casus* (“cas qui engendre”) est un cas grammatical utilisé pour marquer un complément de nom ; en latin, à la différence de l'anglais et du français l'ordre dépend du contexte :

	génitif → nominatif	nominatif → génitif
Latin :	<i>Marice mater</i>	<i>mater Marice</i>
Anglais :	Mary's mother	the mother of Mary
Français :		la mère de Marie
Arabe :		أم مريم (Lit : mère Mary)

Tableau [1]. Le génitif

Dans le tableau [1], on observe que l'anglais, à la différence du français, a le choix entre une formulation synthétique (*Mary's mother*) et une formulation analytique (*the mother of Mary*). En arabe et en latin, d'ailleurs, rien n'est ajouté entre les deux lexèmes ; le substantif أم / 'mm / *mère* précède مریم / *maryami* / *Marie*. Le cas de l'arabe, qui est particulièrement intéressant, sera discuté plus loin.

Dans « Derivation and Inflection in English » (1975), Hewson affirme qu'il n'y a pas de cas génitif en anglais parce que le 's' ne peut pas être considéré comme un morphème flexionnel. Il en conclut que « modern English has no paradigm of case, and that the remnant of the former genitive case has become transformed to a mere derivation in Modern English » (p. 84). De même, Hirtle (2009) se garde d'utiliser le terme génitif et préfère utiliser l'expression usuelle *cas possessif*, malgré l'inadaptation du terme.

Dans les langues contemporaines européennes, où la fonction syntaxique est largement prise en charge par l'ordre des mots, les marques casuelles ont pratiquement disparu, ce qui explique la tendance à abandonner les étiquettes classiques. C'est ainsi, qu'en grammaire française, *accusatif* est remplacé par *complément d'objet direct* (COD), *datif* par *complément d'objet indirect* (COI), la plupart des autres cas étant, soit oubliés, soit rangés dans la catégorie des compléments circonstanciels. Parmi les laissés pour compte figurent le *génitif*, largement remplacé, comme le prône John Hewson, par *cas possessif* et le *vocatif*, généralement assimilé à l'apostrophe.

Dans le présent article, le terme *génitif* est utilisé pour désigner ce cas spécifique dans les trois langues sous analyse, l'anglais, le français, et l'arabe, pour la simple raison que la notion de possession n'est pas applicable dans de nombreux cas. Le génitif est utilisé pour exprimer l'origine, la matière, les caractéristiques, la quantité, la mesure, la valeur, la forme, la distance, etc., en plus de la possession.

5. Les constructions « génitives »

Une chose qui est trop souvent oubliée est que le cas génitif n'a pas de fonction dans la syntaxe de la phrase. Comme la proposition relative, il opère à l'intérieur du syntagme nominal. Pour employer le vocabulaire de Lucien Tesnière, à la différence de l'accusatif et du datif, il n'entre pas dans la *valence* du verbe³. Un autre point – pour rester dans l'univers de Tesnière –, il est, par définition et systématiquement, le résultat d'une *translation*⁴ (ce que Hirtle (2009) appelle *conversion*).

3. Pour la valence du verbe, voir la présentation détaillée de Nicolas Mazziotta, « Nature et structure des relations syntaxiques dans le Modèle de Lucien Tesnière », dans *Modèles linguistiques*, tome xxxv, vol. 69, 2014, pp. 123-152).

4. La notion de *translation* chez Tesnière est examinée par Michel Arrivé dans « Les éléments structuraux de L. Tesnière », *Langue française*, 1969.

Sa particularité est d'être le résultat de la mise en relation de deux entités de même nature, à savoir, deux noms substantifs, c'est-à-dire, de deux formes appartenant à la même partie du discours. Le génitif est donc la marque d'un changement provisoire de rang (*rank shifting*) – un des substantifs devient l'*adjoind* de l'autre et ce faisant se met en incidence externe.

Dans certaines langues, qui ont perdu leurs désinences casuelles, la relation est marquée par une particule invariable – en français la préposition *de* ou *à*. L'anglais, qui est une langue hybride, dispose également de cette structure :

	tête (head)	adjoind (adjoind)
Anglais	<i>The mother</i> mother	of Mary Mary 's
Français	<i>La mère</i>	<i>de Marie</i>
Arabe	أم (mère)	مريم (Marie)

Tableau [2]. Les constructions « génitives »

Cette analyse a la mérite d'attirer l'attention sur le fait que le génitif *détermine* le substantif, qu'il met en incidence interne, ce qui est important lorsqu'il s'agit de comprendre le fonctionnement de l'arabe.

6. L'incidence du génitif selon Walter Hirtle

Dans un ouvrage récent, Walter Hirtle (2009) consacre deux passages à la question, le premier (p. 55-67) concerne le statut du cas et le second (p. 304-312), concerne plus spécifiquement le suffixe « -'s ». Pour le cas, il retrace l'évolution de la catégorie du vieil anglais à l'anglais moderne, en insistant sur les nouveaux rôles de la préposition, de l'ordre des mots et de l'incidence. Sa conclusion est nuancée :

[...] The substantive does not have case in the sense of a set of inflections [...] the substantive's morphogenesis includes case as a formal means of promoting the lexeme to its final part-of-speech categorization and to enable the subsequently formed noun phrase to establish a relation through incidence with another sentence component. Adopting this view of case is not just a matter of preserving a traditional character of the substantive, but attempting to discern the grammatical link between the noun phrase and its different functions and its essential component, the substantive (p. 66).

Comme point de départ du second passage, qui analyse en détail le mécanisme référentiel du « déterminant -'s », Hirtle cite un extrait de l'ouvrage de John Taylor⁵. D'après ce linguiste, « The import of the possessor phrase is [...] *to make explicit the mental path that the hearer must follow, in*

5. Taylor (1996) parle, non pas de cas génitif mais de "possessive construction" et analyse le phénomène en "possessor entity" et "possessee nominal".

order to identify the target [...] In opting to use a possessive expression the speaker is instructing how best to identify the referent that, he the speaker, intends ». En prenant comme exemple d'illustration "this patient's results" dans la phrase "this patient's results are not available yet", Hirtle, qui tente de retracer les étapes successives de ce cheminement mental (mental path), commente :

[...] The "possessor" entity designated by patient is located in the intended message by means of the demonstrative *this*. Thanks to the 'possessive' suffix the place of the 'possessee' *results* is depicted in relation to that of the 'possessor' *patient* [...]. Thus, once *results* is made incident to the 'possessor phrase', or rather to the space represented by 's', the referential incidence of the whole noun phrase can be effected (p. 305).

Le schéma [3] ci-dessous offre une première vue synthétique des mécanismes incidenciers qui, d'après l'analyse détaillée de Walter Hirtle (2007 et 2009), sous-tendent la construction du génitif en anglais. Les deux substantifs *dog* et *tail* sont représentés en incidence interne ; le morphème *-s* accolés au substantif *dog* agirait comme un *agent catalyseur* faisant échoir son incidence au substantif *tail*.

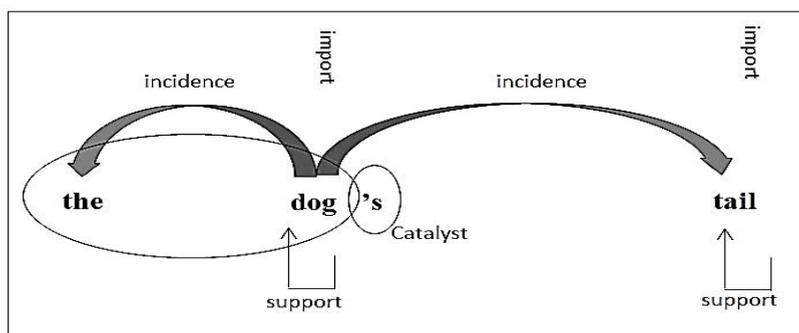


Figure 3. Le mécanisme d'incidence du génitif en anglais

L'incidence de premier degré a lieu quand on réfère le substantif *dog* à l'article défini *the*, formant le syntagme *the dog* (pour Hirtle *thedog*). Ensuite, le syntagme *thedog* est référé à *tail* ; en d'autres termes, *thedog's*, qui se rapporte à *tail*, devient l'apport du support *tail*, se mettant ainsi en incidence externe. Le morphème *-s* joue le rôle de catalyseur dans ce processus.

En français, l'équivalent du génitif anglais est formé en utilisant la préposition *de*, qui comble le diastème entre deux entités⁶ comme dans l'exemple [2] : la mère + (de) + Marie.

⁶. Le terme *entité* est utilisé pour désigner les divers termes qui suivent la préposition. Autrement dit, la préposition peut être suivie d'un nom « la mère de Marie », d'un pronom « la conclusion de cela », d'un infinitif « l'habitude de boire », ou d'un adverbe « la journée d'hier ».

En arabe, le génitif est principalement formé par un processus appelé *Annexion*. Ce processus comporte deux éléments : l'*annexé*⁷, le nom support et l'*annexeur*, nom mis en incidence externe (l'apport). En [1], أم /'mm/ mère est l'annexée et مريم / maryami / Marie est l'annexeur.

Comme mentionné précédemment, il n'y a aucune marque sémiologique entre l'annexeur et de l'annexé. Cependant, l'un des deux composants de la formule d'annexion doit être indéfini. Dans l'exemple [1], مريم / maryami / Marie en tant que nom propre est défini, et أم / 'mm / mère est indéfini, mais elle est définie par l'annexion.

7. La notion de définitude et le cas génitif

S'il apparaît que la notion de définitude est très importante dans la formation du génitif en arabe, elle est tout aussi essentielle dans la construction du génitif en anglais et en français. Considérons les exemples [2] et [3].

- [2] Anglais : a child's toe
 Français : un doigt de pied d'enfant
 Arabe : اصبع طفلٍ /isba'u tiflin/
 Litt. doigt/orteil child
 Gram. nom com.indéf + Nom com. indéf.

- [3] Anglais : a child's nose
 Français : le nez d'un enfant
 Arabie : أنفُ طفلٍ /anfu tiflin/
 Litt. nez child
 Gram. nom com. indéf + Nom com. Indéf.

L'exemple [2] peut être reformulé *the toe of a child*. Il en va de même pour la traduction française : **un doigt de pied d'enfant / le doigt de pied d'un enfant**. Considérons la deuxième phrase *le doigt de pied d'un enfant*. En anglais, ce syntagme prend automatiquement la forme de *a child's toe*. C'est cette rencontre entre l'univers grammatical et l'univers pragmatique qui donne au syntagme un statut générique (l'enfant a dix doigts, mais un seul nez).

Si toutefois vous dites, *le doigt de l'enfant*, vous désignez le doigt de pied spécifique d'un enfant en particulier (cette interprétation variera selon le contexte). Mais, dans l'exemple [3], *a child's nose* se traduit par *un nez d'enfant*. La formulation analytique est obligatoirement *the nose of a child*.

Dans la traduction des exemples [2] et [3] en arabe, le terme طفلٍ /tiflin/ *un enfant* est toujours indéfini. Le terme اصبع /isba'u/ *doigt de pied* et le terme أنفُ /anfu/ *nez* sont indéterminés en Langue et leur définition

7. Le terme «*annexé*» sera utilisé ici pour désigner le nom modifié (le support) et le terme «*annexeur*» pour désigner *le complément de nom* (l'apport).

s'effectue grâce à l'annexion. Ce phénomène ne doit pas être confondu avec la mise en rapport de deux substantifs en anglais, parce qu'en arabe, les deux substantifs ne sont pas de même rang : *طفليّ* /tiflin/ *enfant* a toujours le signe de /kasrah/ seulement pour le cas génitif (et ici, le signe est doublé d'un signe marquant la « *nunation* », pour actualiser *طفليّ* /tiflin/ *enfant*, comme nom indéfini). Dans ce cas, l'annexion est appelée *annexion verbale* ou *annexion rhétorique* إضافة غير محضة أو حقيقية.

Si toutefois, en arabe, *enfant* est rendu défini par un article défini, l'article défini *ال* /al/ *le* est ajouté à *طفليّ* /tifl/ *enfant*.

- [4] Anglais : the child's nose (or the nose of the child)
 Français : le nez de l'enfant
 Arabe : أنف الطفل /'anfu-t-tufli/
 Litt : nose the+child
 Gram. : Nom com. indef + Nom com. def

Dans ce cas, le terme *أنف* /anf/ *nez* n'est pas précédé de l'article défini, mais devient défini grâce à son incidence à *l'enfant*. Lorsque *l'annexeur* est défini, cette annexion est définie comme *l'annexion totale ou réelle* إضافة محضة أو حقيقية.

Le trait de détermination qui apparaît dans la construction analytique fait apparaître l'importance de la détermination dans l'analyse du génitif, car il est parfaitement possible de choisir un syntagme en français et en anglais où le premier article défini est remplacé par un article indéfini:

- [5] Anglais : a friend of Mary's
 Français : un ami de Marie

La construction avec le génitif n'offre pas l'équivalent précis de cette construction :

- [6] Anglais : *A Mary's friend
 one of Mary's friends
 Français : un des amis de Marie

Le génitif déterminé par un article défini (*The child's coat* / *Le manteau de l'enfant*) renvoie à un référent dans l'univers phénoménal, alors que le génitif déterminé par un article indéfini (dans les langues à article indéfini) (*a child's coat* / *un manteau d'enfant*) indique de quel type de manteau il s'agit, en d'autres termes, il classe.

- [7] Anglais : a child's coat – une espèce ou un sous-ensemble de manteau
 Français : un manteau d'enfant – une espèce ou un sous-ensemble de manteau
 Arabe : معطف طفليّ /mi'tafu tiflin/ – une espèce ou un sous-ensemble de manteau
 Litt. manteau enfant

- [8] Anglais : The child's coat : un manteau qui appartient à un enfant pré-identifié
 Français : le manteau de l'enfant : *celui* de l'enfant (dont on connaît l'identité).
 Arabe : معطف الطفل /mi'3tafu-t -tufli/ : it belongs to a particular child

Dernière remarque : en [7] l'article, lorsqu'il apparaît, est générique ; en [8], il est spécifique.

8. Le génitif déterminatif

En arabe, lorsque *l'annexeur* est indéfini, l'ensemble de la construction est dite indéfinie, et quand il est défini, l'ensemble de la construction est considéré comme défini. Pour être défini, l'annexeur peut être un nom propre (voir exemple [1]), il peut être déterminé par l'article défini (voir exemple [4]), ou il peut être un pronom (voir exemple [9]).

- [9] his car
 sa voiture
 سيارته /siyyaratuhu/
 Litt. car+his
 Nom com. fem indéf. + pronom (suffixe) masculin singulier

Le pronom *sa* (voiture) est référentiel ; il détermine le nom qui suit, et de ce fait, détermine le syntagme. En arabe, le pronom est toujours défini. Donc, cette construction est appelée génitif déterminatif.

9. Le génitif générique

Le génitif générique classifie le nom qu'il modifie (« classifying genitive ») ; la mise en rapport des deux substantifs génère un nouveau concept, à l'instar des noms composés. Voir exemple [10] et [11] :

- [10] a master's degree
 une maîtrise
 درجة ماستر
 Litt. master diplôme

- [11] a farmer's wife
 une fermière (*la femme d'un fermier)
 زوجة فلاح
 Litt. fermier femme

En français, en revanche, l'article porte sur l'ensemble des deux termes, contrairement au génitif déterminatif, où l'article porte sur le premier terme.

10. Lorsqu'il existe plusieurs *annexeurs*

Lorsqu'il existe plus d'un « *annexeur* », en français et en arabe, à la différence de l'anglais, l'identification des annexés devient un peu flou,

[12] John's and Mary's books.
 Les livres de John et de Mary.
 كتب جون وماري
 Litt. books John and Mary

[13] John and Mary's house.
 La maison de John et Marie.
 بيت جون وماري
 Litt. house John and Mary

En [12] *John's and Mary's books*, il est clair que les deux individus ont chacun leur stock de livres, ce qui n'est pas clairement explicité, ni en français (*les livres de John et de Mary*), ni en arabe. En [13], en revanche, dans les trois langues, *Jean et Marie* sont désignés comme propriétaires d'une seule et même maison. Il va sans dire que le fond de tableau socio-culturel, ou univers de croyance, joue un rôle important dans l'interprétation du sens (comme en [2] et [3]).

Cependant, l'analyse ne se limite pas là. Il y a des cas où un *annexeur* peut en cacher un autre.

[14] the school's director's house
 la maison du directeur de l'école
 بيت مدير المدرسة /beitu mudiri-l-madrasati/
 Lit : house director the+school

En anglais, l'article, qu'il soit défini ou indéfini, intervient une seule fois, au début du syntagme nominal. Cela est suffisant pour rendre défini l'ensemble de la construction. En français, pour obtenir le même effet, l'article précède chaque substantif. En arabe, l'article défini intervient uniquement en position de clôture, parce que tous *les annexeurs* précédents deviennent définis par le seul fait d'être annexés. La figure [4] illustre la relation.

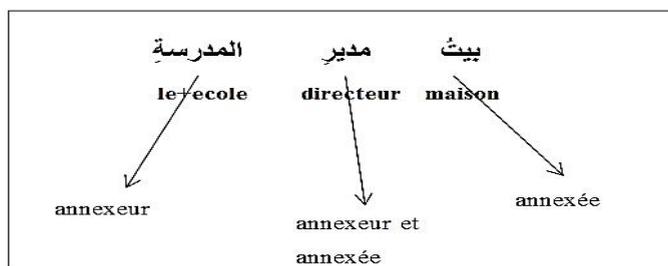


Figure [4]. Multiple annexeurs en arabe

En conclusion, l'existence de multiples *annexeurs* est réduite à un dénominateur commun dans les trois langues.

11. Quand il y a beaucoup d'*annexés*

Dans les trois langues, le nombre de substantifs *annexés* est illimité, mais chaque langue organise cette construction sa façon.

- [15] the school's director and teachers
 le directeur et les enseignants de l'école
 مدير المدرسة ومعلموها / mudīr-u l-madras-at-i wa-mu'allim-ū-hā /
 Litt. directeur le+école et enseignants+elle

En anglais, les substantifs annexés sont séparés les uns des autres par une pause (virgule), la conjonction *and* signale le dernier substantif annexé ; en [15], ils ne sont que deux ; mais l'article défini actualise l'ensemble ; {the [school's (director and teachers)]}.

En français, l'article précède *annexé* et *annexueur*, même si une conjonction est utilisée. En anglais et en français, *l'annexueur* prend en charge l'ensemble des éléments ; il précède le syntagme nominal en anglais, alors qu' en français, où l'emboîtement des relations est plus difficile à établir, il se met en position de clôture : {[le directeur) et (les enseignants)] [DE (l'école)]}.

En arabe, chaque substantif *annexé* doit être suivi de son *annexueur*. Pour les autres, un pronom clitique se référant anaphoriquement à *l'annexé* est suffixé à chaque *annexueur*. La figure [5] explique la procédure.

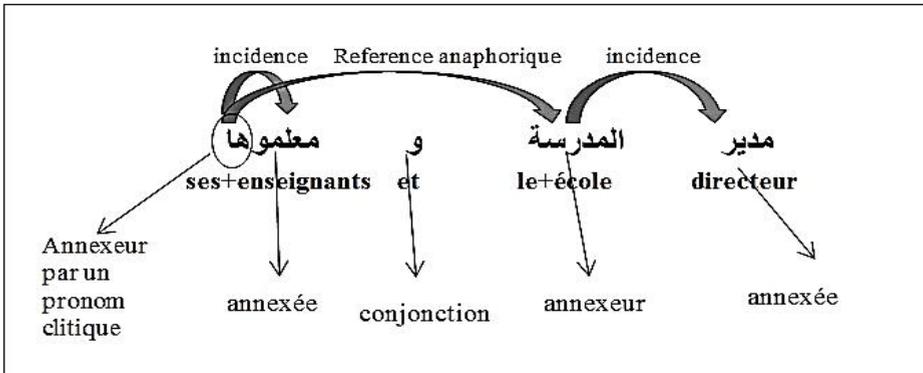


Figure [5]. Multiple annexée en arabe

Cependant, en arabe contemporain, les locuteurs ont parfois recours à une formulation où deux noms annexés coordonnés sont placés devant l'annexueur, cette construction étant considérée comme une faute de langue.

[16] مَدِيرٌ و مُعَلِّمُو الْمَدْرَسَةِ /mudīr-u wa-mu'allim-ū l-madras-at-i/
lit : directeur et enseignants le+école

Cette construction, même si elle conserve l'ordre des mots en anglais et le nombre de mots en anglais et en français, est défectueuse. La règle est expliquée en détail par Abu Chacra (2007, p. 90):

The 'idāfah construction may contain more than one annexed noun **الْمُضَافَاتُ**. In this case only one annexed noun is placed before the Annexer **الْمُضَافُ إِلَيْهِ**. The other annexed nouns are placed after the Annexer, each preceded by the conjunction **وَ** /wa.../'and' and followed by a (possessive) suffix pronoun referring to the Annexer and agreeing with it in number and gender.

12. Conclusion

Cette brève esquisse d'un problème d'une extrême complexité ne fait que poser les jalons d'une étude plus fouillée. Les traits communs qui émergent de la comparaison entre deux langues indo-européennes (l'anglais et le français) et une langue sémitique (l'arabe) indiqueraient que les questions soulevées par ce que nous avons choisi d'appeler le *cas génitif* relèvent, non pas de la grammaire particulière mais de la linguistique générale. On ne peut que donner raison au grand spécialiste de la linguistique turque Robert Gode lorsqu'il prétend qu'« il y aurait, théoriquement, des cas dans toute langue où le nom existe comme classe de mot distincte » (« Remarques sur des systèmes de cas », Cahiers de Ferdinand de Saussure, 13, 1955). Le second trait qui semble avoir une portée générale, – celui de l'incidence – s'avère être un outil essentiel lorsqu'il s'agit d'analyser les relations entre les mots et de définir les parties du discours. Les nombreux exemples analysés ont également souligné le rôle joué par ce que Guillaume appelle le *fond de tableau* et le lien entre l'univers des mots et l'univers pragmatique.

BIBLIOGRAPHIE

- Abu Chacra Faruq (2007), *Arabic: an essential grammar*, Routledge, New York.
- Al-Suyūṭī, Jalaluddin & Nabhān A. I. (1985), / الأَشْبَاهُ وَالنَّائِرَاتُ فِي النُّحُو / *al-'ashbāh wa-al-nazā'ir fī al-naḥw/ Analogues and the similars in Arabic syntax*. Ed. Abd al-Ilāh Nabhān. Vol 1. Damascus: Académie de la langue arabe (Majma' al-Lughah al-'Arabiyyah).
- Guillaume, Gustave (1943-1944, [1990]), *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume - Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française II*. « Leçon du 6 janvier 1944, série A », 83-93, publiées sous la direction de R. Valin, W. Hirtle et A. Joly, Presses de l'Université Laval, Québec, et Presses Universitaires de Lille, Lille.

- Guillaume, Gustave (1948-1949, [1971]), *Leçons de linguistique de Psycho-systématique du langage - Principes, méthodes et applications I et II*. « Leçon du 17 mars 1949, série B », 133-140. Éd. R. Valin, Presses de l'Université Laval, Québec, et Klincksieck, Paris.
- Hewson, John (1975), « Derivation and Inflection in English ». *Studies in English Grammar*, éd. André Joly et Thomas Fraser, 77-104. Université de Lille III, Lille.
- Hewson, John (1988), « L'incidence interne du substantif », *Revue québécoise de linguistique*, vol. 17, n° 1, p. 73-83. Université du Québec, Montréal.
- Hirtle, W.H. *Language in the Mind: an Introduction to Guillaume's Theory* (2007), McGill Queen's University Press.
- Hirtle, W.H. (2007), *Lessons on the English Verb: No Expression without Representation*, McGill Queen's University Press.
- Hirtle, W. H. (2009). *Lessons on the Noun Phrase in English: From Representation to Reference*, McGill Queen's University Press.
- Joly André and O'Kelly Dairine (1991), *Grammaire systématique de l'anglais*, Fernand Nathan, Paris.
- Taylor John (1996), *Possessives in English, an exploration in Cognitive Grammar*, Oxford University Press. Oxford.
- Tesnière Lucien (1959), *Éléments de syntaxe structurale*, Klincksieck, Paris.

RIVALITÉ MIMÉTIQUE DANS LE ROMAN DE TRISTAN EN PROSE : CONSIDÉRATIONS SUR KAHEDIN

ALEXANDRA ILINA¹

ABSTRACT. *Mimetic rivalry in the prose Tristan: reflections on Kahedin.*

This textual giant that combines the Tristan legend, the Grail legend and the Arthurian world, is also one of the first novels of its time to manifest a literary self-awareness unknown to previous Arthurian texts. Self-awareness is acquired by means of a critical perspective regarding the chivalrous ideals traditionally praised by the Arthurian texts. This article focuses on a particularly strange and complex character, Kahedin. One of the few characters in medieval literature to commit suicide, he is contaminated by mimetic rivalry. Kahedin is not only a victim of his own desire, but also the barer of an innovative auto-referential discourse.

Keywords: *Prose Tristan, Kahedin, mimetic rivalry, Arthurian literature.*

REZUMAT. *Rivalitatea mimetică în Romanul lui Tristan în proză: considerații asupra lui Kahedin.* Acest gigant textual în care se combină

legenda tristaniană, legenda Graalului și cea arturiană este și unul dintre primele romane în interiorul căruia se manifestă o conștiință a textului necunoscută scrierilor anterioare. Conștiința de sine a textului se arată prin perspectiva critică la adresa idealurilor cavaleștești practice de romanul arturian. Articolul își propune să investigheze un personaj complex și straniu, Kahedin. Situat printre puținii sinucigași ai literaturii medievale, acesta este contaminat de rivalitatea mimetică și este atât o victimă a propriei dorințe, cât și practicantul lui discurs auto-referențial inovator.

Cuvinte cheie: *Tristan în proză, Kahedin, rivalitate mimetică, literatură arturiană.*

¹ Université de Bucarest, Școala Doctorală Studii Literare și Culturale, en cotutelle avec l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, École Doctorale 120. Domaine de recherche: la littérature médiévale, l'art médiéval, l'histoire de l'art et l'art contemporain. "Cet article a bénéficié du support financier par le projet « Routes d'excellence académique dans la recherche doctorale et postdoctorale – READ » cofinancé par le Fond Social Européen, à travers le Programme Opérationnel Sectoriel Développement des Ressources Humaines 2007-2013, contrat n° POSDRU/159/1.5/S/137926. E-mail : ilinal Alexandra@gmail.com.

Résultat de la fièvre encyclopédique du XIII^e siècle qui touche aussi l'espace romanesque, le *Tristan en prose* est une somme littéraire traversée d'idéologies concurrentes et d'une autoréflexivité qui alimente les tensions constitutives de ce vaste roman chevaleresque. La mise en prose, typique de l'époque, assure la vie longue de cette légende qui conserve son dénouement mais se déroule sous d'autres impératifs idéologiques, dans un monde qui, pour la première fois dans la littérature chevaleresque, commence à questionner ses propres hiérarchies et la légitimité des valeurs guidant les existences. Postérieur au *Lancelot en prose* et à la *Queste del Saint Graal*, le *Tristan* est truffé de fragments empruntés à ces textes et met en œuvre une intertextualité compétitive. Ce roman géant propose une réévaluation des matières littéraires et pratique l'antagonisme à visée concurrentielle : la matière tristanienne s'érige en modèle littéraire qui s'efforce d'englober et surpasser ses prédécesseurs en proposant une formule romanesque innovatrice. L'innovation romanesque consiste dans l'émergence d'une autoréflexivité inouïe, inexistante dans les romans antérieurs, qui se manifeste notamment à travers les voix de quelques personnages. Puisque le diable est dans les détails, les voix qui trahissent la conscience romanesque sont discrètes mais distinctes dans le hourvari chevaleresque, et elles appartiennent à des personnages qui attirent l'attention par leur incompatibilité avec les typologies occupant le devant de la scène. Ces figures qui se détachent du fond représentent les rivaux de Tristan, personnages « néo-arthuriens² » inventés par l'auteur du texte, comme Dinadan ou Palamède, ou des figures empruntées aux versions en vers qui changent de destin et gagnent en profondeur, comme Kahedin. Dans le monde tristanien où « la plus grande peur, c'est une mort solitaire³ », car la mort doit apporter l'union et le réconfort au couple séparé par la vie, ces personnages sont voués à la solitude dans la vie et également dans la mort. Kahedin se distingue par son attitude déroutante devant la mort : confronté avec une vie qui lui interdit l'accomplissement amoureux, il choisit la mort. Nous examinerons cette figure étrange dans le paysage littéraire du XIII^e siècle afin de déceler sa part dans la construction romanesque, les conséquences de son étrange fin et le rapport qui s'établit entre ce personnage et Tristan.

² Cette dénomination apparaît dans le livre de Damien de Carné, *Sur l'organisation du « Tristan en Prose »* (Paris, Honoré Champion, 2010), mais son usage est répandu chez les exégètes qui s'intéressent à cette nouvelle génération de personnages qui se distinguent dans la foule de personnages arthuriens par le fait qu'ils n'ont pas d'histoire. Ils n'apparaissent pas dans des textes antérieurs ou, dans le cas de Kahedin, l'apparition antérieure n'est qu'épisodique et dépourvue de profondeur. Inventions récentes, ces personnages représentent une nouvelle étape dans la conception littéraire médiévale du personnage et ils permettent l'innovation au sein d'une textualité soumise à la mouvance.

³ Matilda Bruckner, « L'imagination de la mort chez les amants tristanien : prose et vers, chant et narration », *Des Tristan en vers au Tristan en prose. Hommage à Emmanuèle Baumgartner*, Paris, Honoré Champion, 2009, p. 309.

Être sans destin

Avant d'entrer dans le vif du sujet, rappelons l'histoire peu spectaculaire de ce personnage avant son entrée dans le roman en prose, car son nom apparaît déjà dans les variantes versifiées de la légende. Il joue un rôle modeste chez Thomas⁴ et chez Eilhart, dans la version primitive du texte, mais il n'apparaît pas dans le texte donné par Bérout. Fils du roi Hoël de la Petite Bretagne contre lequel il lutte dans une confrontation œdipienne, il est le frère d'Iseut aux Blanches Mains, la malheureuse épouse de Tristan, et il nourrit une affection mêlée d'admiration pour son beau-frère. Rien ne distingue ce personnage peu visible avant son intégration dans le vaste *Tristan*. L'auteur de la version en prose modifie son nom qui de Kaherdin devient Kahedin, mais ce changement est dépourvu de conséquence et peut être plus ou moins accidentel⁵. À partir de cette figure modeste, même fruste⁶, qui ne se distingue pas dans le déploiement des mésaventures du couple tristanien, l'auteur⁷ forge une personnalité complexe, douée d'une psychologie⁸ innovatrice, qui permet au personnage de s'exprimer, au sens étymologique du terme : à travers les monologues et les *lais*⁹, il évacue sa souffrance qui, sous la forme de

⁴ *Le Roman de Tristan* par Thomas, poème du XII^e siècle, éd. Joseph Bédier, Paris, Didot, 1905.

⁵ Au sujet des noms propres dans le *Tristan*, voir Florence Plet-Nicolas, *La Création du monde. Les noms propres dans le Tristan en prose*, Paris, Honoré Champion, 2007.

⁶ Marie-Noëlle Toury, « De Kaherdin à Kahédin: l'invention d'une personnalité », *Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble. Hommage à Jean Dufournet, professeur à la Sorbonne Nouvelle. Littérature, histoire et langue du Moyen Âge*, III, édité par Jean-Claude Aubailly, Paris, Champion, 1993, p. 1401-1409.

⁷ La notion d'auteur est problématique dans le cas de ce texte : anonyme, le roman a suscité de nombreux débats portant sur sa paternité. Cette question épineuse ne fait pas l'objet de cette étude et nous nous contentons de cette notion. Voir, à ce sujet, les titres suivants : Emmanuèle Baumgartner, « 'Luce del Gat et Hélie de Boron: le chevalier et l'écriture », *Romania*, n° 106 1985, p. 326-40 et les deux articles de Renée L. Curtis, « Problems of Authorship of the Prose Tristan », *Romania*, n° 79, 1958, p. 314-38 et « Who wrote the prose Tristan? A new look at an old problem », *Neophilologus*, vol. 67, 1983, p. 35-41.

⁸ L'idée de psychologie du personnage appliquée aux figures appartenant aux textes médiévaux est problématique et semble effleurer l'anachronisme. Pourtant, nous l'employons, faute d'une notion plus propre à ces figures qui diffèrent de la conception du personnage telle qu'elle se développe dans la littérature postérieure à l'époque du classicisme. Pour une meilleure compréhension de cette problématique située à la croisée de la narratologie, de la philosophie et de la théologie, voir les volumes *Façonner son personnage au Moyen Âge*, dir. Chantal Connochie-Bourgne, Presses de l'Université de Provence, 2007 et *Personne, personnage et transcendance aux XII^e et XIII^e siècles*, dir. Marie-Etiennette Bély et Jean-René Valette, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1999.

⁹ Parmi les particularités de ce roman se distingue l'usage que l'auteur fait de la parole poétique. Au sujet des *lais* qui se retrouvent dans ce roman, voir les articles : Emmanuèle Baumgartner, « Sur les pièces lyriques du *Tristan en prose* », *Études de langue et de littérature du Moyen Âge offertes à Félix Lecoy par ses collègues, ses élèves et ses amis*, Paris, Champion, 1973, p. 19-25 ; Maureen Boulton, « Tristan and his Doubles as Singers of Lais: Love and Music in the Prose Roman de Tristan », *Shifts and Transpositions in Medieval Narrative: A Festschrift for Dr Elspeth Kennedy*, dir. Karen Pratt, Jocelyn Wogan-Browne, Cambridge, Brewer, 1994, p. 53-69, celui de John Haines, « Espaces musico-poétiques dans le *Tristan en Prose* », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 2007, vol. 50, n°50-197, p. 11-31 ; Jean Maillard, « Le lai lyrique et les légendes arthuriennes », *Bibliographical Bulletin of the International Arthurian Society*, vol. 9, 1957, p. 124-127 et « Coutumes musicales au Moyen Âge

la parole lyrique, donne au lecteur l'occasion d'entrevoir le tumulte de cette âme touchée par la maladie amoureuse et ouvre la perspective vers une exploration des émotions, peu pratiquée de cette manière directe dans la prose de l'époque. Si « la dimension fatale et tragique de l'amour tristanien est (partiellement) déplacée vers le personnage de Kahedin¹⁰ » et sa mort, dans la première partie du texte¹¹, anticipe les destins funestes d'une longue lignée de personnages, cela n'est pas sans conséquence sur la construction de ce personnage. Pour mieux comprendre son destin et sa place dans l'économie du roman, c'est peut-être utile de revenir sur les principes de construction de ce roman : la préoccupation pour l'intégration, dans un même roman, de la matière arthurienne, de la matière tristanienne et de la *Queste del Saint Graal* conduit l'auteur vers une stratégie narrative systématisée, dont l'enjeu est l'affirmation de l'autorité de ce nouveau texte et de la supériorité de la matière tristanienne à la fois dévoratrice et innovatrice. L'intertextualité est soumise dans ce texte aux impératifs de la concurrence, et la compétition est lisible à plusieurs niveaux du texte. Les personnages sont gagnés à leur tour par cette compétition des matières qu'ils reproduisent et qui se lit dans les innombrables scènes où les personnages discutent la supériorité d'un chevalier sur l'autre ou dans les scènes, toujours nombreuses, où les chevaliers se disputent le *los*, la renommée et l'honneur. Dans ce climat compétitif, la rivalité mimétique, telle qu'elle est théorisée par René Girard, s'ensuit à la logique violente qui règne sur les relations entre les membres de la caste guerrière et l'apparition de ces personnages qui ont été, à juste titre, interprétés comme « doubles » de Tristan, confirme la prééminence de la concurrence derrière toute stratégie narrative. En s'attachant à cette notion, Damien de Carné lui accorde le mérite de complexifier le roman médiéval :

Le concept de concurrence n'est réservé ni à un roman en particulier, ni, certainement, à la littérature médiévale. Mais, appliqué à celle-ci, il est une nouvelle preuve que le roman primitif, dès l'origine du genre ou à peu près, attentif aux variations de l'identité, à sa perpétuelle mobilité, aux questionnements de l'individualité, est déjà roman tout entier.¹²

d'après le *Tristan en prose* », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, vol. 2, 1959, p. 341-353 et « Lais avec notations dans le *Tristan en prose* », *Mélanges offerts à Rita Lejeune*, F. Dethier éd., Gembloux, 1969, p. 1347-1364.

¹⁰ D. de Carné, *Sur...*, *op. cit.*, p. 496.

¹¹ Dans l'édition donnée par Philippe Ménard, le destin de Kahedin se joue dans le premier tome, *Des Aventures de Lancelot à la fin de la « Folie Tristan »*, Genève, Droz, 1987. Dans l'analyse du roman donnée par Eilert Løseth (*Le « Roman en prose de Tristan », le « Roman de Palamède » et la compilation de Rusticien de Pise, Analyse critique d'après les manuscrits de Paris*, Émile Bouillon, 1890) il apparaît toujours dans la première partie, avant §184. Nous rappelons que les spécialistes distinguent deux versions principales du *Tristan en prose* : ayant comme référence cette première édition donnée par Løseth, les deux versions sont à distinguer après §184.

¹² Damien de Carné, chapitre « Construction concurrentielle du personnage médiéval: trois exemples tirés du roman médiéval », *Façonner son personnage au Moyen Âge, op. cit.*, p. 96.

Appliquée aux personnages, la concurrence se décline sous la formule girardienne de la rivalité mimétique, une rivalité qui affecte les personnages similaires, parfois entretenant des relations amicales, qui sont brusquement divisés par un désir partagé pour un même objet. Girard accorde une place particulièrement importante au désir dans le déclenchement de la rivalité mimétique :

Le désir est endémique plutôt qu'épidémique ; c'est l'état qui correspond, non à des crises mimétiques telles qu'elles se produisent dans les sociétés primitive, mais à quelque chose qui est à la fois semblable et très différent, lié à l'affaiblissement durable de la violence fondatrice dans notre univers. [...] Le dynamisme du désir est donc celui d'une crise mimétique *démultipliée*, chez les individus et dans l'histoire.¹³

Le sens qu'il assigne au désir, sans doute sous l'influence des perspectives psychanalytiques sur ce mouvement de l'âme, est à retrouver dans la manière dont le désir agit sur les personnages du roman, plus particulièrement sur les personnages qui dédoublent, d'une certaine manière, l'archétype héroïque représenté par Tristan. Le roman est traversé d'un bout à l'autre par les symptômes de la *crise mimétique démultipliée* dont parle Girard et cela se voit dans le fonctionnement du désir irrépressible déclenché par Iseut. C'est peut-être utile de rappeler que ce roman, à la différence des variantes antérieures qui situent le *philtre* à l'origine de l'amour passion liant les deux amants, imagine un scénario bien différent, où c'est Palamède, le sarrasin toujours dans l'ombre de Tristan, qui tombe amoureux de la future reine à l'occasion d'un tournoi organisé en Irlande par le père d'Iseut. Présent aussi au tournoi, Tristan ne remarque pas Iseut et rien dans son comportement n'annonce la passion sulfureuse qui lui sera fatale. Bien au contraire, Tristan commence à désirer Iseut au moment où la rivalité entre lui et Palamède s'explique : le chevalier sarrasin terrasse ses adversaires et il est le favori des dames. Tristan ne peut pas tolérer l'idée d'être surclassé, alors il provoque et humilie Palamède qui, à partir de ce moment, ne cessera de marcher sur les traces de Tristan, dirigé par le désir de le surclasser, de revenir à la situation originelle où c'était lui et non pas Tristan qui attirait les regards comme un amant et séduisait les demoiselles. D'une certaine manière, c'est Tristan qui imite Palamède, car il imite son désir, mais les rapports basculent au fur et à mesure que le destin glorieux de Tristan se précise et que sa figure commence à stimuler le désir de l'imitation chez les autres chevaliers. Le désir, qui n'est pas encore amour au moment où Tristan décide de séduire Iseut, apparaît dans le contexte d'une rivalité guerrière qui débouche sur une rivalité

¹³ René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. Recherches avec Jean-Michel Oughourlian et Guy Lefort, Bernard Grasset, 1987, p. 385.

amoureuse et l'objet désiré par l'adversaire devient brusquement irrésistible. À son tour, Iseut n'est non plus amoureuse de Tristan et elle indique explicitement son indifférence, lorsque les demoiselles lui demandent lequel des deux chevaliers elle préfère : la belle annonce à ses suivantes qu'elle accordera ses faveurs à Tristan « s'il était aussi preux chevalier que Palamède¹⁴ ». Ce moment zéro de leur amour est placé sous le signe d'un mimétisme malmené où c'est Tristan qui doit imiter l'autre pour entrer sur la voie de son destin, car, à la différence de ses imitateurs, Tristan possède un destin propre, un destin décelable dans son charisme et dans le désir d'imitation qu'il induit aux autres. Le destin est, dans ce roman, l'apanage de celui qui a cessé de désirer la ressemblance avec un autre, qui s'autonomise et oriente son désir vers un objet à posséder. Avant de revenir à l'histoire de Kahedin, soulignons de nouveau l'importance du mimétisme dans l'apparition du désir amoureux dans le cas de Palamède, car ce mécanisme, si transparent dans cet épisode souvent négligé, affecte un grand nombre de chevaliers. Le mécanisme fonctionne presque de la même manière pour Kahedin, mais ses réactions sont tout à fait différentes et il trouve d'autres solutions pour dépasser cette crise mimétique qui lui empoisonne l'existence à cause de l'impossibilité de posséder l'objet désiré.

Le mimétisme inabouti

Même dans sa « préhistoire » dans les légendes en vers sa personne est liée, par consanguinité, au dédoublement, car il est le frère de l'autre Iseut, du substitut de la reine de Cornouailles, avec laquelle Tristan ne consommera jamais le mariage. Iseut aux Blanches Mains, condamnée à un mariage blanc, refusée par Tristan qui ne l'aime pas mais qu'elle aime, préfigure déjà le destin de son frère. Dans le cas de l'épouse de Tristan, le nom est déjà parlant, conformément à la tradition médiévale qui affectionne les noms porteurs de sens et les armoiries parlantes, et le destin est figé : elle n'est rien qu'une copie stérile, qu'une image dépourvue de vitalité de la vraie Iseut, et la couleur qu'elle porte dans son nom, dans une sorte de pratique onomastique influencée par les pratiques héraldiques¹⁵, en dit long sur son mariage caste et vide, à la fois. Pour une culture qui rejette les doubles et voit dans la naissance des jumeaux un signe mauvais, la fonction et surtout le destin d'un personnage fait à l'image d'un autre, mais destiné à ne jamais atteindre sa grandeur sont assez transparents. Avec ce contexte familial marqué par la stérilité destinale, avec une sœur condamnée à mimer un sort qui lui est inaccessible, Kahedin

¹⁴ E. Löseth, *Le « Roman... »*, op. cit., § 30, 31.

¹⁵ Les armoiries « pleines », monochromes, sont le signe identitaire de celui dont le destin n'est pas accompli. Voir au sujet de la sémantique héraldique Michel Pastoureau, *L'Art héraldique au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2005.

est un candidat idéal pour le rôle qu'il accomplira après la mise en prose. Il est le candidat idéal pour le rôle d'un être sans destin, pour paraphraser le titre du roman d'Imre Kertész, et le candidat idéal pour le rôle ingrat mais nécessaire dans l'exploration des possibilités d'existence du personnage romanesque. Quoiqu'il tombe amoureux d'Iseut en toute innocence et sans aucun espoir, il n'est pas épargné par le dynamisme du désir mimétique, un désir qui se conjugue avec les pratiques sociales du roman.

Les hiérarchies amoureuses se plient sur les hiérarchies sociales lorsque noblesse rime avec beauté éclatante et esprit vertueux, ainsi que la créature la plus digne d'être aimée est une reine. Philippe Ménard remarque à son tour cette motivation souterraine dans le déclenchement du désir de Kahedin : « Il se peut que la situation sociale d'Yseut, la dignité de reine, joue un rôle inconscient dans son raisonnement. Aimer une reine, même si elle vous repousse, est une aventure fascinante, qui peut passer pour une haute entreprise. »¹⁶ Le roman médiéval, lorsqu'il s'intéresse aux affectes et surtout à la passion amoureuse et au désir, le fait en situant l'homme sur une position de passivité : la passion amoureuse est comprise au sens étymologique, elle est une souffrance subie indépendamment de la volonté de la personne. Le désir est un mouvement incontrôlable de l'âme, dont l'homme ignore dans la plupart du temps les causes et doit subir les effets. Dans le *Tristan* dépourvu de toute sensibilité chrétienne et, par conséquent, dépourvu de la culpabilité qui s'ensuit à la méditation chrétienne sur les sentiments ardents, les personnages sont livrés à leurs passions et, lorsque l'amour n'est pas réciproque ou qu'il y a des obstacles qui entravent l'accomplissement de l'union amoureuse, la souffrance est sans issue et sans fin. Ou, comme pour cela se passe pour Kahedin, la seule manière de maîtriser la passion, de sortir de la passivité est de surpasser le mimétisme coupable d'avoir déclenché le désir est de refuser la vie.

Paradoxalement, le personnage arrive à la maîtrise de soi et à la découverte de son destin lorsqu'il choisit de se laisser mourir. Si Palamède continue à harceler Tristan tout au long de ce roman, errant à la recherche d'une Bête Glatissant et au phantasme de son destin qui lui est refusé, c'est parce qu'il est complètement captivé par son désir, incapable de le maîtriser. D'abord, l'illusoire chasse de la Bête est une métaphore assez transparente de la cyclicité à laquelle il est condamné, une cyclicité que les médiévaux, adeptes de la temporalité linéaire, axiologique, associent à la temporalité infernale.

La contagion mimétique est bien évidente dans le cas de Kahedin lorsqu'il tombe amoureux, à son tour, d'Iseut *après* avoir connu déjà l'amant de celle-là, tout comme Tristan avait commencé à désirer la jeune fille *après*

¹⁶ Philippe Ménard, chapitre « Le personnage de Kahédin et la passion amoureuse dans le *Tristan en prose* », *De Chrétien de Troyes au Tristan en prose. Études sur les romans de la Table Ronde*, Genève, Droz, 1999, p. 152.

avoir connu Palamède et son désir pour elle. Une partie importante des exégètes de ce roman ont vu dans la figure de Kahedin, appartenant comme nous l'avons déjà précisé à une version plus ou moins primitive du roman, un prédécesseur de Dinadan¹⁷. Cette association se fonde principalement sur deux arguments : Kahedin disparaît du roman avant l'entrée de Dinadan dans l'histoire et, tout comme chez Dinadan, son discours conteste bien violemment l'idéologie chevaleresque et la pratique de la violence démesurée. Nous ne pouvons pas être d'accord avec cette interprétation réductionniste des deux personnages, car la disparition de Kahedin est motivée non pas par son rôle de prédécesseur de Dinadan, mais il s'agit d'une disparition nécessaire pour l'accomplissement de la stratégie romanesque qui crée, au milieu de cette *crise mimétique démultipliée*, un personnage en train de récupérer, d'une façon surprenante, son destin. Incapable de résister au désir, déjà infesté par l'amour-maladie, il ne lui reste que la solution de la mort. Après une série d'échecs lamentables, Kahedin reçoit de la part de la reine une lettre peu courtoise qui le détermine à chercher sa mort. En fait, il ne se donne pas la mort, comme nous allons le voir, mais la mort advient, tout comme l'aventure advient, tout comme les passions adviennent, mettant entre parenthèses la volonté individuelle.

À travers la série de personnages dont les voix contestent, chacune avec sa propre tonalité, les idéologies figées, le romanesque s'oriente vers la découverte de l'autoréflexivité qui constitue une des véritables innovations du roman. Si la rivalité mimétique dans le texte se manifeste sur deux plans principaux, celui de l'amour et de la guerre, qui s'entrecourent, cela

¹⁷ Nous citons Emmanuèle Baumgartner, dont l'opinion a influencé la plupart des commentateurs du roman : « S'il est vrai, comme semble le prouver la cohérence de la tradition manuscrite, que nous lisons encore cette partie du roman dans sa forme originale ou presque, force nous est d'admettre également que le courant de réaction contre l'idéal chevaleresque et sentimental qui s'exprime à travers Kahedin, première esquisse de Dinadan, se dessinait déjà dans la première rédaction du roman. Il n'y a sans doute pas de rupture nette entre les différentes versions ; il est plus probable que les remanieurs successifs n'ont fait qu'amplifier, voire caricaturer, un thème donné par le premier rédacteur. Le procédé est d'ailleurs fréquent dans l'immense « corpus » du *Tristan en prose* et l'importance grandissante du rôle de Dinadan d'une rédaction à l'autre en constitue un exemple frappant. À la différence de Dinadan, Kahedin n'est en effet qu'un comparse vite disparu, mais par les questions qu'il soulève, il permet d'évoquer, sinon de résoudre, plusieurs des problèmes que pose le *Tristan en prose* et de voir tout au moins avec quelle liberté l'auteur utilise les données des versions antérieures, avec quelle originalité il peut parfois traiter de l'amour, puissance destructrice, et de la chevalerie, 'institution' qui voue ses adeptes les plus illustres, Lancelot, Tristan et tous les chevaliers de la Table Ronde, à une vie, à une mort absurdes et à la conquête d'une gloire vaine. On peut enfin, nous semble-t-il, grâce à Kahedin, tenter de redonner une certaine unité d'inspiration à ce roman bien composite première vue et bien longtemps malmené par les remanieurs et les critiques. », « Le personnage de Kahedin dans le *Tristan en prose* », *Mélanges de langue et de littérature du Moyen Âge et de la Renaissance offerts à Jean Frappier, professeur à la Sorbonne, par ses collègues, ses élèves et ses amis*, éd. Jean Charles Payen et Claude Régner, Genève, Droz (Publications romanes et françaises, 112), 1970, t. 1, p. 82.

correspond à la nature même du romanesque en train de se manifester et de se préciser. Pour en finir avec la comparaison entre Dinadan et Kahedin, remarquons aussi qu'en dépit d'une attitude critique à l'adresse de l'idéal chevaleresque qu'ils partagent, les deux se distinguent fondamentalement sur le plan affectif : Dinadan refuse l'amour et explique son choix par le fait que l'amour ne fait qu'apporter le malheur et la folie. Le développement du roman lui donne raison, car il n'y a aucun amoureux qui soit heureux dans ce texte et qui ne souffre les affres de la passion. Emmanuèle Baumgartner s'attache à la ressemblance entre les deux et voit la différence qui les sépare sous un autre angle : « Comme pour Dinadan que pour Kahedin, l'amour est une maladie de l'âme et du corps qu'il faut à tout prix éviter. La seule différence, c'est que Kahedin paie de sa vie la connaissance de cette vérité.¹⁸ » La différence consiste, pourtant, dans le fait que Dinadan refuse tout simplement l'amour, car il connaît ses méfaits et ne veut pas se laisser ravager par ce sentiment trop dangereux. Il est, tout comme Dinadan, un chevalier médiocre¹⁹, abattu par Lamorat et Ségurade, et à cela s'ajoute l'effet de la passion amoureuse sur ses exploits guerriers : « La passion amoureuse qu'il subit l'empêche de s'intéresser à la gloire des armes. Elle l'isole, le réduit à lui-même.²⁰ » Le mimétisme ne se concrétise pas, comme chez Palamède, dans un double défi, à la fois guerrier et érotique. Si Palamède veut dépasser Tristan, Kahedin ne veut que l'amour d'Iseut et rien de plus. Refusé par la reine, il compose son *lai* adressé à Iseut, une condamnation de l'Amour²¹, divinité omnipotente dans ce roman.

La solution de la mort volontaire

Le personnage fait une tentative pour oublier la reine, mais il ne réussit pas : Kahedin se trouve dans l'abbaye de Gaunes pour faire soigner les blessures reçues lors d'une confrontation avec Ségurade et il commence à regretter l'amour pour la reine qui ne lui avait provoqué que de la souffrance²².

¹⁸ E. Baumgartner, « Le personnage... », art. cit., p. 79.

¹⁹ « Pour la chevalerie, en revanche, il lui ressemble beaucoup [à Kahedin]. On ne peut le placer tout en bas de l'échelle, on ne peut non plus le faire monter très haut. Joueur et bretteur ordinaire, Dinadan n'est certes pas sans courage ni sans valeur quand la cause est juste. », D. de Carné, *Sur...*, op. cit., p. 507.

²⁰ P. Ménard, *De Chrétien...*, op. cit., p. 157.

²¹ Nous reproduisons une partie de ce poème : « En morant de si douche mort / C'ainc nus si dous mortel ne mort, / Me plaing d'icele ki m'a mort, / Ardours d'amours a ce m'amort, / Je laisse la prosse pour vers, / D'amours que jou truis si pervers / Me lo et plaing et fais ent vers. / Amors me font gesir envers. [...] Je sent la mort ki me vient querre : / Legierement me puet conquerre. / Povre los i porra aquerre. / Ne sai que doie mais requerre. », *Le Roman...op. cit.*, I, p. 238-242.

²² « Tant com il demeure a garir et il ne peut chevauchir et il ne voit madame Yseut ne parler n'en ot se petit non, tant dist il bien a sois meïsmes que jamais madame Yseut n'amera ne jamais ne pensera a li en tel manière com il i a pensé : mout estoit faus et nices et esbahis quant il son cuer metoit si hautement k'il n'i peüst avenir en nule maniere du monde. Il avoit bien le sens perdu quant il amoit si coraument madame Yseut. Or s'en repent, or se retraist de cele folie ». *Ibid.*, p.152.

Sa rémission est presque complète lorsque le couple royal décide de visiter l'abbaye, à l'occasion d'une fête cornouaillaise. Kahedin revoit la reine et son sort est scellé : « dégrisé, désappointé, désabusé²³», il décide de ne plus résister à son désir, d'embrasser son sort et même il commence à désirer les ultimes conséquences de son désir irréalisable. La souffrance devient, à partir de ce moment, une vertu pour ce chevalier frappé d'*aegritudo amoris*²⁴ qui décide de mourir pour son désir. Le désir de mort se substitue au désir d'Iseut et ainsi, par ce détournement du désir, il pourra finalement obtenir l'accomplissement de son destin et rompre le cercle vicieux où la rivalité mimétique l'avait fixé. Avec cette mort extraordinaire, esthétisée même, si on pense au long et beau poème qui l'annonce, Kahedin surpasse la crise mimétique, se forge une identité propre et se couvre d'honneur. Sa mort devient un acte honorable et il récupère, à travers ce sacrifice, l'honneur qu'il n'avait pas su conserver à travers les armes. Son choix est explicite: « Trop li sera grans hounours, si com li dist, s'il muert pour ceste dame amer. Plus grant honour i avra il, se a morir vient, que se il vivoit pour une autre. »²⁵ La mort devient, pour ce chevalier condamné à désirer sans espérer, la modalité d'accomplir son destin et la seule issue possible du piège de la rivalité mimétique. Son destin n'est pas celui d'être un guerrier remarquable : il n'est pas enclin à la violence, mais bien au contraire, il tient à plusieurs occasions des discours contre les coutumes chevaleresques, contre la violence démesurée et gratuite. Il abhorre toute confrontation qui n'est pas motivée et il accuse ses confrères de faire usage trop souvent d'une violence insensée. Son discours, celui d'un « chevalier lettré », comme le voit Martin Aurell²⁶, s'accorde au discours de Dinadan et aux critiques de Palamède, pour former un véritable contre-courant qui contredit l'exaltation de la chevalerie pratiquée par les textes arthuriens et qui montre l'émergence d'une dimension autoréflexive nouvelle dans le contexte littéraire de son époque.

Dégouté par la violence, rejeté dans son amour, c'est un chevalier bien étrange qui pratique une poésie élégante et une fidélité amoureuse qui lui

²³ P. Ménard, *De Chrétien...*, op. cit., p. 157.

²⁴ Giulia Murgia, «Specchio» e «ammunimento di tutti gli altri amanti»: dal Kahedin del Tristan en prose al Ghedino della Tavola Ritonda», «Rhesis», *International Journal of Linguistics, Philology and Literature*, Literature, 2012, p.107.

²⁵ *Le Roman...*, op. cit., I, p.155.

²⁶ « Le chevalier lettré est une double invention de la renaissance du XII^e siècle. D'une part, les nouvelles techniques de combat et l'idéologie chevaleresque renforcent la domination de l'aristocratie. Elles la confirment en tant que groupe restreint et solidaire de guerriers montés, fiers de leur identité militaire et de leur supériorité nobiliaire. D'autre part, l'essor des écoles et la diffusion du savoir touchent, de prime abord, cette même noblesse, d'où sont issus les plus en vue des membres du clergé, mais aussi les chevaliers. », Martin Aurell, *Le Chevalier lettré: Savoir et conduite de l'aristocratie aux XII^e et XIII^e siècles*, Paris, Fayard, 2011, p. 447.

assure une mort spectaculaire. Certes, Kahedin est une figure du pessimisme²⁷ de ce roman qui voit l'amour comme une maladie touchant le corps et l'âme pour détruire l'être humain. Il est aussi un contestataire des illusions humaines²⁸ qui dérobe la lyrique courtoise de ses chimères. L'Amour, divinité coriace et sans pitié, tue sans le moindre remords dans ce texte qui a été condamné pour avoir imaginé des sorts trop funestes pour ses héros et pour avoir fait virer la légende de Tristan et d'Iseut vers un pessimisme destructeur. Le couple Mort et Amour, identifié par Denis de Rougemont comme étant le germe de l'imaginaire érotique européen, est peut-être le seul couple heureux, fertile de ce roman. Dans l'économie du roman, qui met en scène cette mort volontaire et, finalement, ambiguë, Kahedin n'est qu'une des nombreuses victimes du mariage de ces deux figures. En relisant l'histoire de ce chevalier, qui interfère avec l'histoire de Tristan de manière catégorique, nous pouvons interroger la signification de l'amour, car les manifestations de cet amour qui sème le désordre et la mort ressemblent plutôt au désir tout simplement, un désir qui tue. La question ne fait pas l'objet de cette enquête, mais nous pensons qu'une exploration de cette ambiguïté est nécessaire.

Comme cela arrive souvent dans la littérature médiévale, c'est la mort qui donne le sens ultime de la vie de quelqu'un, et, dans le cas de Kahedin, c'est surtout sa mort qui a suscité le plus d'attention des lecteurs modernes du texte. Poétique et inhabituelle, sa mort a dû choquer les lecteurs de l'époque tout comme elle choque le lecteur contemporain. L'attitude devant la mort, la cause de sa fin et ses circonstances permettent, mieux peut-être que le tableau parfois décousu des aventures du personnage, de le connaître. Personnage toujours énigmatique, il réussit à vaincre le désir accablant en se laissant mourir, tout comme l'avait fait Iseut au XII^e siècle : dans le roman en prose, la reine ne peut plus tout simplement mourir et Tristan l'embrasse en lui donnant la mort. Dans cette version de la légende, ce ne sont plus les amants qui meurent par amour, mais c'est l'amoureux solitaire, replié sur soi et sur son désir ardent, qui meurt pour trouver son salut dans un martyre sans précédent dans la littérature de son époque. Un pas est franchi, avec ce personnage, vers l'exploration de la souffrance individuelle et vers une nouvelle formule de l'amour, profondément marquée par le clivage entre les codes et les comportements.

²⁷ Voir à ce sujet Marie-Noëlle Toury, « *Morant d'amours*: Amour et mort dans le tome I du *Tristan en prose* », *Nouvelles Recherches sur le Tristan en prose*, édité par Jean Dufournet, p. 173-190 et Dana Florean, « La mort volontaire dans le *Roman de Tristan en Prose* », *ARCHES : Actes de l'Association Roumaine des Chercheurs Francophones en Sciences Humaines*, tome 2, 2001. Disponible en ligne à l'adresse : <http://www.arches.ro/revue/no02/no2art1.htm>

²⁸ P. Ménard, *De Chrétien...*, *op. cit.*, p. 157.

BIBLIOGRAPHIE

- Aurell, Martin. *Le Chevalier lettré: Savoir et conduite de l'aristocratie aux XII^e et XIII^e siècles*. Fayard, 2011.
- Baumgartner, Emmanuèle. « Le personnage de Kahedin dans le *Tristan en Prose*. » In *Mélanges de langue et de littérature du Moyen Âge et de la Renaissance offerts à Jean Frappier, professeur à la Sorbonne, par ses collègues, ses élèves et ses amis*, édité Jean Charles Payen et Claude Régner, 77-82. Genève : Droz, 1970.
- Baumgartner, Emmanuèle. « Sur les pièces lyriques du *Tristan en prose*. » In *Études de langue et de littérature du Moyen Âge offertes à Félix Lecoy par ses collègues, ses élèves et ses amis*, 19-25. Paris : Champion, 1973.
- Baumgartner, Emmanuèle. « Luce del Gat et Hélie de Boron: le chevalier et l'écriture. » *Romania* 106 (1985) : 326-40.
- Boulton, Maureen. "Tristan and his Doubles as Singers of Lais: Love and Music in the Prose Roman de Tristan." In *Shifts and Transpositions in Medieval Narrative: A Festschrift for Dr Elspeth Kennedy*, édité Karen Pratt et Jocelyn Wogan-Browne, 53-69. Cambridge: Brewer, 1994.
- Bruckner, Matilda. « L'imagination de la mort chez les amants tristaniens : prose et vers, chant et narration. » In *Des Tristan en vers au Tristan en prose. Hommage à Emmanuèle Baumgartner*, édité par Laurence Harf-Lancner et al., 309-325. Paris: Honoré Champion, 2009.
- Curtis, Renée. "Problems of Authorship of the Prose Tristan." *Romania* 79 (1958): 314-38.
- Curtis, Renée. "Who wrote the prose Tristan? A new look at an old problem." *Neophilologus* 67 (1983): 35-41.
- De Carné, Damien. « Construction concurrentielle du personnage médiéval: trois exemples tirés du roman médiéval. » In *Façonner son personnage au Moyen Âge*, édité par Chantal Connochie-Bourgne, 97-97. Presses de l'Université de Provence, 2007.
- De Carné, Damien. *Sur l'organisation du « Tristan en Prose »*. Paris : Honoré Champion, 2010.
- Florea, Dana. « La mort volontaire dans le *Roman de Tristan en Prose*. » *ARCHES : Actes de l'Association Roumaine des Chercheurs Francophones en Sciences Humaines* 2 (2001). Consulté le 12 janvier, 2014. <http://www.arches.ro/revue/no02/no2art1.htm>.
- Girard, René. *Des choses cachées depuis la fondation du monde. Recherches avec Jean-Michel Oughourlian et Guy Lefort*. Grasset & Fasquelle, 1978.
- Haines, John. « Espaces musico-poétiques dans le *Tristan en Prose*. » *Cahiers de civilisation médiévale* 50-197 (2007) : 11-31.
- Le Roman de Tristan en Prose, Tome I, Des aventures de Lancelot à la fin de la « Folie Tristan »*. » édité par Philippe Ménard. Genève : Droz, 1987.
- Le Roman de Tristan* par Thomas, poème du XII^e siècle, publié par Joseph Bédier. Paris : Didot, 1905.
- Löseth, Eilert. *Le « Roman en prose de Tristan », le « Roman de Palamède » et la compilation de Rusticien de Pise, Analyse critique d'après les manuscrits de Paris*, Paris : Emile Bouillon, 1890.

- Maillard, Jean. « Le lai lyrique et les légendes arthuriennes. » *Bibliographical Bulletin of the International Arthurian Society* 9 (1957) : 124-127.
- Maillard, Jean. « Coutumes musicales au Moyen Âge d'après le *Tristan en prose*. » *Cahiers de civilisation médiévale* 2 (1959) : 341-353.
- Maillard, Jean. « Lais avec notations dans le *Tristan en prose*. » In *Mélanges offerts à Rita Lejeune*, édité par F. Dethier, 1347-1364. Gembloux, 1969.
- Ménard, Philippe. *De Chrétien de Troyes au Tristan en prose. Études sur les romans de la Table Ronde*. Genève : Droz, 1999.
- Murgia, Giulia. « *Specchio* » e « *ammunimento di tutti gli altri amanti* »: dal Kahedin del *Tristan en prose* al *Ghedino della Tavola Ritonda* », *Rhesis. International Journal of Linguistics, Philology and Literature* 1(2012) : 104-133.
- Pastoureau, Michel. *L'art héraldique au Moyen Age*. Paris : Seuil, 2005.
- Bély, Marie Etienne et Jean-René Valette. *Personne, personnage et transcendance aux XIIe et XIIIe siècles*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1999.
- Plet-Nicolas, Florence. *La création du monde. Les noms propres dans le Tristan en prose*. Paris : Honoré Champion, 2007.
- Toury, Marie-Noëlle. « De Kaherdin à Kahédin: l'invention d'une personnalité. » In *'Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble'. Hommage à Jean Dufournet, professeur à la Sorbonne Nouvelle. Littérature, histoire et langue du Moyen Age*, III, édité par Jean-Claude Aubailly, 1401-1409. Paris : Champion, 1993.
- Toury, Marie-Noëlle. « *Morant d'amours: Amour et mort dans le tome I du Tristan en prose*. » In *Nouvelles Recherches sur le Tristan en prose*, édité par Jean Dufournet, 173-190. Paris : Champion, 1990.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LA PERCEPTION DES ANIMAUX PAR LES VOYAGEURS FRANÇAIS DANS LES PAYS ROUMAINS AU XIX^E SIÈCLE

MATHIEU MOKHTARI¹

ABSTRACT. *Some Considerations on Animals Viewed by French Travellers in Romanian Principalities in the 19th Century.* This paper aims at showing the French travellers' perception of animals. Indeed, in the 19th century, many of them passed by areas inhabited by Romanians and described, amongst other things, animals. Thus we will point out the different ways of seeing animals used by those travellers : some of them only view animal as a product while others deem it worthy of attention and study it. This dichotomy between an utilitaristic vision and a scientific one will be central to this essay. Furthermore we also can find a few *topoi* in these travel journals, which indicates that authors consulted each other and included some of those motifs in their own books.

Keywords: *animals, Moldavia, Wallachia, travel literature, 19th century, trade, picturesque, natural history, France.*

REZUMAT. *Câteva considerații asupra animalelor în viziunea francezilor călători prin Țările Române în secolul al XIX-lea.* Acest articol își propune să studieze modul în care sunt descrise și percepute animalele la călători francezi. Într-adevăr, în secolul al XIX-lea, numeroși călători au trecut prin Țările Române și au prezentat, între altele, animalele. Astfel, vom indica diferitele feluri de a vedea animalele propuse de acești călători : unii consideră animalul doar o marfă, pe când alții îl socotesc vrednic de atenție și îl studiază. Dichotomia aceasta dintre viziunea utilitară și viziunea științifică va fi în centrul studiului nostru. În plus, am observat câteva *locuri comune* în aceste jurnale de călătorie, ceea ce arată că autorii s-au influențat unii pe alții, au preluat câteva dintre aceste teme și le-au inclus în propriile lor opere.

Cuvinte cheie: *animale, Moldova, Țara Românească, literatură de călătorie, secolul al XIX-lea, comerț, pitoresc, istorie naturală, Franța.*

¹ Département de linguistique comparée des langues romanes et roumain de la Faculté des Arts, Lettres, Langues et Sciences Humaines, Université d'Aix-Marseille. E-mail : mathieu.mokhtari@hotmail.fr

Introduction

En compulsant les nombreux récits de voyage des Français ayant parcouru les Pays Roumains au XIX^e siècle, l'on constate sans peine que la part belle est faite aux observations d'ordre historique, politique ou encore économique². Toutefois, en ce qui concerne les animaux, ceux-ci ne sont évoqués qu'incidemment chez la plupart de ces voyageurs. De surcroît, il apparaît que très peu d'études ont été consacrées à ce sujet alors que les animaux occupent une place de choix notamment dans les études folkloriques³ et littéraires (en particulier dans les contes et légendes étiologiques⁴).

C'est pourquoi nous nous proposons d'apporter une contribution à la réparation de cet injuste oubli en nous demandant de quelle manière les voyageurs décrivent les animaux et sur quels aspects se concentre leur regard.

Avant toute chose, il nous semble nécessaire d'effectuer quelques remarques liminaires relatives à ces voyageurs français. Ainsi, il faut préciser que, à une époque où le droit d'auteur – et plus généralement la propriété intellectuelle – n'est pas encore clairement défini et où la notion de plagiat est relativement floue, certains auteurs s'inspirent les uns des autres, voire même se copient entre eux et souvent sans même citer leur(s) source(s). C'est pourquoi, dans leurs relations de voyage, apparaissent de nombreuses redites ce qui nuit à la compréhension du texte et fait sérieusement douter de l'aspect proprement original de celui-ci.

Nous nous efforcerons, lorsque cela est possible, de mentionner la première attestation de tel ou tel fait ou chiffre. Rappelons également que les points de vue (souvent ethnocentriques) ainsi que les valeurs des différents voyageurs sont tributaires de leur époque, de leur éducation ainsi que de leur classe sociale, perceptions qui auront leur importance dans la contextualisation et l'interprétation des données recueillies.

Une vision des animaux généralement utilitaire et souvent intéressée...

En effet, dans la très grande majorité des récits de voyage que nous avons étudiés (une quarantaine au total⁵), la vision de l'animal obéit à une logique

² Fait aisément compréhensible eu égard à la profession des différents voyageurs ainsi qu'au besoin de faire connaître les Pays Roumains au public occidental.

³ Voir à ce propos les quelques monographies de Simion Florea Marian dédiées au folklore animalier ainsi que le recueil d'histoires mettant en scène des animaux élaboré par Moses Gaster.

⁴ KABAKOVA Galina (dir.), *Contes et légendes étiologiques dans l'espace européen*, Paris, Flies France éditeur, 2013, 301 p.

⁵ Nous avons sélectionné les auteurs qui nous ont paru les plus pertinents pour la rédaction de cet article.

essentiellement fonctionnelle dans laquelle l'accent est mis sur leur aspect utilitaire. Cette perception est particulièrement prégnante, d'une part, dans les rapports diplomatiques et, d'autre part dans les écrits économiques.

Ainsi, le consul général Charles-Frédéric Reinhard en poste en Moldavie et en Valachie durant l'année 1806 a rédigé, à la demande de Napoléon I^{er}, un mémoire sur ces deux provinces⁶. Aussi, dans le troisième paragraphe intitulé « *[Le] sol et ses productions, impôts et revenus* », Reinhard passe rapidement en revue les principaux animaux présents dans ces contrées, à savoir les poissons, le gibier, la volaille, les chevaux, les abeilles, les vers à soie ainsi que le gros et le petit bétail. Il mentionne également les trois principales races de moutons élevées en Valachie⁷ : la première donne une laine longue, la deuxième une laine courte et fine et la troisième est une race mêlée⁸.

Ensuite, il énumère de façon bien plus détaillée les différents impôts de ces provinces. Parmi ces derniers, nous ne citerons que ceux expressément liés aux animaux : il s'agit de l'impôt sur les chevaux (*goștinărit*), sur les bêtes à cornes (*văcărit*), sur les moutons (*oierit*), sur le droit de pâturage pour les troupeaux des étrangers (*ierbărit*) ainsi que l'impôt sur les cochons et les abeilles (nommé *dijmărit* en Valachie et *desetina* en Moldavie)⁹. Pour chacune de ces taxes, l'auteur nous offre une glose de quelques lignes dans laquelle est notamment précisé le montant de chaque taxe ainsi que son nom qu'il francise systématiquement. Plus loin, il évoque également l'existence du *beilic*¹⁰ – qui lui permet ainsi d'estimer le nombre de moutons envoyés à Constantinople chaque année – et le fait que le commerce des cires, des miels, des laines et des chevaux se fait presque toujours par monopole et profite donc aux princes et à leurs féaux¹¹.

Dans le sixième paragraphe intitulé « *Industries. Commerce. Considérations générales.* », Charles-Frédéric Reinhard nous signale que, pour la Moldavie, l'exportation animalière consiste principalement en bêtes à cornes, chevaux, miels, beurre, fromages, cires, viande fumée, poisson salé et, pour la Valachie, en moutons (4 à 500 000 têtes par an), laines, peaux, cires et porcs¹². Il ajoute également, dans des notes de bas de page ainsi que dans le corps du texte, des données concernant la quantité de produits exportés, leur origine et leur prix¹³.

⁶ HOLBAN Maria, « Texte d'un rapport inédit du ministre Reinhard sur la Valachie et la Moldavie », *Revue historique du sud-est européen*, XII^e année, 1935, p. 23-46.

⁷ Nous y reviendrons plus tard en précisant leurs noms respectifs.

⁸ HOLBAN Maria, *op. cit.*, p. 42.

⁹ *Ibidem*, p. 44.

¹⁰ Vente forcée de moutons dont le prix est fixé une fois par an par les Turcs et toujours en dessous du prix courant.

¹¹ *Ibid.*, p. 46.

¹² Ces denrées sont principalement exportées à Constantinople.

¹³ *Ibid.*, p. 238-239.

Cependant, les sources de ses informations sont relativement vagues, se résumant à des tournures impersonnelles commençant par « on »¹⁴ ou bien à une note où il affirme que ses chiffres sont issus des tarifs des douanes¹⁵.

Dans ce même passage, le consul général décrit la situation commerciale des deux provinces et donne même quelques recommandations, à savoir établir des maisons françaises dans les ports des Principautés, ce afin d'assurer à la France des débouchés intéressants¹⁶.

Toujours en ce qui concerne les animaux, Reinhard nous donne deux informations singulières qui s'avèrent être purement fantaisistes : lorsqu'il soutient que « la religion protège la vache dans ces provinces comme dans l'Inde » et quand il affirme que « encore aujourd'hui on ne tue jamais de veaux dans les boucheries walachiennes¹⁷ ». À propos des porcs, il note que « la quantité de cochons est immense, surtout en Valachie : souvent les paysans y détruisent les petits d'une truie comme chez nous on détruit les petits d'une chatte ou d'une chienne »¹⁸. Nous n'avons trouvé aucune autre occurrence de cette anecdote si bien qu'il nous est impossible de savoir si elle est authentique. Néanmoins, étant donné que les Pays Roumains n'envoyaient pas de viande de porc en guise de tribut (celle-ci étant *haram* pour les Turcs) à la Sublime Porte, il est vrai que le nombre de porcs était très élevé dans ces deux régions.

Il ressort, à la lecture de ce rapport, que Reinhard a consulté plusieurs ouvrages traitant des Principautés Roumaines, et ce afin de se documenter avant de remettre ce mémoire à l'empereur. Ainsi, au début de son rapport, il cite les différents auteurs auxquels il a eu recours pour l'élaboration de celui-ci, en particulier les études de Jean-Louis Carra¹⁹, de Franz Josef Sulzer²⁰ et de Stefano Raicevich²¹. D'ailleurs, ce seront surtout chez ces deux derniers que Reinhard va puiser de nombreuses informations. En effet, les données concernant les trois races de moutons, les impôts sur les bestiaux ainsi que ceux sur les abeilles et les porcs viennent de l'ouvrage de Sulzer²² et les informations

¹⁴ « On m'a assuré » ; « on payait » ; « on cite ».

¹⁵ *Ibid.*, p. 238.

¹⁶ *Ibid.*, p. 240.

¹⁷ *Ibid.*, p.44.

¹⁸ *Ibid.*, p. 42.

¹⁹ CARRA Jean-Louis, *Histoire de la Moldavie et de la Valachie avec une dissertation sur l'état actuel de ces deux Provinces*, Jassy, aux dépens de la Société Typographique des Deux-Ponts, 1777, 251 p.

²⁰ SULZER Franz Josef, *Geschichte des transalpinischen Daciens, das ist der Walachey, Moldau und Bessarabiens. Im Zusammenhange mit der Geschichte des übrigen Daciens als ein Versuch einer allgemeinen dacischen Geschichte mit kritischer Freyheit entworfen*, 3 Bande, Wien, Rudolph Gräffer, 1781-1782.

²¹ RAICEVICH Stefano, *Osservazioni storiche naturali, e politiche intorno la Valachia, e Moldavia*, Napoli, Presso Gaetano Raimondi, 1788, 328 p.

²² HOLBAN Maria, « Rapport sur la Valachie et la Moldavie par Reinhard », *Revue historique du sud-est européen*, VII^e année, 1930, p. 235.

relatives aux abeilles, au bétail, au prix et au nombre de moutons exportés de Valachie, à l'exportation de la cire, des peaux de lièvre et des moutons viennent de l'étude de Raicevich²³.

Un autre diplomate, le consul Charles de Lagau, a écrit une notice statistique très détaillée comprenant des données économique-financières, socio-politiques et historiques sur la Moldavie en 1828²⁴. Il mentionne, de façon plus complète que Reinhard, les différents animaux que l'on rencontre sur le territoire de cette province. Dans la partie nommée « *Productions, agriculture, économie rurale* », Lagau consacre un paragraphe à chaque animal, dans lequel il précise notamment le nombre d'individus, leur localisation et nous offre de surcroît des remarques des plus diverses. Il cite ainsi tour à tour les chevaux, les bovins, les ovins, les porcs, le gros gibier forestier et montagnard, les rapaces, le petit gibier aviaire, les oiseaux aquatiques, la volaille, les poissons (truites) et les insectes (sauterelles et abeilles)²⁵.

Ensuite, dans la partie intitulée « *Finances : revenus, dépenses. – Revenus* », l'auteur ne nous parle que de la *desetina* et du *goștinărit*²⁶, taxes liées aux animaux. En revanche, il est bien plus disert en ce qui concerne le commerce. En effet, ici, Charles de Lagau nous offre la liste des produits d'origine animale exportés : bêtes à cornes, chevaux et soies de porcs pour les exportations par voie de terre ; peaux de lièvre, cire, cuirs de bœuf et de vache ainsi que laines pour celles par voie de mer et, de façon plus régulière, moutons, suif, beurre ainsi que miel pour Constantinople.

Tout comme chez Reinhard, Lagau insiste sur la présence d'une représentation commerciale française dans les Principautés et, en l'espèce, en Moldavie : « Pour leur rendre cette confiance [aux navires nolisés], si nécessaire dans les rapports commerciaux, il serait à souhaiter qu'une Maison française s'établît à Galatz où elle pourrait facilement réunir les articles dont la vente est assurée en France [...] »²⁷.

Signalons enfin qu'une large partie de ses données – souvent reproduites avec leurs erreurs – ont été empruntées, là encore, aux ouvrages de Carra, Sulzer et Raicevich²⁸ même s'il semble que les chiffres se rapportant aux ressources et au commerce soient inédits et personnels.

Le baron Charles de Bois-le-Comte, qui a passé quelques mois en Valachie et en Moldavie en 1834, a rédigé un mémoire exhaustif sur les Pays

²³ HOLBAN Maria, *op. cit.*, 1930, p. 235 et p. 238.

²⁴ HOLBAN Maria, « Un raport frances [sic] despre Moldova (1828) al consulului Lagan [sic] », *Buletinul Comisiei istorice a României*, volumul IX, 1930, p. 147-184.

²⁵ HOLBAN Maria, *op. cit.*, p. 155-157.

²⁶ *Ibid.*, p. 172.

²⁷ *Ibid.*, p. 182.

²⁸ HOLBAN Maria, « Quelques notes touchant un rapport du consul de France à Jassy, Lagan [sic] », *Revue historique du sud-est européen*, IX^e année, 1932, p. 367-372.

Roumains²⁹. Pour ce faire, il s'est servi d'informations issues de trois sources principales³⁰ : les indications fournies par les gouvernements de ces deux provinces ; les notes laissées par les diplomates français Charles de Lagau (vice-consul à Iași en 1826-1829, puis consul général à Bucarest entre 1829 et 1834) et Alfred Mimaut (vice-consul à Iași en 1833, ensuite consul intérimaire à Bucarest en 1834) ainsi que les statistiques établies par les autorités russes pendant le Règlement Organique.

Dans un premier temps, Bois-le-Comte évoque les animaux domestiques de la Valachie et affirme que ceux-ci en constituent la principale ressource même si leur nombre a diminué à cause de la guerre russo-turque de 1828-1829 et de l'épizootie de 1830³¹. Il mentionne également, mais de façon plus anecdotique, les abeilles et les vers à soie³². Il nous communique aussi plusieurs tableaux statistiques afin de synthétiser son propos : le premier récapitule le nombre et le prix des animaux domestiques³³ ; le second le nombre et les revenus provenant des différents produits animaliers vendus³⁴ ; le troisième indique les revenus issus des exportations de 1833³⁵, et le dernier les revenus gagnés en 1832 grâce aux impôts dont trois sont directement liés aux animaux³⁶.

Dans un second temps, Bois-le-Comte nous parle des animaux domestiques de la Moldavie, il cite ainsi les mêmes que ceux de la Valachie en y rajoutant les poissons, les oiseaux ainsi que le gibier. En ce qui concerne le petit et le gros bétail, celui-ci a également souffert de la guerre russo-turque, mais il s'en est rapidement relevé quelque temps plus tard si bien que le nombre de bestiaux en Moldavie est le double de celui de la Valachie³⁷. Quant au tableau traitant du commerce, par manque de données détaillées il ne contient que quelques notes fournies par le ministère de l'Intérieur relatives au bétail ainsi qu'aux produits exportés (laine, salaisons, fromages et beurre)³⁸.

Toutefois, dans une autre communication diplomatique, l'auteur nous offre un tableau synoptique sur les Principautés Roumaines, dans lequel est consigné le nombre précis des animaux domestiques présents dans ces provinces en 1831³⁹.

²⁹ BOIS-LE-COMTE Charles de, « Baronul de Bois-le-Comte către Contele de Rigny, cu un memoriu asupra Țărilor Românești » in *Documente privitoare la Istoria Românilor culese de Eudoxiu de Hurmuzaki, Corespondență diplomatică și rapoarte consulare franceze (1825-1846)*, publicate după copiile Academiei Române de Nerva Hodoș, volumul XVII, București, Institutul de Arte Grafice „Carol Göbl”, 1913, p. 328-403.

³⁰ BOIS-LE-COMTE Charles de, *op. cit.*, p. 334.

³¹ *Ibid.*, p. 339-340.

³² *Ibid.*, p. 341.

³³ *Ibid.*, p. 340.

³⁴ *Idem.*, p. 340.

³⁵ *Ibid.*, p. 343-344.

³⁶ *Ibid.*, p. 368.

³⁷ *Ibid.*, p. 365.

³⁸ *Ibid.*, p. 365-366.

³⁹ *Ibid.*, p. 382.

Nous devons également mentionner un long mémoire de plusieurs pages consacré au commerce sur le Danube, dans lequel Bois-le-Comte dresse minutieusement l'état des exportations et des importations par mer, le nombre et le – faible – prix des marchandises transitant par les ports de Galați et de Brăila, ainsi que des réflexions sur les perspectives d'extension de ce commerce accompagnées de conseils susceptibles de le favoriser au bénéfice de la France et ce au détriment des empires ottoman, russe et autrichien⁴⁰.

À ce propos, il serait judicieux de signaler que le consul général Adrien-Louis Cochelet a lui aussi remis un rapport sur le commerce de la Valachie où il énonce sans ambages son dessein, à savoir promouvoir les intérêts français – économiques et, par la suite, politiques – dans cette région⁴¹. Nous trouvons en effet, dans le préambule de son exposé, ces propos : « J'ai l'honneur de transmettre à Votre Excellence le mémoire sur le commerce actuel de la Valachie, et les moyens de le rendre avantageux à la France [...]. C'est en créant des relations commerciales, utiles aux deux pays, que nous acquerrons ici une solide et véritable influence, qu'on est très disposé à nous accorder. C'est en créant des intérêts commerciaux positifs, qu'on se crée aussi des intérêts politiques durables »⁴².

Ainsi, l'auteur évoque d'abord le contexte historique et son impact sur le commerce, puis il détaille les exportations en notant des observations précises de plusieurs lignes pour chaque marchandise (voire de plusieurs paragraphes pour certaines d'entre elles). Pour ce qui nous concerne, il s'agit des laines, des graisses et des suifs ainsi que des peaux de lièvres. Il y traite ensuite des importations, des ports de Brăila et de Galați, de la navigation sur le Danube et, en guise de conclusion, il émet quelques remarques et recommandations afin de rendre ce commerce source de profits pour la France.

Ajoutons également qu'il joint, en annexe, plusieurs tableaux statistiques : certains simulent des comptes d'achats et d'autres reprennent les exportations et importations de la Valachie en consignnant la désignation des produits, leur quantité et leur prix.

Toujours dans cette même optique, l'homme politique et diplomate Édouard Thouvenel nous fournit, dans un fragment situé à la fin de son ouvrage⁴³, des éléments très détaillés sur les exportations de la Valachie et de

⁴⁰ *Ibid.*, p. 371-381.

⁴¹ COCHELET Adrien-Louis, « Cochelet către Broglie, despre comerțul Țării Românești și mijloacele de a-l face folositor pentru Franța » in *Documente privitoare la Istoria Românilor culese de Eudoxiu de Hurmuzaki, Corespondență diplomatică și rapoarte consulare franceze (1825-1846)*, publicate după copiile Academiei Române de Nerva Hodoș, volumul XVII, București, Institutul de Arte Grafice „Carol Göbl”, 1913, p. 506-524.

⁴² COCHELET Adrien-Louis, *op. cit.*, p. 506.

⁴³ Ce passage a été rédigé à l'aide (assumée et revendiquée) de la brochure élaborée par le vice-consul anglais à Galați, Charles Cunningham.

la Moldavie⁴⁴. Il s'arrête notamment sur le commerce des peaux, des suifs, du miel ainsi que des laines. Il précise ainsi les deux types de suifs existants et nous donne les noms francisés des trois principales sortes de laines locales (en roumain *țigaia*, *stoga* et *țurcana*) déjà mentionnées *supra* ainsi que leur prix en fonction de leur poids.

Avant de conclure cette partie, il convient de s'arrêter sur la personne de Thibault Lefebvre qui, après avoir voyagé deux fois en Valachie en 1853 et 1857, a publié un ouvrage à caractère politico-économique⁴⁵. Son étude est divisée en trois parties : la première est consacrée à la situation diplomatique de la Valachie, la deuxième à ses finances et la troisième à son commerce.

Pour le sujet qui nous occupe ici, c'est sa partie dédiée au commerce qui nous intéresse le plus. En effet, il énumère les différentes marchandises animalières produites et exportées tout en dressant pour chacune d'entre elles une notice détaillée précisant, lorsque c'est possible, la nature des produits, leur prix, les quantités exportées et leur(s) destination(s). Ainsi, Lefebvre cite les cantharides, le miel, la cire verte, les fromages de brebis, les graisses, les laines, les peaux, les sangsues, les vers à soie, les soies de sangliers et de porcs, la viande salée ainsi que les volailles⁴⁶. Cette partie est extrêmement instructive car elle est non seulement très longue et circonstanciée, mais elle mentionne aussi des animaux moins souvent évoqués par les voyageurs comme les cantharides ou les sangsues⁴⁷. En outre, le passage traitant de la soie est minutieusement écrit (il court sur sept pages) et donne de multiples précisions sur l'élevage des vers à soie, le dévidage des cocons, le retordage du fil, le travail de la soie ainsi que sa valeur monétaire⁴⁸.

Ce livre n'est pas uniquement descriptif, mais il est aussi prescriptif car l'auteur donne toutes sortes de conseils et indique les réformes à effectuer afin d'améliorer la situation matérielle de la Principauté, autrement dit, en filigrane, de préparer le terrain pour accueillir les négociants occidentaux en général et français en particulier.

⁴⁴ THOUVENEL Édouard, *La Hongrie et la Valachie (Souvenirs de voyage et notices historiques)*, Paris, Arthus Bertrand libraire-éditeur, 1840, p. 359-361.

⁴⁵ LEFEBVRE Thibault, *Études diplomatiques et économiques sur la Valachie*, Paris, Guillaumin et Cie libraires-éditeurs, 1858² [1^{ère} édition en 1856], 401 p.

⁴⁶ LEFEBVRE Thibault, *op. cit.*, p. 252-290.

⁴⁷ Nous retrouvons ces deux animaux uniquement chez COLSON Félix, *De l'état présent et de l'avenir des Principautés de Valachie et de Moldavie*, Paris, A. Pougin libraire, 1839, p. 4, chez JOANNE Adolphe, *Voyage illustré dans les cinq parties du monde en 1846, 1847, 1848, 1849*, Paris, aux Bureaux de l'« Illustration », 1850, p. 99, chez VAILLANT Jean-Alexandre, *La Roumanie ou histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'Or, Ardaliens, Vallaques et Moldaves, résumés sous le nom de Romains*, tome III, Paris, Arthus Bertrand éditeur, 1844, p. 26 ainsi que chez BELLANGER Stanislas, *Le Kéroutza. Voyage en Moldo-Valachie*, tome I, Paris, librairie française et étrangère, 1846, p. 136.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 275-282.

De la même manière, à la fin du fragment dédié aux exportations, Thibault Lefebvre s'efforce de prouver le sérieux de son étude en affirmant de façon appuyée qu'il dit la vérité à propos de la qualité et des prix des produits valaques contrairement à ce qui est allégué dans certains récits de voyage : « Tels sont les principaux objets de l'exportation en Valachie. Ils se réduisent à trois ou tout au plus à quatre principaux pour l'Occident : les bois, les céréales, les laines et les graisses ; mais à ces articles pourraient s'en ajouter beaucoup d'autres si quelques mesures aisées à prendre étaient adoptées. Cependant certains lecteurs s'étonneront de leur petit nombre et de la modicité des profits possibles. Qu'ils attribuent cette désillusion aux exagérations dont voyageurs, indigènes et courtiers, ont rempli le monde commercial et érudit ; à lire les récits des voyageurs, on croirait tous les produits valaques supérieurs par la qualité et modiques par le prix. La Valachie des livres n'est pas celle de la réalité. L'auteur de ces lignes a voulu, par des détails précis et circonstanciés, faire connaître cette dernière, mettre les spéculateurs en garde contre les mirages trompeurs et prévenir d'amères désillusions »⁴⁹.

... mais également simplement descriptive ou narrative et, quelquefois, scientifique et objective

Chez plusieurs autres voyageurs, l'on remarque néanmoins des préoccupations moins axées sur cet aspect utilitaire des animaux, mais plutôt concentrées sur des observations descriptives voire même scientifiques⁵⁰.

Ainsi, le publiciste Raoul Perrin, dans une petite brochure parue en 1839⁵¹, est l'un des tout premiers voyageurs étrangers à évoquer l'existence des chiens errants à Bucarest⁵² ; il insiste sur leur aspect sauvage et leur dangerosité tout en précisant les mesures prises par les autorités afin de les éradiquer⁵³.

Une partie de chasse est également un bon moyen pour nous présenter certains animaux des Pays Roumains. Aussi, Adolphe de Billecocq, pour sa part, profite de cette occasion pour nous décrire le gibier chassé ainsi que les trois types de chasse – en montagne, en forêt et en plaine – pratiqués dans ces provinces⁵⁴. Ce motif se trouve, de même, chez Jacques Boucher de Perthes qui

⁴⁹ *Ibid.*, p. 290.

⁵⁰ Ce dernier aspect est à mettre en relation avec l'apparition, puis le développement du positivisme.

⁵¹ PERRIN Raoul, *Coup d'œil sur la Valachie et la Moldavie*, Paris, Ambroise Dupont éditeur, 1839, 71 p.

⁵² Stanislas Bellanger mentionnera également leur présence quelques années plus tard en avançant le chiffre de 50 000 de ces chiens, dans BELLANGER Stanislas, *op. cit.*, p. 145.

⁵³ PERRIN Raoul, *op. cit.*, p. 45.

⁵⁴ BILLECOCQ Adolphe de, *Album Moldo-Valaque ou guide politique et pittoresque à travers les Principautés du Danube*, Paris, aux Bureaux de l'« Illustration », 1848, p. 12-13.

nous explique quant à lui quel est le gibier vivant dans les forêts près d'Ismaïl et comment les autochtones chassent le sanglier et le loup⁵⁵.

D'ailleurs, c'est chez ce même voyageur que nous trouvons une vision véritablement scientifique portée sur les animaux. En effet, en tant que savant, il va poser un regard différent sur les animaux rencontrés. C'est ainsi qu'il va décrire avec minutie les échassiers⁵⁶ ainsi que les poissons⁵⁷ du Danube, en donnant pour chacun d'entre eux leur nom vernaculaire suivi de leur nom binominal tous deux issus des classifications réalisées par le comte de Buffon, Carl von Linné ou encore Carl Friedrich Bruch. Dans un autre registre, il va également se montrer plus éclairé que nombre de ses contemporains en notant que « [les animaux] ont leurs qualités, j'allais presque dire leurs vertus »⁵⁸ tout en relevant, à deux reprises et de manière critique, le fait que les Français ont une propension à tuer sans raison les animaux et ce, dès leur plus jeune âge⁵⁹, voire à leur faire « une guerre d'extermination »⁶⁰.

De même, l'on trouve chez l'industriel et mécène russe Anatole de Démidoff, organisateur en 1837 d'une expédition scientifique qui a parcouru la Crimée et la Russie méridionale en passant par les Pays Roumains, des informations très intéressantes concernant ce voyage publiées dans un ample ouvrage accompagné de nombreuses et superbes lithographies. Le troisième tome⁶¹, qui a pour titre *Observations sur la faune pontique*, a été exécuté par le savant russe d'origine suédoise Alexander von Nordmann, directeur du jardin botanique d'Odessa. Dans son avant-propos, celui-ci précise qu'il se bornera à énumérer les espèces qu'il a identifiées dans ces contrées : nous sommes par conséquent devant un catalogue qui comprend les mammifères, les oiseaux et les poissons de la mer Noire ainsi qu'une étude sur la structure interne des écailles des poissons et des reptiles. Concernant l'organisation proprement dite de ce catalogue, à chaque espèce est joint son nom vernaculaire, son nom binominal ainsi qu'une glose qui précise, entre autres, leur répartition régionale.

Dans le même ordre d'idées, le savant et vigneron suisse Charles Tardent a publié un petit ouvrage dédié à la faune et à la flore de Bessarabie⁶².

⁵⁵ BOUCHER DE PERTHES Jacques, *Voyage à Constantinople par l'Italie, la Sicile et la Grèce, retour par la mer Noire, la Roumélie, la Bulgarie, la Bessarabie russe, les provinces danubiennes, la Hongrie, l'Autriche et la Prusse, en mai, juin, juillet et août 1853*, tome II, Paris, Treuttel et Würtz libraires, 1855, p. 384-385.

⁵⁶ BOUCHER DE PERTHES Jacques, *op. cit.*, p. 374.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 376-377.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 409.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 404-405.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 450-451.

⁶¹ DÉMIDOFF Anatole de, *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée, par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie*, tome III, Paris, Ernest Bourdin et Cie éditeurs, 1840, 756 p.

⁶² TARDENT Charles, *Essai sur l'histoire naturelle de la Bessarabie*, Lausanne, imprimerie et librairie de Marc Ducloux, 1841, 88 p.

La partie qui nous intéresse ici, la zoologie, est elle-même divisée en plusieurs catégories : insectes, mollusques, poissons, reptiles, oiseaux et mammifères. L'auteur ne répertorie pas tous les animaux de la Bessarabie, mais uniquement ceux qu'il a pu y reconnaître. Ainsi, comme chez Nordmann, nous avons pour chaque espèce son nom vernaculaire accompagné de son nom binominal et parfois d'une petite glose. Il faut signaler que cette étude s'intéresse davantage aux animaux sauvages qu'aux animaux domestiques et que le fragment consacré aux oiseaux comporte une introduction dans laquelle Tardent nous offre des informations précieuses sur la morphologie de certains oiseaux, leurs mœurs ainsi que leur chant⁶³.

Une classe qui est souvent passée sous silence par les voyageurs évoqués dans la première partie de notre article est celle des insectes. À cet égard, l'exemple des sauterelles⁶⁴ est éloquent car cet insecte est cité par quatre auteurs⁶⁵ qui, à chaque fois, évoquent surtout les ravages qu'il occasionne sur les cultures lors de ses fréquentes invasions ainsi que les moyens de l'en éloigner.

Le médecin Joseph Caillat, quant à lui, est le seul de nos voyageurs à mentionner le lampyre⁶⁶ tandis qu'un autre insecte est, lui, cité à de nombreuses reprises par d'autres auteurs⁶⁷ : il est souvent noté en tant que « cousin » ou « moustique » et accompagné d'éléments de légendes populaires explicatifs de son origine, à savoir une grotte refermant la tête putréfiée d'un dragon tué par saint Georges et d'où s'échappent des nuées d'insectes aux piqûres souvent fatales au bétail. De tous ces auteurs-ci, seul Louis Leger donne le nom binominal de l'insecte, qui s'avère être celui appelé communément « mouche columbaque⁶⁸ » (*muscă columbacă* en roumain)⁶⁹.

Deux voyageurs ont aussi produit des récits, fort intéressants, mettant en scène des animaux, mais présentés plutôt d'une façon plaisante. Nous nous

⁶³ TARDENT Charles, *op. cit.*, p. 12-17.

⁶⁴ Mentionnées comme telles par les différents voyageurs, il s'agit en fait de criquets.

⁶⁵ VAILLANT Jean-Alexandre, *op. cit.*, p. 26 ; CAILLAT Joseph, *Voyage médical dans les Provinces Danubiennes*, Paris, Typographie Félix Malteste et C^{ie}, 1854, p. 10 ; LANCELOT Dieudonné, « De Paris à Bucharest. Causeries géographiques », *Le Tour du Monde*, tome XVII, 1868, p. 339 et BILLECOQC Adolphe de, *op. cit.*, p. 5.

⁶⁶ CAILLAT Joseph, *op. cit.*, p. 10.

⁶⁷ THOUVENEL Édouard, *op. cit.*, p. 137 ; MARMIER Xavier, *Du Rhin au Nil. Souvenirs de voyage*, tome I, Bruxelles, Kiessling et Compagnie, 1852, p. 233 ; LANCELOT Dieudonné, *op. cit.*, tome XI, 1865, p. 79 ; DÉMIDOFF Anatole de, *op. cit.*, tome I, p. 95 et LEGER Louis, *La Save, le Danube et le Balkan. Voyage chez les Slovénes, les Croates, les Serbes et les Bulgares*, Paris, librairie Plon, 1884, p. 160-161.

⁶⁸ Cette épithète se rapporte au village serbe de Golubac (Голубац en serbe cyrillique et Golubăț en roumain).

⁶⁹ Pour des informations complémentaires concernant cet insecte ravageur ainsi que le folklore s'y rattachant, voir BARDY Gilles, « Quelques échos d'une mouche "piqueuse" du Banat danubien, entre Histoire, légende et entomologie », *Studii de Știință și Cultură*, volumul IX, n°1, 2013, p. 67-81 et MARIAN Simion Florea, *Insectele în limba, credințele și obiceiurile românilor. Studiu folkloristic*, Bucuresci, Edițiunea Academiei Române, Institutul de Arte Grafice „Carol Göbl”, 1903, p. 332-346.

référons ici à Stanislas Bellanger et à Dieudonné Lancelot. En ce qui concerne le premier, hormis les descriptions de chasse où il nous parle d'ours⁷⁰, de chats sauvages⁷¹ et de loups⁷², il réserve deux chapitres aux animaux. Ainsi, dans son chapitre cinq, Bellanger énumère les différents produits d'origine animale, désormais bien connus, le tout accompagné de commentaires de type descriptif et économique⁷³. Dans le chapitre suivant, l'auteur – en parlant des animaux – va essayer « de [se] faire leur Lacépède, leur Buffon » et dénombre donc les principaux animaux présents en Valachie et en Moldavie⁷⁴. Même si sa nomenclature est assez complète, elle ne fait malheureusement que reciter les mêmes espèces déjà évoquées par les voyageurs qui l'ont précédé, d'autant plus qu'il reprend un certain nombre de données sans citer ses sources⁷⁵. Toutefois, il mentionne des animaux jusque là inédits et sur lesquels il s'attarde étant donné qu'ils « le méritent le plus par l'étrangeté de leur physionomie ou de leurs mœurs » tels que le chacal, le chat sauvage ou encore la saïga⁷⁶.

Quant au second, le peintre français Lancelot, dans ses impressions de voyage accompagnées de ses propres gravures et publiées dans la revue *Le Tour du Monde*, il nous offre une description exhaustive des animaux domestiques de la Roumanie ainsi que des produits qui en sont issus⁷⁷, mais malheureusement il ne fait que reprendre – ainsi qu'il nous le confirme –, et presque mot pour mot, les informations contenues dans le rapport princier de la Roumanie pour l'Exposition universelle de Paris de l'année 1867⁷⁸.

De multiples lieux communs qui renforcent le pittoresque du voyage

Avant d'achever notre propos, il semble nécessaire de revenir sur deux points essentiels concernant les chevaux ainsi que les moyens de transport qui y ont trait.

En effet, dans une importante proportion de nos récits de voyage, lorsque les auteurs décrivent les relais de poste, ils insistent sur leur état rudimentaire (souvent une simple cabane recouverte de branchages) ainsi que sur le désordre et l'insouciance qui y règnent (les chevaux paissent en liberté aux

⁷⁰ BELLANGER Stanislas, *op. cit.*, p. 147-177.

⁷¹ *Ibid.*, p. 137-141.

⁷² *Ibid.*, p. 376-384.

⁷³ *Ibid.*, p. 120-124.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 135-137 et p. 141-146.

⁷⁵ Il emprunte notamment plusieurs informations à Jean-Alexandre Vaillant.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 137 et p. 142-143.

⁷⁷ LANCELOT Dieudonné, *op. cit.*, tome XVII, 1868, p. 326-331.

⁷⁸ ODOBESCU Alexandru Ioan, AURELIAN Petre Sebeșanu *et alii*, *Notice sur la Roumanie principalement au point de vue de son économie rurale, industrielle et commerciale avec une carte de la Principauté de Roumanie*, Paris, librairie A. Franck, 1867, 201 p.

alentours de ces mesures et il faut attendre de longues minutes avant de pouvoir les voir attelés à la voiture de poste)⁷⁹.

Ils sont tout aussi nombreux à vanter les chevaux de ces régions, ces derniers étant invariablement décrits de la même façon – ou dans des termes similaires –, à savoir petits mais vifs, dociles, vigoureux et bons pour la cavalerie légère⁸⁰.

Un autre poncif repris par plusieurs auteurs est celui du voyage mouvementé en *căruță*, provoquant maintes fois la chute (parfois même avec blessure) du malheureux passager, chute que le postillon ne remarque qu'une fois arrivé au relais suivant⁸¹. Cette anecdote est sensiblement identique dans les récits mentionnés en note 81 et elle se trouve même alourdie par des détails hauts en couleur et rocambolesques dans les versions postérieures. Ainsi, même si Stanislas Bellanger cite d'autres voyageurs ayant subi la même mésaventure, il semble acquis que la version la plus ancienne et la plus vraisemblable soit l'œuvre de Raoul Perrin⁸².

Tous ces voyageurs ont également évoqué, d'une manière analogue, le caractère enflammé des postillons ainsi que leur dextérité et l'aspect sommaire non seulement de la *căruță*, mais aussi du harnachement des chevaux.

De ce fait, toutes ces descriptions semblent bien être des *topoi* de la littérature de voyage liée à la Roumanie dans la mesure où la grande majorité des auteurs reproduit ces péripéties de la même manière, ce qui nous convainc avec plus de pertinence encore que ceux-ci consultent les ouvrages de leurs prédécesseurs, s'en inspirent, voire même parfois les copient.

Conclusion

Après avoir étudié les différentes attitudes de nos voyageurs à l'égard des animaux, nous sommes amenés à en tirer quelques remarques. D'une part,

⁷⁹ DOZE Virgile, *Un mois en Moldavie*, Bruxelles, Meline, Cans et C^{ie}, 1857, p. 53-54 ; GIRARDIN Saint-Marc, *Souvenirs de voyages et d'études*, Paris, Amyot, 1852, p. 271 ; LABATUT Auguste, « Bucharest et Jassy », *Revue de Paris* (nouvelle série), tome LI, 1838, p. 152-153 ; THOUVENEL Édouard, *op. cit.*, p. 172 et PIGEORY Félix, *Les pèlerins d'Orient. Lettres artistiques et historiques sur un voyage dans les Provinces Danubiennes, la Turquie, la Syrie et le Levant*, Paris, E. Dentu libraire-éditeur, 1854, p. 28.

⁸⁰ HOLBAN Maria, *op. cit.*, 1935, p. 42-43 ; LAURENÇON F. G., *Nouvelles observations sur la Valachie [...]*, Paris, Egron et Ponthieu, 1822, p. 4-5 ; PERRIN Raoul, *op. cit.*, p. 48 ; BOIS-ROBERT J. D. de, *Nil et Danube. Souvenirs d'un touriste. Égypte, Turquie, Crimée, Provinces-Danubiennes*, Paris, librairie de A. Courcier, 1855, p. 334-335, LAVELEYE Émile de, *La péninsule des Balkans*, tome II, Bruxelles, librairie européenne C. Muquardt, 1888 [1^{ère} édition en 1886], p. 316 et VAILLANT Jean-Alexandre, *op. cit.*, p. 23.

⁸¹ PERRIN Raoul, *op. cit.*, p. 54-57 ; HOMMAIRE DE HELL Xavier, *Voyage en Turquie et en Perse exécuté par ordre du gouvernement français pendant les années 1846, 1847 et 1848*, tome I, Paris, P. Bertrand libraire-éditeur, 1854, p. 189 ; MARMIER Xavier, *op. cit.*, p. 250 ; BOIS-ROBERT J. D. de, *op. cit.*, p. 333-334 ; BELLANGER Stanislas, *op. cit.*, tome II, p. 6-7 et LANCELOT Dieudonné, *op. cit.*, tome XIII, 1866, p. 190.

⁸² DESFEUILLES Paul, LASSEIGNE Jacques, *Les Français et la Roumanie*, Bucarest, Imprimeria Națională, 1937, p. 195.

il apparaît que ce sont presque systématiquement les mêmes animaux qui reviennent dans les récits et plus précisément les animaux domestiques, de pair avec les produits de consommation qui en sont issus. Nous pouvons ainsi relever que ce sont les critères utilitaire et économique qui prévalent chez nombre de ces auteurs. C'est essentiellement le cas dans les rapports diplomatiques ainsi que dans les mémoires à caractère économique, où les animaux sont simplement énumérés avec leur quantité et leur prix dans des tableaux statistiques. Nous constatons également que, dans ces deux types de textes, les auteurs insistent sur l'urgence d'établir des comptoirs de commerce français et sur la nécessité d'une situation politique apaisée dans les Pays Roumains dans le but de favoriser les intérêts politico-économiques de la France. C'est en effet à cette époque que débutent les problématiques liées à la « question d'Orient », et la France, comme les autres puissances impérialistes européennes, pose manifestement ici comme un regard de colonisateur ayant à cœur de réaliser des intérêts stratégiques de conquête et d'hégémonie.

D'autre part, quasiment absents des textes diplomatiques, les animaux sauvages sont, eux, mentionnés lorsqu'il est question de la description des richesses naturelles des contrées roumaines. C'est d'ailleurs souvent l'occasion pour les voyageurs d'insérer des anecdotes (scènes de chasse, invasions de sauterelles, légendes populaires, etc.) illustrant leurs propos. Nous observons de même que les voyageurs faisant preuve d'esprit scientifique – ou étant à proprement parler des savants – ont une perception beaucoup plus objective, voire bienveillante vis-à-vis des animaux qui sont pour eux un objet d'étude à part entière et tout à fait valable.

C'est pourquoi, une étude plus ample – autant sous les aspects spatiaux que chronologiques – serait fort instructive et permettrait d'approfondir la question aux fins d'analyser la perception qu'ont eue des animaux les autres voyageurs étrangers qui ont aussi parcouru les Principautés Roumaines et donc de pouvoir comparer ces différentes perceptions à la lumière des nouvelles données récoltées.

BIBLIOGRAPHIE

- BARDY Gilles, « Quelques échos d'une mouche "piqueuse" du Banat danubien, entre Histoire, légende et entomologie », *Studii de Știință și Cultură*, volumul IX, n°1, 2013, p. 67-81.
- BELLANGER Stanislas, *Le Kéroutza. Voyage en Moldo-Valachie*, tome I, Paris, librairie française et étrangère, 1846, 456 p. ; tome II, 469 p.
- BILLECOQ Adolphe de, *Album Moldo-Valaque ou guide politique et pittoresque à travers les Principautés du Danube*, Paris, aux Bureaux de l'« Illustration », 1848, 24 p.

- BOIS-LE-COMTE Charles de, « Baronul de Bois-le-Comte către Contele de Rigny, cu un memoriu asupra Țărilor Românești » in *Documente privitoare la Istoria Românilor culese de Eudoxiu de Hurmuzaki, Corespondență diplomatică și rapoarte consulare franceze (1825-1846)*, publicate după copiile Academiei Române de Nerva Hodoș, volumul XVII, București, Institutul de Arte Grafice „Carol Göbl”, 1913, p. 328-403.
- BOIS-ROBERT J. D. de, *Nil et Danube. Souvenirs d'un touriste. Égypte, Turquie, Crimée, Provinces-Danubiennes*, Paris, librairie de A. Courcier, 1855, 351 p.
- BOUCHER DE PERTHES Jacques, *Voyage à Constantinople par l'Italie, la Sicile et la Grèce, retour par la mer Noire, la Roumélie, la Bulgarie, la Bessarabie russe, les provinces danubiennes, la Hongrie, l'Autriche et la Prusse, en mai, juin, juillet et août 1853*, tome II, Paris, Treuttel et Würtz libraires, 1855, 612 p.
- CAILLAT Joseph, *Voyage médical dans les Provinces Danubiennes*, Paris, Typographie Félix Malteste et C^{ie}, 1854, 112 p.
- CARRA Jean-Louis, *Histoire de la Moldavie et de la Valachie avec une differtation sur l'état actuel de ces deux Provinces*, Jassy, aux dépens de la Société Typographique des Deux-Ponts, 1777, 251 p.
- COCHELET Adrien-Louis, « Cochelet către Broglie, despre comerțul Țării Românești și mijloacele de a-l face folositor pentru Franța » in *Documente privitoare la Istoria Românilor culese de Eudoxiu de Hurmuzaki, Corespondență diplomatică și rapoarte consulare franceze (1825-1846)*, publicate după copiile Academiei Române de Nerva Hodoș, volumul XVII, București, Institutul de Arte Grafice „Carol Göbl”, 1913, p. 506-524.
- COLSON Félix, *De l'état présent et de l'avenir des Principautés de Valachie et de Moldavie*, Paris, A. Pougin libraire, 1839, 462 p.
- DÉMIDOFF Anatole de, *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée, par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie*, tome I, Paris, Ernest Bourdin et C^{ie} éditeurs, 1840, 624 p. ; tome III, 756 p.
- DESFEUILLES Paul, LASSEIGNE Jacques, *Les Français et la Roumanie*, Bucarest, Imprimeria Națională, 1937, 362 p.
- DOZE Virgile, *Un mois en Moldavie*, Bruxelles, Meline, Cans et C^{ie}, 1857, 80 p.
- GIRARDIN Saint-Marc, *Souvenirs de voyages et d'études*, Paris, Amyot, 1852, 332 p.
- HOLBAN Maria, « Rapport sur la Valachie et la Moldavie par Reinhard », *Revue historique du sud-est européen*, VII^e année, 1930, p. 230-242.
- HOLBAN Maria, « Un raport frances [sic] despre Moldova (1828) al consulului Lagan [sic] », *Buletinul Comisiei istorice a României*, volumul IX, 1930, p. 147-184.
- HOLBAN Maria, « Quelques notes touchant un rapport du consul de France à Jassy, Lagan [sic] », *Revue historique du sud-est européen*, IX^e année, 1932, p. 367-372.
- HOLBAN Maria, « Texte d'un rapport inédit du ministre Reinhard sur la Valachie et la Moldavie », *Revue historique du sud-est européen*, XII^e année, 1935, p. 23-46 et p. 237-249.
- HOMMAIRE DE HELL Xavier, *Voyage en Turquie et en Perse exécuté par ordre du gouvernement français pendant les années 1846, 1847 et 1848*, tome I, Paris, P. Bertrand libraire-éditeur, 1854, 240 p.
- JOANNE Adolphe, *Voyage illustré dans les cinq parties du monde en 1846, 1847, 1848, 1849*, Paris, Aux Bureaux de l'« Illustration », 1850, 396 p.

- KABAKOVA Galina (dir.), *Contes et légendes étiologiques dans l'espace européen*, Paris, Flies France éditeur, 2013, 301 p.
- LABATUT Auguste, « Bucharest et Jassy », *Revue de Paris*, 1838, tome LI, p. 143-158.
- LANCELOT Dieudonné, « De Paris à Bucharest. Causeries géographiques », *Le Tour du Monde*, tome XI, 1865, p. 33-96 ; tome XIII, 1866, p. 177-224 et tome XVII, 1868, p. 289-352.
- LAURENÇON F. G., *Nouvelles observations sur la Valachie [...]*, Paris, Egron et Ponthieu, 1822, 132 p.
- LAVELEYE Émile de, *La péninsule des Balkans*, tome II, Bruxelles, librairie européenne C. Muquardt, 1888 [1^{ère} édition en 1886], 435 p.
- LEFEBVRE Thibault, *Études diplomatiques et économiques sur la Valachie*, Paris, Guillaumin et C^{ie} libraires-éditeurs, 1858 [1^{ère} édition en 1856], 401 p.
- LEGER Louis, *La Save, le Danube et le Balkan. Voyage chez les Slovénes, les Croates, les Serbes et les Bulgares*, Paris, librairie Plon, 1884, 279 p.
- MARIAN Simion Florea, *Insectele în limba, credințele și obiceiurile românilor. Studiu folkloristic*, Bucuresci, Edițiunea Academiei Române, Institutul de Arte Grafice „Carol Göbl”, 1903, p. 332-346.
- MARMIER Xavier, *Du Rhin au Nil. Souvenirs de voyage*, tome I, Bruxelles, Kiessling et Companie, 1852, 267 p.
- ODOBESCU Alexandru Ioan, AURELIAN Petre Sebeșanu et alii, *Notice sur la Roumanie principalement au point de vue de son économie rurale, industrielle et commerciale avec une carte de la Principauté de Roumanie*, Paris, librairie A. Franck, 1867, 201 p.
- PERRIN Raoul, *Coup d'œil sur la Valachie et la Moldavie*, Paris, Ambroise Dupont éditeur, 1839, 71 p.
- PIGEORY Félix, *Les pèlerins d'Orient. Lettres artistiques et historiques sur un voyage dans les Provinces Danubiennes, la Turquie, la Syrie et le Levant*, Paris, E. Dentu libraire-éditeur, 1854, 554 p.
- RAICEVICH Stefano, *Osservazioni storiche naturali, e politiche intorno la Valachia, e Moldavia*, Napoli, Presso Gaetano Raimondi, 1788, 328 p.
- SULZER Franz Josef, *Geschichte des transalpinischen Daciens, das ist der Walachey, Moldau und Bessarabiens. Im Zusammenhange mit der Geschichte des übrigen Daciens als ein Versuch einer allgemeinen dacischen Geschichte mit kritischer Freyheit entworfen*, 3 Bande, Wien, Rudolph Gräffer, 1781-1782.
- TARDENT Charles, *Essai sur l'histoire naturelle de la Bessarabie*, Lausanne, imprimerie et librairie de Marc Ducloux, 1841, 88 p.
- THOUVENEL Édouard, *La Hongrie et la Valachie (Souvenirs de voyage et notices historiques)*, Paris, Arthus Bertrand libraire-éditeur, 1840, 383 p.
- VAILLANT Jean-Alexandre, *La Romanie ou histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'Or, Ardialiens, Vallaques et Moldaves, résumés sous le nom de Romans*, tome III, Paris, Arthus Bertrand éditeur, 1844, 464 p.

THE MYTHOLOGICAL BODY AS AN EXPRESSION OF THE MISFIT IN *PEER GYNT*

GIANINA DRUȚĂ¹

ABSTRACT. *The Mythological Body as an Expression of the Misfit in „Peer Gynt”.* The aim of this paper is to provide an analysis of the corporeal topos of the misfit, as it is configured in the New Materialism Theory, by focusing on Henrik Ibsen’s play *Peer Gynt*. Therefore, the study sets forward the concept of „mythological body” and will focus neither on the interpretation of the archetypes, nor on the identification of the mythological patterns in Ibsen’s play, but on the way in which the characters, as particular shapes of the mythological models, experience the misfit.

Keywords: *Mythological Body, New Materialisms, Misfit, Corporeality, Archetype*

REZUMAT. *Corpul mitologic ca expresie a inadecvării în „Peer Gynt”.* Acest studiu are în vedere o analiză a toposului inadecvării corporale în poemul dramatic „*Peer Gynt*”, așa cum apare configurat în viziunea noilor materialisme. De aceea, studiul propune conceptul de „corp mitologic” și va pune accentul nu atât pe interpretarea arhetipurilor sau a identificării modelelor mitologice din piesele ibseniene, cât mai degrabă pe felul în care personajele, ca particularizări ale modelelor mitologice, trăiesc experiența inadecvării.

Cuvinte-cheie: *corp mitologic, noile materialisme, inadecvare, corporalitate, arhetip*

Introduction

Henrik Ibsen’s dramatic work and especially the dramatic poem *Peer Gynt* is characterised by several mythological influences, which may be understood as cultural constructs and which essentially affect both the general structures of the plays and the interpretative mechanism. Thus the

¹ Babeș-Bolyai University, Cluj-Napoca. She published literary reviews for “Cultura” magazine from Bucharest (2012-2013) and she is part of the editorial board of the “Echinox” magazine, her alma mater’s literary magazine. E-mail: gianinadruta@yahoo.com

mythological perspective over the body does not only reveal the fight between Good and Evil, but also their coalescing.

The aim of this paper is to propose the concept of the mythological body, where the body is not understood only as archetype² or as a pattern configured according to a specific mythological scenario, but also as an abstract, dynamic object which is reflected in a particular situation. Eventually, the gestures that the mythological body externalises embrace the form of human attitudes that are marked by more or less powerful affects. Therefore, the mythological body is related both to the archetype and to the particular, deforming experience based on de-construction. This is the reason why the present analysis will focus neither on the interpretation of the archetypes, nor on the identification of the mythological patterns in Ibsen's plays, but on the way in which the characters, while being particular reflections of the mythological models, experience the misfit. In the configuration of the mythological body in Henrik Ibsen's dramatic poem, the misfit between the body and the world is related both to the individual and to the symbolic-archetypal dimension. This happens by following the body's several avatars, but, at the same time, the exclusive analysis of the mythological patterns is abandoned.

At the same time, the analysis focuses on affects and on the representation of the body. The myths themselves essentially contain this fit-misfit dialectic that generates the initiation journeys of the hero/anti-hero, therefore the positive-negative dialectic can easily be de-constructed. Thus the concept of mythological body we propose does not intend to question the purity of the models as they appear in the acknowledged myths, but expresses the way in which they have been retrieved and transposed in the poem. If the misfitting is the ultimate expression of the human condition, then the mythology proposed by Henrik Ibsen is essentially a human one, which orientates the archetypes themselves towards the reality out of which they were born and follows the way in which the identity, as existential gesture, modifies or not its content.

Further on, the analysis is focused on the corporeal misfit as it is configured by the New Materialisms and in accordance with the "misfit" concept proposed by one of its theoreticians, namely Rosemarie Garland-Thomson. She defines misfitting as mankind's essential condition in the following manner: "The body is dynamic, constantly interacting with history and environment; sometimes it fits and at other points or moments it does

² „Der Archetypus stellt einen unbewussten Inhalt dar, welcher durch seine Bewusstwerdung und das Wahrgenommensein verändert wird, und zwar im Sinne des jeweiligen individuellen Bewusstseins, in welchem er auftaucht." (Carl Gustav Jung, *Von der Wurzeln des Bewusstseins. Studier über den Archetypus*, Zürich, 1954, p. 6)

not. We evolve into what we call disability as our lives develop. The misfits that constitute the lived experience of disability in its broadest sense is perhaps, then, the essential characteristic of being human³. Thus the New Materialisms integrate the dynamic of the affects, the condition of the fragile and vulnerable body which is capable of action (according to the theory put forward by Hannah Arendt⁴). The impossibility of belonging to the world and the permanent exposure of the body which finds itself in contradiction with the world illustrate misfitting not only as an implicit reaction to individual or social attitudes, but also as connected to materiality, to the individual's way of being in the world: 'Misfits are inherently unstable rather than fixed, yet they are very real because they are material rather than linguistic constructions. The discrepancy between body and world, between that which is expected and that which is, produces fits and misfits. The utility of the concept of misfit is that it definitively lodges injustice and discrimination in the materiality of the world more than in social attitudes or representational practices, even while it recognizes their mutually constituting entanglement'⁵. Thus, with the passing of time, the individual was more and more affected by the lack of belonging, by the misfit. The way in which we enter the world is progressively disruptive and the misfit becomes the definition of human condition. Therefore, the misfit is not a positioning between two extremes, but man's fundamental place in the world, the fact of being permanently exposed. Thus, the theory of the misfit expresses an individual variation of the forms of corporeality and their resistance to the myth of autonomy through the notions of dependence and vulnerability.

On the other hand, the direction of the corporeal hypostases at a conceptual level is a graded one, thus we are following in the poem the evolution from an eminently material body to a discursive and, last but not least, visual body. What is extremely important for the configuration of the mythological body is that it passes successively through all these phases, as a product of alterations and at the same time as their premise. The corporeal materiality is invested with social, moral and later its content becomes a problem of discourse. The characters are not presented solely as corporeal ensembles, but they mostly construct discursively another body. In this case we may also talk about a discourse materialism, in the case in which the characters do not refer to the corporeal discourse as to pure fiction, but see it as a new reality. From this point of view, in which fiction is seen as reality,

³ Rosemarie Garland-Thomson, "Misfits: A Feminist Materialist Disability Concept" in "Hypathia", vol.26, Issue 3, Summer 2011, p. 603, PDF.file

⁴ Hannah Arendt, *Condiția umană [Human condition]*, Ed. Idea Design&Print: Casa Cărții de Știință, 2007, Cluj Napoca, p. 147-204

⁵ Rosemarie Garland-Thomson, *op.cit.*, p. 593

the discursive materiality sends to the materiality of the visual discourse on the body.

Consequently, the incantatory power of the discourse regarding the body itself generates new bodies, therefore to other visual configurations than the initial ones, precisely as an effect of a re-investment with materiality. What is more intriguing is the fact that these successive corporeal mutations do not remain at the level of identity, but they also explore the alterity. In essence, the material body of the Other becomes an object reevaluated discursively and reconfigured, in this way, at a visual level. This permanent change of content turns the mythological body in a fluid, flexible concept and that is why he does not resort to a classical analysis in archetypal logic. But it is this constant flexibility that evokes misfitting as an essential condition of the mythological body.

Failed initiations. The discourse of maternal femininity

Right from the beginning of the poem there is a clear contrast between Peer's young, vigorous body and his mother's old body, in such a way that the power relations that are being set now at a corporeal level will also become visible at a discursive level. Even more, the discourse becomes an implicit corporeal way of expression when Peer begins to tell his mother the story of the reindeer, a story which leads to two seemingly contradictory corporeal voices that find a common place in the so-called initiation Peer has been through. To imagine himself in the body of an extremely brave hero hunting reindeer becomes not only a compensation form of a corporeal-discursive manifestation situated outside the social norm, but a way of representing a whole new world from the very beginning of the play. In this regard Peer is a misfit related both to his mother and to the community that he belongs to, or, even better, it is this community (world) that cannot assume Peer's existence. However, in the logic of the relationship with the hunted object(s) throughout the poem, Peer is a misfit in his own hero status which does not win either the reindeer, or the princess or half of the kingdom.

The body of the story itself is an independent one, covered with details and with a very dynamic textual metabolism. Peer, as much as Aase assumes almost corporeally a fantastic experience, especially if we think about the scene in which Peer imagines his mother's death as a magical journey on horseback towards Heaven's gates. But no matter how fantastically configured is any discursive zone in *Peer Gynt*, the image of the body, be it real or illusory, becomes overwhelming precisely through the effect created by the fictional configuration. Therefore, Peer's wanderings around the world are

nothing more than failed initiations, represented by a half-troll⁶ Peer seeking the illusory body of a Peer who is always (and though never) “himself”⁷. Thus Peer Gynt possesses a mythological body precisely through missing the mythological ideal of the hero for whom the story does not have a happy-end. It rather underlines the meaning of accepting personal existence as an expression of an authentic life, lived in awareness of affects and of its own misfit.

Different dimensions/hypostases of corporeality. The discourse of power and of erotic femininity

Furthermore, the way in which the characters’ bodies and their clothing are represented is meaningful for a moral condition, for a mythological construct whose significance is permanently changed by means of visual speech. There are examples which prove the shift from a purely material body to one that receives visual valences: Peer’s torn clothes⁸, Ingrid’s bridal dress, Solveig turning up in a delicate posture, clinging to her mother’s apron, with a prayer book wrapped in a handkerchief⁹, the carefully arranged aspect of the people at the wedding and the messed-up aspect of Peer’s mother, and afterwards, the visual-discursive

⁶ In note 63 from the second chapter of Sanda Tomescu Baciu’s volume, *Peer Gynt și miturile nordice [Peer Gynt and the nordic myths]* the author defines what a troll is, according to the Norwegian myths and to the Scandinavian traditional culture: « În mitologia nordică *trollii*, ființe supranaturale, erau inamicii zeilor, pe care aceștia i-au alungat din *Ásgard*. Aceștia își aveau lăcașul în zona muntoasă Dovre, care a devenit ulterior ținutul legendar al lui Per Gynt. Acest ținut străbătut de munți și ghețari în întunecata noapte opacă potențează puterile malefice ale *trollilor* amenințători care la apariția luminii soarelui se transformă în piatră. *Trollii* au un aspect grosolan și moral sunt inferiori oamenilor. Ei sunt dușmanii omului. Având în vedere că elemente păgâne au supraviețuit în Norvegia creștină, *trollii* vor fi subsumați vrăjitorilor și vrăjitoarelor în credințele populare. Verbul *trylle* înseamnă „a vrăji” în limba veche. Astfel că în folclorul norvegian, *trollii* au fost degradați în parodii grotești ale caracterului uman.” (Sanda Tomescu Baciu, *Peer Gynt și miturile nordice [Peer Gynt and the nordic myths]*, Ed. Napoca Star, Cluj-Napoca, 2000, p. 62) Also, Ad de Vries defines the „troll” in *Elsevier’s Dictionary of Symbols and Imagery* as „originally gigantic Norse ogres of either sex, with powers exercised in darkness; the men were skillful (subterranean) craftsmen, hunters in the dark, and awe-inspiring, extra-natural, chthonic guardians of fertility (treasures); modern: similar to the leprechauns, they are mischievous hunchback dwarves, with red hair, living in caves or in subterranean dwellings; they love dancing and sometimes substitute changelings for mortal children (like all fairies).” (p. 579)

⁷ “Mand, vær dig selv!” in the original version (Henrik Ibsen, *Peer Gynt. Et dramatisk dikt*. Kommentartutgave ved Asbjørn Aarseth*, Universitetsforlaget, Oslo, p.48; translated in English as “Man, be thyself!” (Henrik Ibsen, *Peer Gynt. A Dramatic Poem*, translated by John Northam, Scandinavian University Press, Oslo, 1995, p. 44

⁸ “Gid du bare blev saa klog, /at du engang kunde bøde /Flængen i din egen Brog!” (Henrik Ibsen, *op.cit.*, p. 16); translated in English as „You don’t even have the brain/for the simple job of sewing/patches on your pants again!” (in Henrik Ibsen, trans. by John Northam, *op.cit.*, p. 13)

⁹ „Hvor lys! Nej, skulde du set en slig! / Skotted ned paa Skoen og det hvide Sprede -! / Og saa holdt hun i Moderens Skørteflig, / og bar en Salmebog svøbt i et Klæde -! / Jeg maa se paa den Jenten.” (Ibsen, H., *op.cit.*, p. 28); „She’s lovely. And who’s seen the like before? /Eyes on her shoes, and her pinny’s brightness — !/ And she clutched at the skirts her mother wore,/ and carried a prayerbook wrapped in pure whiteness—!/ Keep an eye on that girl.” (Henrik Ibsen, trans. by John Northam, *op.cit.*, p. 24)

contrast between Peer's perception over Dovregubben's¹⁰ world and the way the latter chooses to describe his own universe. Besides, the very meeting with The Woman in Green¹¹ is circumscribed to an area full of contrasts that balances between the fit-misfit schemes. This suggests that Peer's criteria, predominant in the world above, will become a mark of the misfit in the underground world. The clothes that Peer regards as rags, are described by the Woman in Green as golden and silken: "Den grønklædte: Jeg gaar til Hverdags i Guld og Silke. / Peer Gynt: Det tykkes dog ligere Stry og Stilke."¹²

Peer's own body becomes in his hands an instrument that he moulds according to his own will. Thus, the body is not an autonomous one, but it is rather possessed by discourse: a mythological body that Peer expresses in mythological terms especially when he calls himself son of a king¹³ ("Kongssøn"), prophet ("Profeten var kommen; den Sag var klar. / Det var saamen ikke min Agt at bedrage;- /der er Forskjell på Løgn og profetisk Svar")¹⁴, insane or a mere fool in love („Ømme Bekymring! Bær Pungen for stedse;- / uden Guld er elskende Hjerter tillfredse!")¹⁵. In Ibsen's play there is nothing outside this corporeality explored as a concept, where personal imagination is the one that determines the way the Other appears in front of us. There are many times that the characters are connected to an implicit corporeal genealogy, and all the characters belong to a corporeally justified history. Peer is connected to his wasteful ancestors (father and grandfather) and to his mother described as an insane "empress" („Kjender du Moer min? Hun heder Dronning Åse")¹⁶. This means that he is connected to a corporeal dynamic which binds the pain expressed through tears and the pleasure that the body feels through the bacchanalian and gastronomic intoxication, creating the portrait of a rich and insane prince.

The Woman in Green's crawling body and Solveig's ethereal body¹⁷ develop a mutual misfit relationship. We are not talking about the two concepts'

¹⁰ Translated as "Dovre-boss" (Henrik Ibsen, *op.cit.*, p.3). According to Sanda Tomescu Baciu, Dovregubben is "simbolul maleficului ce îl ademenește pe Peer Gynt în munte, în universul și identitatea răului" and "întruchipează ideea 'de a-ți fi înde-ajuns ție însuți'." (Sanda Tomescu Baciu, *op.cit.*, 2000, p. 55)

¹¹ "En grønklædt Kvinde" (literally - "A Woman dressed in Green") in Henrik Ibsen, *op.cit.*, p. 7

¹² Henrik Ibsen, *op.cit.*, p.45; "GREEN Satin and silk's what I wear every day./ PEER It looks more like tow and straw, I must say." (Henrik Ibsen, trans. by John Northam, *op.cit.*, p.41)

¹³ *Ibid.*, p.45

¹⁴ *Ibid.*, p.102; translated in English as "The prophet had come; it was clear, as the sky./ I didn't exactly set out to deceive them — ;/a lie's not the same as prophetic reply" (Henrik Ibsen, trans. by John Northam, *op.cit.*, p. 96)

¹⁵ *Ibid.*, p.111; translated in English as "Take it unheeded; —/ where the hearts are in love, then gold isn't needed!" (Henrik Ibsen, trans. by John Northam, *op.cit.*, p. 106)

¹⁶ *Ibid.*, p. 45; translated in English as "D'you know my mother? Her name is Queen Aase" (Henrik Ibsen, trans. by John Northam, *op.cit.*, p. 41)

¹⁷ "Lad mig løfte dig! Nej, hvor du er fin og let!" (Henrik Ibsen, *op.cit.*, p.66); translated in English as „Let me lift you! Why, you're so slim and slight!" (Henrik Ibsen, trans. by John Northam, *op.cit.*, p.61)

complementarity but, *in concreto*, about the way Solveig is misfit in relation to the forest and to its hidden forces, and The Woman in Green appears as a misfit in relation to the same forest where Peer denies her a home (hut vs. bushes). If by choosing the exiled Peer, Solveig chooses the illegitimacy condition, then The Woman in Green also experiences the illegitimacy because of the monstrous extra-conjugal maternity and because Peer is also casting her out of his life, in a permanent exile.

The Woman in Green's ritual of persuasion is ironic and, if not derisive, at least uncomfortable and inciting, as a sort of negative seduction, where persuasion means are just the same as in Dovregubben's hall: the liquor and the desire (transformed this time in the emergence of a deformed body and a misshapen child), the behaviour, the language and the gestures (the woman's and the child's threatening words). Therefore, there is something we can actually call the corporeal memory of sensual love: „Vil de ogsaa være med? Med Skratt og harme / kræve, som hun at krystes i Fang, /løftes varligt og vent paa strake Arme?”¹⁸ Remembering one's erotic adventures is another way of experiencing them, a fact which engages the mental body almost as much as an authentic experience. Their recalling is no less important, as they were capable of blocking not only Peer's thinking about Solveig, but of also mentally barring Peer's attempt to have a physical intimacy with Solveig. Thus the love for Solveig is for The Woman in Green an expression of Peer's uncut eye which hinders him to see the real beauty of the rags and of the deformed body: „Hvad kan jeg for, at jeg ikke er vakker, / som dengang du lokked mig i Lider og Bakker? / I Høst, da jeg fødte, holdt Fanden om min Rygg, / og saa er det rimeligt nok en blir stygg. / Men dersom du vil se mig saa ven, som før, / skal du bare vise Jenten derinde paa dør, / jage hende ud af Sindet og Synet;- / gør saa, kjære Vennen min, saa mister jeg Trynet!”¹⁹

The discourse of the redeeming femininity

Thus at the end of the poem, returning home is not at all a reassuring experience. Peer Gynt does not come back in order to die in a place he belongs to, because his own misfit condition implies his never having belonged there. Peer Gynt does not come back to atone. He does not come back neither for the

¹⁸ Henrik Ibsen, *op.cit.*, p. 69; translated in English as „Will they be there, cackling with spite, on my traces,/ claiming like her to be squeezed to their fill,/ lifted nicely, with care, in arms-length embraces?” (Henrik Ibsen, trans. by John Northam, *op.cit.*, p. 64-5)

¹⁹ *Ibid.*, p.68; translated in English as „How can I help it, not looking as good/ as when you enticed me to meadow and wood?/ In labour last autumn the fiend took a hand,/ and so if one's ugly, you'll well understand./ But if you want to see me as fair as before/ then you've only to show that young woman the door,/ turn her out, out of sight, out of mind; —/ and then I'll be rid of my snout, you'll find!” (Henrik Ibsen, trans. by John Northam, *op.cit.*, p.63)

Good nor for the Evil. The emergence of The Buttonmoulder is the consequence of this almost abstract area in which the individual is misfit both in relationship to the Good and to the Bad. That is the reason why Solveig is for Peer the only possible fitting alternative, but also the only character in the entire dramatic poem that does something (as agent) by leaving home, but the village as well. Moreover, Solveig herself is the expression of a misfit, even though she is associated with the exclusive model of the mythical princess.

The misfit premise for Solveig is her own impossibility of belonging to the community Peer apparently belongs to, as she is coming from Hedal ("Indflytterfolket"²⁰), from a steep valley²¹, to an only apparently open and bright place, that is the clearing where the wedding between Ingrid and Matz-Moen takes place. Even more, Solveig's misfit condition is totally decided by her choice to follow Peer to the hut in the forest. That Peer is an exiled means that Solveig also chooses the exile, the solitude, therefore the misfit as a way of fitting in/to the world. Peer's hut becomes thus Solveig's universe/palace, but expresses at the same time a permanent waiting, a *modus vivendi* explicitly declared in Solveig's monologue²².

Ibsen's characters demonstrate that it is precisely the ugliness of the world that is creative. Solveig would have no meaning outside The Woman in Green's image (as Huldra's avatar, from Norse mythology), and by connecting their images, we are not portraying them as conflicting elements that exclude one another just to create an advantage for our bright nature in spite of the morbid one, but as "the image of the soul, its vital force in a positive sense (Solveig) or in a negative one (The Greenclad Woman)."²³ In fact, Solveig and the Woman in Green are parts of the same identity, divided just because of formal reasons, meant to illustrate the difference between Good and Evil, and they "cannot be separated, because, together, they create the wholeness of Peer's meeting with his *anima*."²⁴ The inherent duality that torments us makes possible not only Peer's aspiration towards the spiritual heights, but also The Woman in Green's, as well as Solveig's wish to enter deeper and deeper in the heart of the forest just to be with Peer. We would actually say that it is Solveig's secret wish to be the Woman in Green, because her decision to live with an exiled deviates directly from the norm, from the light she represents

²⁰ *Ibid.*, p. 27

²¹ In English, the Norwegian word "dal" means "valley". (Einar Haugen, *Norwegian-English Dictionary*, Universitetsforlaget, Oslo, 1974, p. 96; http://www.nob-ordbok.uio.no/perl/ordbok.cgi?OPP=+dal&ant_bokmaal=5&ant_nynorsk=5&begge=+&ordbok=begge, accessed 17th of June, 2015)

²² Known especially as Solveig's Song from the Opera *Peer Gynt* by Edvard Grieg

²³ Tomescu Baciu, Sanda, "Sexuality as Primordial Image in *Peer Gynt*". *North-West Passage. Yearly Review of the Centre for Northern Performing Arts Studies*, University of Turin, Carocci editore, Rome, No.2, 2000, p.19

²⁴ *Ibid.*

by her name itself. It is the wish to become the Other, to meet the most frightening Otherness to us.

Even more, the unfulfilled projection of the love triangle between Solveig-Peer-The Woman in Green is at the same time a corporeal projection (that is body and shadow at the same time), where both the feminine characters are misfit because of leaving home (Solveig) and because of the extra-conjugal pregnancy. Finally the Woman in Green is both Peer and Solveig's shadow, as a consequence of the sensual adventure and of the stained femininity. Solveig's, the Woman in Green's and Ingrid's physical purity are after all undeniable aspects, as the text suggests, and the only one physically possessed is Ingrid in her wedding's day. Neither Solveig nor The Woman in Green are the object of a physical possession, while Peer's child is exclusively the consequence of a sexual mental desire, and not of a sexual intercourse. It is this absence of a corporeal possession *stricto sensu* that brings together Solveig and the Woman in Green more than one could think, revealing their mythical essence expressed rather through a mental, ethereal body than a concrete one – a mythical body in the true meaning.

De-/ Re-corporalizations

Returning home does not restore in any way Peer Gynt's image of misfit. Partly forgotten, partly transformed in a legend, the protagonist seems rather a ghost, just as his memories sold as both concrete and abstract things. Selling lies and selling memories means, *lato sensu*, selling fictions, therefore Peer undoubtedly contributes to his whole decorporalization, where the concrete body turns into a mythological body, a missing body in the sense of a memory-body. A miraculous memory, however, as the nut, the castle, the reindeer, the dream of a prayer book, the valley, the empire's crown are all charmed objects that remind of a body which is absent and present at the same time. The one that is recalled is at the same time the one that attends his own "commemoration".

On the other hand, the meeting with Solveig configures another "incarnation" of Peer, which is not so much the reflection of the protagonist, as it is Solveig's projection of him, an ideal projection, which is not the expression of a reality, but of a wish: "Til Gutten derinde er selv du Moer!"²⁵. Therefore, Peer's question does not regard a concrete truth, but an interior one, rather spiritual, a project that Peer never brought to reality. Thus there is a problem of misfit even inside the construction of Peer Gynt's identity, in the sense in which the Peer found in Solveig's hope, faith and charity is not even close to the Peer who had been wandering about for his whole life. It is rather a forgiven and atoned Peer, even though it is not a sinless Peer. The spiritual

²⁵ Henrik Ibsen, *op.cit.*, p. 181; translated in English as „For you are the mother of the lad they portrey.” (Henrik Ibsen, trans. by John Northam, *op.cit.*, p. 170)

maternity that Solveig bears throughout life without complaining, while demonstrating everlasting patience shows a corporeality which is completely opposed to Peer's. One can think of it in the sense in which the unstained virgin, similar to the Christian maternal model, a misfit in a world of sin, saves the stained body of the man she loves, himself a misfit in a world that rejects him because of the moral teaching that are being pronounced in a hypocritical manner. Therefore, Peer's corporeal melting for inaction and the model of his life depicted by the onion leaves describe a model of misfit referring both to the dimension of Good and Evil, in which too easy sins and good deeds done halfheartedly transfer Peer in the area of perpetual exile. Solveig only is the one that saves Peer from the hollowness of his own ego, sending her whole being, just like a blessed mother does to her only unhappy child.

BIBLIOGRAPHY

- *** Bokmålsordboka – Nynorskordboka, <http://www.nob-ordbok.uio.no/perl/ordbok.cgi>
- Aarseth, Asbjørn, *Dyret i mennesket: et bidrag til tolkning av Henrik Ibsen "Peer Gynt"*, Universitetsforlaget, Bergen; Oslo; Tromsø, 1975
- Arendt, Hannah, *Condiția umană [Human condition]*, Ed. Idea Design & Print : Casa Cărții de Știință, Cluj-Napoca, 2007
- Chevalier, Jean, *Dictionnaire des symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Robert Laffont/Jupiter, Paris, 1990
- Coole, Diana, Samantha Frost, *New Materialisms. Ontology, Agency and Politics*, Duke University Press, Durham, 2010
- Corbin, Alain, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello, *Histoire du corps* (vol. I-III), Ed. du Seuil, Paris, 2005-2006
- De Vries, As, *Elsevier's dictionary of symbols and imagery*, Elsevier, Amsterdam; Boston; Heidelberg; [etc.], 2004
- Garland-Thomson, Rosemarie, *Misfits: A Feminist Materialist Disability Concept*, Hypathia, vol.26, nr. 3, 2011, PDF.file
- Haugen, Einar, *Norwegian-English Dictionary*, Universitetsforlaget, Oslo, 1974
- Hemmer, Bjørn, *Ibsen. Kunsterens vei*, Vigmostad&Bjørke, Bergen, 2003
- Ibsen, Henrik, *Peer Gynt. A Dramatic Poem* (translated by John Northam), Scandinavian University Press, Oslo, 1995
- Ibsen, Henrik, *Peer Gynt. Et dramatisk dikt. Kommentartutgave ved Asbjørn Aarseth*, Universitetsforlaget, Oslo, 1993
- Jung, Carl Gustav, *Von der Wurzeln des Bewusstseins. Studien über den Archetypus*, Rascher Verlag, Zürich, 1954
- Tomescu Baciu, Sanda, *Peer Gynt și miturile nordice [Peer Gynt and the Nordic Myths]*, Ed. Napoca Star, Cluj Napoca, 2000
- Tomescu Baciu, Sanda, „Sexuality as Primordial Image in *Peer Gynt*”. *North-West Passage. Yearly Review of the Centre for Northern Performing Arts Studies*, No.2, University of Turin, Carocci editore, Rome, 2005

LA RÉVÉLATION ONTOLOGIQUE ET «L'IRRÉALITÉ IMMÉDIATE»

LEONTINA COPACIU¹

ABSTRACT. *The Ontological Revelation and "Immediate Unreality".* In the novel *Adventures in Immediate Unreality (Întâmplări în irealitatea imediată, 1936)*, Max Blecher transpose a hallucinating inner tension of human being, due to the uncertainty of life that determines the split Identity (between consciousness and body) and dissolution of reality. Subject exists between mediated reality and "immediate unreality" which can be achieved by artificial, dream and imagination. But it fails to "stay" in surreality, always returning in the tangible world, so there is no redemption for the blecherian Ego.

Key-words: *Identity, "Surreality", crisis, dream, desire.*

REZUMAT. *Revelația ontologică și „irealitatea imediată”.* În romanul *Întâmplări în irealitatea imediată (1936)*, Max Blecher transpune o halucinantă tensiune interioară a ființei umane, cauzată de incertitudinea vieții care determină sciziunea Identității (între conștiință și trup) și disoluția realității. Subiectul ființează între realitatea mediată și „irealitatea imediată”, pe care o poate atinge prin artificial, prin vis și prin imaginație. Dar nu reușește „să rămână” în suprarealitate, re-întorcându-se întotdeauna în lumea tangibilă, astfel încât pentru Eul blecherian nu există redempțiune.

Cuvinte-cheie: *Identitate, „Suprarealitate”, criză, vis, dorință.*

Événements de l'irréalité immédiate (Întâmplări în irealitatea imediată) c'est l'expression d'une crise ontique, qui permet au Sujet d'être dans «l'irréalité immédiate» ou «surréalité» (dont parle André Breton dans le *Premier manifeste du surréalisme*) et qui constitue une réponse à la réalité médiata. Blecher croit dans une réalité supérieure, dans la force de transfiguration du rêve et dans le jeu désintéressé de la raison, ainsi que «l'irréalité immédiate» se substitue aux mécanismes psychiques en tant que solution aux crises existentielles.

¹ Universitățile „Babeș-Bolyai”, Domeniul de cercetare: Filologie, Cluj-Napoca. Teme de cercetare: Reprezentări ale lecturilor și ale experiențelor estetice în proza română din secolul XX. E-mail: leontina20@yahoo.com.

Le roman de Blecher suivre du point de vue esthétique la direction visionnaire-symbolique et surréaliste. Les plus importants éléments surréalistes sur lesquelles le roman a été construit sont: le rêve vécu/ l'exploitation des phénomènes oniriques, la folie des sens (déclenchée par la maladie: les crises de paludisme), l'exacerbation de la sexualité, la technique de la surprise, le sabotage de l'univers imagé et métaphorique, la libération du désir (équivalente avec la libération de l'imagination), «la libération de l'expression humaine de toutes formes rigides et la projection du sujet en tant que désir dans un objet» (Pop, 2000 : 325).

*

La crise existentielle du Sujet implique tous les trois composants de la thèse de Sartre: Identité, Ipséité et Altérité. Le personnage sent fortement l'absence de l'identité de Soi:

„Când privesc mult timp un punct fix pe perete mi se întâmplă câteodată să nu mai știu nici cine sunt, nici unde mă aflu. Simt atunci lipsa identității mele de departe ca și cum aș fi devenit, o clipă, o persoană cu totul străină. Acest personaj abstract și persoana mea reală îmi dispută convingerea cu forțe egale” (Blecher, 2008: 28).

L'identité du Sujet et l'unité de l'Objet (de l'Autre) sont scindées, l'Altérité étant un univers abstrait, indéfini pour le personnage. Il vit en lui-même et il est difficile à définir son identité en fonction de l'Autre. Il connaît le monde par des perceptions, mais il ne s'agit pas d'une légitimité de la perception du monde, mais plutôt d'une perception méta-subjective de la réalité (pareil à la vie en tant que rêve). En plus, l'auteur-personnage perçoit d'une manière indifférenciée la multitude des êtres, ayant accès à une réalité fragmentaire et pour la comprendre il sollicite intensivement son intellect et il stimule les sens, d'où la folie des sens dans l'imaginaire de Blecher.

L'incertitude de la vie, causée par la scission entre conscience et corps, détermine la crise de l'identité qui donne naissance à la crise de la réalité, ainsi la réalité entre en dissolution. La réalité est statique, «morte», incapable de transcender, elle est fondée sur la convention et l'exactitude, cependant l'irréalité permet des expériences différenciées par la frénésie de l'imagination qui figure des nouveaux objets ou les transforme en objets réels ; par exemple le dialogue entre lui et Edda: il lui dit qu'il est un arbre – „Cum puteam s-o fac să înțeleagă că sunt un copac?»; après l'écharpe rouge il la perçoit comme un dahlia – „Ce frumoase sunt florile acelea / Daliile acelea roșii atât de frumoase.../ Aruncată pe o grămadă de cărți, zăcea o eșarfă roșie” (*ibid.*, 95). L'auteur-personnage est intéressé de surprendre le procès même de la transformation d'un objet en plein impact avec la tension du désir, c'est-à-dire de forcer le hasard objectif, alors que le désire cherche sans relâche le matériel sur lequel se projeter (*cf.* Ion Pop, *op.cit.* : 334).

Le Sujet vit entre deux «tensions» constantes: la réalité et l'irréalité, en oscillant donc entre l'exaspération et l'extase, ainsi la relation qui s'établit entre le Sujet observateur et la réalité contre l'Objet perçu est particulièrement suggestive. «Le correspondant des impulsions abyssales de la subjectivité est poursuivi ailleurs, au point d'intersection entre la forme de manifestation de la nécessité, qui est le hasard objectif, et le désir subjectif» (*ibid.*, 325), mais finalement «les mondes possibles» tiennent strictement de la subjectivité de l'Être, ainsi que le rythme romanesque est en consonance avec le rythme ontologique du personnage. Les caractéristiques du monde et des êtres humains sont l'inutilité, l'absence du sens, l'inauthenticité, le personnage en se sentant agressé et vivant un permanent état d'angoisse. Le Sujet découvre l'authenticité dans l'irréalité et dans les objets auxiliaires qui déterminent la création du *monde d'ailleurs* (c'est-à-dire «l'irréalité immédiate»), et ces objets sont artificiels, mais, en étant en contact avec eux, le personnage se sent relaxé et protégé.

André Breton infirme l'idée que les objets de la réalité n'existent qu'en eux-mêmes, mais celui soutient que le contour d'un banal objet donne naissance à une sorte d'«image-érigne» qui évoque au spectateur le seul objet réel, c'est-à-dire l'objet du «désir» (Breton, 1976 : 92). Parmi ces objets se trouvent *la bande de soie noire (cu dantelă foarte subțire pe margini, cusută cu câteva paiete strălucitoare de strass)*, *l'anneau gitane (obiect de tinichea, superb, fin, grotesc și hidos)*, celui est ainsi impressionné par l'artificiel et l'imitation: *florile artificiale de pildă și coroanele mortuare, uitate și prăfuite*.

André Breton souligne l'importance du rêve dans l'existence humaine et il affirme que par «un examen méthodique» («examen sistematic») le rêve et la réalité, «ces deux états, en apparence si contradictoires» («două stări atât de contradictorii în aparență»), peuvent se transformer «en une sorte de réalité absolue, de surréalité» (Breton, 1998 : 98). Et Max Blecher affirme que

„este, cred, același lucru a trăi sau a visa o întâmplare, și viața reală cea de toate zilele este tot atât de halucinantă și stranie ca și cea a somnului” (Blecher, 2008: 90).

Le rêve des surréalistes est «orienté vers le bas » («orientat în jos»), envers les abîmes de la conscience et le Sujet explore au maximum le rêve et l'imagination, en y essayant de re-mettre de l'ordre dans le monde, en utilisant des interprétations inductives et des représentations génératrices de sens. Le rêve dans l'œuvre de Blecher est à la frontière du réel et de l'irréel. Un rêve ayant des profondes significations c'est celui de la tête de femme:

„Era un cap frumos, extraordinar de frumos. Cam de trei ori mai mare decât un cap omenesc, învârtindu-se încet pe o axă de alamă ce-l străbătea din creștet prin gât” (*ibid.*, 87).

Blecher poursuit le monde du rêve, en étant *l'irréalité immédiate* où «la vie ordinaire et amorphe atteint la position grotesque-fascinante de squelette, de fantoche irréel et artificiel; la réalité détient un entier empire de projections oniriques» (Țeposu, 1996 : 21).

La maladie, manifestée par des crises de paludisme, représente le moment de fragilité avec l'extérieur. Les crises se manifestent dans *des lieux maudits* qui se transforme en espaces souhaités dont il les cherchera ultérieurement ou il les reconstruira pour transgresser les limites de la réalité:

„Erau întotdeauna aceleași locuri în stradă, în casă sau în grădină care îmi provocau crizele. Ori de câte ori intram în spațiul lor, același leșin și aceeași amețeală mă cuprindeau.[...] Un pas, un singur pas dacă făceam și intram într-un asemenea spațiu blestemat, criza venea inevitabil” (Blecher, 2008: 29).

Ainsi pour le personnage l'état d'évanouissement signifie «s'oublier Soi-même» et «s'unir avec l'irréalité». Ces espaces qui lui provoquent des crises sont *les hauts bords creux de la rivière (malurile înalte și găunoase ale râului)*, les salles fermées, la cave, les grottes et les cavités imaginaires:

„Mă gândeam altă dată la caverne și scobituri, de la prăpăstiile în munți cu amețitoarea lor înălțime, până la caverna elastică și caldă, inefabilă, caverna sexuală” (*ibid.*, 48).

L'âge de l'innocence est marquée par des culpabilités inavouables déterminées par «la connaissance sexuelle» (le roman *Frida*; l'imagination concernant les organes sexuels masculins et féminins et l'idée erronée concernant l'acte sexuel; *la petite plume noire d'oiseau (pana mică neagră de pasăre)* pour s'exciter, reçois de la part de son ami Walter, un être extatique et merveilleux; «le jeu sexuel» avec la fille des voisins); voilà donc l'exacerbation de la sexualité.

Pendant l'adolescence les crises cessent et le Sujet montre un calme catatonique devant les événements réels qui l'entourent (par exemple la mort de son grand-père et la mort d'Edda, la femme dont il a tombé amoureux):

„Când intrai în adolescență nu mai avui crize, dar starea aceea crepusculară care le preceda și sentimentul profunde inutilități a lumii, care le urma, deveniră oarecum starea mea naturală” (*ibid.*, 34).

Le personnage de Blecher accepte avec une douloureuse résignation la condition tragique de l'existence, l'irréalité en devenant son monde immédiate.

Blecher, *ab initio*, ne transcende jamais le réel, mais celui connaît passionnellement le monde tangible. Dans la construction romanesque de Blecher sont identifiables quatre scènes mémorables qui montrent d'un côté la relation entre le Sujet et la réalité et d'un autre côté la transgression des limites du réel, respectivement le toucher de «l'irréalité immédiate» / la surréalité par l'intermédiaire de l'artificiel. Ces scènes romanesques sont: la théorie «du vide

plein et du plein vide», la contemplation du panoptique de figures de cire, la contemplation de sa propre photo et «l'immersion» dans la boue.

La théorie «du vide plein et du plein vide» est déduite de l'observation attentive d'un modèle de cire de l'oreille interne:

„Într-o clipă îmi dădai seama că lumea ar putea exista într-o realitate mai adevărată, într-o structură pozitivă a cavelnelor ei, astfel încât tot ce este scobit să devină plin, iar actualele reliefuri să se prefacă în viduri de formă identică, fără nici un conținut” (*ibid.*, 49).

Cette image semble à une stéréoscopie, en illustrant l'image du négatif photographique et en représentant un monde «en miroir» qui toutefois garde la potentialité du monde d'origine. Ainsi l'irréalité immédiate devient plus authentique et plus vraisemblable.

Le personnage observe *l'aspect théâtral, emphatique et désuet du monde* (*aspectul teatral, emfatic și desuet al lumii*), ainsi le monde devient «un spectacle commun» dans le cadre duquel le Sujet avoue que:

„alte spectacole uluitoare care mă atrăgeau mai mult pentru că artificialul lor și actorii care le jucau păreau să înțeleagă într-adevăr sensul de mistificare a lumii. Ei singuri știau că într-un univers spectacular și decorativ trebuia jucată viața fals și ornamental. Astfel de spectacole erau cinematograful și panopticumul” (*ibid.*, 50).

L'obsession presque malade pour les mannequins de cire est matérialisée par le désir de se transformer en statue de cire, à nouveau s'affirmant la supériorité de la fausseté qui est beaucoup plus intéressante dans le cadre de «l'irréalité immédiate»:

„Personajele de ceară erau singurul lucru autentic din lume; ele singure falsificau viața în mod ostentativ, făcând parte, prin imobilitatea lor stranie și artificială din aerul adevărat al lumii” (*ibid.*, 52).

En contemplant sa photo dans une vitrine, pendant le carnaval, il *sent qu'il n'existe qu'à travers la photo* (*senzația de a nu exista decât prin fotografie*), ainsi il se rend compte que:

„toată viața mea proprie, a celui ce stătea în carne și sângeră dincolo de vitrină, îmi apărură dintr-o dată indiferentă și fără însemnătate, așa cum persoanei vii de dincoace de sticlă îi apăreau absurde călătoriile prin orașe necunoscute ale eului fotografic” (*ibid.*, 57),

de cette façon-là devient évidente la scission entre l'être et l'ombre de papier, la dernière étant préférée en tant qu'élément de la surréalité.

La liaison entre le Sujet et la matérialité est illustrée par la scène de «l'immersion» dans la boue, événement révélateur *attendu et provoqué* dans la mesure où l'esprit s'efforce d'attendre un état de suprême disponibilité:

„În ei (în oameni) zăcea implacabil, imperios și elementar noroiul; eu însumi eram o creație specială a noroiului, un misionar trimis de el în această lume. În jurul meu se întindea maidanul plin de noroi... Aceasta era carnea mea autentică, jupuită de haine, jupuită de piele, jupuită de mușchi, jupuită până la noroi” (*ibid.*, 83).

En ce sens la noue constitue pour l’auteur-personnage l’essence du monde, le principe d’organisation du monde, par «la noue» l’individu étant consubstantiel et assimilé à l’univers. Nous observons que «le mécanisme de l’âme de l’écrivain se décompose en deux ressorts: une capacité supérieure de percevoir la réalité, de la capter en contours précis, d’y fusionner et après cela de la distendre en formes merveilleuses et de la suivre dans l’angoisse intérieure qui suscite» (Lovinescu, 1989 : 249).

*

Le surréalisme, qui caractérise le roman de Blecher, est créateur et constructif, en entraînant avec lui un fort constituant méta-réel et méta-subjectif. Les éléments surréalistes exploités dans le roman relèvent l’état de l’être humain dans le monde et les expériences décisives au devant desquelles celle-ci reste toujours solitaire, en interrogeant le Soi et la réalité qui l’entoure, également celles configurent la nature excentrique et «mystique» du Sujet qui essaie d’être et vivre le «surréalisme», en reconstituant d’une manière hallucinante le drame de son Identité. L’obsession de l’artificiel, le «topos de la damnation», l’explosion de l’image, la transgression du réel (par le rêve et par l’imagination) et le désir d’évasion dans une «irréalité immédiate» transforme le roman de Blecher dans un texte littéraire inédit.

BIBLIOGRAPHY

- Breton, André, 1998, *Manifestes du surréalisme*, Gallimard, Paris.
Idem, 1976, *L’amour fou*, Gallimard, Paris.
Blecher, Max, 2008, *Adventures in Immediate Unreality (Întâmplări în irealitatea imediată)*, Edition Limes, Cluj-Napoca.
Lovinescu, Eugen, 1989, *History of Contemporary Romanian Literature. 1900-1937 (Istoria literaturii române contemporane. 1900-1937)*, Edition Minerva, Bucharest.
Pop, Ion, 2000, *The Avant-garde of the Romanian Literature (Avangarda în literatura română)*, Edition Atlas, Bucharest.
Țeposu, Radu G., 1996, *The Sorrows of Young Blecher (Suferințele tânărului Blecher)*, Edition Minerva, Bucharest.

TRUTH AND FOMA IN KURT VONNEGUT'S *CAT'S CRADLE*

ALEXANDRU OLTEAN-CÎMPEAN¹

ABSTRACT. *Truth and Foma in Kurt Vonnegut's Cat's Cradle.* The following article endeavors to present Kurt Vonnegut's *Cat's Cradle* as a novel that debates the usefulness of *truth*² versus that of *foma*³. The necessity for the reader to understand the distinction between the two and the roles they have within the text is essential to the author's overall goal in writing his novel. What Vonnegut seeks to show us is that mankind's blind faith in the benefits of scientific discoveries, without taking into consideration the ethical implications of these discoveries, can lead to disaster and that, in contrast, the practice of focusing on our better nature leads, more often than not, to better human relations and, therefore, may be preferable, in spite of the fact that such optimistic perceptions may differ from reality.

Keywords: *Cat's Cradle, Kurt Vonnegut, truth, foma*

REZUMAT. *Adevăr și Foma în romanul Cat's Cradle de Kurt Vonnegut.* Articolul propune să prezinte romanul *Cat's Cradle* ca un text ce dezbată folosul *adevărului* versus cel al conceptului de *foma*. Necesitatea ca cititorul să înțeleagă distincția între cele două și rolul pe care fiecare îl are în text este esențială pentru scopul autorului. Ceea ce dorește Vonnegut să ne arate este faptul că credința oarbă a oamenilor în beneficiile descoperirilor științifice, fără a lua în calcul implicațiile etice ale acestora, poate rezulta într-un dezastru și că, în contrast, axarea pe natura noastră mai benevolă, duce de cele mai multe ori la relații interumane mai bune, astfel încât aceasta ar putea fi preferabilă, în ciuda faptului că o asemenea percepție optimistă ar putea să difere de realitate.

Cuvinte cheie: *Cat's Cradle, Kurt Vonnegut, adevăr, foma*

¹ Alexandru Oltean is a University Assistant at Babeș-Bolyai University, Cluj-Napoca, teaching English language to Journalism students. He has a PhD from the same University, with a thesis on humor in Kurt Vonnegut's works. Other articles written by the author include **An Application of the General Theory of Verbal Humor to Kurt Vonnegut's *Cat's Cradle***, in *Studii de Știință și Cultură*, nr. 9 2013, Universitatea Aurel Vlaicu, Arad and **Three Types of Humorous Texts**, in *Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Series Philologia*, nr. 2 2012. E-mail: alexandru.oltean@ubbcluj.ro

² as considered from an objective, scientific point of view

³ a term invented by the author which can best be described as *comforting lies*

Introduction

Cat's Cradle represents arguably Kurt Vonnegut's first significant success, not so much in terms of literary criticism⁴, but certainly as far as the public was concerned. Written in a time when American society still believed that science is the key to unlocking the universe to the benefit of all mankind, Vonnegut tells his readers that the issue may not be as straightforward as it seems and that research, when unchecked by morality, can lead to disastrous consequences. The most obvious way in which this warning is presented to the reader would be through the very events that take place in *Cat's Cradle*, starting (in chronological order) with the creation of *ice-nine* and ending with the Apocalypse. However, in reality this disaster only shows how some inventions can be more dangerous than others and, were it to be that simple, this novel's message would only be a cautionary tale advising scientists to be a little more careful when dealing with elements that could ruin the world. Yet the lesson given in *Cat's Cradle* is a deeper one than that, and in what follows I will endeavor to show how the notion of unchecked scientific research and the significance of the danger it poses are ultimately expressed through the struggle between the usefulness of *truth* and that of *foma*.

Truth versus foma

Unsurprisingly, Kurt Vonnegut takes a rather ambiguous stance in this debate, always preferring to let his reader make up his mind on the matter. On the one hand, the text criticizes *truth* on several occasions, but really this comes off as merely a method through which the author removes this notion from the high pedestal that society has placed it upon, so that it may be examined clearly by the reader. On the other hand, while much of the book focuses on Bokononism, "a useful religion founded on lies" (Vonnegut 2011[1963]:4), the narrator is also quick to specify that he does "not intend that this book be a tract on behalf of Bokononism" (ibid). In other words, Vonnegut has no intention of trying to fill the empty pedestal that *truth* previously held with the *foma* he provides, but rather his wish is that the reader analyzes them both and makes his own decision as to which he favors and to what degree.

Bokononism itself, as Klinkowitz aptly points out, "is a refinement of Revered Lasher's anthropological understanding of human usefulness from *Player Piano* and Winston Niles Rumfoord's Church of God the Utterly Indifferent in *The Sirens of Titan*" (Klinkowitz 2009:45). The basic concept behind this faith is the so-called notion of Dynamic Tension, of pinning good and evil against

⁴ as Peter Freese points out, critics received Vonnegut's work poorly because they didn't know where to put him (Freese 2009:17)

one another. This is in fact the very basis of all religion, but, as Klinkowitz again mentions, while normally this conflict is carried out on a plain of existence that humanity only sparsely interacts with (but is otherwise separate from our lives) Bokononism will have none of that (ibid). This is why, despite the fact that Bokononism appears in *Cat's Cradle* as a religion, it would be wrong to consider that the *foma* that Vonnegut analyzes in his novel is strictly religious in nature. Rather, it is meant to express something a bit more general, and ultimately it draws its power from the author's humanism. When John asks Frank "what is sacred in Bokononism?" (Vonnegut 2011[1963]:151), the latter answers with "Man. That's all. Just man" (ibid). The philosophical doctrine that in real life places man above all else, above God even, is that which was put forward by the Freethinkers to which Clemens Vonnegut, the author's grandfather, was a devout member. Thus, Bokononism appears as a fictional religion of this doctrine, if, hypothetically, it would have a religion. In other words, since behind Bokononism stands the writer's family legacy, in actuality the discussion that Kurt Vonnegut brings up regarding the benefits of *truth* and *foma* is done within the context of this Freethinker spirit. And since the beliefs that Clemens held so strongly, and which Kurt embraced, extend to all aspects of life, so too must the reader's analysis of the discussion put forth in *Cat's Cradle* be open to considerations pertaining to all aspects of the human condition.

In order to see just what aspects are discussed in the novel, it would be useful to go through some of the instances of *foma* that appear in the text, so that we may then compare them to *truth* and then see which, if any, clearly benefits humanity more. The first time the reader encounters a mentioning (if not an actual example) of a harmless untruth is on the first page of the book, before the story even begins. Instead of a dedication of some sort, Vonnegut provides the reader with the caveat "Nothing in this book is true" and then quickly goes on to provide a mock quotation from the bible of his made-up religion which advises people to "live by the foma that make you brave and kind and healthy and happy". What is interesting about this is the fact that, while the reader may expect at this point a text illustrating the joyful tales of some characters who follow this advice and are the better for it, the reality of the novel, as becomes clear early on, is more complex than that. In fact, due to this implied expectation, this opening statement creates a harmless untruth onto itself. If the reader were to just stop here, all he would be left with is this positive advice on the basis of which he might strive to make his life a better one. To a degree, this may be what the author wanted, which would explain the warning that *nothing in this novel is true*, which, in the truth-obsessed scientific world that Vonnegut refers to, is like saying that everything beyond this opening page is worthless. On the other hand, since no writer wants their texts to go unread, it is more reasonable to assume that, consciously, Vonnegut

used this opening as a sort of negative advertisement, which would make the reader all the more eager to go on.

The next *foma* that appears in the novel is centered on the notion of the *karass*. As caricatures of the notion of religious destiny, of God's hand in the evolution of one's fate, the *karasses* are defined as "teams [of individuals] that do God's Will without ever discovering what they are doing" (Vonnegut 2011[1963]:2). Who the members of any one *karass* are appears to be completely random, or at least beyond human understanding, and, as the narrator explains (in the same chapter via a Bokononist Calypso), they can include a queen and a lion hunter and a drunk. Understanding how a *karass* functions doesn't seem to be an issue so some obvious questions, such as how or why a *karass* is formed, are left unanswered. All that the reader is to take from this *foma* is that it is a comforting thought. In an age where what Vonnegut calls 'The great American Experiment' is very much in vogue, one is supposed to find it pleasant to think that God has placed each individual within an extended family with whose other members he or she is inevitably brought together, such that, if one were to accept this as fact, no person need be lonely ever again. At no point in time does *Cat's Cradle* reject the existence of such a group in favor of whatever value individualism might bring. Such a rejection would, after all, run counter to Kurt Vonnegut's fundamental belief in the joy of belonging to a Folk Society, of which he had learned so many great things during his anthropology studies. What the novel does bring to light, though, is the fact that, while it may be better than being alone, belonging to a *karass* does not mean being part of some utopian society. In fact, as the events that John narrates prove, the end goal that its members may be leading up to could be catastrophic.

Not every lie is *foma*, and in *Cat's Cradle* a great lie is that Dr. Hoenikker is a wholly innocent person because he would never willingly hurt anyone. Symbolically, Felix is a representation of the belief, which Kurt Vonnegut came across while working at General Electric, that scientists bare no responsibility for the way in which other people will choose to utilize their research. This includes the military. From this perspective, the fact that the US military dropped the A-bomb on Hiroshima, killing thousands and thousands of civilians, should in no way cast a shadow upon the stellar accomplishments of the bomb's inventors. And this is how Dr. Hoenikker is seen at his workplace. Revered by many, admired by all, the general consideration is that "the importance of this one man in the history of mankind is incalculable" (Vonnegut 2011[1963]:39) and it is assumed without question that admiration *is* the only acceptable emotion that one can have for such an individual. In contrast to this sentiment is the reality of the fact that Felix's detachment from human society make him a monster that has turned his children into monsters and that creates weapons of mass destruction. In light of this fact, I call Dr. Hoenikker's innocence a *lie* and not *foma* because the

latter is characterized as being harmless, whereas this image that Felix possesses can hardly be called that. Thus, in the discussion of the characteristics and values of *foma*, a discussion that is central to the novel, we are presented with a second term of comparison (the first being *truth*), namely the *damaging lie*, which is identical to *foma* in perhaps every respect, save for the fact that it is not harmless in any way.

As a matter of diversity, in the sense that the novel's analysis of *foma* extends beyond important matters, the next example is Newton's rhetorical question "aren't the gorges beautiful?" (Vonnegut 2011[1963]:10). It refers to the deep gorges that cut through the Cornell University campus and which, it would seem, are a sight to see. However, Newt is quick to add that "this year, two girls jumped into one holding hands" (ibid). As a result, the blissful nature of this scenery is besmirched by the truth that the gorges are also a place where students periodically commit suicide, thus adding a deep sense of tragedy to these natural formations.

The next lie that appears in *Cat's Cradle* comes from Dr. Breed. While giving a speech at a high school, Asa states that "if everybody would study science more, there wouldn't be all the trouble there was" (Vonnegut 2011[1963]:18). This goes hand in hand with his statement towards John during their interview that "the more truth we have, the richer we become" (Vonnegut 2011[1963]:29). The two go together because good scientists are thought in this novel to be interested only in uncovering truths for their own sake, again, without any regard to how useful or beneficial towards the human race a given truth might be. The connection, therefore, is in the lie that everyone should become a scientist because science, through the uncovering of truth, can only enrich our lives and make the world a better place. The fallacy in this idea is revealed both through the atomic bomb and through *ice-nine*, one as a symbol for the end of the world, the second as the actual agent of the Apocalypse, both of them children of science. The *truth* is perhaps best touched upon by Dr. Breed's son, who states that "anything a scientist worked on was sure to wind up as a weapon" (Vonnegut 2011[1963]:19). While this might be an exaggeration, it does point out the general reality of the fact that governments will try to weaponize any invention it can and the particular reality of the first half of the 20th century (to which Vonnegut points) where amoral or immoral scientists willingly provided governments with these great weapons, if nothing more than for the sake of their own scientific curiosity.

Another *foma* that appears during the narrator's trip to Ilium is that this city "is a family town" (Vonnegut 2011[1963]:20). This notion certainly does confer onto it a sense of peace and comfort, the idea that Ilium is a nice quiet town where people live together in harmony. Unfortunately there are a few aspects that contradict this image. The first might be the seedy bar that John

goes to, where he has drinks with a prostitute. The second factor is the existence of the General Forge and Foundry Company, which, as has already been stated, is a breeding ground for monstrous inventions. Last, but not least, there is the fact that Ilium is “where they held the public hangings of the whole county” (Vonnegut 2011[1963]:21) back when America was still forming, which means that even then Ilium was a place of death. That it is *foma* and not a lie comes from the fact that the peaceful façade does encourage a sense of tranquility.

One other *foma* that appears during the narrator’s trip to Ilium is expressed by Miss Faust, who states that “God is love” (Vonnegut 2011[1963]:39). This comes out in the context of a conversation that she recalls having with Dr. Hoenikker in which it is revealed that Felix is incapable of understanding the notions of both love and God, because he cannot scientifically ascertain their existence. Miss Faust, on the other hand, needs no objective proof. She simply believes what she says and therefore to her it is true. Since Kurt Vonnegut was known to have rejected all forms of religion, it is obvious that these are not his words. What the author does want to point out here is the usefulness of a religious belief that makes someone a better person. In fact, this is the best kind of *foma*, a lie that is not only harmless but which also encourages Miss Faust to remain a good person, in spite of the fact that she is surrounded by monsters.

Moving forward in the story, we find that the first time that the narrator sees Mona Monzano is in the newspaper that reports on the events that are taking place on the island of San Lorenzo. As soon as he sees the eighteen year old girl, John falls in love with her and describes her as being “luminously compassionate and wise” (Vonnegut 2011[1963]:57). At this point in the story neither he nor the reader has encountered this female character so it is too soon to state that this lie has to do with the discrepancy between the superb image that John creates around her and the dark reality of her nature. Rather, what the author points to here is the lie behind love in an instant, about how a person is able to take some traits that he or she observes about another individual on first sight and to use them to create in their own minds an image of that person that borders upon perfection. Whether or not this is *foma* is unclear, or at least, it may depend strictly on the interpretation of the reader. On the one hand, this illusion is harmless, beneficial even, since for a while the enamored individual treats his or her beloved with utmost compassion. On the other hand, the reader may feel that this false image inevitably leads to pain when the imperfections of the revered person emerge and, as a result, this lie is a bad one and should be avoided. Where the author stands on the matter is not given, though one would perhaps be on the safer side when assuming that Vonnegut would have related to the second reader better, especially when considering the type of person that Mona Monzano turns out to be.

As *Cat’s Cradle* shifts to the island of San Lorenzo, so too do many of the instances of lies (whether *foma* or not), as they begin to center around various

aspects of life here or on specific individuals. One such lie is the declaration that the people of San Lorenzo are “all fiercely dedicated to the ideals of the Free World” (Vonnegut 2011[1963]:58). This goes hand in hand with the words of the national anthem, which speaks of a “land where the living is grand” (Vonnegut 2011[1963]:99), which, all in all, creates the portrait of a society that has not only aimed for the ideals set forth by the American Dream (freedom, prosperity and justice for all), but has reached them. In reality the people of San Lorenzo are described by the narrator as *thin, oatmeal-colored* and *deathly silent* (Vonnegut 2011[1963]:97). As John learns while reading Philip Castle’s book on the history of San Lorenzo, the island was populated throughout history by slaves and was wholly useless from every point of view. We also learn that, when Bokonon and McCabe land on the island and decide to make it into a utopia, they fail upon seeing that it is simply too destitute for there to be any real hope for prosperity. As a result, in order to provide the people with some joy, they create this *foma* about the blissful nature of the island. As Julien Castle explains, “truth was the enemy of the people, because the truth was so terrible, so Bokonon made it his business to provide the people with better and better lies” (Vonnegut 2011[1963]:123). The conflict between the state and Bokonon, respectively the Bokononist faith, also plays into the realization of this *foma*, since “everybody on San Lorenzo is a devout Bokononist, the hook⁵ notwithstanding” (Vonnegut 2011[1963]:122). In fact, “Bokonon suggested the hook as the proper punishment for Bokononists” (Vonnegut 2011[1963]:123) and for a while the entire island population were involved in a giant theater production in which they would pretend to hunt Bokonon down and the Holy Man would pretend to escape. Thanks to this *foma* the reality of the citizens’ lives mattered less, especially since everything was an act.

Where the *foma* began to fail, however, was when McCabe stopped *pretending* to be “the tyrant in the city” (Vonnegut 2011[1963]:124) and started *being* an actual tyrant, as evidenced by the fact that people did begin dying on the hook. His brutal manner of leadership continued with his successor, although neither dictator would try and actually kill Bokonon since “McCabe was always sane enough to realize that without the holy man to war against, he himself would become meaningless. ‘Papa’ Monzano understands that too” (Vonnegut 2011[1963]:125). The failure then rests in the fact that this image of prosperity and happiness did not last long in the form in which it started. From a harmless untruth that was meant to give the people hope, McCabe and Monzano transform it into a lie which they use to control the people. This explains the deathly silence with which John and his companions are greeted at the airport and the obedience with which the people begin to sing the national anthem and then

⁵ San Lorenzo’s principle method of execution

become silent again, like machines, like the victims of terror that they are. And just how far off the lie trials away from *foma* is perhaps best expressed in the fact that, upon his deathbed, having become so detached from the needs of his people, 'Papa' decides to destroy them all.

The two minor characters Philip and Julien Castle are a source of a multitude of small instances of *foma*, whether they are given directly or indirectly. For example, when Philip and John first meet, the former strongly advises the narrator to "not be one of those people who trusts his memory" (Vonnegut 2011[1963]:108). Yet, while saying this, he is in the middle of creating a mosaic portrait of Mona and doing it all from memory. The first words that are given to the reader which are spoken by Julien are in fact narrated by his son. The latter recalls the time when he was much younger and there was an outbreak of the bubonic plague. At one point, after Julien had struggled to save the infected and so many had died, the man takes his son out back to where the bodies were being gathered up, and there he tells the young boy that "someday this will all be yours" (Vonnegut 2011[1963]:116).

When we first encounter Julien Castle directly it is at Frank's mansion. There he tells the narrator and those around him that his lifetime hero is Jesus Christ (Vonnegut 2011[1963]:119), only to shoot the whole notion down a moment later. When reminded of his statement, Julien simply retorts that "people have to talk about something just to keep their voice boxes working" (Vonnegut 2011[1963]:120). This statement in fact characterizes everything Julien Castle says and is perhaps the only really honest thing he utters. The rest is just *foma* created for the sake of having something to say. Here then we have another aspect of *foma* that is brought into the picture. Not only are harmless untruths meant to help people, they are also used for no better reason than to have something to say. This is the kind of untruth that Julien is a master of, to the extent that it becomes difficult at times to tell just where he stands on one thing or another. For example, the first time he encounters Newt's painting, he appears to admire it, yet, soon after that, Julien declares that it is "Garbage, just like everybody else. And he threw the painting off the cantilevered terrace" (Vonnegut 2011[1963]:121). At the party at 'Papa' Monzano's castle, it is Julien who proposes that they "call a general strike of all writers until all mankind finally comes to its senses" (Vonnegut 2011[1963]:166). To this, his father answers that lack of reading would lead to death through "putrescence of the heart or atrophy of the nervous system" (ibid). It is obvious, that this is all *foma* uttered so that he might have something to say.

What is especially interesting in the case of Julien and Philip Castle is that they are also the sources of a lot of *truth* in the novel. It is from Philip's book that John discovers the history of San Lorenzo. From Julien the reader discovers the fact that everyone on the island is a Bokononist and of the

theater act that takes place there. In a sense, then, the Castle's are among the most honest and wisest characters in the novel, alongside Bokonon himself. Like the holy man, they know full well what the situation is on the island and what the causes are. At the same time, despite knowing the *truth*, or perhaps because they know it, they turn to *foma*, whose usefulness they understand.

Bokonon's writings, despite his warning that everything in his book is lies, actually present his reader with a lot of small truths. Many of the honest thoughts that he had while creating the state of San Lorenzo are expressed in his Calypso's. For example, when he arrived on the island he "wanted all things / To seem to make some sense / So we all could be happy, yes / Instead of tense. / And I made up lies / So that they all fit nice / And I made this sad world / A Par-a-dice" (Vonnegut 2011[1963]:91). Faced with the misery he finds on the island, Bokonon chooses to create the image of a utopia, the physical embodiment of the modernist dream. However, just as modernists failed to create a workable image of a perfect world, so did McCabe and Bokonon fail in creating their utopia. This is because the modern utopia is based on a belief in universal truth, whereas the post-modern world recognizes that there is no singular truth, just multiple truths based on context and current human understanding. Bokonon is aware of this in the moment he writes the Calypso above, which is why he doesn't speak of a *paradise* but of a *par-a-dice*, a pair of dice, a reality based on chance, on chaos.

Other *truths* that Bokonon is aware of are the fact that his saintly image is dependent on the villainous images of McCabe and 'Papa' (Vonnegut 2011[1963]:73), or the fact that anyone could become a saint, even him (Vonnegut 2011[1963]:74), or the fact that "a really good religion / Is a form of treason" (Vonnegut 2011[1963]:123). All this shows that, like the Castle's, he knows what is going on in San Lorenzo and has adapted to the reality of his situation. His awareness of his reality is, in fact, what might also convince the reader that he is a monster, especially when he tells the survivors of the disaster to kill themselves. Then again, Bokonon is perhaps only defending himself. Moreover, judging from this perspective, what happens in the end is not only the result of the recklessness that characterizes the entire Hoenikker family, but also, to a great degree, everyone dies because they began to mistake *foma* for *truth*. 'Papa' destroys the world because he stops pretending to be a mad tyrant and becomes one in actuality. At the same time, the people of San Lorenzo stop pretending that Bokonon is a holy man and instead place him on a pedestal and ask him what they should do, as if he really did commune directly with God. The lesson learnt here then is that untruths can remain harmless and beneficial as long as the individuals involved keep in mind the fact that none of it is real. The moment people take lies and actually believe them to be reality is when things start to go awry.

It would seem that *foma* is not a perfect solution, and yet, neither is plain *truth* a better alternative because, as Bokonon explains, “A lover’s a liar, / To himself he lies. / The truthful are loveless, / Like oysters their eyes!” (Vonnegut 2011[1963]:167). While sweet lies can lead to love, the *truth* is distinctly cold and bland. Lies paint the world of *Cat’s Cradle* as a place where scientists like Dr. Hoenikker are innocent creators, his children are all happy⁶ and there is such a thing as a utopian society where everyone is happy. From this perspective alone, *Cat’s Cradle* is a delightful modern-day fairytale in which Jonah embarks on a journey of discovery in order to find his place in the world and eventually ends up the King of Paradise. The *truth* is that this world is populated by monsters that either create weapons of mass destruction, or use them, or end up helping the creators or users of these weapons⁷. But is this *truth* useful?

When putting the *foma*, lies and *truth* presented in *Cat’s Cradle* back to back, what the novel really seems to want from its reader is for him to answer for himself the question *which is better?* On the one hand, the reader of *Cat’s Cradle* is inherently dependent on the *truth* that is given. Just about everything that we find out about the characters and the reality of the world portrayed in the novel comes mainly from characters like John, Newt, the Castle’s and Bokonon. Without them stating things plainly, without them telling the *truth*, the reader would be left to make educated guesses. While such a novel might have befitted the modern era, for Kurt Vonnegut this would simply not do, since his goal is not to trick the reader, or even strain him, but to send the reader a clear message. On the other hand, we should keep in mind that Dr. Hoenikker and Dr. Breed – one a monster, the other a creator of monsters – are the two characters for whom “truth, all by itself, could be enough” (Vonnegut 2011[1963]:38), meaning that the notion of *truth* is defended and represented by two of the most destructive characters in the novel. In addition, at the end of the novel, after the world has been destroyed by *ice-nine*, the narrator emphasizes on more than one occasion the potential uselessness of *truth*⁸ when the information is not for some specific purpose. When considering this as well, the resulting image is one whereby knowing the *truth* is not so much a good thing, but rather, it is important in order to distinguish *foma*, in the same way that it is important to know evil in order to really understand what is good. Harmless untruths, the lies known as *foma*, are a source of

⁶ Angela is blissfully married, Frank has his dream job and Newt has found his calling in art

⁷ Dr. Hoenikker is a mad scientist who creates the seeds of Armageddon. Frank is a child in a man’s body and acts accordingly, voluntarily handing over a super weapon to the mad tyrant ‘Papa’ Monzano. Angela is an idiotic woman who traded her piece of *ice-nine* in for a horrible marriage. Newton can only express the horrors of his childhood in his art and is, for all intents and purposes, the living embodiment of the atomic bomb. San Lorenzo is a horrible place filled with a destitute people who follow a quack religious figure blindly to their deaths.

⁸ he tells Mona that the human body inhales oxygen and exhales carbon dioxide (Vonnegut 2011[1963]:191)

happiness, perhaps the only source of happiness in *Cat's Cradle*. It is, after all, *foma* that makes Miss Faust a decent person and makes Ilium a pleasant family town. It is also this type of lies that makes life on San Lorenzo bearable and that makes the natives love one another, via *boko-maru*, which in turn brings the island about as close to a utopia as any other place could. From this point of view, *foma* comes off as not only a good thing, but just about the only *useful* thing that man has to offer man. Its limits – that is to say, where its usefulness fails – have to do with the moment when people begin to confuse these useful lies with truth, as it happens at the end of the novel, when the locals ask Bokonon what God wants of them.

Conclusion

Ultimately, this debate surrounding the usefulness or uselessness of *truth* and *foma* really has to do with our need to comprehend the meaning of life. As Bokonon puts it in one of his Calypso's:

“Tiger got to sleep,
Bird got to land;
Man got to tell himself he understand”
(Vonnegut 2011[1963]:130)

It is on the basis of this human need to make sense of the world and of his own fate that Vonnegut creates the notions portrayed in *The Book of Bokonon*, like the *karass* or the *kan-kan*. Similar to any other religious concepts, they are meant to guide the believer so as to assure that he lives in accordance to what the respective faith considers to be proper behavior, depending on how the founders of one religion or another understand the world. And it is not just religions, in the strictest sense of the word, that adhere to this principal. Scientists, as portrayed in *Cat's Cradle*, also follow their own kind of religion, basing their faith on the idea that the truth about anything and everything can be discovered in time and that this *truth* is inherently and unquestionably good.

Yet, as Bokonon, and through him the author, reminds the reader time and again, it's all lies. It is true that Dr. Hoenikker created *ice-nine* and that Franklin brought it to San Lorenzo and that 'Papa' Monzano killed himself by swallowing it, but the way in which the deadly substance lands in the sea is by mere happenstance. And this is not the only coincidence that occurs in the novel. Felix Hoenikker happens to die suddenly, before he has a chance to put away his invention, thus making it possible for his children to get their hands on it. John happens to be given an assignment that takes him first to Ilium and then to San Lorenzo. Before this, Franklin happens to wash ashore on the island, as does Bokonon before him. The *karass* is meant to explain how and why all these things occur, but this is just a lie whose purpose is to give man

some sense of control. The *truth* is that “life as portrayed in *Cat’s Cradle* possesses no inherent meaning, and the tangled string which binds individuals in constantly changing constellations is just a series of mere coincidences” (Freese 2009:197). A series of mere coincidences is really all that makes up the events that occur in the world around us, according to the novel. However, this truth, like so many others, is not only useless to mankind, it is really incomprehensible, unacceptable to the human mind and so, “when human beings [...] cannot discover a meaning inherent in the universe, they attempt to invent one which provides them with a purpose” (ibid). Looking at things from this point of view, one has to wonder whether, in the end, *truth* as expressed in science and *foma* are not just two halves of the same coin. They both express mankind’s need to not only understand the world around them but also to understand what place humanity in general and the individual in particular hold in this place.

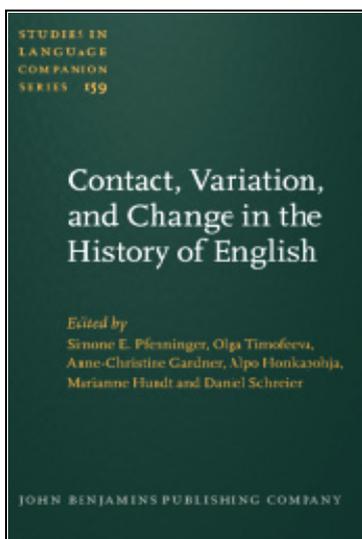
REFERENCES

- Davis, F. Todd (2006). *Kurt Vonnegut’s Crusade*. New York: State Univ. Press
Freese, Peter (2008). *The Clown of Armageddon*. Heidelberg: Heidelberg Winter
Klinkowitz, Jerome (2012[1998]). *Vonnegut in Fact*. Columbia: South Carolina Press
Klinkowitz, Jerome (2004). *The Vonnegut Effect*. Columbia: South Carolina Press
Klinkowitz, Jerome (2009). *Kurt Vonnegut’s America*. Columbia: South Carolina Press
Vonnegut, Kurt (1967[1952]). *Player Piano*. London: Macmillan Press
Vonnegut, Kurt (1999[1959]). *The Sirens of Titan*. London: Millenium
Vonnegut, Kurt (2011[1963]). *Cat’s Cradle*. London: Penguin Books

BOOK REVIEWS

SIMONE E. PFENNINGER, OLGA TIMOFEEVA, ANNE-CHRISTINE GARDNER, ALPO HONKAPOHJA, MARIANNE HUNDT AND DANIEL SCHREIER (eds), *Contact, Variation, and Change in the History of English*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2014, 326 p.

Linguistic change has been the primary aim of many research studies, as it is a very intriguing and challenging subject to deal with. No wonder that a lot of linguistic events were dedicated to this theme, and, as a result, many comprehensive collections of papers were published all around the world. This is actually the case of the book under review, entitled *Contact, Variation, and Change in the History of English*, and edited by Simone E. Pfenninger, Olga



Timofeeva, Anne-Christine Gardner, Alpo Honkaniemi, Marianne Hundt, and Daniel Schreier. After the editors' introduction, the volume presents 14 articles, "cutting across the themes of language variation, contact and change over all periods from Old English to the very recent past and including world Englishes" (Joan C. Beal, 'Quotes' from the editor's site: John Benjamins Publishing Company). Organized in three parts, according to the themes announced by the title - linguistic contact, variation, and change -, the chapters are followed by a very useful index.

The introduction, *At the crossroads of language change, variation, and contact* (p.1-10), presents the aims of the book, and include a synopsis of the collection, the editors explaining that the articles "go beyond core issues of language variation and change, focusing on the boundary between word and grammar, discourse and ideology in the history of the English language" (p.1). Either they are well-known linguists or just beginners, the

researchers of the 14th chapters focus on providing dynamic approaches, being convinced that "a dynamic view on language recognizes the existence of change, informs us about it and focuses on those areas where change is ongoing" (Croft 2000: 45-48). Although the editors underline the fact that the perspectives are both, diachronic and synchronic, most of the articles propose diachronical analyses, and this results in an obvious interest of the linguists for the understanding of the linguistic changes starting with the first stages of the English language.

The first part of the book, *Language change*, consists of five articles, drawing on extensive corpora of spoken or written English language, and trying to answer many of the questions raised by the investigated linguistic phenomenon. So, in the first chapter, *Knitting and splitting information* (p. 11-38), Ursula Lenker takes as a starting point a previous study (Lenker 2010), and also the data provided by the *Longman Grammar* (Biber et al. 1999), in order to explain the placement of the adverbial connectors, such as *therefore* and *however*, after the Middle English period. She proposes two medial positions for the adverbials under investigation, namely the "post-initial position" and the "post-verbal position", and she emphasizes their discourse functions, as well as their influence on the information structure. Using the registers proposed by the *Longman Grammar* - conversation, fiction, newspaper language and academic prose - Lenker analyzes her corpus, and the conclusions are clear: medial position of the adverbials represents a hallmark of the academic prose, and there are two primary discourse functions of these adverbials: in "post-initial position" they highlight "the preceding elements" (a frame-setting adverbial), while, in "post-verbal position", they function as "discourse partitioners, separating topic from comment/focus material" (p. 31).

The second chapter, *The order of adverbials of time and place in Old English* (p. 39-60), authored by Susanne Chrambach, continues the topic on the English word order changes, and examines the syntactic use of Old English temporal and spatial adverbials. Based on the framework of Construction Grammar, and on the York-Toronto-Helsinki Parsed Corpus of Old English Prose, the paper demonstrates that the order proposed for the Present Day English (Quirk 1985, Biber 2004) for the "clusters of adverbials", meaning the order *place-before-time*, was totally different from

the one existing in the Old English, namely *time-before-place*. In particular, it is argued that there are many factors that influenced this order, such as: *realization form, obligatoriness, weight, complexity*, etc. and, therefore, the analysis must be both, "monofactorial" and "multifactorial" (p. 42).

Anna Wojtyś changes the register, and, in her paper: *The demise of a preterite-present verb: Why was unnan lost?* (p. 61-82), she deals with a morphological aspect of the linguistic change, more specifically with the historical development and "death" of the verb *unnan* 'to grant'. Included into the group of preterite-present verbs that "died out early" (Mincoff 1972: 292, *apud* Wojtyś 2014: 61), along with *dugan* 'avail', *munan* 'remember', *genuhan* 'suffice', *urfan* 'need', the investigation of the verb form in the corpora revealed the dialectal distribution, and also the circumstances under which the form was lost. From a semantic point of view, the English Dictionaries consider that the verb *unnan* covers three categories: "granting", "wishing", and "permitting", and, according to these meanings, the author discovers that the form is mostly used (with its primary meaning) in legal texts (wills, writes) or religious writings. The conclusion of the analysis is that the "death" of the investigated form was caused by various factors (language internal or external factors), such as „the competition with native synonyms" (p.61) or with foreign verbs having the same meaning.

The following chapter, *Gradience in an abrupt change: Stress shift in English disyllabic noun-verb pairs* (p. 83-94), authored by Betty S. Phillips, elucidates some aspects concerning the diatonic stress shift in English. After a detailed presentation of some previous studies that constitute the framework of the analysis - Sherman (1975), Sereno and Jongman (1995), Wells (2008) -, the researcher develops three hypotheses that are carefully investigated into the corpus.

Finally, the comparison of the resulting "effects of noun frequency, noun-plus-verb frequency, and noun/verb ratio on stress shifts in English bisyllabic noun/verb pairs" (p.84) revealed the fact that all of them influence the diatonic stress shift, and that the words affected by this kind of stress are, in their turn, influenced by the noun-plus-verb frequency.

In the last chapter of the first part, *Vowels before /r/ in the history of English* (p. 95-112), Raymond Hickey focuses on another phonetic change, namely the evolution of the vowels in front of the tautosyllabic /r/. The phenomenon of merging the vowel with the following /r/ that resulted in the possibility of the vowel to lose its acoustic quality was dated at the beginning of the 18th century, and affected especially short vowels from the southern varieties of British English. One of the conclusions that the author notes is the idea that "the loss of distinctiveness for these vowels is attributed to the rhotacisation of the entire syllable nucleus" (p. 95), and, therefore, a comparison between the varieties of British and American English is very useful, as well as the investigation of other Germanic languages in which the phenomenon appeared.

The second section of the volume, *Language variation*, includes six articles dealing with the linguistic variation in the Early and the Late English periods, such as "text-type variation and linguistic variation in different socioeconomic and historical contexts" (p.2). The first article, "*Pained the eye and stunned the ear*": *Language ideology and the progressive passive in the nineteenth century* (p. 113-136), by Lieselotte Anderwald, explores the status of the progressive passive construction, based on a corpus comprising 258 nineteenth-century grammar books. After a survey of corpus studies investigating the rise of the construction (Denison 1998; Pratt and Denison 2000; Hundt 2004; Smith and Rayson 2007), the author criticizes the

vehement opposition manifested by the 19th c. grammarians towards this morphological structure (considered to be one of the "most hated" construction of English) that, in fact, "grounded in reality" (p.130). The linguistic or extra-linguistic factors that determined this resistance, and delayed the usage of the progressive passive in English were, according to the researcher, "its perceived complexity, its text-type sensitivity, and the social status of its users" (p.113).

The next contribution by Cristiano Broccias, *Watching as-clauses in Late Modern English* (p. 137-162), explores the syntactic strategies used to express objects of the perception verbs, namely the non-finite (infinitival or participial) complements (VOv pattern), and *as*-clauses (VOas pattern). The diachronic analysis, based on an extensive corpus (Corpus of Historical American English - 400 million words), was limited to the verb *watch* + the subordinator *as* in Late Modern English, and the speculative conclusion was that the hypotactic construction should be interpreted as emergent and typical of the modern fiction. Paula Rodríguez-Puente continues the topic of the morphological variation in English, and, in her chapter entitled *Colloquialization and "decolloquialization": Phrasal verbs in formal contexts, 1650-1990* (p. 163-186), she proposes a corpus-based approach in order to answer the question whether there is a connection between the occurrence of the phrasal verbs in certain types of texts and their colloquial, speech-like features. The texts investigated cover the period 1650-1990, and are included in three main formal genres: medicine, science, and sermons. In the end, the author concludes that phrasal verbs, such as *give up* 'abandon', *take up* 'assume' or *throw away* 'waste', have opposite frequencies according to the text type in which they appear, meaning that their number decreased over time in medical and scientific texts (the "decolloquialization" phenomenon), while, in

sermons, the number of occurrences tends to increase (“a sign of colloquialization”) (p. 163).

The next chapter, “*Letters of Artisans and the Labouring Poor*” (England, c. 1750–1835): *Approaching linguistic diversity in Late Modern English* (p. 187–212), authored by Mikko Laitinen and Anita Auer, brings a refreshing perspective on the linguistic variability in Late Modern English by accessing the language used in lower social classes. It is quite understandable why the first part of the article places particular emphasis on the description of the corpus *Letters of Artisans and the Labouring Poor* (LALP), that gives the researchers the opportunity to provide a “more complete overview of language use” during the investigated period: 1750–1835 (p.187). Besides this description, the chapter is also important for the two case studies proposed: the first one focuses on language acquisition and attrition, and the other one concentrates on the issues of mobility and the development of genre literacies of the laboring poor.

The second part of the volume ends with two articles dedicated to the linguistic variations that affected the historical development of Irish English. So, as the title itself says, *New-dialect formation in medieval Ireland: A corpus-based study of Irish English pre-modal verbs* (p. 213–238) is a chapter in which Marije van Hattum, following the Trudgill (2004)’s model of new-dialect formation (NDF), provides an empirical analysis of the phonology, semantics, and the morphosyntax of the pre-modal verbs (such as *connen, moten, mouen, shulen*), in Kildare’s religious poetry. Basically, there are investigated three stages of NDF: interdialect development, reallocation, and focusing, and the result was that in the Medieval Irish English still exist traces of NDF, but it can not be speculated that this linguistic phenomenon “had actually

taken place in the late twelfth and thirteenth centuries given the lack of records of the time” (p. 235). Patricia Ronan’s contribution, *Tracing uses of will and would in Late Modern British and Irish English* (p. 239–256) continues the topic of the Irish English linguistic variation, and presents a comparative study of the modal auxiliaries in two varieties of English: Irish and British. The quantitative analysis revealed that only *will* exhibits certain frequency linguistic disparity in the investigated corpora, while the modal *would* does not register any “significant differences”.

Part III of the collection, entitled *Variation and change in contact situation*, introduces three final contributions to the general theme, and deals with the “global influences” (p. 2) on the linguistic changes. In particular, Peter Collins, Ariane Macalinga Borlongan, Joo-Hyuk Lim and Xinyue Yao, in their paper *The subjunctive mood in Philippine English: A diachronic analysis* (p. 259–280), offer a comparative view on the historical connections between the use of the subjunctive mood in American English, and one of its varieties, Philippine English. The findings of the investigation were, to some extent, predictable: the mandative construction (the subjunctive and *should*-periphrasis (section 5 of the chapter)) followed the patterns of its „parent variety” (p. 260), while the counterfactual *if*-clauses evolved under the close influence of the local patterns. Therefore, the authors’ conclusion was that these results can be explained by “the mixture of exonormative and endonormative patterns of linguistic behavior” (p.277).

Emil Chamson changes the register, and, in his article: *Revisiting a millennium of migrations: Contextualizing Dutch / Low-German influence on English dialect lexis* (p. 281–304), focuses on another important part of the English language, namely the lexis. In particular, the author aims at understanding

and explaining the readers how the three genetically connected dialects - Dutch, Frisian and the Low German - influenced English at the lexical level. In order to provide a historical context of the linguistic influence, he started with a detailed description of the migrations from the Low Countries to England, such as the Flemish refugees' settlement in South Pembrokeshire. The contribution was completed by the close analysis of the *English Dialect Dictionary*, a prerequisite instrument for the investigation of the etymology, and the regional distribution of the loanwords that entered the English vocabulary.

The volume ends with an article that is supposed to solve a spelling *dilemma*, more precisely the variation ⟨u:ɔ⟩ in Middle English scribal practice (p. 305-324). In order to achieve her goal, that is to determine "the temporal and regional conditioning of the event" (p. 307), Jerzy Welna examines eight high-frequency items: *hundred*, *hunger*, *honey*, *nun*, *some*, *summer*, *sun*, *son* from the *Innsbruck Corpus*, and reaches the conclusion that no universal rule can be invoked in this case of spelling variation, the evolution of the investigated items being interpreted as an example of "lexical diffusion" (p. 7).

In conclusion, the great merit of the collection under review is the mixture of the most recent theoretical frameworks, and multi-dimensional perspectives with detailed corpora-based analyses that turns into one of the most important references for the researchers interested in the English (and not only) linguistic variation and change. Going further, I would dear saying that all of us should be interested in reading a book like this, because it answers a lot of questions that we ask ourselves

every day, such as: where is the (English) language coming from, and where is it heading to? What determines the language evolution? Is it the "transmission of language" a "social process" (Milroy 2005: 2)?

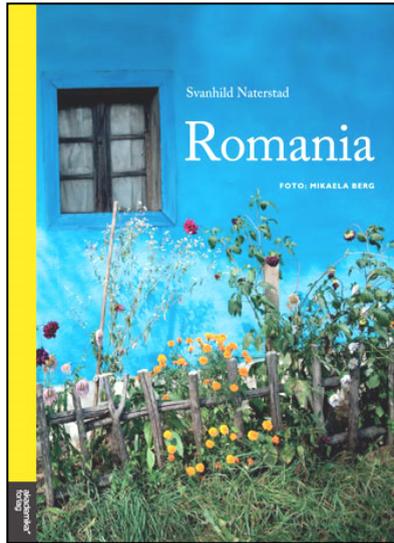
In addition, it is a consistent and timely collection with a coherent structure of the articles. Each of the 14th chapters consists of an abstract, a detailed or short survey of the previous literature or of the theoretical background, followed by the core section of the article: case studies or discussions of the corpora-analyses results, and conclusions. The authors present their hypotheses, and then undergo diachronic or synchronic linguistic studies in order to accomplish their goals. Also, there are important lists of references that complete every chapter, and provide suggestions for further readings on the subject. Still, a structural shortcoming of the volume is represented by the little number of articles dedicated to language contact (from my point of view, an essential factor of the linguistic change), although *contact* is the first element of the title. So, the order of the themes announced by the title is inverted in the book, but this does not diminish in any way the important contribution that it brings into the historical linguistics domain.

PREDA (BODOC) ALICE
alice_bodoc@yahoo.com

Svanhild Naterstad, *Romania*, Trondheim, Norway: Akademika Forlag, 2012, 456 pp. (ISBN: 9788232100064)

Romania is an extensive book written in Norwegian after a two-year work. It is a book which tries to render a realistic image of the East European country at a time when especially negative aspects are offered to the Norwegian public. It also aims to compensate for the lack of information available in Norway about Romania and bring to light encounters between the two distant countries. The author, Svanhild Naterstad, at present a newspaper journalist for *Adresseavisen* in Trondheim, holds a Magister's degree in Romanian literature from The Department of Classical and Romance Studies of the University of Oslo. She first visited Romania in 1988 and then returned either on research / study visits or so as to work as an interpreter.

The topics Svanhild Naterstad approaches through Norwegian eyes are various and include literature, music, film, education, history, geography, economy, religion, society, architecture, nature and food. The author is very well acquainted with the Romanian people, language, culture and with Romania in general. An important component of the monograph is represented by the visual Romania through pictures taken by Mikaela Berg, a photographer for the publication *Dagens Næringsliv*. The pictures can be seen both throughout the 26 chapters and at the end as representative of each historical region. The book also includes a



questionnaire addressed to Romanians with different occupations from different parts of the country about what they like most and least in Romania, the bibliography and an index of places and names.

Although the real Romania has to a large extent been ignored in Norway, Svanhild Naterstad asserts that it is "one of the most interesting European countries to visit" (p. 11, our translation) and brings arguments

in this respect throughout the book. Nevertheless, she is aware that it is a land of contrasts. The realistic image she manages to render is based on a solid documentation and the credibility of the book is enhanced by the explanations the author gives taking into consideration different contexts. Since the book is meant for Norwegians, the author also refers to topics which are better known to the public: literature translated into Norwegian, films already screened in Norway, the myth of Dracula, the communist period. As she confesses, "this book is primarily intended to give an insight into a Romania of today, into the politics, society, culture and nature. However, it seems natural to start with the history because it means so much to Romanians" (p. 14, our translation).

But history also reveals some less known encounters between the two countries such as the wedding of the Romanian

BOOK REVIEWS

Prince Georges M. Sturdza with a Norwegian lady, Grete Kvaal, in Oslo in April 1937 or the fight of the Nobel Prize Laureate in Literature Bjørnstjerne Bjørnson for the rights of Romanians from Transylvania at the time when they were subject to the Dual Monarchy of Austria-Hungary. The encounters go even further and make known the story inspired by Romania behind the famous work *Entry March of the Boyars* belonging to the Norwegian composer Johan Halvorsen or establish for instance the direct family relationship between Romania and the above-mentioned Bjørnstjerne Bjørnson who had a great-grandchild of Romanian origin, namely the theatre designer Maria Bjørnson, famous for her design for Andrew Lloyd Webber's musical *The Phantom of the Opera*.

In conclusion, we may say that the book succeeds in rendering an objective perspective on Romania, proving itself a tool of intercultural communication. The language is accessible for the large public, the photos are accompanied by relevant explanations, and moreover the text boxes and the quotations used whenever it is considered necessary come to complete a valuable and courageous research project.

CRINA LEON

crina_laurentiu@yahoo.no

ERATA

În calitate de autoare, CLAUDIA NOVOSIVSCHEI (**POSDRU 132400**) ne solicită să specificăm cu privire la articolul publicat în numărul 1 din 2015 cu titlul STILURI DE CONSTRUIRE ȘI SACI DE IUTĂ ÎN ROMANUL ILLYWHACKER DE PETER CAREY / BUILDING STYLES AND HESSIAN BAGS IN PETER CAREY'S ILLYWHACKER că: ***această lucrare a fost posibilă prin sprijinul financiar oferit de Programul Operațional Sectorial Dezvoltarea Resurselor Umane 2007-2013, cofinanțat prin Fondul Social European, în cadrul proiectului POSDRU/159/1.5/S/132400, cu titlul „Tineri cercetători de succes – dezvoltare profesională în context interdisciplinar și internațional”. / This work was possible due to the financial support of the Sectorial Operational Program for Human Resources Development 2007-2013, co-financed by the European Social Fund, under the project number POSDRU/159/1.5/S/132400 with the title „Young successful researchers – professional development in an international and interdisciplinary environment”.***

Redacția